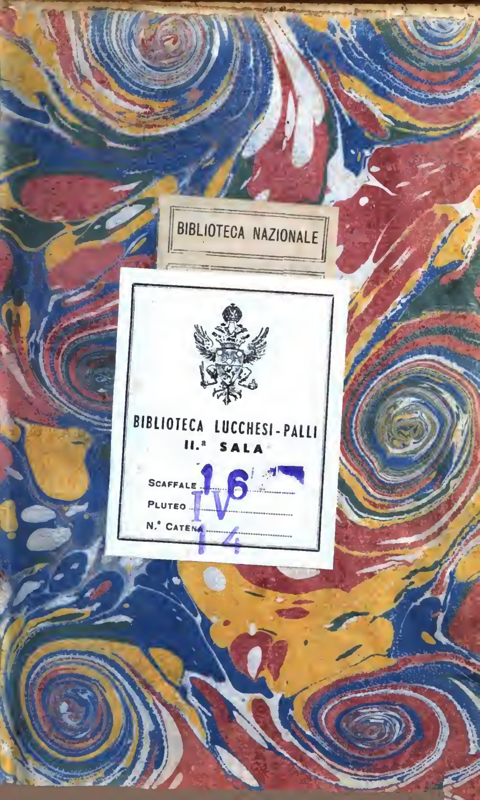




Bibliothéque de S.M.
Le Roi


BIBLIOTECA NAZIONALE
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO IV
N.° CATENA 14

DE L'ART

DE LA COMÉDIE.

TOME SECOND.



DE L'ART
DE LA COMÉDIE,

NOUVELLE ÉDITION.

OUVRAGE

DÉDIÉ A MONSIEUR,

Par M. DE CAILHAVA.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

Et se vend

Chez La veuve DUCHESNE, rue St.-Jacques, BELIN, rue St.-Jacques, ROYEZ, Quai des Augustins, HARDOUIN, au Palais Royal. Libraires.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



DE L'ART DE LA COMÉDIE.

DE L'IMITATION.

IL faut tant d'art pour s'approprier les idées d'autrui ! il est si difficile de les revêtir de couleurs propres à son sujet & à son pays ! Pourquoi donc les Auteurs, loin d'avouer leurs imitations, s'en défendent-ils au contraire comme d'un crime ? Pourquoi regardent-ils comme autant d'ennemis les personnes qui découvrent les sources où ils ont puisé ? cette sensibilité ne peut naître que d'un amour-propre mal entendu. Avec la moindre connoissance des lettres, on sait que les Auteurs les plus illustres sont ceux qui ont imité davantage.

Eschyle avoit puisé dans *l'Iliade* & dans *l'Odyssée* : loin de le dissimuler, il s'en faisoit honneur, & disoit en plaisantant : *mes Tragé-*

dies ne sont que des reliefs des Festins d'Homère. Térence, Plaute ont pris les sujets de leurs comédies dans le théâtre Grec, & l'ont avoué dans leurs prologues. *La Fontaine* n'a fait que mettre en vers *Phedre, Esope, Boccace, les contes de la Reine de Navarre;* & ne s'en est pas caché. *Boileau* est redevable de sa gloire à *Horace*, & n'en est pas moins estimé.

Le grand *Corneille* n'a-t-il pas imité le *Cid* de *Guilain de Castro*, & le *Menteur* de *Lopès de Véga*, Auteurs Espagnols? On peut voir *Cinna* dans *Séneque le philosophe. Moliere*, le divin *Moliere* lui-même n'a pas quatre pièces qui ne soient imitées, en tout ou en partie, & je vais le prouver dans ce volume. Loin de vouloir attenter à sa gloire, je prétends au contraire lui donner un nouvel éclat, en démontrant que *Moliere* a si bien embelli ses copies, qu'il est devenu lui-même un objet d'imitation pour ses successeurs, & qu'ils n'ont obtenu des suffrages qu'en se rapprochant de ce grand homme.. Qu'il nous serve donc en tout de maître dans un art qui l'a immortalisé. Mon dessein est de le suivre, dans les différents larcins qu'il fait à *Térence*, à *Plaute*, à *Lopès de Véga*, à *Calderon*, aux *Farceurs Italiens*, aux *Romanciers* de tous les pays, même aux mauvais Auteurs, ses contemporains: nous le verrons séparer le bon d'avec le défectueux, le médiocre d'avec le détestable, changer un défaut en beauté; rendre cette même beauté plus sensible en la plaçant dans son véritable point de vue, & coudre à un même sujet des idées, des détails, des scènes qui paroissent ne devoir jamais se rapprocher.

Pour approfondir s'il est possible l'art de l'imitateur, pour en connoître toutes les difficultés, pour sentir la différence qu'il y a entre un imitateur, un copiste, un traducteur, un plagiaire, n'oublions pas que nous nous sommes promis d'opposer, quand l'occasion s'en présenteroit, *Moliere* imitateur à *Moliere* imité.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉTOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS, *comédie en vers & en cinq actes, comparée pour le fonds & les détails avec* l'Inavertito *ou* l'Etourdi, *pièce Italienne;* l'Amant indiscret *comédie de* Quinault; l'Epidique *de* Plaute; *le* Phormion *de* Térence, *&* le Tour subtil d'un Filou *conte de* Douville.

L'ÉTOURDI est la premièr̃e pièce de *Moliere*, il l'a imitée sur-tout de *l'Inavertito*, comédie Italienne, composée par *Nicolo Barbieri*, & imprimée en 1629, neuf ans après la naissance de *Moliere*. Avant de rapprocher l'original de la copie, commençons par nous rappeller les étourderies du héros de *Moliere*.

Précis de l'Etourdi.

Trufaldin a une esclave nommée *Célie*. *Léandre*, & *Lélie* en sont amoureux. *Lélie* n'a pas de quoi acheter la belle, mais il est servi par *Mascarille*, intrigant de la première espèce.

Celui - ci veut ſavoir de la jeune perſonne ce que *Lélie* peut eſpérer. *Trufaldin* eſt préſent. *Maſcarille* feint d'être perſuadé que *Célie* poſſede à fond la magie blanche, & il la queſtionne ſur le ſort d'un amant auquel il s'intéreſſe. Elle ſeconde la ruſe, elle va s'expliquer quand *Lélie* accourt, détrompe *Trufaldin*, & lui avoue qu'il eſt amoureux de ſon eſclave.

Maſcarille dérobe une bourſe au vieux *Enſelme.* Il la laiſſe tomber à terre pour la ramaſſer enſuite & aller faire l'acquiſition de l'eſclave, l'étourdi arrive s'écrie: *à qui la bourſe?* Et *Enſelme* la réclame.

Le père de *Lélie* dit à *Maſcarille* qu'il eſt mécontent de ſon fils; *Maſcarille* feint de partager les chagrins du vieillard, lui fait confidence des amours de ſon maître pour l'eſclave, & lui conſeille de la faire acheter par *Enſelme.* Il ſe charge de le débarraſſer enſuite de cette beauté trop dangereuſe. *Lélie* empêche que le marché ne ſoit conclu.

Maſcarille ſuppoſe que le père de *Lélie* eſt mort ſubitement, & emprunte de l'argent à *Enſelme* pour faire les funérailles. Le prétendu mort arrive, il fait beaucoup de peur à ſon vieux ami; mais celui-ci s'apperçoit de la ſupercherie, cherche *Lélie*, dit lui avoir donné des pièces fauſſes qu'il veut changer, & l'*Etourdi* rend l'argent.

Léandre rival de *Lélie*, a pris *Maſcarille* à ſon ſervice, parce que le fourbe lui a perſuadé

qu'il avoit été battu par ſon maître, & qu'il vouloit s'en venger. *Léandre* enchanté lui apprend qu'il a acheté *Célie*, & le charge d'aller la prendre chez *Trufaldin*, mais *Lélie* a perſuadé au marchand que ſon eſclave étoit une fille d'une illuſtre naiſſance, & l'avare marchand ne veut plus tenir le marché fait avec *Léandre*.

Maſcarille eſpère du moins dégoûter *Léandre* de *Célie*, en lui diſant qu'elle n'eſt rien moins qu'inhumaine. *Lélie* ſe déclare ſon Chevalier.

Léandre veut prendre le prétexte d'une maſcarade pour s'introduire chez *Trufaldin* & enlever *Célie*; *Maſcarille* en eſt informé, il projette de prévenir *Léandre*. *L'Etourdi* ſe trouve devant la porte de *Trufaldin*, oblige *Maſcarille* à ſe demaſquer, & fait manquer le coup.

Maſcarille déguiſe ſon maître en Arménien & l'introduit chez *Trufaldin* ſous prétexte de donner au marchand d'eſclaves des nouvelles d'un fils qu'il n'a pas vu depuis ſon enfance. Le ſtratagême a réuſſi quand *Lélie* fait tant d'imprudences qu'on le chaſſe à coups de bâton.

Un Egyptien veut acheter l'eſclave. *Maſcarille* imagine de le faire paſſer pour un fripon; on va l'arrêter; mais *Lélie* le garantit un très-honnête homme, & met en fuite les records.

Ce même Egyptien achete enfin *Célie*; *Maſcarille* ſe déguiſe en Suiſſe, met une enſeigne ſur la porte d'une des maiſons de ſon vieux maître. L'Egyptien eſt prêt à y loger avec l'eſ-

clave, quand *Lélie* leur foutient que la maifon appartient à fon père, & qu'elle ne fut jamais un hôtel garni : mais *Trufaldin* reconnoît que l'Egyptien & l'efclave font fes enfans, & comme l'Egyptien ne peut époufer fa fœur on la donne à *Lélie*.

*Extrait de l'*Inadvertito.

Gélio, fils de Pantalon, & promis à la fille du Docteur, eft amoureux de Turqueta. L'amour lui tourne fi fort la tête, qu'il eft devenu comme un homme hébété. Il paroît chargé de rubans; il porte un bas rouge, un autre verd; il ne fait plus ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit. Son valet Scapin promet de lui procurer un moment d'entretien avec fa belle, malgré Arlequin, marchand d'efclaves, qui la garde avec le plus grand foin. Turqueta fort un inftant; l'amant enchanté fait tant de bruit, qu'Arlequin l'entend & ordonne à fon efclave de rentrer. Elle trouve le fecret de gliffer à fon amant une clef du jardin; fa joie & fon imbécillité le décèlent encore; il fait voir la clef à Arlequin : celui-ci, alarmé, feint qu'on s'eft moqué de lui, qu'on lui a remis la clef de la cave. Gélio donne dans le piège, & confent à faire un échange avec Arlequin qui garde les deux clefs.

Scapin propofe à Arlequin de lui vendre Turqueta fur fa parole, ou de lui en faire préfent. Arlequin n'en veut rien faire. Scapin lui jure qu'il la lui enlevera publiquement, ou qu'il le forcera lui-même à la lui remettre. Arlequin va fe déguifer, met un voile, fait femblant d'être Turqueta. Scapin s'y méprend dans l'obfcurité, veut emmener la fauffe efclave, qui le roffe, & lui promet de le régaler de cette façon toutes les fois qu'il approchera de la maifon. Scapin ne fe rebute pas. Le Docteur, beau-pere prétendu de Gélio, demande des nouvelles de fon gendre & de fon pere Pantalon. Scapin lui dit que Pantalon veut faire préfent à fa belle-fille d'une efclave, mais que comme il craint que le marchand ne la lui vende trop cher, il le prie de l'acheter lui-même. Le Docteur fait le marché. Dans le moment qu'on lui livre Turqueta, & qu'il va la remettre entre les

mains de Scapin, Gélio vient, par ses plaintes, s'oppose r à la vente, & déclarer clairement que son pere n'en veut point. Le Docteur, instruit de l'artifice de Scapin, lui en fait des reproches : celui-ci lui persuade que tout ce qu'il a fait n'étoit que pour lui rendre service. Mon maître, lui dit-il, est amoureux de cette maudite esclave, je voulois la lui enlever pour qu'il fût tout entier à votre fille. Alors le Docteur, donnant dans un nouveau piège, prie Scapin d'acheter lui-même Turqueta, & lui remet l'argent. Gélio s'oppose encore au succès de cette ruse.

Enfin, arrive un Turc, qui, sachant que sa sœur est esclave sous le nom de Turqueta, vient la racheter. Il demande à Scapin la maison du marchand; Scapin lui dit hardiment qu'il parle au marchand lui-même. Le Turc remet la lettre d'avis, & le pouvoir qu'on lui a donné pour acheter l'esclave : Scapin lui dit qu'elle est à une maison de campagne, exhorte le Turc à l'aller joindre, &, après s'être déguisé, va lui-même avec la lettre d'avis retirer Turqueta. Gélio empêche Arlequin de la livrer, en disant que ce Turc peut être un fripon. Le véritable Turc revient. Pantalon connoît Cassendre son pere, & répond de sa probité à Arlequin, qui lui livre Turqueta. Elle demande quelques jours pour voir la ville avant son départ. Scapin suspend un écriteau d'hôtel garni sur la porte d'une maison dont il peut disposer : l'Etourdi vient tout gâter. Scapin met adroitement un pistolet à la ceinture du Turc, & veut le faire arrêter comme un perturbateur du repos public. Gélio le défend, & le fait évader. Comme il faut que la pièce finisse, Scapin se jette aux pieds de Pantalon, lui dit que son fils est perdu s'il ne lui accorde Turqueta. Il fléchit le vieillard, appelle son jeune maître, qui, de crainte de gâter encore ses affaires, prend la fuite. On court après lui: Scapin le saisit, le porte sur ses épaules, & le force d'apprendre son bonheur.

Tout le monde peut voir, d'après cet extrait, que *Moliere* en a pris presque tous les matériaux de sa pièce. Il est des choses que je

trouve meilleures dans l'original. L'aventure du *Turc*, qui vient tout naturellement avec une lettre d'avis retirer sa sœur d'esclavage, qui s'adresse précisément à l'homme qu'il doit le plus craindre, qui lui laisse entre les mains de quoi le tromper, & qui va ensuite à la campagne pour donner au fourbe le temps de lui nuire; toutes ces choses, dis-je, ménagées ou arrangées par les fourberies de l'intrigant, me paroissent bien plus comiques que *l'Egyptien* de *Moliere*. Celui-ci est amoureux de l'esclave il l'achete, il se trouve ensuite son frère & fils de *Trufaldin*. Il n'y a dans tout cela que du romanesque & fort peu de plaisant.

Je trouve encore fort comique que l'*Etourdi* Italien, après avoir continuellement gâté ses affaires par sa présence, prenne la fuite quand on a besoin de lui. Mais, en revanche, *Moliere* s'est montré bien supérieur à l'Auteur Italien dans une infinité de choses. Il lui a premiérement abandonné tous ses petits moyens; il a rejetté cette clef que *Turqueta* donne à *Gélio*, & qu'*Arléquin* lui reprend en lui persuadant qu'on lui a donné la clef de la cave. Il n'a pas voulu de ce pistolet que *Scapin* attache à la ceinture du *Turc*, pour l'accuser d'être un perturbateur, ou du moins ne l'a-t-il pas mis en action; il a renchéri sur l'idée de faire acheter l'esclave par le beau-père de *Gélio*, puisque c'est au père même de son *Etourdi* que *Mascarille* propose l'achat. Nous devons à *Plaute* la première idée de cette scène.

ÉPIDIQUE.

ACTE II. SCÈNE II.

PERIPHANE, APŒCIDE, EPIDIQUE.

Epidique veut procurer à son jeune maître une esclave qu'il aime, & lui dit :

St, st ! ne dites rien ; ayez bon courage & bonne espérance, je sors sous un présage heureux. Les oiseaux volent à gauche : bon augure ! Je suis armé d'un couteau bien pointu, & tel qu'il le faut pour éventrer la bourse de votre pere. Deux vieux à la fois ! quelle capture ! Je vais donc me métamorphoser en sangsue, & je tirerai le sang de ces vénérables barbes qui passent pour les deux colonnes du Sénat.

Les vieillards cherchent entre eux un moyen pour enlever l'esclave au jeune homme ; Epidique se jette entre eux pour leur indiquer ce qu'ils doivent faire.

EPIDIQUE.

S'il étoit juste qu'un chétif esclave eût plus d'esprit que deux hommes, tels que vous, Messieurs, j'indiquerois un bon moyen, & qui, à ce que je crois, loin de vous déplaire, auroit l'approbation de l'un & de l'autre. . . . .

. . . .

Voici mon sentiment : il faut que vous délivriez la joueuse de flûte, comme si c'étoit pour votre plaisir, & comme si vous en étiez passionnément amoureux. . . . . . .

. . . .

Quand vous aurez payé la rançon de cette musicienne, vous l'enverrez quelque part hors de la ville, à moins que le cœur

ne vous dise autre chose. . . . .
Il faut jetter les yeux sur quelqu'un qui porte l'argent destiné à la délivrance de la musicienne ; car pour vous, Monsieur, il n'est ni nécessaire, ni à propos que vous vous donniez cette peine. . . . .
Voilà le Seigneur *Apœcide* qui est votre homme ; d'ailleurs il possède la haute science du droit & des loix : croyez-moi : sera bien fin qui pourra l'attraper.

La scène Française est plus attachante que celle de *Plaute*, parce que *Moliere* y amène *Hippolyte* qui sans se montrer écoute ce que dit *Mascarille.* Elle n'aime point *Lélie*, à qui on veut l'unir. *Mascarille* lui a promis de rompre l'hymen projetté : elle l'entend cependant prendre des mesures pour le faire réussir : elle est au désespoir.

Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre,
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre ;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse & tes soins sauroient me dégager ;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere :
Et cependant ici tu fais tout le contraire !
Mais tu t'abuseras : je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien ;
Et je vais de ce pas....

MASCARILLE.

Ah ! que vous êtes prompte !
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte ;
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, & je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisqu'ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelles illusions penses-tu m'éblouir ?
Traître ! peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

MASCARILLE.

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service ;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard ;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie,
Et faire que l'effet de cette invention,
Dans le dernier excès portant sa passion,
Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi ! tout ce grand projet, qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

MASCARILLE.

Oui, pour vous.

. . . .

La situation d'*Hippolyte* est prise du *Phormion* de *Térence*.

Géta, esclave d'Antiphon, veut attraper de l'argent au pere de son maître & à son beau-pere prétendu. Il les engage à payer Phormion, afin qu'il se charge de la femme d'Antiphon. Antiphon, qui écoute sans être vu, croit que Géta parle tout de bon. Il lui reproche sa prétendue perfidie quand ils sont seuls.

PHORMION.

ACTE IV. SCÈNE IV.

ANTIPHON, GETA.

ANTIPHON.

Géta ?

GETA.

Hé !

ANTIPHON.

Qu'as-tu fait ?

GETA.

J'ai attrapé de l'argent aux vieillards.

ANTIPHON.

Est-ce donc assez ?

GETA.

Je ne sais ; vous ne m'en avez pas demandé davantage.

ANTIPHON.

Quoi ! maraud, tu ne répondras pas à ce que je te demande ?

GETA.

Que voulez-vous donc dire ?

ANTIPHON.

Ce que je veux dire ! que le beau coup que tu viens de faire me réduit à m'aller pendre sans balancer. Que les Dieux & les Déesses, le Ciel & l'Enfer fassent de toi un terrible exemple ! Voilà le pendard ! On n'a qu'à l'employer si l'on veut que quelque chose aille bien. A quel propos parler de ma femme ? Par-là tu as redonné à mon pere l'espérance de pouvoir s'en défaire. Dis-moi enfin, si Phormion reçoit cet argent, il faut qu'il l'épouse : que deviendrai-je ?

GETA.

Mais il ne l'épousera pas. . . . .
. . . .

Piron emploie la même situation dans *la Métromanie*, acte II, scènes III & IV. *Finette* s'intéresse aux amours de *Dorante* : pour le servir en piquant l'indocilité de sa maîtresse,

elle conseille à *Francaleu* de lui défendre d'aimer précisément ce même *Dorante*, qui est, dit-elle, fort amoureux. *Dorante* écoute : il est furieux : il accable *Finette* de reproches.

Quant au caractère de l'*Etourdi*, il n'est pas merveilleusement peint dans *Moliere ;* mais il l'est bien mieux que dans l'Italien. *Gélio* est un homme maussade, imbécille, qui fait pitié. *Lelie* est un amant vif, pétulent : il ne réfléchit point ; mais il a des graces, & ses incartades mêmes le rendent quelquefois intéressant, parce que la vivacité de son amour les occasionne.

Louons *Moliere* de n'avoir pas mis sur la scène le caractère Italien ; mais gardons-nous de lui en attribuer toute la gloire. Le caractère de *Lélie* est exactement celui de *Cléandre*, le héros d'une pièce de *Quinault*. En voici l'extrait.

L'AMANT INDISCRET, OU LE MAITRE ETOURDI,

Comédie en cinq actes & en vers, jouée à Paris quatre ans avant celle de Moliere.

ACTE I.

Cléandre, amant aimé de Lucrece, l'attend dans un cabaret, où elle doit loger avec sa mere en descendant du coche. Licipe, autre amant de Lucrece, vient reconnoître l'appartement des Dames. Cléandre, qui l'a vu autrefois, lui fait part de son amour, & de l'espoir qu'il a de le voir couronner. Licipe lui apprend qu'il est son rival, qu'il est protégé par la mere, & qu'il épousera sa maîtresse.

ACTE II.

Licipe conduit les deux Dames dans une autre auberge,

Philipin, valet de Cléandre, déguise le maître du premier cabaret en paysan, & faire dire à Licipe par le faux rustre que son père est mort subitement. Licipe s'apprête à partir, quand Cléandre paroît, reconnoît le cabaretier, rit de son déguisement, & avertit son rival qu'on le trompe.

ACTE III.

Philipin gagne Lisette, suivante de Lidame mère de Lucrece. Elle cache des papiers nécessaires au procès qui amene ses maîtresses à Paris, feint de les avoir oubliés à Auxerre. Licipe part pour les aller chercher. Philipin, après avoir débarrassé son maître de la présence d'un rival fâcheux, veut entrer au service de Lidame pour être plus à portée de le servir. On le présente, il plaît : on va le garder, quand Cléandre vient dire que ce domestique est à lui.

ACTE IV.

Philipin ménage un tête-à-tête entre Lucrece & son maître. Celui-ci dans l'obscurité rencontre la mère, croit parler à sa maîtresse, & lui fait part de toutes les bontés que sa fille a pour lui.

ACTE V.

Philipin obtient un second rendez-vous pour son maître. Les amants sont ensemble : la mère arrive : le maître & le valet se cachent dans un cabinet. La mère alloit sortir quand l'Etourdi éternue. Philipin feint d'avoir été surpris par le sommeil, & de s'être réveillé en éternuant : la mère, satisfaite, va se retirer. Cléandre, trop empressé de rejoindre sa maîtresse, renverse des escabelles. Philipin éteint la lumière pour faciliter la fuite de son maître qui va se jetter dans les bras de la mère; elle le retient par la manche : Philipin dit que c'est celle de son habit. Enfin Lidame saisit l'Etourdi par la main, qui, sans contrefaire sa voix, s'écrie, je suis Philipin. La mère reconnoît l'amant de sa fille, ne sait quel parti prendre, veut consulter son frère nouvellement revenu des Isles. Ce frère est le cabaretier que Philipin a fait déguiser. Il conseille à sa prétendue sœur de donner Cléandre à sa fille, quand Cléandre lui-même rit

au nez du faux oncle, & découvre la ſupercherie. Le mariage ſe fait pourtant, parce que Cléandre ſe trouve fils unique du Bailli de Nogent, pour qui Lidame a la plus grande vénération.

Si quelquefois l'intrigant Italien eſt plus adroit que *Maſcarille*, en revanche celui-ci eſt continuellement ſupérieur à *Philipin*.

Maſcarille, dans le deſſein de ſervir ſon maître, ſe met au ſervice de ſon rival, comme *Philipin* au ſervice de la mère & de la maîtreſſe de ſon *Etourdi* : mais *Maſcarille* motive fort plaiſamment ſa ſortie de chez ſon premier maître en diſant qu'il en a reçu des coups de bâton, & *Philipin* ne ſe donne pas cette peine.

Lélie déguiſé en Arménien pour s'introduire auprès de ce qu'il aime, vaut infiniment mieux que le cabaretier arrivant des Iſles. Il en eſt ainſi des autres ſituations dont nous ne parlons pas.

Une des choſes qui fait le plus rire dans *l'Etourdi* de *Moliere* eſt puiſée dans *Douville*. On ſe ſouvient ſans doute que *Maſcarille* voulant avoir de l'argent pour acheter l'eſclave aimée de ſon maître, en emprunte d'*Anſelme*, ſous prétexte de faire enterrer *Pandolphe*, qu'il dit être mort ſubitement. On ſe ſouvient encore qu'*Anſelme* voyant enſuite *Pandolphe*, en eſt effrayé. Il faut comparer ces ſcènes avec le Conte que je vais rapporter, en le reſſerrant.

Tour ſubtil d'un Filou.

Il y eut deux frères dans la ville de Chartres, l'un nommé Charles d'Eſtampes & l'autre Philippe d'Eſtampes, fils d'un riche marchand de cette ville. Charles d'Eſ-

tampes qui étoit l'aîné, fut par son père envoyé à Paris chez un marchand drapier, chez lequel ayant appris le métier, il se fit recevoir maître, & s'habitua dans Paris. Philippe d'Estampes demeura à Chartres, faisant la profession de son pere, qui étoit orfévre. Un certain filou, natif de Chartres, étant à Paris, & connoissant fort bien les deux freres & toute leur famille, résolut de faire un coup de main chez ce Charles d'Estampes, drapier, qui demeuroit dans la rue St Honoré. . . . .

Ce filou vint trouver le marchand drapier, à qui il dit qu'il avoit une bonne & une mauvaise nouvelle à lui dire. La mauvaise étoit celle de la mort de son frere Philippe d'Estampes, & la bonne, qu'il étoit son héritier.

. . . .

Ce drapier retint cet homme à souper, & le fit coucher. Quand tout le monde fut au lit, ce filou, qui n'avoit pas envie de dormir.... jetta par la fenêtre quelques pieces de drap à ses compagnons.

Le lendemain au matin le drapier le fit appeller, lui disant qu'il ne trouvoit pas à propos de paroître à Chartres qu'il ne fût habillé de deuil; qu'il écriroit à sa belle-sœur, & il donna au filou de l'argent pour faire son voyage.

Ce filou voyant qu'il n'avoit fait qu'une partie de ce qu'il desiroit, résolut de faire à Chartres la même fourbe à Philippe d'Estampes, & lui faire entendre que son frere Charles étoit mort à Paris, pour être reçu de même dans sa maison, & attraper quelque orfévrerie. Afin de venir à bout de ce dessein, il fit faire une lettre au nom de la femme de Charles d'Estampes, lui donnant avis de l'affliction qui lui étoit arrivée d'avoir perdu un bon mari, & lui un si bon frere, le priant de venir en diligence à Paris pour donner ordre à leurs affaires, lui faisant des excuses de ce que cette lettre n'étoit pas écrite de sa main.

Avec cette lettre il arrive à Chartres; il la présente à Philippe d'Estampes, qui fut bien marri d'apprendre une si mauvaise nouvelle; &, sachant que cet homme étoit venu exprès de Paris, envoyé par sa belle-sœur, il lui fit

faire

faire bonne chere, lui disant qu'il s'en retournât le lendemain au matin avertir sa belle-sœur qu'il s'alloit faire habiller de deuil, & que dans deux jours il l'iroit trouver, & lui donna un mot de lettre. Mais le filou, qui ne s'endormit point la nuit, crocheta un petit cabinet, dans lequel il prit une petite boîte où il y avoit quelques bagues & quelques perles; de sorte qu'il fit mieux ses affaires à Chartres qu'il n'avoit fait à Paris.

Le plaisant de l'avanture est qu'il partirent le même jour, Charles de Paris, & Philippe de Chartres, pour faire leur voyage, & qu'ils vinrent tous deux coucher à Bonnelle, qui est environ la moitié du chemin de Chartres à Paris. Mais Charles étant parti un peu plutôt, arriva de meilleure heure, alla coucher au Lion d'or qu'il apprit être la meilleure hôtellerie, soupa si-tôt qu'il fut arrivé, & s'alla coucher de bonne heure pour partir le lendemain du matin. Philippe arriva fort tard, demanda la meilleure hôtellerie : on lui enseigna le Lion d'or, où il fut demander une chambre : on lui en donna une joignant celle de son frere, qui étoit couché & qui dormoit; &, pour y aller, il falloit passer à travers celle où son frere étoit, à quoi il ne prit pas garde en passant, & s'alla coucher avec un de ses amis qu'il avoit emmené avec lui.

Comme ils discouroient ensemble dans cette chambre, Charles s'étant réveillé, ouit cette voix, qu'il jugea approcher de celle de son frere, quoiqu'il ne pût pas discerner les mots, dont il s'étonna fort, & commença à avoir peur que ce ne fût l'ame de son frere qui revenoit. Mais ce qui le confirma bien davantage en cette appréhension, fut qu'ayant pris envie à Philippe, étant couché, d'aller aux lieux secrets, il se lève nud en chemise, & passe à travers la chambre de son frere : celui-ci, au moyen d'un clair de lune, le reconnut; & le voyant en cet état, il jetta un grand cri, qui ne donna pas moins d'appréhension à Philippe qui reconnut la voix de son frere, & qui s'en retourna à son lit extrêmement effrayé, croyant de son frere ce que son frere croyoit de lui; de sorte qu'ils passèrent tous deux le reste de la nuit en l'appréhension l'un de l'autre. Mais le

bon fut le lendemain au matin qu'ils se rencontrèrent portant le deuil l'un de l'autre, & chacun s'enfuyant de son compagnon, avec des signes de croix, pensant voir un fantôme: mais peu à peu s'étant enhardis, ils surent la fourbe qu'on leur avoit faite (1).

Comme *Moliere* est rarement au-dessous de ses originaux, on peut, lorsque cela lui arrive, le lui reprocher hardiment, sans craindre de ternir sa gloire : il faut d'ailleurs être juste. *Moliere* n'a saisi qu'en partie le comique du conte. Il est sans doute plaisant qu'un homme à qui l'on persuade que son ami est mort, prenne ce même ami pour un revenant dès qu'il le voit, & qu'il lui promette des prieres ; mais le comique est bien plus renforcé dans l'entrevue de deux hommes qui se croient morts tous deux, & qui se revoient en tremblant, la situation est plus piquante du double.

Moliere ne s'est pas contenté de s'approprier les étourderies, les fourberies qui sont chez l'Auteur Italien & chez *Quinault ;* il a puisé des situations comiques chez *Plaute*, chez *Térence*, chez *Douville ;* aussi la comédie de l'*Etourdi*, est-elle aussi vive aussi rapide que celles de *l'Inavertito* & de *l'Amant indiscret* sont froides & languissantes. Encore une imitation heureuse, *Moliere* ne laissoit presque plus rien à desirer. Qu'il eut pris de *Quinault* l'idée de transporter la scène en France, qu'il eût banni de notre théâtre ces marchands d'esclaves,

(1) *Hauteroche*, Comédien du Roi, a fait, en 1672, une pièce intitulée *le Deuil*, qui est très-plaisante, mais qui n'est presque que la scène de *Moliere* étendue. Il n'a pas mieux profité du Conte de *Douville* que *Moliere*.

cette fille qu'on veut vendre & acheter, sa pièce étoit incomparablement meilleure. Comment auroit-il pu faire, dira-t-on, pour amener un si grand nombre d'événements? C'étoit son affaire & non la nôtre. Enrichissons-nous du bien de nos voisins, c'est bien fait; mais sachons décomposer nos larcins ou les revêtir du moins de nos couleurs : voilà l'essentiel.

CHAPITRE II.

LE DÉPIT AMOUREUX, *Comédie en vers & en cinq actes, comparée pour le fond & les détails, avec* la Creduta Maschio, *ou* la Fille crue Garçon, *Piece Italienne;* Gli Sdegni amorosi, *ou* les Dépits amoureux, *Canevas Italien; le* Déniaisé, *Comédie de Gillet de la Tessoniere,* & Arlichino muto per paura *ou* Arlequin muet par crainte.

PLUSIEURS comédies, tant françaises qu'italiennes, ont fourni à *Moliere* le fond & les scènes du *Dépit amoureux :* nous avons assez souvent parlé de cette pièce pour qu'il nous suffise d'en voir ici un précis.

Extrait du Dépit amoureux.

Albert est père de deux filles, *Lucile* & *Ascagne.* La dernière est déguisée en garçon dès

sa plus tendre enfance, pour conserver un bien considérable qui auroit dû passer, sans cela, dans la maison de *Polidore*. Tout le monde s'est laissé duper par l'habit d'*Ascagne*, quand l'Amour la blesse pour *Valere*, fils de *Polidore*; mais *Valere* est amoureux de *Lucile*. *Ascagne*, loin de s'alarmer de cette inclination, en profite pour épouser en secret son amant, sous le nom de sa sœur. *Valere* se croyant bien traité de l'objet de ses vœux, a un air triomphant qui allarme *Eraste*, amant aimé de *Lucile*. *Eraste* interroge le valet de son rival. Celui-ci lui dit que son maître va passer toutes les nuits avec *Lucile* : il est furieux, refuse un rendez-vous que *Lucile* lui fait donner, & déchire une lettre qu'elle lui envoie. D'un autre côté le valet de *Valere* avoue à *Polidore* que son fils est marié secrétement avec la fille d'*Albert*. *Polidore*, troublé, fait demander un entretien secret à son vieux ami. Celui-ci craint que l'autre n'ait découvert le stratagême de sa fille déguisée en garçon : ils s'abordent en se demandant pardon mutuellement, en se mettant tous deux à genoux. Enfin, *Polidore* parle du mariage secret de son fils avec *Lucile*; *Albert* accable *Lucile* de reproches : elle jure qu'elle est innocente, elle le soutient même à *Valere*. L'*embroglio* finit quand on découvre le véritable sexe d'*Ascagne*. On confirme son mariage avec *Valere*. *Lucile* épouse *Eraste*.

LA CREDUTA MASCHIO,

OU LA FILLE CRUE GARÇON,

Canevas Italien en trois actes.

Par des arrangemens de famille que l'Auteur ne prend pas la peine de nous expliquer, il a été convenu entre Magnifico (1) & le Docteur, que si la femme de Magnifico accouchoit d'un garçon, le Docteur donneroit à Magnifico quatre mille écus; que si au contraire la Dame mettoit au jour une fille, Magnifico donneroit une pareille somme au Docteur. Le jour de l'accouchement arrive, une fille vient au monde: Magnifico, ne voulant point donner la somme convenue, montre au Docteur le fils d'un de ses cousins, né le jour même, & fait ensuite élever sa fille Diane sous le nom de Fédéric, & sous les habits d'un Cavalier. Diane a déja vingt ans quand son pere s'avise d'avoir des remords: c'est là que l'action commence.

Magnifico se promène à grands pas en rêvant. Il confie son secret & ses remords à Brighel; il a envie de tout découvrir au Docteur: Brighel lui représente qu'il seroit obligé de rendre quatre mille écus au Docteur, & les intérêts de la somme; que cette restitution le ruineroit. Le maître se laisse persuader par l'éloquence de son valet, & lui recommande de veiller sur le faux Fédéric. Brighel reste seul, & s'étonne qu'une fille ait pu se rendre si adroite à tous les exercices des Cavaliers. Diane paroît; Brighel lui dit qu'il a découvert le secret de son sexe: la Belle convient de l'amour qu'elle a pour Flaminio, l'amant de sa sœur Béatrix, & avoue qu'elle l'a épousé en secret, sous le nom de cette même sœur. Flaminio arrive sur la scène; le faux Fédéric lui dit des douceurs, & sort. Flaminio raconte à son valet Arlequin une

(1) Les rôles de *Magnifico* sont en Italie les rôles de *Pantalon.*

dispute qu'il a eue avec Silvio son frere. En voici le sujet, lui dit-il :

« Je me trouvai avec mon frere un de ces jours : nous parlions, avec quelques amis, de Béatrix notre voisine : il » me dit qu'il en étoit épris, & qu'il espéroit l'obtenir en » mariage. Alors je fus contraint de lui avouer que je l'avois » épousée en secret, & que j'étois introduit tous les soirs » chez elle : il en douta. Enfin, pour le persuader, je lui » proposai de me faire accompagner hier au soir par Lu- » cindo, son meilleur ami ».

Après cette confidence, Flaminio & Arlequin quittent la scène. Silvio & Lucindo les remplacent : le dernier confirme à son ami le bonheur de Flaminio. Il lui dit qu'il l'a accompagné à son rendez-vous ; que Béatrix elle-même est venue ouvrir la porte du jardin, & qu'elle a tenu à son amant les propos les plus tendres. Silvio n'en veut rien croire : il voit Arlequin, & lui demande jusqu'à quelle heure son maître a resté avec Béatrix la nuit dernière : Arlequin répond, jusqu'au jour. Silvio lui donne un soufflet, en lui disant que cela ne se peut pas, Béatrix ayant passé toute la nuit à sa fenêtre.

Le Docteur sort de sa maison avec sa fille Victoire, qui est fort mélancolique : le pere veut en savoir la cause : la fille dit qu'elle est triste naturellement. Le Docteur exhorte Colombine à découvrir ce qui afflige sa maîtresse. Il se retire. Victoire avoue à sa suivante qu'elle aime Fédéric.

Brighel demande à Diane comment elle a pu faire pour n'être pas reconnue par son époux : elle répond qu'elle avoit soin de prendre un habit de sa sœur, & de contrefaire sa voix. Colombine, pour soulager l'ennui de sa maîtresse, cherche par-tout Féderic : elle le rencontre enfin, le prie de venir voir Victoire ; celle-ci déclare sa passion au faux Fédéric. On se doute bien que le faux Cavalier répond très-mal à sa flamme. L'acte finit.

ACTE II.

Arlequin va trouver le Docteur, & lui dit que son fils Flaminio est marié secrétement avec Béatrix ; qu'il s'introduit

chaque nuit chez elle, & que les parens de la Belle veulent le tuer. Le Docteur est désespéré. Il prend la résolution de demander Béatrix à Magnifico. Celui-ci arrive; il voit le Docteur troublé, agité, croit que son secret est découvert, & qu'on sait que Fédéric est une fille. Il se trouble à son tour; ce qui augmente l'embarras du Docteur. Après une scène équivoque, le Docteur s'explique: enfin Magnifico rentre sans rien répondre, accable sa fille de reproches. Grand désespoir de Béatrix qui proteste de son innocence, quand Flaminio vient demander Béatrix en mariage, & prie Magnifico de confirmer leur hymen secret. Magnifico l'accuse de fausseté. Arlequin sert de témoin à son maître, qui prétend ne vouloir d'autre garant que Béatrix elle-même. Magnifico veut confondre Flaminio, & appelle Béatrix. Flaminio la prie d'avouer la vérité, & de dire tout ce qui s'est passé entre eux. Béatrix jure qu'il ne s'est rien passé. Flaminio jure le contraire, Arlequin aussi. Le Docteur survient, il prie Magnifico de mettre fin à ce débat, en mariant Béatrix avec Flaminio. Béatrix ne veut pas y consentir. Flaminio veut l'entraîner par force chez lui. Diane, ou le faux Fédéric, paroît avec des pistolets. La moitié des acteurs tombe de peur, l'autre prend la fuite.

ACTE III.

Diane est fâchée d'avoir eu dispute avec Flaminio lorsqu'il vouloit entraîner Béatrix. Elle mourra si elle ne le voit pas la nuit suivante: elle prend la résolution de lui écrire un billet sous le nom de sa sœur, comme à l'ordinaire, & de lui donner rendez-vous. D'un autre côté, Flaminio, alarmé par les menaces du faux Fédéric, est armé de pied en cap, ainsi qu'Arlequin, quand ils voient un domestique de la maison de Magnifico. Ils se mettent sous les armes. Le domestique dit à Flaminio qu'il a une lettre à lui remettre. Flaminio ordonne à Arlequin de la prendre: il s'acquitte en tremblant de la commission. Flaminio lit l'épître qui est de Diane, & qu'il croit de Béatrix: il promet de se trouver au rendez-vous; il y va enfin. Diane le reçoit, & dit un mot tout bas à Arlequin, qui va éveiller toute la

maison. On approche avec de la lumière ; Diane se couvre de son voile. Magnifico s'emporte contre elle en croyant parler à Béatrix, qui entre un instant après. Tout le monde, en la voyant paroître, reste étonné : on enlève le voile de Diane, elle regarde son pere en lui faisant signe de déclarer le mystère. Magnifico n'ose, & lui fait signe de parler ellemême. Brighel leur épargne cette peine. Le Docteur somme Magnifico de lui rendre les quatre mille écus avec les intérêts ; mais tout s'accorde à l'amiable. Magnifico donne ses deux filles aux deux fils du Docteur, & tout le monde est content, à l'exception de Victoire.

Moliere a fait entrer dans son *Dépit amoureux* toutes les scènes de ce canevas, à l'exception de celles qu'amènent & la langoureuse *Victoire*, & le complaisant *Lucindo* : ces deux personnages, très-inutiles dans la pièce italienne, n'auroient pas mieux figuré dans la française, & *Moliere* a très-bien fait de les supprimer. En revanche, je crois le dénouement de la *Fille crue Garçon* plus piquant & mieux amené que celui du *Dépit amoureux*. Quant à ce qui donne lieu à l'embroglio des deux pièces, je veux dire la méprise que font les deux amants en épousant une sœur pour l'autre, elle est peu vraisemblable, nous l'avons dit dans le premier volume.

Les scènes de dépit entre *Eraste* & *Lucile* sont prises dans une comédie italienne intitulée:

GLI SDEGNI AMOROSI,

OU LES DEPITS AMOUREUX,

Canevas en trois actes.

A travers le fatras d'une intrigue très-embrouillée, *Moliere* a démêlé le mérite de deux

ou trois scènes de dépit. On croira sans peine que *Moliere* en les transportant sur notre théâtre les a embellies. Je vais traduire la plus essentielle. Le moyen, me dira-t-on, puisque la pièce n'existe qu'en canevas? Cela est vrai. Mais comme les bons Acteurs Italiens écrivent les scènes essentielles de leurs sujets, qu'ils appellent scènes préméditées, j'ai eu soin d'en avoir des copies autant qu'il m'a été possible.

Diane voulant conserver sa main à *Flaminio*, a écrit à *Silvio*, à qui on la destine, pour le prier de différer le mariage. *Flaminio*, enleve cette lettre à *Arlequin*, devient jaloux, & feint de s'attacher à *Béatrix* pour se venger de celle qu'il croit infidelle. *Diane* & *Flaminio* sont dans cette situation quand ils se rencontrent : l'amant veut parler; l'amante l'interrompt à plusieurs reprises.

FLAMINIO, DIANA.

DIANA, *à part.*

Mais si je ne l'écoute point, je lui paroîtrai injuste, & je veux le confondre.

FLAMINIO.

Avez-vous fini?

DIANA.

Je n'ai pas encore commencé, jugez si j'ai fini.

FLAMINIO.

Ecoutez-moi, ou je sors.

DIANA.

Hé bien! cesse-t-il de m'irriter!

FLAMINIO.

Oh ! vous feignez d'être irritée : vous avez trop bien pris vos mesures pour l'être réellement.

DIANA.

Vous ne pouvez pas en juger, parce que l'amour que vous avez pour Béatrix vous aveugle sur le mien.

FLAMINIO.

Il ne m'aveugle pas si fort que je ne voie avec peine votre ingratitude. J'ai dans mes mains la lettre que vous avez écrite à Silvio. Le voilà, ce témoin de votre trahison.

DIANA.

J'ai écrit cette lettre, il est vrai ; mais....

FLAMINIO, *l'interrompant.*

Qu'est-ce ? que pouvez-vous dire ? Avouez votre perfidie. Oserez-vous encore vous dire innocente ?

DIANA.

Laissez-moi du moins finir ce que j'ai à vous dire, & vous me condamnerez ensuite si je le mérite.

FLAMINIO.

Non, il n'est pas besoin de grandes réflexions quand la chose est évidente.

DIANA.

C'est vous qui me faites une perfidie très-évidente, lorsque, charmé des beautés de Béatrix, vous renoncez à mon amour pour devenir son époux.

FLAMINIO.

J'ai conservé mon amour pour vous tant que vous m'avez conservé la foi que vous m'aviez promise ; à présent que vous manquez à votre parole, il m'est permis d'épouser qui bon me semble.

DIANA.

Hé bien ! restez dans votre erreur, puisque vous ne voulez pas écouter ce qui peut me justifier.... Mais non : admirez jusqu'où je pousse ma bonté pour vous, quoique vous en soyez indigne. Ecoutez-moi du moins ; je vous le demande au nom de notre ancienne tendresse, puisque vous voulez qu'elle finisse ; apprenez ce que je dis pour ma défense.... Vous êtes bien inhumain si vous me refusez cette grace.

FLAMINIO.

Parlez ; mais abrégez.

DIANA.

Que le Ciel soit loué !.... Apprenez que je n'ai écrit à Silvio que pour me conserver à vous en différant cet hymen funeste auquel mon pere vouloit me forcer ; mais j'étois résolue à mourir avant de le terminer. J'en prends à témoin tous les Dieux du Ciel, mon amour, mon innocence, & vous, qui répondez à une tendresse aussi vive avec la plus grande ingratitude. Mon cher Flaminio, trop injuste Flaminio, donnez-moi la mort pour me punir des torts que vous me supposez, ou rendez-moi votre amour en récompense de la foi que je vous ai conservée.

FLAMINIO.

En voilà suffisamment, ma chère Diana, en voilà suffisamment : je connois que je suis le seul coupable ; & pour vous avoir cru infidelle, j'avois feint d'aimer une autre personne ; mais cette feinte ne m'a été dictée que par la vengeance, mon cœur n'y a pas eu la moindre part.

DIANA.

Je mets tout sur le compte de quelques fausses apparences auxquelles vous avez ajouté foi trop légérement. Je vous ordonne, pour votre pénitence, de m'aimer autant que je le mérite ; & puisque mon pere est sorti, *ramenez-moi dans ma maison ;* nous chercherons ensemble les moyens de nous unir bientôt.

FLAMINIO.

Je me félicite de mon erreur, puiſqu'elle me fait connoître la pureté & la vivacité de votre amour.

Voyons préſentement la ſcène françaiſe. Elle eſt ſi belle que je ne balance pas à la tranſcrire.

ACTE IV. SCÈNE III.

LUCILE, ERASTE, MARINETTE, GROS RENÉ.

MARINETTE.

Je l'apperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me ſoupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non, ne craignez pas, Madame;
Que je revienne encor vous parler de ma flamme:
C'en eſt fait; je me veux guérir, & connois bien
Ce que de votre cœur a poſſédé le mien.
Un courroux ſi conſtant, pour l'ombre d'une offenſe,
M'a trop bien éclairci de votre indifférence;
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont ſenſibles ſur-tout aux généreux eſprits.
Je l'avouerai, mes yeux obſervoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont pas trouvés dans tous les autres;
Et le raviſſement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des ſceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous ſans doute étoit extrême,
Je vivois tout en vous; &, je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Aſſez de peine encore à m'en voir dégagé:

Possible que malgré la cure qu'elle essaie,
Mon ame saignera long-temps de cette plaie ;
Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin il n'importe, & puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène ;
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes feux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entière ;
Monsieur, & m'épargner encor cette dernière.

ERASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits :
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais.
Puisque vous le voulez, que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux : c'est m'obliger.

ERASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole, eussé-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit, n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus;
Et pour trancher ici nos propos ſuperflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux ſans retour ſortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puiſſe retracer
Ce que de mon eſprit il me faut effacer.
Voici votre portrait : il préſente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue;
Mais il cache ſous eux cent défauts auſſi grands,
Et c'eſt un impoſteur enfin que je vous rends.

GROS RENÉ.

Bon!

LUCILE.

Et moi, pour vous ſuivre au deſſein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien!

ERASTE.

Il eſt à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

« Vous m'aimez d'une ardeur extrême,
» Eraſte, & de mon cœur voulez être éclairci.
» Si je n'aime Eraſte de même,
» Au moins aimé-je fort qu'Eraſte m'aime ainſi.

Lucile.

Vous m'aſſuriez par-là d'agréer mon ſervice :
C'eſt une fauſſeté digne de ce ſupplice.

(*Il déchire la lettre.*)

LUCILE *lit.*

« J'ignore le deſtin de mon ardeur ardente;

» Et jusqu'à quand je souffrirai :
» Mais je sais, ô beauté charmante !
» Que toujours je vous aimerai.

Eraste.

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux ;
Et la main & la lettre ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS RENÉ.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous, suffit, même fortune.

MARINETTE, *à Lucile.*

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS RENÉ.

N'ayez point le dernier.

MARINETTE.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ERASTE.

Et, grace au Ciel, c'est tout.
Je sois exterminé si je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE.

Voilà qui va des mieux.

GROS RENÉ.

Vous triomphez.

MARINETTE.

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS RENÉ.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE.

Qu'attendez-vous encor ?

GROS RENÉ.

Que faut-il davantage ?

ERASTE.

Ah ! Lucile, Lucile ! un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le sais fort bien.

LUCILE.

Eraste, Eraste ! un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par-tout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;
J'aurois tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardens respects n'ont pu vous obliger ;
Vous avez voulu rompre, il n'y faut plus songer.
Mais personne après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura de passion aussi pure & si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement :
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame saisie.

Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre ; & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraste, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Eh ! je crois que cela foiblement vous soucie.
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je.... Mais laissons là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ERASTE.

Pourquoi ?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble ;
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ERASTE.

Nous rompons ?

LUCILE.

Oui, vraiment. Quoi ! n'en est-ce pas fait ?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi ?

LUCILE.

Sans doute. C'eſt foibleſſe
De faire voir aux gens que leur perte nous bleſſe.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'eſt vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi ? point du tout : c'eſt vous qui l'avez réſolu.

ERASTE.

Moi, je vous ai cru là faire un plaiſir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais ſi mon cœur encor revouloit ſa priſon ?....
Si, tout fâché qu'il eſt, il demandoit pardon ?...

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien, ma foibleſſe eſt trop grande;
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ERASTE.

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi, ſur cette peur, trop tôt la demander.
Conſentez-y, Madame : une flamme ſi belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande, enfin me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

Quelle ſcène, grands Dieux! quel feu! quel naturel! Si l'on a remarqué en combien de façons *Eraſte* & *Lucile* y dévoilent leurs cœurs,

on sentira combien ils sont supérieurs en tout à *Flaminio* & à *Diane*, excepté dans l'endroit où *Lucile*, à l'exemple de *Diane*, invite son amant à la ramener chez elle. L'amante Italienne a soin de nous dire ce qu'elle y fera; l'amante Française ne se donne point cette peine. Il est singulier de voir une jeune personne terminer une réconciliation amoureuse, par quatre mots aussi expressifs que ceux-ci :

Remenez-moi chez nous.

Les scènes dans lesquelles *Marinette* & *Gros René* parodient leurs maîtres, sont tirées de la même pièce Italienne.

Eraste & *Lucile* donnent plus de grace, plus de comique, plus de mouvement à leur dépit, en se rendant mutuellement tous les présens qu'ils se sont faits, en déchirant tous les billets qu'ils se sont envoyés; cela est encore imité d'un canevas Italien en cinq actes, intitulé *Rebut pour rebut*. *Flaminio* se fait apporter tous les billets doux que *Pantalon*, *Mario* & *Lélio* ses trois amans lui ont adressés : elle les relit pour s'en mocquer, & les brûle en leur présence. Violette fait le même sacrifice des lettres qu'*Arlequin* & *Scaramouche* lui ont écrites. Tout cela ne vaut pas les lettres d'un amant chéri, d'une maîtresse adorée, déchirées dans un moment de dépit.

La scène dans laquelle *Métaphraste*, précepteur d'*Ascagne*, impatiente le bon-homme *Albert*, est calquée sur la quatrième scène du premier acte du *Déniaisé*, comédie, *par le sieur Gillet de la Tessoniere*. Elle est fort rare. Elle n'est

même à la bibliothèque du Roi que depuis la mort de Madame *de Pompadour.*

LE DÉNIAISÉ.

ACTE I. SCÈNE IV.

JODELET, PANCRACE.

JODELET.

Tandis qu'ils vont dîner, un petit mot, Pancrace.
Dirois-tu qu'une fille eût de l'amour pour moi?

PANCRACE.

C'eſt qu'elle a reconnu quelques appas en toi.

JODELET.

Qu'eſt-ce que des appas? eſt-ce une belle choſe?

PANCRACE.

C'eſt le viſible effet d'une agréable cauſe;
C'eſt un enthouſiaſme, un puiſſant attractif,
Qui rend individu le paſſé & l'actif,
Et qui dans nos eſprits domptant la tyrannie,
Forme le plus farouche au goût de ſon génie.

JODELET.

Je m'en étois douté; mais....

PANCRACE.

Les doutes ſont grands
Pour définir s'il eſt des appas différens.
Pythagore, Zénon, Ariſtote, Socrate,
Philoſtrate, Bias, Eſchyle, Xénocrate,
Ariſtippe, Plutarque, Iſocrate, Platon,
Démoſthene, Luculle, Héſiode, Caton,
Eſope, Euſebe, Eraſme, Ennius, Aulugelle,
Epictete, Cardan, Boëce, Columelle,

Ménandre, Scaliger, Ariſtarque, Solon,
Homere, Buchanan, Polybe, Cicéron,
Auſone, Lucian, Xénophon, Thucydide,
Diogene, Tibulle, Appian, Ariſtide,
Anacréon, Pindare, Horace, Martial,
Plaute, Ovide, Lucain, Catulle, Juvénal:
Carnéade, Sapho, Théophraſte, Lactance,
Sophocles & Séneque, Euripide & Térence,
Chriſippe....

JODELET.

A quel beſoin nommer tous ces démons?

PANCRACE.

C'eſt des Dieux, des Savans dont je t'ai dit les noms;
Et j'en ai mille encor que, manque de mémoire...

JODELET.

Ah! ne m'en nomme plus, je ſuis prêt à te croire.

PANCRACE.

Donc tous ces vieux Savans n'ont pu nous exprimer
D'où vient cet aſcendant qui nous force d'aimer.
Les uns diſent que c'eſt un vif éclair de flamme,
Qu'un être indépendant alluma dans notre ame,
Et qui fait ſon effet malgré notre pouvoir,
Quand il trouve un objet propre à le recevoir.

JODELET.

Les autres....

PANCRACE.

Eclairés d'une moindre lumière,
Enveloppent ſa force au ſein de la matière,
Et nomment un inſtinct ce premier mouvement
Qui nous frappe d'abord avec aveuglement,
Et qui prenant du temps des forces ſuffiſantes,
En forme dans les ſens des images preſſantes,
Qui n'en font le rapport à notre entendement
Qu'après s'être engagés ſans ſon conſentement.

JODELET, *levant la main pour parler.*

Ainsi donc, . . .

PANCRACE, *l'interrompant.*

Nous perdrions le droit du libre arbitre.

JODELET *veut parler.*

Mais. . . .

PANCRACE.

Il n'est point de mais, c'est notre plus beau titre.

JODELET, *encore de même.*

Quoi ! . . .

PANCRACE.

C'est parler en vain, l'ame a sa volonté.

JODELET, *encore de même.*

Il est vrai. . . .

PANCRACE.

Nous naissons en pleine liberté.

JODELET, *voulant parler.*

C'est sans doute. . . .

PANCRACE.

Autrement notre essence est mortelle.

JODELET, *voulant parler.*

D'effet. . . .

PANCRACE.

Et nous n'aurions qu'une ame naturelle.

JODELET.

Bon ! . . . .

PANCRACE.

C'est le sentiment que nous devons avoir.

JODELET.

Donc. . . .

PANCRACE.

C'est la vérité que nous devons savoir.

JODELET.

Un mot....

PANCRACE.

Quoi! voudrois-tu des ames radicales,
Où l'opération pareille aux animales....

JODELET, *en lui voulant fermer la bouche.*

Je voudrois te casser la gueule....

PANCRACE, *en se débarrassant.*

On a grand tort
De vouloir que l'esprit s'éteigne par la mort.
Il faut, pour en avoir l'entière connoissance,
Savoir que l'ame vient d'une immortelle essence,
Et qu'en nous animant, il est tout évident
Qu'elle est une substance, & non un accident;
Ayant des attributs du Maître du tonnerre,
Elle n'est pas de feu, d'air, d'eau, ni moins de terre,
Ni le tempérament des quatre qualités
Qui renferme dans soi tant de diversités.

JODELET *s'apprête à parler.*

Enfin....

PANCRACE.

Les minéraux produits d'air & de flamme
Ont un tempérament, mais ce n'est pas une ame.
L'ame est encore plus que n'est le mouvement;
Plusieurs choses en ont sans avoir sentiment,
Et qui sur les objets agissent avec force.
D'un arbre mort le fruit, ou la feuille, ou l'écorce,
Donnent à nos humeurs un secret mouvement;
L'ambre attire des corps, ainsi que fait l'aimant.

JODELET, *lassé.*

Ah!....

PANCRACE.

L'ame n'est donc pas cette aveugle puissance
Qui se meut, ou qui fait mouvoir sans connoissance.

JODELET, *jettant son chapeau à terre.*

J'enrage!....

PANCRACE.

Elle n'est pas le sang, comme on a dit.

JODELET, *en le regardant de colère.*

Parlera-t-il toujours? Mais....

PANCRACE.

Ce mais m'étourdit.

JODELET, *fermant les poings.*

Peste!....

PANCRACE.

Nous pouvons voir des choses animées,
Qui sans avoir de sang avoient été formées.
Il est des animaux qui n'en répandent pas
Après le coup fatal qui cause leur trépas.
L'ame n'est pas aussi l'acte ni l'énergie;
C'est au corps qu'appartient le mot d'autelechie.

JODELET.

Hola....

PANCRACE.

Prête l'oreille à mes solutions.
L'ame n'ayant donc point ces définitions,
Pour te faire savoir comme elle est immortelle,
Ecoute les vertus qui subsistent en elle:
Par un divin génie & des ressorts divers,
Trois ames font mouvoir tout ce grand Univers,
Aux plantes seulement est la végétative,
La sensitive au corps, l'ame a l'intellective,
Et donne l'existence aux deux qu'elle comprend,
Ainsi qu'un petit nombre est compris au plus grand.

Des trois la corruptible est jointe à la matière ;
La seconde, àpprochant de sa clarté première,
Agit dans les démons sans commerce des corps ;
Et la troisième enfin, par de divins efforts,
Pour faire un composé, sut renfermer en elle
La nature divine avecque la mortelle ;
Aussi l'ame a l'arbitre....

JODELET.

Ah ! c'est trop arbitré.
Au diable le moment que je t'ai rencontré !

PANCRACE.

Au diable le pendard qui ne veut rien apprendre !

JODELET.

Au diable les savans, & qui les peut comprendre !

PANCRACE.

Va, si tu m'y retiens, on y verra beau bruit,
Mais....

JODELET.

Encore me parler ! Bon soir & bonne nuit.

Nous avons entendu le savant bavardage de *Pancrace* du *Déniaisé* ; qu'on lise *le Dépit amoureux*, Acte II. Scène VII, on y verra que le pédant *Métaphraste* ressemble infiniment au pédant *Pancrace* ; tous les deux ont sur-tout la fureur de parler sans cesse & de ne pas laisser desserrer les dents à leur interlocuteur ; mais le pédant de *Moliere* est plus comique. Parce que la pédanterie est plus naturelle chez un Précepteur que chez un Intendant ; *Pancrace* occupe cette place. D'ailleurs ce dernier n'interrompt qu'un misérable valet ; & *Métaphraste*, possédé par son démon babillard, ne respecte

pas même le maître de la maison, qui, pour le faire taire, est obligé de l'épouvanter, en agitant à ses oreilles une énorme sonnette de mulet. Remarquons en passant que ce n'est pas dans ce dernier trait que *Moliere* brille, il auroit fort bien pu ne pas finir la scène par cette plate bouffonnerie qui se trouve dans plusieurs pièces italiennes.

Dans la septième scène du troisième acte, *Valere* veut découvrir si *Mascarille* a trahi son secret. Il feint d'être enchanté que son pere soit instruit de son mariage; il voudroit connoître, dit-il, l'honnête personne qui lui a rendu ce service, pour l'en remercier : alors *Mascarille* avoue que c'est lui. Son maître met l'épée à la main pour le tuer.

Cette scène est dans *Arlequin muet par crainte*, canevas italien. *Celio* arrive secrétement à Venise pour avoir une affaire d'honneur avec son rival. *Arlequin*, valet de *Célio*, confie sa malle à un crocheteur; il l'arrête au milieu de la rue, le fait asseoir sur la malle, se place à côté de lui, & l'interroge sur-tout ce qui se passe dans la ville. Lorsque le crocheteur a suffisamment satisfait sa curiosité, il lui dit de demander des nouvelles à son tour : l'autre répond qu'il n'est pas curieux. *Arlequin* le force, à grands coups de bâton, d'apprendre que son maître est arrivé exprès pour tuer un homme. Il entre dans le cabaret, & tout en goûtant les sauces, il fait la même confidence au cabaretier & aux servantes. Le cabaretier & le crocheteur avertissent *Célio* de l'indiscrétion de son valet. *Célio*, furieux, veut avant de punir *Arlequin*, le faire convenir de ses torts. Il

le prend en particulier & lui reproche de ne ſavoir pas travailler à la réputation de ſon maître. Comment! lui dit-il, je viens à Veniſe exprès pour défier un rival, pour me couper la gorge avec lui; c'eſt une action de bravoure qui me couvriroit de gloire ſi on la ſavoit, & tu ne l'apprends à perſonne! Tu veux donc me réduire au point de faire comme les demi-braves, de raconter moi-même mes exploits, de vanter mon courage? *Arlequin* lui répond naïvement qu'il a tort de lui faire ces reproche, puiſqu'il a inſtruit du ſujet de ſon voyage un crocheteur, le cabaretier, les ſervantes, les palefreniers, & que même en entrant dans la ville il s'en eſt entretenu avec ſon cheval, de façon à être entendu de tous les paſſants. Alors *Célio* lui reproche ſon indiſcrétion, & veut lui paſſer ſon épée au travers du corps. *Arlequin*, jure de ne plus ouvrir la bouche, & feint de la coudre. En effet il ne parle point durant toute la pièce, ce qui donne lieu à des lazzis très-plaiſants.

Douville a traité long-temps avant *Moliere* le ſujet du *Dépit amoureux*. Sa pièce eſt intitulée *aimer ſans ſavoir qui*, mais l'ainée ne mérite par d'être comparée à la cadette.



CHAPITRE III.

Les Précieuses ridicules, *Comédie en un acte & en prose, comparée pour le fonds & les détails avec* le Cercle des Femmes, *ou* le Secret du Lit nuptial, & l'Académie des Femmes, *Pièces de Chappuzeau.*

CETTE pièce fut d'abord jouée à Lyon, & ensuite à Paris sur le théâtre du Petit Bourbon, le 18 Novembre 1659. Elle est imitée d'un entretien comique en six entrées, dialogué en 1656 par *Chappuzeau*, & intitulé : *Le Cercle des Femmes*, ou *le Secret du lit nuptial*.

Extrait des Précieuses ridicules.

Le bon-homme *Gorgibus* a une fille & une nièce dont il est fort embarrassé. Il voudroit les unir à *la Grange* & à *du Croisy*; mais la simplicité de leur déclaration, de leurs propos, de leur parure, de leurs manières, déplaisent aux deux *Précieuses*; ils sont furieux, & chargent leurs valets de la vengeance. *Mascarille* & *Jodelet* s'introduisent chez les *Précieuses* sous les titres de *Marquis* & de *Vicomte*, charment les héroïnes par leur abord familier, une parure outrée, de grands airs, un jargon affecté. Lorsque les deux bégueules se flattent d'avoir subjugué deux Seigneurs du premier mérite, *la Grange* & *du Croisy* arrivent, font

dépouiller leurs valets devant elles, en leur disant qu'elles peuvent les aimer, mais qu'ils ne veulent pas que leurs rivaux se servent de leurs habits pour être mieux traités qu'eux. Les *Précieuses* sont confondues. *Gorgibus* craint qu'on ne fasse quelque farce de leur aventure.

Extrait du Cercle des Femmes.

Emilie, jeune veuve, se livre toute entière à son goût pour l'étude, ne s'occupe plus que de livres, de conversations sur les sciences, & du soin d'entretenir commerce avec les savans. L'un d'eux fait sa déclaration qui est mal reçue. Le pédant, piqué, habille superbement Germain son pensionnaire, & dont il ne sauroit être payé. Celui-ci est mieux reçu. Alors des archers viennent prendre Germain au collet & l'emmenent en prison comme un fripon. Emilie demeure fort honteuse d'avoir été dupée.

La différence qu'il y a entre la pièce de *Moliere* & celle de *Chappuzeau*, est si visible qu'elle est à la portée de tout le monde. La *Précieuse* de *Chappuzeau* n'a que le ridicule de parler science; la *Madelon* & la *Cathos* de *Moliere* poussent l'affectation jusques dans les conversations les plus familières, & dans la façon de se mettre. Elles veulent *que leurs chaussettes soient de la meilleure faiseuse.* La première ne rebute qu'un pédant qui le mérite; les autres refusent, avec la dernière impertinence, deux époux aimables, parce qu'ils n'ont pas donné à leur passion un air de roman, & *qu'ils ont débuté de but en blanc par le mariage.* Le caractère de *la Grange* & de *du Croisy*, se trouvant tout-à-fait opposé à celui des *Precieuses*, fait plus ressortir leurs ridicules, & rend les

amants plus intéressants. Les valets employés à leur vengeance, sont bien plus propres à punir l'orgueil déplacé des héroïnes, que le pensionnaire du pédant. Enfin, il est bien plus plaisant de voir *la Grange* & *du Croisy* faire déshabiller leurs valets en présence de leurs conquêtes, que d'assister à l'enlevement d'un homme arrêté pour dettes.

Chappuzeau connut sans doute lui-même la distance qu'il y avoit de sa pièce à celle de *Moliere*, puisqu'il la corrigea, & la fit donner en 1661 sur le théâtre du Marais avec le titre de *l'Académie des Femmes*.

Extrait de l'Académie des Femmes.

Une absence de quatorze mois fait conjecturer à Emilie que son époux n'est plus; elle se livre toute entière à la littérature. Sa maison est sans cesse remplie de femmes aussi ridicules qu'elle, & de faux savans. L'un d'eux, appellé Hortense, déclare l'amour qu'il a pour Emilie. Il est très-mal reçu, & forme le dessein de se venger. Il fait habiller superbement Guillot; & après lui avoir donné des instructions sur le personnage qu'il doit jouer, il présente le valet travesti sous le nom du Marquis de la Guilloche. Emilie & la compagnie des Précieuses reçoivent le nouveau Marquis avec beaucoup de politesse. On vient ensuite annoncer le Baron de la Roque; c'est le mari d'Emilie, qu'on croyoit mort. Emilie s'évanouit à cette vue. Guillot, reconnu valet d'Hortense, est chassé comme il le mérite; & le Baron, après une remontrance à sa femme sur sa conduite ridicule, lui ordonne de laisser ses livres, & de s'occuper dorénavant du soin de son ménage.

Chappuzeau semble n'avoir refait sa pièce que pour prouver la différence qu'il y a d'un bon à un mauvais imitateur. *Moliere* fait d'un mau-

vais original une copie qui est un petit chef-d'œuvre ; & *Chappuzeau* qui refait son ouvrage d'après cette copie, n'en apperçoit pas les beautés, & ne sait y voir d'autre mérite que celui d'avoir substitué des valets à son Pensionnaire. *Chappuzeau* dit, dans une épître dédicatoire, que sa pièce a eu du succès. Je n'en sais rien ; mais je sais qu'on n'en parle plus. Je sais qu'à la représentation des *Précieuses*, un vieillard, frappé par la vérité des portraits qu'on lui présentoit, s'écria : *Courage, Moliere, voilà la bonne Comédie* : je sais que *Ménage*, en sortant de la première représentation, dit à *Chapelain* : « Nous approuvions, vous » & moi, toutes les sottises qui viennent d'être » critiquées si finement & avec tant de bon » sens ; croyez-moi, il nous faudra brûler ce » que nous avons adoré, & adorer ce que nous » avons brûlé » : je sais enfin que *Moliere* a si fort ridiculisé ses originaux, qu'ils ont disparu, & que cependant nous voyons la pièce avec plaisir. L'Abbé *de Pure* a fait aussi une pièce intitulée *les Precieuses*; elle est mauvaise.



CHAPITRE IV.

SGANARELLE, OU LE COCU IMAGINAIRE; *comédie en vers & en trois actes, comparée pour le fond, les détails & le style, avec une pièce Italienne intitulée*, Il Ritratto, le Portrait, *ou* Arlichino cornuto per opinione, Arlequin cocu imaginaire, *& une scène de* Jodelet Duellifte, *pièce de Scarron.*

Extrait du Cocu imaginaire, ou de Sganarelle.

GORGIBUS, après avoir promis à *Lélie* la main de *Célie* fa fille, veut profiter de l'abfence de l'amant pour la donner à *Valere.* Il l'annonce à fa fille qui fe trouve mal; & laiffe tomber le portrait de *Lélie* qu'elle contemploit. *Sganarelle* touche *Célie* pour voir fi elle eft morte, & l'emporte chez elle. La femme de *Sganarelle* voit fon époux auprès de *Célie*, eft jaloufe, accourt, ne trouve perfonne fur la fcène, ramaffe la miniature que *Célie* a laiffé tomber. *Sganarelle* revient, eft jaloux à fon tour de voir un portrait dans les mains de fa femme, & le lui enlève. *Lélie* arrive; il n'eft pas peu furpris de trouver fon portrait dans les mains d'un homme. Il lui demande de qui il le tient. *Sganarelle*, qui le reconnoît pour l'original de la miniature, lui dit d'un air fâché qu'il l'a furpris à fa femme. *Lélie* penfe que

que *Célie* est mariée : le chagrin qu'il en ressent lui cause une foiblesse. La femme de *Sganarelle* s'en apperçoit, & le prie d'entrer chez elle où il se remet. Lorsqu'il sort, *Sganarelle* le voit, ce qui le confirme encore plus dans l'idée qu'il est trompé par sa femme. D'un autre côté *Célie* qui est à la fenêtre apperçoit *Lélie* : elle descend, ne le voit plus, en demande des nouvelles à *Sganarelle* : celui-ci répond qu'il est mieux connu de sa femme que de lui. *Célie*, furieuse, jure de se venger. Elle promet à son père d'épouser *Valere* ; mais elle revoit *Lélie*. Après quelques reproches de part & d'autre, la véritable histoire du portrait tombé des mains de *Célie* détruit la jalousie des deux amants & des époux. Pour comble de bonheur, *Valere*, marié secrétement, ne peut s'opposer aux vœux de *Célie* qui épouse son amant, de l'aveu même de *Gorgibus*.

IL RITRATTO, LE PORTRAIT,

OU ARLICHINO CORNUTO PER OPINIONE,

ARLEQUIN COCU IMAGINAIRE.

ACTE I.

Arlequin & Camille parlent de leurs amours. Camille promet à son amant de l'épouser. On entend Scapin, cabaretier & frere de Camille. Arlequin se retire. Scapin trouve mauvais que sa sœur soit dans la rue ; il la querelle & lui dit ensuite qu'il veut la marier, il lui ordonne de choisir un époux ; elle répond que le choix est fait. Arlequin se présente, il n'a pas le bonheur de plaire à Scapin qui le renvoie, & qui entre ensuite dans le cabaret.

La scene change & représente une cuisine. Arlequin paroît

mort sur une chaise. Camille le voit, se désespère, veut se tuer : son frere retient son bras, lui demande la cause de son désespoir, l'apprend avec chagrin ; & jure qu'il ne s'opposeroit plus au bonheur d'Arlequin, s'il vivoit encore. Arlequin se lève, le prend au mot ; Scapin fuit tout épouvanté. L'acte finit.

ACTE II.

Magnifico commence l'acte avec Eléonora sa fille qu'il veut marier au Docteur ; elle feint d'y consentir ; mais quand elle est seule, elle soupire de l'absence de Célio, prend le portrait de cet amant, s'attendrit si fort qu'elle s'évanouit, & laisse tomber le portrait. Arlequin arrive par hasard, la soutient, & la porte chez elle. Camille vient, & dit qu'elle va tout préparer pour son mariage avec Arlequin : elle voit le portrait, le ramasse, loue la beauté de l'original. Arlequin revient, écoute, devient jaloux, enlève le portrait à Camille, & la renvoie. Il reste sur la scène fort en colère.

Célio arrive vêtu en pélerin : il a été obligé de prendre ce déguisement, parce qu'il a tué un homme qui en vouloit à la vie du Docteur. Arlequin le reconnoît pour l'original du portrait. D'un autre côté Célio est fâché de voir son portrait entre les mains d'Arlequin : il lui demande de qui il le tient ; Arlequin lui répond que c'est de sa femme. Célio croit qu'Eléonora est infidelle, il veut apprendre la vérité de Scapin : il frappe au cabaret ; Camille lui ouvre la porte, lui fait beaucoup de politesses. Célio répond à ses honnêtetés, & veut lui faire un présent. Arlequin, qui voit tout cela de loin, devient furieux.

Eléonora a paru à sa fenêtre, elle a reconnu son cher Célio malgré son déguisement ; elle descend bien vîte, demande à Arlequin ce que le pélerin est devenu. Celui-ci lui répond qu'il l'ignore, mais qu'il sait seulement que le pélerin est l'amant de sa femme. Eléonora, outrée de la prétendue infidélité de Célio, exhorte Arlequin à la vengeance, & lui porte une épée. Camille, de son côté, a vu Arlequin avec Eléonora, est devenue jalouse, & paroît avec une

autre épée. Les deux époux armés restent un instant seuls sur la scène; Scapin vient se jetter entre eux, demande quel est le sujet de leur querelle. Camille dit que son époux lui fait infidélité, & qu'elle veut le tuer; Arlequin répond que c'est sa femme qui le trompe, & qu'il veut lui donner la mort. Scapin termine la dispute & l'acte en bâtonnant Arlequin.

ACTE III.

Célio veut apprendre des nouvelles d'Eléonora. Il va chez Scapin qui le reconnoît, & lui dit que sa maîtresse est sur le point de se marier; mais il lui promet en même temps de faire son possible pour rompre ce mariage: il le fait entrer dans sa maison. Arlequin a tout entendu, croit qu'il a été question de Camille, & se cache chez Scapin.

Camille est désespérée de ne pas voir Arlequin; elle craint d'en être abandonnée. Elle prie son frère de lui écrire une lettre; elle fait mettre dessus, *à l'Amant voyageur*, parce qu'elle pense qu'Arlequin est parti. Arlequin caché croit que la lettre s'adresse au Pélerin; il devient encore plus jaloux: il attend que Camille [illegible] seule; il s'empare de la lettre qu'elle a fait écrire, & veut la tuer. Célio vient la défendre. Arlequin désespéré quitte la scène.

Magnifico parle au Docteur & à sa fille de leur prochain mariage. Eléonora consent à donner la main au Docteur, parce qu'elle est piquée contre Célio. Arlequin raconte à Eléonora qu'il a surpris sa femme avec Célio; il la prie de lui prêter une chambre pour examiner leur conduite: elle y consent; ils quittent la scène. Célio & Camille, qui les ont vus ensemble, font une scène, dans laquelle ils déclament beaucoup contre l'infidélité. Eléonora & Arlequin revenant les voient se parler fort vivement, & les suivent pour les surprendre. Eléonora exhorte Arlequin à la vengeance, & lui remet un poignard. Arlequin veut immoler sa femme à sa colère: Célio la défend encore.

ACTE IV.

Le Docteur est en habit de marié; Magnifico l'accompagne. Ils veulent choisir une salle dans le cabaret de Scapin

pour faire la noce ; Scapin les refuse. Ils vont chercher ailleurs. Dans ce temps-là Eléonora a fait des réflexions ; elle ne sauroit se déterminer à donner la main au Docteur ; elle aime mieux prendre la fuite, & se fait accompagner par Arlequin, vêtu en femme. Elle lui donne la clef de son cabinet, pour qu'il aille y prendre tous ses bijoux. Magnifico & le Docteur le rencontrent. Ils le prennent pour Eléonora, parce qu'il porte ses habits, & qu'il s'est couvert de son voile. On veut le forcer à donner la main au Docteur ; il contrefait sa voix, & dit qu'il a promis sa foi. On lui demande à qui : Célio se présente, & dit que c'est à lui. Il enlève la prétendue Eléonora, qui lui échappe, & s'enferme chez Scapin. Célio frappe à la porte ; Scapin se prépare à lui ouvrir ; mais, pendant ce temps-là, le Docteur a été appeller de faux braves à son secours, qui tombent sur Célio. Il est obligé de se réfugier chez Eléonora ; ce qui augmente le dépit du Docteur.

ACTE V.

Arlequin s'est emparé de Camille. Il la couvre des bijoux & des habits d'Eléonora. Célio croit voir en elle Eléonora, & l'emmène de force. Arlequin est dans la plus grande colère. Eléonora vient, & lui demande ce qui le chagrine ainsi. Arlequin lui raconte toutes les raisons qu'il croit avoir. Eléonora y est trop intéressée pour ne pas prendre part au chagrin d'Arlequin : elle le console. Scapin est indigné de leur familiarité. Eléonora lui ordonne de respecter Arlequin, parce qu'elle le prend sous sa protection. Cependant Scapin reproche à Arlequin les torts qu'il a avec sa femme, & le rosse. Eléonora se fâche : Scapin dit qu'il ne peut souffrir qu'Arlequin traite sa femme de coquette. Eléonora soutient qu'elle mérite cette épithete. Camille paroît, en disant que le Pélerin la poursuit par-tout. Célio arrive, on découvre l'équivoque du portrait ; & le Docteur, pour qui Célio a jadis risqué sa vie, lui cède Eléonora.

Voilà la pièce telle qu'elle est jouée en Italie, telle que les anciens Comédiens Italiens

la repréſentoient à Paris, quand *Moliere* jugea à propos de s'emparer du ſujet. Il a ſenti que le ſecond acte de cette pièce étoit le meilleur; auſſi en a-t-il tiré ſes trois actes. Confrontons les ſcènes originales avec les ſcènes imitées.

Pièce Italienne, Acte II, Scène I.

Magnifico veut marier Eléonora ſa fille avec le Docteur qu'elle n'aime point : elle feint cependant de conſentir à ce mariage.

Pièce Françaiſe, ACTE I, SCÈNE I.

Gorgibus veut que ſa fille *Célie* donne la main à *Valere*, pour qui elle n'a nulle inclination; elle l'avoue à ſon père : elle y eſt autoriſée par l'approbation qu'il a déja donnée à la recherche de *Lélie* qu'elle aime.

Cette contradiction entre le père & la fille donne à la Scène Françaiſe une action, une vie que l'Italienne n'a pas. Elle prévient en faveur de l'héroïne, & pique la curioſité du ſpectateur.

Pièce Italienne, Acte II, Scène II.

Eléonora, ſeule ſur la ſcène, ſe plaint de l'abſence de Célio qu'elle aime, prend ſon portrait, s'attendrit & ſe trouve mal.

Pièce Françaiſe, ACTE I, SCÈNE II.

Célie fait admirer à ſa ſuivante le portrait de *Lélie*, eſt bien fâchée qu'il ſoit abſent, & ſe trouve mal.

Célie a une ſuivante; *Eléonora* n'en a point:

aussi cette dernière est-elle obligée de faire un monologue un peu long, au lieu que la scène de *Célie* avec sa suivante peut être étendue sans pécher contre la vraisemblance.

Pièce Italienne, Acte II, Scène III.

Arlequin vient au secours d'Eléonora, & l'emporte chez elle.

Pièce Française, ACTE I, SCÈNE III.

Sganarelle accourt aux cris de la suivante pour secourir *Célie*. La suivante sort pour aller chercher quelqu'un, dit-elle, qui emporte sa maîtresse.

SCÈNE IV.

Sganarelle reste avec *Célie*, & lui passe la main sur le sein pour voir si elle respire. La femme de *Sganarelle* voit cela de sa fenêtre & devient jalouse, sur-tout quand *Sganarelle* emporte *Célie*.

Moliere fait deux scènes d'une seule. Il est au-dessus de l'Auteur Italien lorsqu'il prépare la jalousie de la femme, en faisant passer la main de *Sganarelle* sur le sein de *Célie* : il est au-dessous par la sortie forcée de la suivante. *Sganarelle* pouvoit fort bien emporter *Célie* chez elle, lorsque la suivante a été chercher du monde pour cela. Outre ce défaut, causé par la suivante, la suivante elle-même est inutile à la pièce ; aussi ne la verrons-nous plus.

Pièce Italienne, Acte II, Scène IV.

Camille ramasse le portrait de Célio qu'Eléonora a laissé tomber, & l'admire.

Pièce Françaiſe, ACTE I, SCÈNE V.

La femme de *Sganarelle* trouve le portrait de *Lélie*, tombé des mains de *Célie*, & le contemple.

Pièce Italienne, Acte II, Scène V.

Arlequin ſurprend ſa femme admirant la beauté du jeune homme repréſenté dans le portrait, devient jaloux, lui enlève la miniature.

Pièce Françaiſe, ACTE I, SCÈNE VI.

La femme de *Sganarelle*, non contente de louer la beauté de l'homme peint dans la miniature, ſent la boîte, parce qu'elle eſt parfumée. *Sganarelle* croit qu'elle baiſe le portrait, le lui arrache des mains : ſa femme le reprend, & fuit : *Sganarelle* court après.

La Scène Françaiſe eſt meilleure que l'Italienne, en ce que la femme, en ſentant le portrait, donne à croire au mari qu'elle le baiſe, & motive par-là ſa jalouſie : mais elle finit, je penſe, moins bien que l'Italienne. Il n'eſt pas naturel, lorſqu'un mari ſurprend à ſa femme le portrait d'un jeune homme, que cette femme le reprenne de force.

Pièce Italienne, Acte II, Scène VI.

Arlequin reſte ſur la ſcène avec le portrait qu'il injurie. Célio arrive, vêtu en pélerin, voit ſon portrait dans les mains d'un inconnu, lui demande où il a pris cette miniature : l'autre lui répond que c'eſt dans les mains de ſa femme. Colère d'Arlequin, qui reconnoît Célio pour l'ori-

ginal du portrait. Désespoir de Célio, qui croit Eléonora mariée avec Arlequin.

SCÈNE VII.

Célio frappe à la porte de Scapin. Camille paroît. Célio lui demande s'il peut parler à son frère; elle répond qu'oui, & le fait entrer.

SCÈNE VIII.

Arlequin voyant entrer Célio avec sa femme, est furieux; Il veut aller les troubler, quand ils reparoissent.

SCÈNE IX.

Camille accompagne fort poliment Célio, qui, charmé de son honnêteté, veut lui faire un présent, ce qui augmente encore la colère d'Arlequin.

Pièce Française, ACTE II, SCÈNE I.

Lélie arrive avec *Gros René* son valet. On a dit au maître que *Célie* doit se marier incessamment, il est alarmé. Le domestique meurt de faim; *Lélie* lui permet d'aller manger.

SCÈNE II.

Lélie, seul, est rassuré par l'amour que *Célie* lui a témoigné avant son départ, & par la parole du pere.

SCÈNE III.

Sganarelle revient sur la scène. *Lélie* est surpris de voir son portrait dans les mains de *Sganarelle* qui lui dit le tenir de sa femme. *Lélie* ne doute plus de l'infidélité de *Célie*: il est au désespoir. *Sganarelle* croit voir en lui l'amant

de sa femme, s'emporte contre elle & va se plaindre à l'un de ses parents.

SCÈNE IV.

Lélie reste sur la scène pour déclamer contre la figure de *Sganarelle*, qu'il croit son rival, & pour se trouver mal.

SCÈNE V.

La femme de *Sganarelle* sort, voit *Lélie* prêt à tomber en foiblesse, craint pour lui les suites d'un évanouissement, & le prie d'entrer dans sa maison, en attendant que son mal soit passé.

SCÈNE VI.

Sganarelle revient avec un parent de sa femme, qui l'exhorte à ne pas s'alarmer légèrement. *Sganarelle* convient que le parent a raison, & s'appaise.

SCÈNE VII.

Sganarelle reprend son courroux en voyant que sa femme accompagne *Lélie*, & qu'elle le prie de ne pas sortir si-tôt.

SCÈNE VIII.

Sganarelle veut voir si *Lélie* lui adressera la parole. *Lélie* frémit en voyant *Sganarelle*, & s'écrie qu'il est trop heureux d'avoir une aussi belle femme.

Moliere a très-bien fait de ne pas déguiser

Lélie en pélerin, & de nous sauver les détails de l'affaire d'honneur qui l'a fait travestir. Mais l'action des scènes que nous venons de citer est moins rapide que celle de l'Italien. Le valet de *Lélie* & le parent n'y contribuent pas peu. Les personnages inutiles sont toujours mortels dans une pièce. Outre cela, il est très-naturel que *Célio* allant parler à *Scapin*, sa sœur le fasse entrer chez elle. Je n'aime point que *Moliere* donne un étourdissement au pauvre *Lélie* pour l'introduire dans la maison de *Sganarelle*; il avoit déja tiré parti de l'évanouissement de *Célie*, & une pamoison suffit dans une comédie.

Pièce Italienne, Acte II, Scène X.

Eléonora reconnoît Célio de sa fenêtre : elle vient demander à Arlequin ce qu'il est devenu. Celui-ci répond qu'il l'ignore; mais qu'il sait, à n'en pas douter, que Célio est l'amant de sa femme. Eléonora le croit, & médite une vengeance.

Pièce Française, ACTE II, SCÈNE X.

Célie a vu *Lélie* de sa fenêtre. Elle descend pour demander à *Sganarelle* s'il connoît l'homme avec qui il étoit; *Sganarelle* lui répond que c'est un damoiseau qui le fait *Cocu*. *Célie*, outrée, jure de se venger.

Je ne détaillerai point le troisième acte de *Moliere*, parce qu'il ne sert presque qu'à démêler l'embroglio des deux premiers. On peut à présent décider entre les deux Auteurs, je crois que le Français a très-bien fait de ne prendre que l'essentiel de la pièce Italienne; mais

Je pense aussi que dans ce qu'il en a imité, il est quelquefois moins chaud, moins rapide, moins naturel même que l'Italien. Patience! Les modèles de *Moliere* n'auront pas toujours le même avantage.

Au troisième acte *Sganarelle* ne se déguise point en femme comme *Arlequin*; mais il prend un ajustement aussi burlesque, puisqu'*il s'arme de pied en cap*. Nous pouvons encore reprocher à *Moliere* d'avoir donné à son *Sganarelle* le ton & les manières des *Jodelets*, personnages ridicules, fort à la mode sur la scène avant qu'il y eût ramené le goût. S'ils ne se ressemblent pas parfaitement, ils ont du moins un air de famille très-frappant.

SGANARELLE, *seul*.

Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte,
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, marousle, à rire à nos dépens,
Et sans aucun respect faire cocus les gens.

(*Il revient après avoir fait quelques pas.*)

Doucement, s'il vous plaît: cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant & l'ame un peu mutine:
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques,
Je ne suis point battant, de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma seule vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance:
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira;
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.
Quand j'aurai fait le brave, & qu'un fer, pour la peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,

Que par la ville ira le bruit de mon trépas :
Dites-moi, mon honneur, en ferez-vous plus gras ?
La bière eſt un ſéjour par trop mélancolique,
Et trop mal-ſain pour ceux qui craignent la colique.
. . . .
En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'eſt que je ne ſuis pas ſeul de ma confrairie.
Voir cajoler ſa femme, & n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc pas chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'eſt que pure bagatelle.
L'on m'appellera ſot de ne me venger pas :
Mais je le ſerois fort de courir au trépas.

(*Mettant ſa main ſur ſa poitrine.*)

Je me ſens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conſeiller une action virile.
Oui, le courroux me prend, c'eſt trop être poltron,
Je veux réſolument me venger du larron.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

SGANARELLE, *armé de pied en cap, & ſe donnant des ſoufflets pour s'exciter.*

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur,
Qui, ſans miſéricorde, a ſouillé notre honneur.
. . . .
Deſſus ſes grands chevaux eſt monté mon courage ;
Et, ſi je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré ſa mort, rien ne peut m'empêcher :
Où je le trouverai, je veux le dépêcher.
. . . .
Courage, mon enfant, ſois un peu vigoureux ;
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.

JODELET DUELLISTE,

ACTE V, SCÈNE I.

JODELET, en chaussons, & prêt à se battre.

Mais n'est-ce pas à l'homme une grande sottise
De s'aller battre armé d'une seule chemise,
Si tant d'endroits en nous peuvent être percés,
Par où l'on peut aller parmi les trépassés ?
Le moindre coup au cœur est une sûre voie
Pour aller chez les morts ; il est ainsi du foie :
Le rognon n'est pas sain quand il est entr'ouvert ;
Le poumon n'agit point quand il est découvert :
Un artère coupé ! Dieux ! ce penser me tue ;
J'aimerois bien autant boire de la ciguë.
Un œil crevé ! Mon Dieu ! que viens-je faire ici !
Que je suis un grand sot de m'hasarder ainsi !
Je n'aime point la mort parce qu'elle est camuse,
Et que, sans regarder qui la veut ou refuse,
L'indiscrette qu'elle est, grippe, vousit ou non,
Pauvre, riche, poltron, vaillant, mauvais & bon.
Mais je suis trop avant pour reculer arrière :
C'est affaire en tous cas à rendre la rapière.
Doncque bien loin de moi la mort & ses glaçons ;
Je veux être de ceux qu'on dit mauvais garçons.
Mon cartel est reçu, je n'en fais point de doute :
Mon homme ne vient point ; peut-être il me redoute.
Hélas ! plaise au Seigneur qu'il soit sot à tel point,
Qu'il me tienne mauvais & ne se batte point :
Mais les raisonnemens sont tout-à-fait frivoles,
Où l'on a plus besoin d'effets que de paroles.
Animons notre cœur un peu trop retenu.

On en conviendra le brave *Sganarelle* imite trop bien jusqu'au jargon du vaillant *Jodelet*, son aîné de seize ans. Tous les deux jouent sur

des mots bas & des tournures burlesques; *Moliere* sera désormais exempt d'un pareil reproche.

La *Cocue imaginaire* parut trois ou quatre mois après le *Cocu imaginaire*; mais la seconde pièce n'est qu'une parodie de la première: elle est de *Doneau*.

CHAPITRE V.

DON GARÇIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX, *Comédie héroïque en cinq actes & en vers, comparée pour le fond & les détails avec une tragicomédie Italienne intitulée*, il Principe geloso, le Prince jaloux, *par Cicognini.*

LES Espagnols & les Italiens avoient traité ce sujet avant *Moliere*. C'est la pièce italienne que nous opposerons à la Française.

Extrait de Don Garcie de Navarre, ou *du Prince jaloux*.

AVANT-SCÈNE.

Mauregat a usurpé les Etats de Léon. *Alphonse*, Prince légitime de Léon, mais encore enfant, échappe au tyran par les soins de son Gouverneur, qui le confie au Roi de Castille. On lui donne le nom de *Don Silve*. Il se croit le fils du Roi Castillan, & passe pour tel. Sa

sœur *Dona Elvire* reste au pouvoir du barbare *Mauregat*. A peine est-elle en âge d'être mariée que son ennemi projette de l'unir à son fils, pour lui assurer des droits au trône. Il veut lui-même épouser *Dona Ignès* qui aime *Don Silve* & qui en est aimée. D'un autre côté, *Don Garcie*, Prince de Navarre, est épris des charmes de *Dona Elvire ;* il l'enleve à *Mauregat*, & la conduit dans Astorgue. *Don Silve* l'y voit ; ne la reconnoît pas pour sa sœur, la préfere à *Dona Ignès*. Il reunit ses forces à celle de *Don Garcie* pour chasser l'usurpateur de Léon, & rendre l'Etat au frere de *Dona Elvire*.

ACTE I.

Dona Elvire préfere *Don Garcie* à *Don Silve*, quoiqu'elle estime beaucoup le dernier. Elle redoute la jalousie de son amant. Sa confidente lui dit que *Don Garcie* sera moins jaloux dès qu'il aura reçu la lettre où *Dona Elvire* l'assure de la préférence qu'elle lui accorde sur son rival : la Princesse change d'avis, aime mieux faire cette confidence de vive voix. Elle avoue en effet au Prince qu'il est aimé. Elle lui fait promettre qu'il ne sera pas jaloux : le Prince le jure. Dans le moment on apporte une lettre à *Elvire : Don Garcie* se trouble, la jalousie le tourmente ; la Princesse a pitié de ses maux, & lui remet la lettre. *Don Garcie* feint de ne pas vouloir la lire : il proteste qu'il n'est point jaloux : il ne lit, dit-il, la lettre que pour obéir à *Dona Elvire ;* elle est de *Dona Ignès*, qui fait part à son amie des chagrins que *Mauregat* lui prépare en voulant l'épouser

malgré elle. *Elvire* plaint *Dona Ignès*, raille le Prince sur sa jalousie, lui dit qu'elle ne sera peut-être pas toujours si complaisante qu'elle vient de l'être. Le Prince promet d'abjurer ses mouvements jaloux. L'acte finit.

ACTE II.

Elise, confidente d'*Elvire*, reproche à *Don Lope* qu'il entretient le Prince dans sa jalousie. *Don Lope* lui répond qu'il faut flatter les foiblesses des Rois. *Don Garcie* arrive d'un air troublé, fait dire à la Princesse qu'il veut lui parler; reste seul sur la scène, & se consulte pour voir s'il a raison de laisser éclater sa jalousie. Il lit la moitié d'une lettre écrite de la main d'*Elvire*. Elle est conçue en ces termes :

Quoique votre rival. . . .
Vous devez toutefois vous. . . .
Et vous avez en vous à. . . .
L'obstacle le plus grand. . . .

Je chéris tendrement ce. . . .
Pour me tirer des mains de. . . .
Son amour, ses devoirs. . . .
Mais il m'est odieux avec. . . .

Otez donc à vos feux ce. . . .
Méritez les regards que l'on. . . .
Et lorsqu'on vous oblige. . . .
Ne vous obstinez point à. . . .

Il croit voir dans cette partie de lettre les raisons les mieux fondées pour crier à la perfidie. La Princesse paroît; il l'accable de reproches : elle appelle sa confidente, lui demande ce

ce qu'elle a fait d'une lettre qu'elle lui avoit confiée. La confidente n'en a plus qu'une partie, parce que *Don Lope*, est entré chez elle, & qu'il a eu l'impertinence de vouloir la lire, elle a fait ses efforts pour la reprendre, & n'a pu en conserver que la moitié, *Don Garcie* réunit les deux morceaux, & lit :

Quoique votre rival, Prince, alarme votre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui ;
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.

Je chéris tendrement ce qu'a fait Don Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs :
Son amour, ses devoirs ont pour moi des douceurs ;
Mais il m'est odieux avec sa jalousie.

Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
Méritez les regards que l'on jette sur eux ;
Et lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.

Don Garcie voit clairement que le billet dont il s'est alarmé étoit pour lui. Il demande pardon de ses emportements. Il veut se jetter sur son épée. *Elvire* se laisse fléchir ; le Prince promet à son ordinaire de n'être plus jaloux. *Don Lope* accourt pour lui faire part d'une découverte qui blesse son amour ; il refuse de l'écouter, & en meurt d'envie. *Don Lope* feint de changer de conversation ; le Roi le prie de satisfaire sa curiosité. *Don Lope* l'entraîne hors de la scène, pour l'instruire sans crainte d'être entendu.

ACTE III.

Elvire est honteuse d'avoir aussi facilement

pardonné à la jalousie du Prince. *Don Silve* s'introduit *incognito* dans la ville, & bientôt auprès d'*Elvire*, il lui dit qu'il va combattre pour elle, & mériter la préférence sur son rival. La Princesse l'exhorte à reprendre les fers de *Dona Ignès*. *Don Garcie* paroît, reproche à *Don Silve* sa démarche hasardée, & accuse *Elvire* d'être d'intelligence avec son rival. *Elvire*, outrée, veut le punir, exhorte *Don Silve* à la servir, en remettant son frere sur le trône, & lui promet que si elle n'est point à lui, elle ne sera pas du moins à *Don Garcie*. Les deux Princes restent sur la scène. *Don Garcie* pourroit faire arrêter *Don Silve*, qui le brave jusques dans son palais : mais il lui dit de se retirer sans crainte, il saura bien le trouver ailleurs, pour empêcher qu'*Elvire* soit à lui.

ACTE IV.

Don Garcie n'ose paroître aux yeux de *Dona Elvire*. Il envoie *Don Alvar* pour solliciter sa grace. *Elvire* est d'autant plus inexorable, qu'elle vient d'apprendre la mort de *Dona Ignès*, & qu'elle en est au désespoir. *Don Alvar* se retire. *Elise* vient dire à la Princesse qu'un inconnu demande à être introduit secrétement auprès d'elle. La Princesse ordonne qu'on le fasse entrer dans son cabinet, & va l'y attendre. L'inconnu arrive, se fait connoître à *Elise* pour *Dona Ignès*. Elle a fait courir le bruit de sa mort pour se dérober à l'hymen auquel son tyran la destinoit. *Don Garcie*, désespéré qu'*Alvar* n'ait pu obtenir son pardon, vient le solliciter lui-même : *Elise* le retient, & court

avertir *Elvire ;* mais elle laisse la porte entr'ouverte. Le Prince voit *Dona Ignès*, vêtue en homme, dans les bras d'*Elvire ;* il est trompé par l'habit : il veut entrer pour punir le téméraire ; *Elvire* paroît & l'arrête. Ils font ensemble une des plus belles scènes qui soient au théâtre, du moins par la situation qui est très-piquante. Je vais la transcrire, en partie, parce qu'indépendamment du plaisir qu'on prendra en la lisant, il est nécessaire qu'on puisse la comparer avec la scène originale.

SCÈNE VIII.

DONA ELVIRE, DON GARCIE.

DONA ELVIRE.

Hé bien ! que voulez-vous ? & quel espoir de grace ;
Après vos procédés, peut flatter votre audace ?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter ?
Et que me direz-vous que je puisse écouter ?

DON GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable ;
A vos déloyautés n'ont rien de comparable.
Que le sort, les démons & le ciel en courroux
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

DONA ELVIRE.

Ah ! vraiment, j'attendois l'excuse d'un outrage ;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

DON GARCIE.

Oui, oui, c'en est un autre, & vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras ;
Qu'un funeste hasard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte & ma perte.

Eſt-ce l'heureux amant fur ſes pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu?
O Ciel! donne à mon cœur des forces ſuffiſantes
Pour pouvoir ſupporter des douleurs ſi cuiſantes!
Rougiſſez maintenant, vous en avez raiſon,
Et le maſque eſt levé de votre trahiſon.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame;
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme.
Par ces fréquens ſoupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos ſoins & votre adreſſe à feindre,
Mon aſtre me diſoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne préſumez pas que, ſans être vengé,
Je ſouffre le dépit de me voir outragé.
Je ſais que ſur les vœux on n'a pas de puiſſance,
Que l'amour veut par-tout naître ſans dépendance (1),
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame eſt libre à nommer ſon vainqueur:
Auſſi ne trouverois-je aucun ſujet de plainte:
Si pour moi votre bouche avoit parlé ſans feinte;
Et ſon arrêt livrant mon eſpoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au ſort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes reſſentimens.
Non, non, n'eſpérez rien après un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Trahi de tout côté, mais dans un triſte état,
Il faut que mon amour ſe venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon déſeſpoir achève par moi-même.

---

(1) On reconnoîtra dans sette ſcène pluſieurs vers qui ſont auſſi dans le *Miſanthrope*. *Moliere* voyant ſon *Prince jaloux* condamné par le Public, & n'appellant pas de ſon jugement, crut avec raiſon pouvoir en tirer un ou deux couplets, & les faire mieux figurer ailleurs.

DONA ELVIRE.

Assez paisiblement vous a-t-on écouté ?
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté ?

DON GARCIE.

Et par quels beaux discours que l'artifice inspire....

. . . .

DONA ELVIRE.

. . . .
. . . . . Encore un peu d'attention,
Et vous allez savoir ma résolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse :
Vous êtes maintenant sur un grand précipice;
Et ce que votre cœur pourra délibérer,
Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez pas d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous vois;
Si de vos sentimens la prompte déférence
Veut, sur ma seule foi, croire mon innocence,
Et de tous vos soupçons démentir le crédit,
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit;
Cette soumission, cette marque d'estime,
Du passé, dans ce cœur, efface tout le crime :
Je rétracte à l'instant ce qu'un juste courroux
M'a fait, dans la chaleur, prononcer cnntre vous;
Et, si je puis un jour choisir ma destinée,
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon bonheur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour & mes vœux & ma main.
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire.
Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire
Que vous me refusiez de me faire, entre nous,
Un sacrifice entier de vos transports jaloux;

S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur & ma naissance,
Et que de votre esprit les ombrages puissans
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage,
Je suis prête à le faire, & vous serez content:
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux pour jamais renoncer de vous-même;
Et j'atteste du Ciel la puissance suprême,
Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire;
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

DON GARCIE.

Juste Ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice & de déloyauté?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de si noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur,
Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur?
Ah! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parce qu'on est surprise, & qu'on manque d'excuse,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse.
Votre feinte douceur forme un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment,
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner;
Et votre ame, feignant une innocence entière,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens souhaits,
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais.

Mais vous ferez trompée en me croyant furprendre.
Oui, oui je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accufant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vu juftifier l'horreur.

DONA ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous prefcrire
De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

DON GARCIE.

Soit; je foufcris à tout, & mes vœux auffi-bien,
En l'état où je fuis, ne prétendent à rien.

DONA ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

DON GARCIE.

Non, non, tous ces difcours font de vaines défaites,
Et c'eft moi bien plutôt qui dois vous avertir
Que quelque autre dans peu pourra fe repentir.
Le traître, quel qu'il foit, n'aura pas l'avantage
De dérober fa vie à l'effort de ma rage.

DONA ELVIRE.

Ah! c'eft trop en fouffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conferver une fotte bonté:
Abandonnons l'ingrat à fon propre caprice,
Et puifqu'il veut périr, confentons qu'il périffe.

(*Elle appelle.*) (*A Don Garcie.*)

Elife. . . . . . A cet éclat vous voulez me forcer;
Mais je vous apprendrai que c'eft trop m'offenfer.

Ignès paroît, découvre fon fexe : le Prince eft confondu : il veut périr, mais en fervant la Princeffe les armes à la main.

ACTE V.

Dans l'entr'acte, le Prince a fait tout ce qu'il

a pu pour combattre le tyran de sa Princesse. Il est arrivé trop tard; son rival l'avoit déja prévenu. On peint à *Elvire* le chagrin de *Don Garcie*, elle veut le consoler : elle l'envoie chercher; elle lui promet de ne pas traiter le vainqueur aussi bien qu'il le craint. *Don Silve* arrive triomphant, pour conduire la Princesse dans ses Etats. *Don Garcie*, loin de repousser son rival, lui fait ouvrir les portes d'Astorgue. *Ignès* est au désespoir de n'être pas unie à *Don Silve* : ses maux, dit-elle, sont adoucis en le voyant passer dans les bras de son amie. *Elvire* lui conseille d'espérer encore. Elle porte *Don Silve* à rendre son cœur à la premiere beauté qui l'avoit captivé; elle ne peut répondre à son amour, parce qu'elle veut se retirer dans un asyle respectable. Mais *Don Silve* lui déclare qu'il est *Don Alphonse* son frère, qu'il n'en est instruit que depuis un instant. Il reconnoît *Ignès*, l'épouse; & *Dona Elvire* est trop contente de s'unir à son jaloux.

Cette pièce ne réussit point. Voyons si tous ses défauts appartiennent à l'original.

IL PRINCIPE GELOSO,

OU LE PRINCE JALOUX,

Tragi-comédie en cinq actes.

AVANT-SCÈNE.

Don Rodrigue, Roi de Valence, voit Delmire, sœur de Don Pedre, Roi d'Arragon; il en devient épris, la demande en mariage; & ne l'obtenant pas, il l'enlève à main armée, & la conduit dans son palais, où il la traite avec

tout le respect dû à son rang & à son sexe. Don Pedre assiége Valence. Cependant Delmire devient sensible pour Don Rodrigue. Elle écrit à son frere, & lui fait part des égards, des bons traitemens que le Roi de Valence a pour elle. L'inimitié cesse par-là entre les deux Princes. On parle de paix; on projette de terminer les différens par le mariage de Delmire avec Don Rodrigue. La Princesse seroit au comble de ses vœux, si elle ne redoutoit l'excessive jalousie de son amant. L'action va commencer.

ACTE I.

Le Théâtre représente l'appartement de la Princesse Delmire: elle est à sa toilette, entourée de ses femmes.

La Princesse exhorte ses femmes à ne pas orner ses cheveux de fleurs & de diamans, à se donner moins de soins pour cacher les défauts de sa figure, ou pour en augmenter les attraits, puisque sa beauté ne serviroit qu'à la rendre malheureuse en redoublant la jalousie du Prince qu'elle aime. Elle se promet bien de rompre avec lui s'il ne met pas fin à ses transports jaloux. On entend des instrumens de guerre & une décharge d'artillerie. La Princesse jette les vains ornemens de son sexe, & demande à s'armer pour aller combattre auprès de Don Rodrigue, qu'elle regarde comme son époux. Elle crie, aux armes! aux armes!

Florente, domestique de Delmire, arrive, & lui dit en riant, qu'elle aura en effet besoin de combattre, mais que l'heure n'est point encore venue. Il lui apprend que la paix est faite, que le bruit des tambours, des timbales, des trompettes, & celui de l'artillerie annonçoit, cette heureuse nouvelle, & que l'hymen de son Altesse & du Roi de Valence sera le gage de la bonne intelligence qui régnera désormais entre Valence & l'Arragon. Delmire béniroit cette heureuse journée, si elle ne craignoit la jalousie du Prince. Florente dit encore à Delmire que la Duchesse de Tyrol l'assure de ses respects, & qu'elle viendra lui rendre ses hommages, si elle est sûre que sa visite lui fasse plaisir, & si la Princesse daigne le lui écrire. Delmire assure qu'elle

aime trop la Ducheſſe de Tyrol pour y manquer. Elle ordonne à ſes femmes & à Florente de la ſuivre. Florente perd en ſortant une de ſes manchettes.

Arlequin entre ſur la ſcène en parlant de l'ordre qu'il a reçu du Roi pour veiller ſur les actions de Delmire, & lui rendre compte de tout ce qu'il verra. Il cherche de tous côtés, il ne trouve rien qui puiſſe lui donner des lumieres; &, après avoir fait beaucoup de lazzis devant le miroir, il trouve la manchette de Florente. Il va, dit-il, la porter au Roi pour lui apprendre qu'il eſt entré un homme dans l'appartement de Delmire. Il voit venir Délia, ſuivante de la Princeſſe, & Florente; il ſe cache pour écouter ce qu'ils diſent.

Délia reproche à Florente l'air d'indifférence qu'il a eu pour elle à ſon arrivée : Florente s'excuſe ſur la préſence de la Princeſſe, à laquelle il craignoit de manquer de reſpect. Il ſe plaint à ſon tour de ce que Délia n'a pas fait réponſe à une lettre qu'il lui a écrite : Délia lui répond qu'elle n'a pu écrire elle-même, parce qu'elle s'eſt bleſſée à la main droite, en brodant; mais que la Princeſſe, ſenſible à ſa peine, a bien voulu faire réponſe pour elle. Délia ajoute que la lettre n'eſt point partie, n'ayant pu trouver une commodité ſûre; elle la remet à Florente, qui la lit, s'écrie : *Oh trop aimable Delmire!* Arlequin s'avance, ſe jette ſur la lettre, veut l'arracher des mains de Florente, & n'en enleve qu'une partie en fuyant. On le regarde comme un bouffon; on mépriſe cette aventure.

ACTE II.

Rodrigue demande à Pantalon, ſon ancien gouverneur, le ſujet de ſa triſteſſe, dans un moment où tout ſon peuple marque la plus grande joie de voir finir la guerre, & ſurtout dans un moment où l'hymen va combler tous ſes vœux, en l'uniſſant à Delmire. Pantalon répond au Prince, que ſon chagrin eſt cauſé par la crainte où il eſt que ſa jalouſie ne le rende malheureux : il l'exhorte à bannir de ſon cœur cette funeſte paſſion; le Roi le lui promet, Pantalon ſort content.

Le Roi prie Delmire de couronner ſes vœux. La Prin-

cesse y souscrit, à condition qu'il ne sera plus jaloux : le Prince le jure. Delmire veut l'éprouver encore vingt-quatre heures, avant de lui donner la main.

Arlequin arrête le Prince, lui dit qu'il a des choses de la derniere conséquence à lui apprendre. Rodrigue ne veut pas l'écouter, & le renvoie ; mais, cédant à la curiosité, il le rappelle. Arlequin lui apprend, après beaucoup de lazzis, qu'il a trouvé une manchette d'homme chez Delmire, & une lettre. Le Prince fait beaucoup de réflexions sur la personne qui peut-être entrée dans l'appartement de la Princesse : il prend la manchette avec la lettre, & lit :

« L'amour que tu m'as juré, mon cher....
» que tu ne mépriseras point cette marque....
» j'espere que je te soulagerai en t'envoyant....
» avec laquelle je voudrois que tu reçusses un cœur....
» Ne sois point surpris si j'emploie une....
» Tu reconnoîtras facilement ce caractère....
» maîtresse. Tu es à Saragosse. Cruelle absence....
» la mort ! Reviens ici au moins par pitié....
» Viens trouver celle que ton éloignement...
» Adieu, ma chère ame ; aime-moi autant....
» Si ton retour n'est prompt, j'irai moi-même....
» Celle qui t'aimera jusqu'à la mort.... (1).

A Valence. *Del....*

Le Prince, furieux, reconnoît l'écriture de Delmire. Il demande à Arlequin de qui il tient la lettre. Celui-ci répond qu'elle étoit dans les mains de Florente & de Délia. Le Roi le chasse avec emportement : il jure que Delmire, Délia & Florente mourront. Il voit venir la Princesse, il se contraint pour la mieux confondre avant de laisser éclater sa vengeance.

La Princesse se félicite de trouver le Roi dans son appartement. Le Roi lui dit de laisser là ses compliments, &

---

(1) *Baron* a fait un *Jaloux*, & une lettre déchirée y figure aussi, mais assez mal.

de lui répondre. Il lui demande s'il n'eſt point entré d'homme chez elle. Elle cherche dans ſa mémoire avant de répondre.

Florente vient en cherchant ſa manchette. Le Roi lui demande ce qu'il a perdu : Florente le lui dit. Le Roi la lui rend, lui demande le ſecret, & le renvoie : il eſt tranquille ſur un article; mais la lettre l'inquiete toujours. Il la montre à la Princeſſe; elle avoue qu'elle a écrit cette lettre, qu'elle eſt pleine de tendreſſe, qu'elle eſt pour un amant aimé, & aſſure en même-temps que malgré cela elle n'eſt point perfide. Le Prince eſt encore plus furieux. Delmire appelle Délia & Florente.

Delmire demande à Florente & à Délia ce qu'ils ont fait d'une lettre qu'elle a écrite : ils répondent qu'ils n'en ont qu'une partie, parce qu'Arlequin leur a ravi l'autre. La Princeſſe leur ordonne de lui remettre ce qui leur en reſte, & les congédie.

La Princeſſe prie le Roi de joindre les deux morceaux de lettre. Il lit :

« L'amour que tu m'as juré, mon cher Florente, m'aſſure » que tu ne mépriſeras point cette marque de ma tendreſſe : » J'eſpère que je te ſoulagerai en t'envoyant cette lettre, » avec laquelle je voudrois que tu reçuſſes un cœur qui » t'adore.

» Ne ſois point ſurpris ſi j'emploie une autre main. Tu » reconnoîtras facilement ce caractère; c'eſt celui de ma » maîtreſſe. Tu es à Saragoſſe. Cruelle abſence, qui me » donnera la mort ! Reviens ici, au moins par pitié, ſi ce » n'eſt pas par amour. Viens trouver celle que ton éloi- » gnement fait languir. Adieu, ma chère ame, aime-moi » autant que je t'aime. Si ton retour n'eſt prompt, j'irai » moi-même te chercher ».

Celle qui t'aimera juſqu'à la mort.

A Valence. *Délia.*

Rodrigue reconnoît ſon erreur : il demande pardon ; on le lui accorde.

ACTE III.

Don Pedre, frere de Delmire, arrive *incognitò*. Il voudroit voir sa sœur en secret. Il prie Don Diegue, son confident, de lui en procurer quelque moyen.

Florente paroît : Don Diegue le prie d'introduire Don Pedre chez la Princesse.

Arlequin survient, entend que Florente parle de conduire quelqu'un auprès de Delmire, il les suit.

Le théâtre représente le cabinet de Delmire. Elle écrit à la Duchesse de Tyrol. Le Roi vient à petits pas. Il brûle de lire ce que son amante écrit. Il voit au haut de la lettre, *ma chère ame ;* sa jalousie se réveille. La Princesse s'apperçoit qu'il est là, finit la lettre, & feint d'être surprise en voyant Don Rodrigue. Il lui demande ce qu'elle a fait depuis qu'il l'a quittée : elle répond qu'elle s'est jettée sur son lit : elle y a rêvé, dit-elle, qu'elle écrivoit un billet qui avoit réveillé la jalousie de son amant ; que pour le calmer elle lui avoit remis ce même billet. Rodrigue sent la raillerie de la Princesse, se plaint qu'elle l'accuse à tort d'être jaloux, feint de ne vouloir pas lire le papier que la Princesse lui présente, en meurt pourtant d'envie, dit qu'il lira par pure complaisance, est satisfait en voyant que l'écrit est adressé à la Duchesse de Tyrol, & sort en protestant qu'il n'est plus jaloux.

Florente annonce à Delmire qu'un des premiers Seigneurs d'Arragon demande à lui parler : la Princesse ordonne qu'on le fasse entrer : Arlequin a toujours suivi Florente & Don Pedre ; il part pour avertir le Roi.

La Princesse embrasse son frere, qui la prie de lui laisser quelque temps garder l'*incognitò*, & de le nommer Evandre. La Princesse lui demande des nouvelles de la Duchesse de Tyrol : Don Pedre espère de s'unir bientôt à elle.

Arlequin reparoît avec Rodrigue, auquel il fait tout observer de loin. Delmire dit à son cher Evandre de passer dans son cabinet, afin qu'il ne soit pas découvert, & lui promet d'aller bientôt le joindre. Arlequin laisse son maître avec Delmire.

Rodrigue eſt dans la plus grande fureur. Il jure de poignarder ſon rival ; il s'emporte contre Delmire : elle lui donne deux ou trois démentis. Il veut lui percer le ſein : elle l'arrête, en lui diſant qu'elle ſait manier les armes ; elle prend une épée, & ſe bat.

Don Pedre entend le bruit des armes, & ſort du cabinet en diſant qu'il vient défendre ſa ſœur. A ce mot Rodrigue voit qu'il s'eſt emporté à tort ; il reconnoît même Don Pedre. Delmire a la complaiſance de cacher à ſon frere que ſon amant ſe battoit avec elle. La façon dont elle s'y prend eſt ſingulière.

On ſera certainement bien-aiſe de voir une partie de cette ſcène rare dans ſon eſpèce. Elle ſera connoître le génie des nations qui l'ont imaginée ou adoptée.

DELMIRE, *à Don Pedre.*

Seigneur, je vous dirai tout. Vous ſavez que, malgré la foibleſſe de mon ſexe, je me ſuis toujours fait un plaiſir des armes. Rodrigue me donnoit une leçon, & c'eſt pourquoi vous me voyez l'épée à la main. N'eſt-il pas vrai, Seigneur ?

RODRIGUE.

Oui, Seigneur.... (*Bas.*) Ah ! ma chère Delmire !

DELMIRE, *bas.*

Ah ! Perfide Rodrigue !

DON PEDRE.

Et vous prenez vos leçons avec tant d'emportement ?

DELMIRE.

Nous diſputions ſur une certaine défenſe que le Prince veut employer avec moi. Elle peut être bonne quelquefois pour ſe garantir ; mais elle expoſe à tant d'attaques, qu'il peut en réſulter de très-grands inconvéniens.

RODRIGUE.

Pardonnez-moi, Madame, je ne me sers pas ordinairement de cette défense : c'est par pur caprice que je l'ai employée aujourd'hui. Je sais qu'elle n'est pas trop sûre ; & j'ai vu par expérience que vous savez me mettre en désordre malgré elle, & me faire quitter la place lorsque je m'y attends le moins.

DON PEDRE.

Je ne savois pas, Madame, que vous fussiez si habile.

DELMIRE.

Prince, quand il s'agit de la vie, on ne doit pas suivre son caprice dans le choix d'une défense. Il faut se tenir ferme, observer exactement les mouvemens de son ennemi, & se gouverner par les yeux, & non par l'opinion.

RODRIGUE.

Mais que voulez-vous que je fasse si vous venez sur moi avec une attaque imprévue qui déconcerte toutes mes résolutions ?

DELMIRE.

C'est votre seul emportement qui déconcerte vos projets. Si vous êtes résolu à ne point quitter cette malheureuse défense, il faut que vous soyez moins violent ; car autrement je vous jure que vous vous sentirez porter de telles bottes que vous ne pourrez les prévoir.

DON PEDRE.

Ma sœur, Sa Majesté vous fait une grande faveur en daignant devenir votre maître. Vous êtes son écolière ; il ne vous convient pas de disputer contre lui avec tant de vivacité.

DELMIRE.

Et si lui-même, il n'y a que quelques momens, détestoit cette défense, & juroit de ne plus s'en servir, ne

dois-je pas être irritée lorſqu'il l'emploie de nouveau, & qu'il me manque ainſi de parole ?

DON PEDRE.

Ah ! ma ſœur, ſervez-vous d'autres termes.

RODRIGUE.

C'eſt un accident imprévu qui m'y a forcé, vous le ſavez. Je ſais préſentement qu'il eſt impoſſible de s'en ſervir avec avantage. Je vous promets d'abandonner cette façon de combattre, & de ne plus vous fatiguer par de pareilles leçons.

DELMIRE.

Vous parlez ainſi parce que mon frere eſt préſent, ſans quoi vous ne vous ſeriez jamais rendu à mes raiſons.

DON PEDRE.

Jamais je n'ai vu diſputer ſur l'eſcrime avec tant d'aigreur.

RODRIGUE.

La Princeſſe Delmire eſt une écolière peu docile.

DELMIRE.

Parce que vous voulez m'enſeigner une façon de combattre trop dangereuſe.

RODRIGUE.

Votre eſcrime eſt peu délicate, elle offenſe trop aiſément.

DELMIRE.

Et vous, Seigneur, votre défenſe eſt trop inquiète. La moindre choſe vous met en alarme.

RODRIGUE.

Vous diſiez cependant tout-à-l'heure qu'elle étoit bonne pour ſe garantir.

DELMIRE.

Oui ; mais quelque loin que l'on ſoit, tous les coups portent à la tête.

RODRIGUE.

RODRIGUE.

Je vous cède, Madame.

DELMIRE.

C'est que vous avez tort.

DON PEDRE.

Ma sœur, finissons cette conversation.

Don Pedre a raison d'être ennuyé; je suis de son avis, & le lecteur aussi sans doute. Le ridicule n'amuse pas long-temps. Enfin *Rodrigue* prie *Don Pedre* de passer dans son appartement, & demande ensuite pardon à *Delmire*; elle est assez bonne pour se laisser fléchir.

ACTE IV.

La scène représente un sallon du Palais. Bélise, Duchesse de Tyrol, y est en habit de cavalier avec Thérese sa suivante, déguisée en page. Thérese lui conseille, si elle veut passer pour un homme, de cacher ses oreilles percées, de mettre son chapeau en mauvais garçon, & de lâcher quelques *maugrebleu*: elle lui fait avouer ensuite qu'elle est venue autant pour Don Pedre que pour Delmire. La Duchesse prend le nom de Célidoro, Thérese celui de Perriquito.

Florente annonce qu'il est chargé d'envoyer à Bélise la lettre de Delmire. Thérese s'avance, lâche quelques *têtebleu*, veut prendre la lettre. Bélise se fait connoître, prie Florente de dire à Don Pedre qu'un inconnu le demande, & d'écarter les flambeaux : elle ordonne ensuite à Thérese de sortir, & de ne rentrer qu'au moment où elle l'appellera.

THÉRESE.

Toute seule, & sans lumière !

BÉLISE.

Hé bien ? que veux-tu dire ?

THÉRESE.

Ce que je veux dire ? hé ! rien. Je sais pourtant bien ce que d'autres en penseront.

BÉLISE.

Ah ! Don Pedre est la modestie même.

THÉRESE.

Hé ! ce n'est pas de lui que je parle, c'est de vous.

BÉLISE.

Tu juges des autres par toi-même.

THÉRESE.

Là, là, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher.

Don Pedre succède, auprès de Bélise, à l'impertinente ou trop véridique Thérese. Bélise se dit un Peintre envoyé par la Duchesse même, pour faire voir à Don Pedre un portrait de cette malheureuse amante, si changée depuis l'absence de son amant, qu'elle est à peine reconnoissable. Don Pedre demande une lumière pour voir ce portrait : le faux Peintre ajoute qu'il ne peut le lui faire voir, s'il ne promet avant de le baiser.

Delmire paroît en robe de chambre pour aller se coucher. Délia porte des flambeaux devant elle. Don Pedre reconnoît la Duchesse de Tyrol dans le Peintre, il l'embrasse, Delmire aussi. Le Prince prie sa sœur de faire coucher avec elle Bélise ; la sœur dit en raillant qu'il faut savoir si le parti convient à son amie. Thérese va coucher avec Délia, en disant que leur repos ne sera certainement pas troublé.

ACTE V.

Don Rodrigue est au désespoir d'avoir déplu à son amante ; elle lui a pardonné à la vérité, mais avec tant de dépit, qu'il craint de lui déplaire encore. Il sait qu'après s'être retirée elle ne se couche pas tout de suite, qu'elle

s'occupe quelque temps à lire ; il veut lui parler un instant, pour entendre de sa bouche la confirmation de sa grace. Son cœur est déchiré par la crainte d'être encore odieux à l'objet de sa tendresse : il frappe à la porte de l'appartement.

Thérese entend frapper, demande, à plusieurs reprises, ce que l'on veut. Le Prince est surpris de ne pas connoître la voix de la personne qui lui parle. Thérese sort avec une lumière & avec son épée sous le bras, en disant qu'elle se fera bien respecter. Elle demande quel est l'insolent, le téméraire, qui ose troubler le repos de la Princesse. Le Prince est pétrifié ; il croit voir un fantôme ; il ne sait quel parti prendre. Thérese continue à l'insulter, en se disant le roi des joyeux, l'empereur des vaillans, & le fléau de tous les ivrognes. Elle a envie de lui donner trois ou quatre coups d'épée, pour tirer tout le vin qu'il a dans son corps. Le Prince veut entrer de force ; Thérese lui ferme la porte au nez.

Bélise veut voir le téméraire qui a disputé avec son Page. La rage de Rodrigue augmente en appercevant encore un étranger dans l'appartement de Delmire.

Delmire sort, reconnoît le Prince, prie le faux Célidoro d'aller se remettre au lit. La jalousie du Prince prend de nouvelles forces ; il reste anéanti, & fait avec Delmire la belle scène qui sans doute a séduit Moliere, & lui a donné l'envie de transporter le sujet italien sur son Théâtre.

SCÈNE V.

DELMIRE, RODRIGUE.

DELMIRE.

Seigneur, vous me demandiez, me voici. Quoi ! vous ne dites mot ? Rodrigue ne m'entend-t-il plus ? Votre Majesté est-elle pétrifiée ? êtes-vous une statue ? êtes-vous devenu de marbre ? Quelle froideur ! Parlez donc, Seigneur ; ou ne trouvez pas mauvais que je me retire.

RODRIGUE.

Et que puis-je te dire, perfide ? Te reprocher ton crime honteux, ce seroit accroître ta joie : me plaindre de ta trahison, ce seroit augmenter les charmes de ton triomphe. Que veux-tu que je te dise, Princesse infame, qui déshonores le trône où tu es née ; épouse corrompue, amante sacrilège, ennemie de ta propre gloire ; en un mot, femme que le crime & la noire perfidie accompagnent sans cesse ?

DELMIRE.

Rodrigue, je serois stupide si j'étois insensibl[illegible]x affronts que tu fais à ma gloire par ces offensantes injures que tu viens de proférer contre moi. Non, ton discours n'est point obscur ; tu m'honores du titre d'adultère, d'infame, de perfide, de criminelle. Par ces noires couleurs, non ce n'est pas la fille d'un Roi, ce n'est pas une Princesse que la médisance avoit respectée jusqu'ici ; ce n'est pas en un mot cette Delmire qui t'adore que tu viens de peindre, c'est un monstre vomi par l'enfer, c'est l'opprobre du monde entier, c'est...

RODRIGUE.

Quoi ! peux-tu nier ?...

DELMIRE.

Doucement, Prince ! quand tu parlois, quand tu me déchirois par tes emportemens, je gardois le silence ; c'est à moi de parler présentement. As-tu encore quelques nouvelles insultes à me faire ? Mais que pourrois-tu ajouter aux injures dont tu m'as accablée ? C'est donc à toi à me laisser dire. La pitié me parle encore en ta faveur, quoique tu ne le mérites pas. Profite de ces dispositions tandis qu'il en est temps : n'attends pas que le dépit & la colère deviennent les plus forts dans mon cœur. Oui, je veux bien te montrer la fausseté des indignes soupçons que tu oses former.

RODRIGUE.

Des soupçons !

DELMIRE.

C'est à moi à parler, Rodrigue. Si tu as quelque nouvelle accusation à former, parle; sinon, attends à me répondre, que j'aie achevé mon discours.

RODRIGUE.

Parlez donc.

DELMIRE.

Loué soit le Ciel! ton emportement vient d'avoir vu dans ma chambre Don Célidoro, ce jeune cavalier qui t'a répondu avec son page; parle, n'est-ce pas la seule cause?

RODRIGUE.

Quoi! que me diras-tu? qu'il ne t'a pas même osé regarder; que son amour est une flamme toute pure, une passion délicate & toute platonique; que c'est par pure civilité que tu l'as reçu dans ta chambre; qu'il est ton parent; que tu as été abusée? Dis, quelle fable prépares-tu pour te justifier?

DELMIRE.

Eh quoi! Prince, vous ne pouvez donc vous résoudre à me laisser parler? Non, je ne pourrois employer aucun de ces prétextes sans offenser la vérité: au contraire, je veux augmenter la force de tes soupçons & de tes emportemens, te fournir de nouveaux sujets de me croire coupable. Oui, j'avoue que ce cavalier & moi nous nous sommes plusieurs fois embrassés tendrement: j'avoue encore que, sans ton impatience & ton arrivée imprévue, nous serions ensemble dans le même lit; j'avoue que je n'ai point été surprise, que c'est parce que je l'ai bien connu que je l'ai reçu dans mon appartement: ce n'est pas le sang qui nous unit, mais ce sont les plus tendres sentimens; & la tendresse la plus vive lie nos deux cœurs. Vous le voyez, Prince, je renonce aux vaines excuses que vous me proposez; au contraire....

RODRIGUE.

Et tu prétends par-là?....

DELMIRE.

Oh ! Prince, je parle ſelon vos idées, & vous ne voulez pas me laiſſer finir ! Achevez donc : que voulez-vous dire ?

RODRIGUE.

Ce que je veux dire, perfide ? Tu t'es flattée d'obtenir plus aiſément le pardon de ce crime en l'avouant, lorſque tu en es convaincue.

DELMIRE.

Pardon ! Hé ! qui te le demande ce pardon ? Il n'eſt fait que pour les coupables, & non pas pour les innocens. Mais revenons à notre premier diſcours ; réponds : Pourquoi, avant de traiter Delmire en infame, ne l'as-tu pas interrogée ſur ce qui la rendoit coupable à tes yeux ? Peut-être eût-elle diſſipé tes ſoupçons ; peut-être eût-elle ſatisfait une juſte curioſité, & détruit une apparence qui pouvoit t'inſpirer une jalouſie bien fondée ? Pourquoi, malgré l'expérience toute récente que tu avois faite de l'injuſtice de tes ſoupçons, fondés cependant ſur les plus fortes apparences ; pourquoi, malgré ces ſermens réitérés de bannir pour jamais la jalouſie de ton eſprit & de ton cœur, & de n'en pas croire, même tes yeux, dès la première occaſion qui ſe préſente de me ſoupçonner, commences-tu par me déclarer coupable, & par me mettre au rang de ces femmes dont le nom ſeul fait rougir mon ſexe ? Ah ! c'eſt une conduite qui ne peut ſe pardonner.

RODRIGUE.

Et que m'aurois-tu pu répondre, quand bien même, refuſant d'en croire mes propres yeux, j'euſſe été aſſez inſenſible pour t'écouter tranquillement ? M'aurois-tu dit que ce Don Célidoro s'eſt introduit ſous mon nom, que tu l'as reçu, croyant qu'il fût Don Rodrigue ? Attribueras-tu ce que j'ai vu aux illuſions de la magie ? Eh ! Delmire, ſonge que les têtes couronnées ne ſe livrent pas à ces fables qui ſéduiſent le vulgaire ignorant. Non, tu n'es pas aſſez

simple pour te laisser abuser de cette façon ; au contraire, ton cœur perfide & criminel est fait pour tromper, & non pour être trompé.

DELMIRE.

Enfin, vous voilà où je voulois vous voir. Vous êtes maintenant sur le penchant du précipice où vous a conduit cette aveugle jalousie qui déchire votre cœur. Ecoutez-moi, je n'ai, pour preuve de mon innocence, qu'à vous dire que je suis Delmire. Si je mens, ma vie est entre vos mains; ravissez-moi le jour, & condamnez mon nom à une éternelle infamie, je l'aurai mérité si je suis coupable : mais si je suis innocente, comme vous devez le croire, voici quelle est ma résolution, encore est-ce un supplice trop doux & une peine trop légère pour les cruelles offenses que vous m'avez faites. Rodrigue, m'entendez-vous bien ?....

RODRIGUE.

Oui, je vous entends.

DELMIRE.

Si vous voulez vous contenter de mon serment, pour seule preuve de mon innocence, je suis prête à accomplir la parole que je vous ai donnée de devenir votre épouse.

RODRIGUE.

La belle proposition !

DELMIRE.

Doucement, *Seigneur* ! je vais vous contenter. Oui, si vous voulez m'en croire, si vous voulez vous rendre à mes sermens, fondés sur la vérité, je suis prête à vous donner ma main. Mais si vous exigez de moi une justification dans les formes, si vous voulez voir les preuves de mon innocence, que je vous ferai voir plus claires que le jour, ne prétendez plus au cœur de Delmire; oubliez même que vous l'avez connue, & perdez pour jamais le souvenir de cette malheureuse Princesse, que son innocence & sa vertu

n'ont pu défendre contre votre injuſtice. Je ne puis croire que vous ayez le moindre ſentiment d'eſtime pour moi, ſi vous ne m'en donnez aujourd'hui une preuve, en me jugeant digne de devenir votre épouſe, en me croyant vertueuſe ſur ma parole, malgré les apparences qui dépoſent contre moi. Hâtez-vous, Seigneur, déterminez-vous. Je ne veux point paroître plus long-temps coupable, pas même à vos yeux, quoique je connoiſſe la paſſion qui vous aveugle. Voici l'inſtant fatal qui doit terminer tous mes malheurs.

RODRIGUE.

Ah! ſi un cœur déchiré comme le mien des plus cruelles douleurs pouvoit ſe livrer à la joie pour un moment, ta ridicule propoſition me forceroit à rire. Quoi! tu te flattes que l'amour ardent dont je brûle pour toi; que l'eſpérance de la poſſeſſion que tu m'offres, me forcera de te croire, malgré le témoignage de mes yeux; que j'aimerai mieux m'expoſer à tout, que de me priver d'un bien que j'avois deſiré avec tant d'ardeur. Mais non, Delmire, ne te flatte pas de pouvoir m'abuſer par tes impoſtures.

DELMIRE.

Je ne veux pas répondre par des emportemens aux termes offenſans que vous employez, Seigneur; je ſais bien que je ne puis vous contraindre d'accepter un parti auſſi raiſonnable; mais il me ſera libre de diſpoſer de moi ſi vous le refuſez.

RODRIGUE.

Et que feras-tu? parle.

DELMIRE.

Ce que je ferai? je convaincrai toute la Cour de l'innocence de Delmire, & de l'injuſtice des ſoupçons extravagans de Rodrigue: je m'éloignerai pour jamais de toi; je te fuirai comme le plus cruel ennemi de ma gloire, comme le monſtre le plus odieux; je détournerai de mes yeux des endroits où tu ſeras, & ceux où tu ne ſeras

pas feront les plus agréables pour moi. Allons, détermi-nez-vous promptement ; si vous ne prenez votre parti, le mien est déja pris.

RODRIGUE.

Non ; jamais étonnement n'approchera de celui que m'inspire l'effronterie & la hardiesse avec laquelle tu m'offres à prouver l'innocence de ton perfide cœur, de ton ame criminelle.

DELMIRE.

Seigneur, songez à vous-même, ne vous inquiétez point de moi ; pensez à répondre à ce que je vous demande : si je ne vous satisfais pas, ma vie, mon honneur seront entre vos mains ; je ne me plaindrai point. Décidez-vous sur-le-champ.

RODRIGUE.

Un peu moins de hâte. Je ne puis me résoudre si promp-tement.

DELMIRE.

Et moi je ne puis retarder l'effet de ma menace. Holà ! Portia, Délia, Théodore !

RODRIGUE.

Que voulez-vous faire ?

DELMIRE.

Eveiller mes gens, afin qu'ils aillent appeller des témoins de mon innocence. Vous, cependant, restez ici, Sei-gneur, afin de ne pouvoir me soupçonner d'avoir fait évader le cavalier. Holà, Délia !....

RODRIGUE.

Ah ! Madame, arrêtez ; j'ai pris mon parti.

DELMIRE.

Hé bien, parlez. Quel est-il ?

RODRIGUE.

Je veux....

DELMIRE.

Achevez donc.

RODRIGUE.

Je veux.... je veux que vous me fassiez voir les preuves de votre innocence.

DELMIRE.

Le Ciel en soit loué! Mais ne vous flattez pas que je puisse jamais conserver la moindre tendresse pour vous. Rodrigue, pensez-y bien; vous vous en repentirez.

RODRIGUE.

Ah! ne te repens pas toi-même de m'avoir promis une chose que tu ne peux exécuter.

DELMIRE.

Nous l'allons voir. On ne doit pas se plaindre d'un malheur que l'on s'est attiré soi-même. Donnez-moi la main.

RODRIGUE.

Pourquoi?

DELMIRE.

Pour marque de l'engagement que vous prenez.

RODRIGUE.

La voilà.

DELMIRE.

Je promets à Rodrigue de me justifier si bien, qu'il conviendra lui-même de mon innocence.

RODRIGUE.

Moi.... que dois-je vous promettre?

DELMIRE.

Puisque je m'engage à te faire avouer toi-même ton

injustice, tu dois promettre non-seulement de n'aspirer plus à ma main, mais de renoncer pour toujours à mon cœur, d'oublier que tu m'aies connue, de ne plus me regarder, & de ne pas prétendre que je jette les yeux sur toi.... Ne vous y engagez-vous pas ?

RODRIGUE.

Oui.... Je m'y engage.

DELMIRE.

Hé bien ! Delmire jure d'accomplir sa promesse.

RODRIGUE.

Rodrigue jure aussi de remplir son engagement.

DELMIRE.

C'est à moi de commencer, J'aurai bientôt fait. Holà ; Don Perriquito ; allons donc : est-ce que tu ne m'entends pas ?

Perriquito arrive, & dit que son maître achève de s'habiller.

Le faux Célidoro paroît. Rodrigue frémit à son aspect. Delmire rappelle au Prince leurs conventions, & lui fait voir le sein de son prétendu rival. Elle lui explique la raison qui a fait déguiser Bélise avec sa suivante, & sort en promettant de ne plus paroître aux yeux de son indigne amant.

Rodrigue demeure immobile. Arlequin le cherche avec un flambeau. Ils font une scène d'équivoque, le Roi est désesperé de ce qui vient de lui arriver, & Arlequin le croit fâché de l'avis qu'il vient lui donner. Enfin Arlequin lui dit que des étrangers se sont introduits dans l'appartement de Delmire. Rodrigue, qui ne l'ecoute pas, se livre au désespoir, & tire son épée pour se percer ; Arlequin croit que le Prince veut le tuer, & s'enfuit tout effrayé.

Le Prince abhorre sa malheureuse jalousie, & se déteste lui-même. Il sent qu'il ne mérite plus le pardon de sa maîtresse : mais il ne peut vivre sans elle ; il lève la main

pour se délivrer de la vie ; Delmire l'arrête, en lui criant que ses jours ne sont pas à lui. Elle a la générosité de lui pardonner. La possession de sa Princesse le garantira, dit-il, de ses jalousies : ils s'épousent, & Don Pedre se marie avec la Duchesse de Tyrol.

C'est ainsi que finit cette comédie pleine de beautés & de défauts. La circonstance du héros qui veut se tuer, rapproche le dénouement de celui du *Dissipateur.* Ramassons maintenant les traits les plus frappants de la pièce Italienne & de celle de *Moliere* : pesons leur juste valeur ; instruisons-nous dans l'art de l'imitation, en voyant ce que notre Poëte a bien ou mal imité ; & lorsqu'il sera au-dessous de l'original, un respect mal-entendu ne nous empêchera pas de le dire, puisque l'Auteur s'est rendu lui-même justice sur son ouvrage. Il est si riche d'ailleurs !

Examen des deux pièces.

Dans l'avant-scène de la comédie Italienne, *Don Rodrigue* enleve *Delmire* du sein de ses Etats, & la fait conduire dans son palais. Le trait est fort. Il peut ne pas choquer des Italiens, parce que le voisinage de leurs Princes & le caractère de leur nation contribuent à leur faire trouver cette violence vraisemblable ; mais elle auroit déplu aux Français. Aussi, chez *Moliere*, *Don Garcie* n'enleve *Elvire* que pour la delivrer de la persécution d'un tyran. Jusques-là le changement est heureux ; mais quelle peine ne faut-il pas pour deviner comment le Roi de Castille a pu persuader à ses sujets que *Don Silve* étoit *Don Alphonse* son fils ? comment

ce même Prince, cru *Don Alphonse*, a pu promenet ses amours de *Dona Ignès* à *Dona Elvire*, dans les Etats qu'on lui a usurpés? L'on a, sur-tout, de la peine à se persuader que personne ne demande où est ce *Don Silve*, qu'on dit être vivant, & pour lequel on veut détrôner *Mauregat*. L'exposition Italienne est simple; la Française est un roman qui ne finit point, & dans lequel on se perd.

Dans *il Principe geloso*, *Arlequin* sert d'espion au Roi; dans *le Prince jaloux*, c'est un courtisan. *Moliere* est au-dessus de l'original quand *Elise* reproche à *Don Lope* son indigne métier, lorsque *Don Lope* répond qu'on ne parvient auprès des Grands qu'en flattant leurs foiblesses, leurs caprices, leurs défauts, leurs vices même; mais est-il décent & vraisemblable que *Don Lope* s'avise de vouloir lire une lettre qu'il trouve chez la confidente de la Princesse, & qu'il la déchire lorsqu'on veut la lui enlever? Une telle action n'est excusable que dans un bouffon tel qu'*Arlequin*.

Dans la pièce Italienne, la confidente de la Princesse a mal au doigt; elle ne peut écrire à son amant, la Princesse veut bien prendre cette peine pour elle; & la moitié de cette lettre, en tombant dans les mains du Prince, réveille ses soupçons jaloux. Dans la pièce française, *Elvire* écrit à *Don Garcie* qu'il obtiendra la préférence sur son rival s'il se corrige de sa jalousie: mais faisant réflexion qu'il n'est pas prudent de laisser des lettres tendres entre les mains d'un homme, elle se détermine à faire l'aveu de vive voix; & c'est la moitié de cet écrit qui alarme le Prince. A merveil-

le, *Moliere!* Comme après avoir lu ta pièce, la lettre Italienne doit nous paroître gauchement amenée! comme la Françaiſe vient naturellement! comme elle doit confondre le Prince, augmenter chez lui le regret de s'être emporté pour un billet doux qui lui annonce ſon bonheur, & d'avoir, par des éclats impérieux, récompenſé ſi mal les bontés d'une tendre amante! Voilà ce qu'on peut appeller une imitation ſublime.

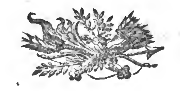
L'Auteur Italien fait trouver par *Arlequin*, dans l'appartement de la Princeſſe, une manchette d'homme qui alarme le Roi. *Moliere* a rejetté cet incident. Il eſt vrai qu'il eût été ridicule ſur notre théâtre de voir un homme perdre ſa manchette; mais il auroit été facile de ſubſtituer un gant à la manchette. M. *Marmontel* l'a fait dans un de ſes *Contes moraux*, & a tiré grand parti de ce changement heureux.

Dans *Moliere*, lorſque le Prince croit voir un homme entre les bras d'*Elvire*, c'eſt par la faute d'*Eliſe*, qui laiſſe une porte entr'ouverte en allant avertir ſa maîtreſſe. Elle a grand tort, connoiſſant la jalouſie de *Don Garcie!* L'Auteur auroit dû lui ſauver cette maladreſſe.

Molière a banni avec raiſon de ſa pièce la leçon d'eſcrime que *Delmire* prétend recevoir du Roi. Quant à la belle ſcène qui eſt dans les deux ouvrages, la ſituation y eſt à-peu-près de la même force. Je crois cependant que la ſcène Italienne eſt beaucoup plus vigoureuſe, & qu'elle paroît auſſi vive que la Françaiſe, quoiqu'infiniment plus longue. Je trouve d'ailleurs que le héros Italien, en tremblant au moment de pouſſer ſa maîtreſſe à bout, en

craignant de la perdre peut-être pour toujours, en se persuadant quelquefois qu'elle peut être innocente malgré les apparences, est beaucoup plus intéressant que *Don Garcie*, qui, sans frémir sur le bord du précipice où il se trouve, ne balance seulement pas, n'est point alarmé des menaces d'*Elvire*, & consent, sans hésiter, à la perdre en la forcant de se justifier.

Dans l'*Ami de la Maison* de M. de *Marmontel*, un jeune Militaire surprend une lettre entre les mains de son amante. Il en est jaloux; mais il s'en rapporte à la bonne foi de celle qu'il aime. Pour le récompenser du sacrifice que fait sa jalousie, on lui remet la lettre qui l'alarme, & il le mérite; il est bien plus délicat que *Don Garcie* & *Don Rodrigue*.



CHAPITRE VI.

L'ECOLE DES MARIS, *Comédie en trois actes & en vers, comparée pour le fond & les détails avec* les Adelphes *de Térence; une* Nouvelle *de Bocace;* la Confidente ſans le ſavoir, *Conte de la Fontaine;* la Diſcreta Enamodora, *ou* l'Amoureuſe adroite, *Comédie de Lopès de Vega Carpio;* la Femme induſtrieuſe, *Comédie en vers & en un acte, par Dorimon; &* l'Ecole des Peres, *de Baron.*

CETTE pièce peut être regardée comme un modèle d'imitation. Elle eſt compoſée d'après cinq ouvrages différens. Si, dans les comédies dont nous avons déja parlé dans ce volume, *Moliere* a un peu trop copié ſes originaux; s'il nous a préſenté des objets tout-à-fait étrangers à nos mœurs, c'eſt-à-dire, des captifs, des vieillards dupes de la magie blanche, des revenans, &c, c'eſt dans *l'Ecole des Maris* qu'il commence à revêtir de couleurs propres à ſon pays tout ce qu'il a imité.

Extrait de l'Ecole des Maris.

Le pere d'*Iſabelle* & de *Léonor* a remis, en mourant, ſes deux filles avec tout leur bien

entre

entre les mains de *Sganarelle* & d'*Ariste*, qui sont freres ; il leur a donné le pouvoir de les épouser ou de leur choisir des époux. *Ariste* s'est chargé de l'éducation de *Léonor*. Il lui accorde une liberté honnête, ne la gêne point sur sa parure ; lui dit que si quatre mille écus de rente, beaucoup d'égards & de complaisances peuvent racheter les défauts de son âge, il sera enchanté de l'épouser ; mais que si elle croit être plus heureuse avec une autre personne, il y consent de bon cœur. *Sganarelle* a une façon de penser, & tient une conduite tout-à-fait opposée. Il traite *Isabelle*, sa pupille, avec sévérité ; il ne lui permet pas le moindre ajustement, ne la laisse parler à personne : il croit, en agissant ainsi, avoir trouvé le secret de lui plaire, & veut l'épouser. *Isabelle* frémit d'autant plus en voyant approcher le moment d'une telle union, qu'elle aime *Valere* en secret. Ils n'ont pu se parler que des yeux : elle ne sait comment lui faire savoir qu'elle est sensible à sa recherche. Le Jaloux éloigne toute espèce de confident : elle imagine de se servir de *Sganarelle* même pour apprendre à son rival ce qu'elle pense. Pour cet effet, elle feint d'être excédée des poursuites de *Valere*, prie son tuteur d'aller lui dire de sa part qu'elle a suffisamment entendu ce que ses regards signifient, qu'elle le lui auroit déja fait savoir si elle avoit pu charger quelqu'un de ce soin ; mais qu'enfin elle l'exhorte à mettre fin à ses poursuites. *Valere* devine *Isabelle*. Cependant elle craint le contraire. Elle accourt vers *Sganarelle*, & lui dit d'un air troublé que *Valere* vient de jetter dans sa chambre une boîte d'or avec

une lettre; elle prie son tuteur d'aller rendre le tout, sans décacheter le billet, afin de faire voir le peu de cas qu'on en fait. *Sganarelle* se charge encore & s'acquitte avec plaisir de cette commission. *Valere* est instruit par le billet doux de tout son bonheur. Il doit enlever son amante dans trois jours : son tyran devient plus empressé, & veut l'épouser le soir même. *Isabelle*, réduite au dernier désespoir, n'a d'autre parti à prendre que celui d'aller confier son sort à son amant. *Sganarelle* la voit entrer dans la maison du jeune homme; mais *Isabelle* a si bien préparé l'esprit de son tuteur, qu'il la prend, dans l'obscurité, pour *Léonor*. Il est bien aise qu'elle fasse cette équipée, afin de prouver par-là à son frere la fausseté de son système sur l'éducation : il presse lui-même l'hymen de la fugitive avec *Valere*; &, lorsqu'il croit se moquer d'*Ariste*, il découvre que c'est lui-même qui est la dupe. *Ariste* s'unit à *Léonor*. *Sganarelle* quitte la partie, en donnant toutes les femmes au diable.

Extrait des Adelphes de Térence.

Micio & Déméa sont freres. Le premier, doux, poli, complaisant, est chéri de tout le monde; le dernier, brutal, trop sévère pour ses enfans, toujours prêt à se plaindre & à quereller, se fait détester de tout ce qui l'entoure.

Déméa a deux fils, Eschine & Crésiphon : Echine, qui est l'aîné, a été adopté par Micio; Crésiphon reste au pouvoir de son pere. La sévérité avec laquelle il est élevé lui fait chercher les moyens de se procurer des plaisirs à l'insu de ses parens. Il devient amoureux d'une esclave nommée Callidie. Eschine, qui de son côté fait nombre d'étourderies, seconde celles de son frere; il se charge pour lui

d'enlever l'esclave, ce qui donne lieu à tout le monde de croire que c'est pour son compte, sur-tout à Déméa, qui rencontre Micio, l'accable de reproches, lui dit que son indulgence perd Eschine, & l'exhorte à se modeler sur lui, qui, en traitant Crésiphon avec sévérité, en a fait un jeune homme sage & prudent.

La surprise de *Déméa* amène des scènes comiques que *Moliere* n'a pas négligées. Le reste de la pièce n'a aucun rapport avec *l'Ecole des Maris.*

CONTE DE BOCACE,

NOUVELLE XXIII.

Une Dame galante, contrefaisant la dévote & la prude, se servit du ministère d'un Religieux pour faire réussir les affaires de son Amant.

Il y eût autrefois à Florence une Dame de qualité, que je ne veux pas nommer, parce qu'elle a des parens considérables qui vivent encore. La nature avoit enrichi cette femme de tous les avantages qui font aimer une personne: la fortune n'avoit pas pris le même soin de son établissement, & sa mauvaise étoile avoit voulu qu'elle fût mariée avec un artisan, qui n'avoit d'autre mérite que beaucoup de biens. . . . .

La Dame devint passionnément amoureuse d'un jeune homme qu'elle voyoit passer souvent sous ses fenêtres; mais elle ne savoit pas comment l'instruire de son bonheur. Elle avoit remarqué que son amant voyoit souvent un Religieux, qui, passant pour un homme de sainte vie, pourroit, sans le savoir, être utile à ses amours. Après avoir concerté dans sa tête la manière dont elle devoit s'y prendre, elle choisit une heure commode pour aller au Couvent, demande à parler au Pere, & le prie de vouloir la confesser.

Après sa confession, elle dit au Pere qu'elle avoit une confidence à lui faire, & une grace à lui demander. « Vous savez qui je suis, mon Révérend Pere, & vous connoissez mon mari, qui m'aime plus que sa vie, & qui ne me refuse rien. Je réponds à son amour comme je dois. Je serois la personne du monde la plus ingrate si je ne le faisois pas, & si je songeois seulement à la moindre chose qui pût donner atteinte à son honneur, ou altérer ses plaisirs. Vous saurez donc, mon Révérend Pere, qu'un certain homme dont je ne sais pas le nom, & qui ne me connoît pas bien, m'assiège tellement que je le trouve par-tout, soit que je me mette aux portes, ou aux fenêtres, ou que je sorte de la maison. Il a l'air d'un honnête homme, il est grand, bien fait, assez bien mis, & je pense l'avoir souvent vu avec vous. Comme de pareilles poursuites exposent ordinairement une honnête femme à des bruits fâcheux auxquels elle n'a pas contribué, j'ai eu quelquefois envie de lui faire dire par mes freres, que je trouve mauvais qu'il en use de cette manière; mais considérant qu'il s'ensuit souvent des réponses dures, & que des duretés on en vient ordinairement aux mains, j'ai mieux aimé, crainte de scandale, m'adresser à vous, dont il est peut-être l'ami, & qui êtes en droit, par votre caractère, de lui faire des reprimandes. Dites-lui, je vous prie, de changer de conduite à l'avenir, & de me laisser en repos. Il me fera plaisir de s'adresser à d'autres s'il a envie de s'amuser. Il en trouvera peut-être à qui il fera plaisir; au-lieu qu'il me désoblige mortellement ». Le Religieux comprit d'abord, par le portrait du personnage, que c'étoit son ami dont il s'agissoit. Il loua la vertu de sa Pénitente, lui promit de faire ce qu'elle souhaitoit; &, comme il savoit qu'elle étoit riche, il ne manqua pas de lui recommander la charité.... La Dame ajouta, en se retirant: « S'il nie la chose, mon Révérend Pere, vous pouvez lui dire que c'est de moi dont vous la tenez, & que je vous en ai fait mes plaintes ».

Le même jour le jeune homme vint voir le Pere, qui, après une longue conversation, lui fit une très-grave censure

ſur les prétendues perſécutions qu'il faiſoit à la Dame. Le jeune homme répondit tout naturellement qu'il ne ſavoit ce qu'il vouloit dire, & le pria de parler plus clairement, & de lui dire au moins de quelle Dame il s'agiſſoit. « Elle demeure en tel endroit, répliqua le Pere; il eſt inutile que vous faſſiez l'ignorant. Elle-même s'eſt plainte à moi de vos importunités : au reſte, je vous avertis que vous ne tirerez aucun fruit de votre mauvaiſe intention, que cette femme eſt la vertu & la ſageſſe même : ainſi je vous prie de la laiſſer en paix pour votre honneur ». Le jeune homme, plus fin que le bon Pere, ſentit d'abord qu'il y avoit du myſtère là-dedans, fit ſemblant d'avoir une eſpèce de honte, & promit de ne donner à l'avenir aucun ſujet de plainte. En s'en allant, il paſſa devant la maiſon de la Belle, qui s'étoit miſe à ſa fenêtre, & qui témoigna tant de joie & tant de paſſion en le voyant, qu'il demeura convaincu de la vérité de ſa conjecture. Tous les jours il paſſoit & repaſſoit dans cette rue, & ne manquoit jamais de voir la Belle, qui le confirmoit de plus en plus, par ſes geſtes, dans le jugement qu'il avoit fait.

La Belle, qui n'étoit pas moins pénétrante que le cavalier, s'étoit apperçue avec plaiſir qu'elle lui avoit donné de l'amour. Elle retourne voir le même Pere, & commence ſa converſation par les larmes. Le Pere lui demande s'il lui étoit arrivé quelque choſe de fâcheux. « J'ai encore d'autres plaintes à vous faire, mon Révérend Pere, de l'homme dont je vous parlai l'autre jour. Il fait pis que jamais : il eut hier l'effronterie de m'envoyer une bourſe & une ceinture, ſur laquelle eſt cette deviſe : *Je vous aime, & ne puis vous le dire.* J'étois ſi outrée d'une telle imprudence, que j'avois laiſſé le préſent à la femme qui me l'avoit apporté, en la priant de le rendre à qui l'envoyoit; mais ſongeant que la femme pourroit bien le retenir & faire croire que je l'avois reçu, je vous l'apporte, & je vous prie de le rendre vous-même, & de lui dire de la bonne ſorte, que, s'il ne veut pas ceſſer de me perſécuter, j'en avertirai mon époux & mes freres, quelque choſe qu'il en puiſſe arriver ». En diſant cela elle lui donne

la bourse & la ceinture qui étoient d'une richesse extraordinaire. « Votre colère ne me surprend point, Madame, répondit le Religieux. Elle est sans doute juste, & bien digne d'une femme de vertu. Il ne m'a pas tenu parole ; mais je vous promets que je lui parlerai d'une manière qui l'obligera à ne plus vous chagriner. Cependant, Madame, gardez-vous bien de parler de cette affaire à votre mari & à vos freres ; vous pourriez être cause de quelque malheur. Ne craignez point la médisance : je rendrai témoignage de votre vertu devant Dieu & devant les hommes ». Elle parut consolée d'un discours si obligeant. . . . .

Le Moine envoya chercher son ami, & dans son emportement il en vint jusqu'aux injures. « Vous m'aviez solemnellement promis, lui dit-il, de ne plus persécuter cette honnête femme, & vous avez la malhonnêteté de lui envoyer faire des présens, qu'elle regarde avec exécration, & qu'elle m'a donnés pour vous rendre ». Le jeune homme nia le fait ; mais si froidement, que le Religieux demeura plus persuadé que la Dame avoit dit vrai. « Avez-vous le front de nier la chose, répliqua le Moine avec encore plus d'emportement ? Voici ce que vous avez envoyé : le reconnoissez-vous » ? « Je n'ai plus rien à dire, mon Pere, répondit le Cavalier qui faisoit semblant d'être confus : je reconnois ma faute, & je vous promets, puisque cette Dame est ainsi faite, de ne plus la chagriner ». Ce bon Pere, après l'avoir exhorté de son mieux à tenir sa parole plus religieusement qu'il ne l'avoit fait jusques-là, lui remit la bourse & la ceinture. Le jeune homme se retira avec une joie extrême d'avoir reçu des assurances de l'amour de sa maîtresse, & des présens magnifiques qu'il lui montra de loin en passant sous ses fenêtres. Ce fut un grand plaisir pour elle d'apprendre qu'elle étoit si bien entendue, que ses affaires étoient en bon train de réussir, & qu'il ne lui falloit plus que l'absence de son mari. Elle ne l'attendit pas long-temps cette absence ; car peu de jours après l'époux fut obligé d'aller à Gênes pour des affaires de commerce. A peine est-il parti, que la Belle va trouver le Moine, & lui dit, après plusieurs doléances : « Je reviens ici, mon

Pere, pour vous avertir que je vais éclater, & que je ne ſaurois plus ſouffrir les inſolences de votre ami. Vous ſerez étonné d'apprendre, qu'ayant ſu le départ de mon mari pour Gènes, il eſt entré cette nuit dans notre jardin, eſt monté ſur un arbre, & de là à la fenêtre de ma chambre. Il avoit déja ouvert la fenêtre, il étoit près d'entrer quand je me ſuis éveillée. Je me ſuis incontinent levée, & j'allois appeller du ſecours, ſi, en me demandant pardon, il ne m'eût dit que vous me tiendriez compte de la grace que je lui faiſois. Je me ſuis donc contentée, à votre conſidération, de me lever toute en chemiſe, & de refermer la fenêtre. Je vous demande à vous-même, mon Révérend Pere, ſi je dois ſouffrir un outrage de cette nature. Si vous m'aviez permis de ſuivre mon premier deſſein, cela ne me ſeroit pas arrivé. Mais, Madame, répondit le bon Pere tout confus, ne vous êtes-vous point trompée, & n'avez-vous point pris une autre perſonne pour lui? Nullement, mon Pere: il m'a dit lui-même qui il étoit. Voilà une imprudence extrême, continua le Pere! Vous avez fait votre devoir, Madame, & je ne ſaurois me laſſer de louer votre vertu: mais puiſque vous avez commencé à ſuivre mes conſeils, je vous prie, Madame, de permettre que je lui parle encore avant que vos parens ſoient inſtruits. Si je puis le rendre plus ſage, à la bonne heure: ſinon, vous ferez tout ce qu'il vous plaira. J'y conſens encore, repartit la Belle, mais en vous proteſtant que ce ſera la dernière fois que je vous parlerai de cette affaire». Et, en diſant cela, elle ſe retira faiſant la fâchée.

A peine fut-elle ſortie que le Cavalier arriva. Le bon Pere le prit en particulier; & lui dit mille choſes ſur le peu de conſidération qu'il avoit pour lui, de faire ſi peu de cas des paroles qu'il lui donnoit, & de ſon propre bonheur. « Qu'ai-je donc fait encore, mon Révérend Pere?.. Votre criminel deſſein ne vous a pas réuſſi. Vous étiez-vous imaginé que le mari de cette honnête femme étant abſent, elle vous recevroit à bras ouverts? Je crois de bonne foi, mon Pere, avec le reſpect que je vous dois, ajouta le Cavalier; que vous vous forgez ces chimères

pour avoir lieu de me censurer. Ah misérable ! répliqua le Moine tout transporté : ce ne sont point des chimères, ce sont des vérités qu'on m'a rapportées. Il est bien glorieux à un honnête homme, ou qui veut du moins passer pour tel, d'escalader les murailles d'un jardin, & de grimper sur des arbres pour aller enfoncer les fenêtres d'une femme d'honneur ! Sa vertu est à l'épreuve de vos importunités : vous êtes l'objet de son aversion, & cependant vous voulez vous en faire aimer par force ! Quand elle ne vous auroit pas fait connoître le mépris qu'elle a pour vous, mes remontrances & la parole que vous m'aviez donnée auroient dû vous retenir. Je l'ai empêchée jusqu'ici d'en informer ses parens, qui vous auroient peut-être fait égorger : mais je lui ai permis de faire tout ce qu'il lui plaira, si vous continuez à la chagriner. Il faut faire une folie une fois en sa vie, mon Révérend Pere, répondit le Cavalier avec une feinte honnêteté. Je passe condamnation sur tout ce que vous dites, & je vous promets en honnête homme que vous n'entendrez plus parler de cette affaire. Vous avez plus de bonté pour moi que je ne mérite, & je vous en suis très-obligé. Je profiterai de vos avis, vous pouvez compter là-dessus ». Il en profita en effet ; car ayant fort bien compris que c'étoit un avis que la Belle lui faisoit donner, il ne manqua pas, dès la nuit suivante, d'escalader le jardin, & de monter à la fenêtre par l'arbre indiqué. La Belle, qui ne dormoit pas, comme vous pouvez croire, le reçut à bras ouverts. Après qu'on eut mis ordre au plus pressé, on se divertit de la simplicité du bon Pere, qui avoit, sans y penser, si bien servi leur amour, & on prit des mesures pour se voir à l'avenir sans être obligé de revenir à lui.

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR ;

Conte de la Fontaine.

La Fontaine a presque traduit le conte de Bocace. Remarquons cependant qu'il a substitué au Confesseur une parente de l'amant, & au présent de la bourse & de la

ceinture, celui d'un portrait. Tout le monde sait ce conte par cœur.

LA DISCRETA ENAMORADA,

ou L'AMOUREUSE ADROITE,

Comédie de Lopès de Vega Carpio.

Un vieillard est amoureux de la jeune Isabelle, qu'il veut épouser; mais comme elle est éprise du fils de ce même vieillard, elle demande pour toute grace un mois de délai. Ensuite elle prie son amant suranné de faire cesser l'inquiétude que lui causent les messages fréquents de son fils. Le pere, étonné fait à ce fils des reproches sanglants, l'oblige d'aller trouver sa maîtresse, & de lui demander pardon de ses importunités : le fils, qui soupçonne la ruse, obéit.

La scène se passe en présence du vieillard. Le fils se jette aux pieds de sa belle-mere prétendue qui lui pardonne, & lui donne sa main à baiser. Un instant après le jeune homme lui dit tout bas qu'il souhaiteroit l'embrasser; elle répond qu'elle fera semblant de tomber, & que se trouvant à côté d'elle pour la relever, il pourra lui faire une embrassade. Leur projet réussit.

La Fontaine s'est servi de cette dernière ruse dans *le Florentin.* L'Héroïne raconte qu'elle a fait semblant de tomber, & qu'un jeune homme a profité de cette occasion pour lui remettre un billet en lui donnant la main.

LA FEMME INDUSTRIEUSE,

Comédie en vers, en un acte; par Dorimon.

Isabelle, femme du Capitan, est amoureuse de Léandre; jeune écolier qui loge dans le voisinage sous la conduite du Docteur. Le Capitan, obligé de faire un voyage, laisse sa femme sous la garde de Trapolin. Isabelle prie le Doc-

teur de mettre ordre aux insolences de son écolier, qui vient, dit-elle, continuellement sous ses fenêtres lui parler d'amour. Réprimande très-vive du Docteur à Léandre, qui avoue avoir eu la témérité de regarder plusieurs femmes, prie humblement son Precepteur de lui montrer la maison de celle qui s'en est offensée, & vole vers Isabelle qui est à sa fenêtre. Trapolin est malheureusement à la porte du logis; l'écolier lie conversation avec lui, & fait des complimens très-galans qui s'adressent à Isabelle.

Autre plainte d'Isabelle. Elle dit au Docteur que son élève a eu l'audace de passer un billet par la fente de sa porte, & d'y laisser tomber une bourse de cent louis qu'elle remet au Docteur pour rendre à Léandre. Celui-ci ne manque pas de passer un billet par la fente de la porte. Enfin Isabelle signifie au Docteur ses dernières intentions. Léandre est incorrigible, dit-elle.

Il est venu par le mur du jardin,
A monté par-dessus; il s'est glissé soudain
Tout le long d'un figuier, &, sans se faire entendre;
Est venu justement au-dessus de ma chambre;
A grimpé comme un chat, & si subitement,
Qu'il est enfin entré dans mon appartement.

Ce sont autant de leçons que Léandre suit de point en point. Mais tandis qu'il est enfermé avec Isabelle, le Capitan arrive & frappe à leur porte. La femme, après avoir donné le mot à son amant, ouvre en jettant des cris effroyables. Léandre s'enveloppe d'un drap, & fait le fantôme: il dit au Capitan qu'il est l'esprit du meilleur de ses parens, qu'il est venu pour garder son honneur pendant son absence: il embrasse la femme en présence du mari qui ne le trouve pas mauvais, & disparoît.

Comparaison de l'Ecole des Maris avec ces différents ouvrages.

Dans la pièce de *Molière*, *Ariste* & *Sganarelle* sont freres, comme dans *les Adelphes*.

L'un eſt poli, complaiſant, doux; l'autre eſt bourru, brutal, méfiant, trop ſévère, comme dans *les Adelphes*. *Ariſte* eſt chargé de *Léonor*; *Sganarelle* d'*Iſabelle*, qu'ils élèvent conformément à leur différent caractère. Il eſt clair que tout cela eſt imité de la pièce latine; mais *Térence* manque totalement le but moral de ſa pièce, puiſque le jeune homme qu'on élève avec une honnête indulgence, en abuſe, ſe marie en ſecrèt, &, non content de faire des folies pour ſon compte, partage encore celles de ſon frère. C'eſt lui qui enlève *Callidie*, c'eſt lui qui bat le marchand d'eſclaves, &c. Chez notre Poëte, *Iſabelle*, pouſſée à bout par la contrainte où la tient ſon tuteur, ſe porte à mille extrémités; & *Léonor*, qui jouit de la plus honnête liberté, tient la conduite la plus irréprochable. *Moliere*, en prenant une route toute oppoſée à celle de *Térence*, a bien prouvé ſa ſupériorité.

Dans *l'Ecole des Maris*, *Iſabelle* ſe fait ſervir dans ſes amours par une perſonne qui croit voir en elle l'honneur le plus rigide, & c'eſt d'après les héroïnes de *Bocace*, de *la Fontaine*, de *Dorimon*, de *Lopès de Vega*; mais les trois premieres ſont mariées, & ſont faire leurs meſſages amoureux, l'une par ſon confeſſeur, la ſeconde par une parente de l'amant, la troiſième par ſon précepteur. *Moliere*, plus délicat que nos modernes, ne pouvoit pas décemment mettre ſur le théâtre une femme mariée & amoureuſe, encore moins un confeſſeur. Il a ſenti, d'ailleurs, que le confeſſeur, la parente, le précepteur, ne prenant pas un intérêt bien vif à la choſe, étoient

bien moins comiques que le vieillard Espagnol, puisqu'il croit être sur le point d'épouser, & qu'il réunit par-là le double intérêt d'amant & de mari.

Moliere, en saisissant tout le comique que l'idée de l'Auteur Espagnol pouvoit lui fournir, a compris en même temps combien un fils qui se joueroit de son pere seroit révoltant sur notre scène. Qu'a-t-il fait? Un coup de maître. Il a substitué au fils un jeune homme qui ne doit pas le moindre égard à son rival.

La bourse & la ceinture que *Bocace* fait envoyer par la femme, ne sont pas des présents convenables selon nos mœurs. Le portrait de *la Fontaine* est un présent plus honnête, c'est dommage qu'il soit inutile à l'intrigue. La lettre de *Dorimon* est mieux imaginée; mais la fente de la porte dans laquelle la femme prétend l'avoir trouvée, est un petit moyen. *Moliere*, s'emparant de ce qu'il y a de bon dans ces différents Auteurs, fait donner par *Isabelle* une boîte d'or; ce qui est un présent très-honnête, bien précieux, sur-tout par le billet qu'il renferme, puisque ce billet est le ressort principal de la pièce.

Dorimon & *Lopès de Vega* font embrasser les amants en présence de la dupe. Cette situation, très-comique par elle-même, n'étoit pas à négliger. Le moyen dont le premier se sert pour l'amener, est extravagant; celui du second est minutieux. *Moliere* la fait naître comme d'elle-même., & la rend bien plus piquante. *Isabelle* & *Valere* se jurent un amour éternel, se donnent la main, conviennent d'un enlèvement, tout cela en présence de *Sganarelle*, qui,

dans ce moment même, se croit l'homme le plus heureux du monde. Que de choses dans cette scène ! quel comique ! quelle fécondité !

Il faut encore remarquer que les Héroïnes de *Bocace*, de *la Fontaine*, de *Lopès de Vega*, de *Dorimon*, font très-indécemment des avances à des hommes qui ne songent point à elles : *Isabelle* répond à une passion dont elle connoît toute la sincérité. Témoin ces vers que lui répète *Sganarelle* :

Il m'a tendrement conjuré de te dire
Que du moins, en t'aimant, il n'a jamais pensé
A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
Et que ne dépendant que du choix de son ame,
Tous ses désirs étoient de t'obtenir pour femme.

Moliere a encore imité de *Térence* quelques détails.

ACTE I. Scène II.

ARISTE.

Mon frere, son discours ne doit que faire rire :
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.
Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté :
On le retient fort mal par tant d'austérité ;
Et des soins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles :
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner ;
Et je ne tiendrois, moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne

A qui, dans les desirs qui pourroient l'assaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

Cette tirade est visiblement imitée de la première scène des *Adelphes* ; c'est *Micio*, qui, en parlant de son frere, dit :

Il se trompe de croire qu'une autorité établie par la force est plus solide & plus durable que celle qui a pour fondement l'amitié. Voici comme je raisonne :

Celui qui se comporte bien par la peur qu'il a du châtiment, prend garde à lui tant qu'il appréhende d'être découvert : qu'on lui ôte cette crainte, il retourne à son naturel. Mais celui que vous gagnez par votre douceur & par vos bienfaits, s'acquitte toujours de son devoir sans aucune contrainte, & cherche continuellement à vous donner des marques de son affection : présent, absent, il sera toujours le même.

ARISTE.

Elle aime à dépenser en habits, linge & nœuds :
Que voulez-vous ? je tâche à contenter ses vœux ;
Et ce sont des plaisirs qu'on peut dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.

SCÈNE II.

MICIO.

Il fait de la dépense, il va au cabaret, il se parfume. Il a des maîtresses ; je lui donnerai de l'argent tant que je le pourrai. . . . .
Nous avons, graces aux Dieux, de quoi fournir à cette dépense, & jusqu'ici tout cela ne m'a pas chagriné.

ACTE I. SCÈNE II.

SGANARELLE.

Quoi ! si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que, fille, on lui voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoi non ?

SGANARELLE.

Vos desirs lui seront complaisans
Jusques à lui laisser & mouches & rubans ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals & les lieux d'assemblée ?

ARISTE.

Oui vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux ?

ARISTE.

Et quoi donc ?

SGANARELLE.

Qui joueront & donneront cadeaux ?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point fou ?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

ACTE IV. SCÈNE VII.

DEMEA, MICIO.

DEMEA.

Et la nouvelle mariée apprendra aussi ces belles chansons?

MICIO.

Sans doute.

DEMEA.

Vous danserez avec elle, & ce sera vous qui menerez le branle?

MICIO.

Fort bien.

DEMEA.

Fort bien!

MICIO.

Oui, &, s'il le faut, vous serez de la partie.

DEMEA.

Ah! mon Dieu! n'avez-vous point de honte?

ACTE I. SCÈNE IV.

SGANARELLE, *seul.*

Quelle belle famille! un vieillard insensé,
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé!
Une fille maîtresse & coquette suprême!
Des valets impudens! Non, la sagesse même
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens & raison
A vouloir corriger une telle maison.

ACTE IV.

ACTE IV. SCÈNE VII.

DEMEA, *seul.*

Grands Dieux! quelle vie! quelles mœurs! quelle extravagance! une femme sans bien, une chanteuse chez lui, une maison de dépense & de bruit, un jeune homme perdu de luxe, un vieillard qui radote! En vérité, quand la Déesse Salus elle-même se mettroit en tête de sauver cette famille, elle ne pourroit jamais en venir à bout.

Je ne citerai pas tous les détails imités par *Moliere;* cela nous meneroit trop loin. J'ai rapporté ceux-ci pour faire connoître l'art avec lequel notre Comique a su les rendre propres à nos mœurs & à son sujet. Comme il sait sur-tout en tirer une morale saine! *Baron* n'a pas été aussi philosophe, en transportant les *Adelphes* sur notre Theâtre. Son *Ecole des Peres* est très-propre à autoriser les mauvaises mœurs.



CHAPITRE VII.

LES FACHEUX, *Comédie en trois actes & en vers, comparée, pour le fond & les détails, avec un Acte d'une Comédie Italienne, intitulée* le Case svaligiate, *ou* gli Interompimenti di Pantalone : les Maisons dévalisées, *ou* les Embarras de Pantalon; *avec une* Satyre *d'Horace; & avec un* Discours du *Spectateur Anglais.*

NICOLAS FOUQUET, Surintendant des Finances, engagea *Moliere* à composer cette Comédie pour une fête magnifique qu'il donnoit au Roi & à la Reine Mere (1).

Précis des Fâcheux.

Eraste & *Orphise* s'aiment : ils doivent se voir dans une promenade. L'amant brûle d'être exact à l'heure; des fâcheux l'arrêtent sur différens prétextes. *Orphise* arrive au lieu indiqué; des importuns l'excèdent au point que, pour cacher son intrigue, elle est forcée de se

(1) Le caractère du chasseur n'y étoit pas encore. Le Roi dit à *Moliere*, en lui montrant M. de *Soyecourt :* « Voilà un grand original que tu n'as pas encore copié ». C'en fut assez.... *Moliere*, qui n'entendoit rien au jargon de la chasse, pria le Comte *de Soyecourt* lui-même de lui indiquer les termes dont il devoit se servir.

retirer sans parler à l'objet de sa tendresse, & en feignant même de ne pas le connoître. *Eraste* obtient un second rendez-vous beaucoup plus précieux, puisqu'il doit se rendre chez *Orphise* pendant l'absence de son tuteur : plusieurs fâcheux viennent encore à la traverse, & font manquer l'entrevue.

Précis d'un Acte Italien.

Pantalon est amoureux d'une jeune fille qu'il poursuit très-vivement & très-indécemment. Elle ne peut se débarrasser de lui qu'en lui promettant un tête-à-tête dans un lieu plus commode. Un valet de la jeune personne, qui s'intéresse à son honneur, imagine d'envoyer successivement plusieurs personnages pour arrêter le vieillard, & lui faire manquer l'heure du rendez-vous.

L'intrigue italienne est absurde. Il est sans doute naturel qu'une jeune fille, voulant se débarrasser d'un homme qui la pousse à bout, lui promette un rendez-vous, & que son persécuteur suspende sa vivacité dans l'espoir d'être traité plus favorablement ; mais si la jeune personne veut réellement échapper à *Pantalon*, a-t elle besoin de lui susciter des embarras ? Il lui suffit de ne pas se trouver au lieu indiqué, ou de ne pas y être seule. D'ailleurs, le beau tableau à présenter au public que l'amour effréné d'un vieillard libertin ! Quelle différence avec la tendresse pure & délicate d'*Eraste* pour *Orphise* ! Le spectateur, tout en riant des embarras qu'on oppose à leur impatience amoureuse, desire cependant de les voir finir pour apprendre le sort de deux amans auxquels on ne peut refuser beaucoup d'intérêt.

Quant aux perſonnages qui croiſent ſucceſſivement les deſſeins de *Pantalon*, on ſe doute bien qu'ils ſont dignes de l'intrigue, & l'on ne ſe trompe point. Tantôt un homme ſans bras vient ſe dire un excellent maître d'armes, & prie *Pantalon* de lui procurer des écoliers. Enſuite paroît un cul-de jatte, qui prétend être un grand danſeur. Des ſauteurs, des chanteurs, des joueurs de gobelets, des faiſeurs d'équilibres, ſe ſuccèdent ſelon les différens talens des acteurs qui ſe trouvent dans la troupe. Oppoſons à tous ces bateleurs le moindre Fâcheux de la Comédie Françaiſe, & tous diſparoîtront devant lui.

ACTE III. SCÈNE II.

CARITIDÈS, ERASTE.

. . . .
. . . .

ERASTE.

Monſieur Caritidès, ſoit. Qu'avez-vous à dire ?

CARITIDÈS.

C'eſt un placet, Monſieur, que je m'en vais vous lire,
Et que, dans la poſture où vous met votre emploi,
J'oſe vous conjurer de préſenter au Roi.

ERASTE.

Hé! Monſieur, vous pouvez le préſenter vous-même.

CARITIDÈS.

Il eſt vrai que le Roi fait cette grace extrême ;
Mais, par ce même excès de ſes rares bontés,
Tant de méchans placets, Monſieur, ſont préſentés !
. . . .
. . . .
Le voici ; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non.

CARITIDÈS.

C'eſt pour être inſtruit, Monſieur, je vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE,

Votre très-humble, très-obéïſſant, très-fidèle & très-ſavant ſujet & ſerviteur Caritidès, Français de nation, Grec de profeſſion, ayant conſidéré les grands & notables abus qui ſe commettent aux inſcriptions des enſeignes des maiſons, boutiques, cabarets, jeux de boules & autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorans, compoſiteurs deſdites inſcriptions, renverſent, par une barbare, pernicieuſe & déteſtable orthographe, toute ſorte de ſens & de raiſon, ſans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand ſcandale de la République des Lettres & de la Nation Françaiſe, qui ſe décrient & ſe déshonorent par leſdits abus & fautes groſſières envers les étrangers, & notamment envers les Allemands, curieux lecteurs & ſpectateurs deſdites inſcriptions....

ERASTE.

Ce placet eſt fort long, & pourroit bien fâcher....

CARITIDÈS.

Ah! Monſieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

(*Il continue.*)

Supplie humblement Votre Majeſté de créer, pour le bien de ſon Etat & la gloire de ſon Empire, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, reviſeur & reſtaurateur général deſdites inſcriptions, & d'icelle honorer le Suppliant, tant en conſidération de ſon rare & éminent ſavoir, que des grands & ſignalés ſervices qu'il a rendus à l'Etat & à Votre Majeſté, en faiſant l'anagramme de

Votredite Majesté en français, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe. . . . .
. . . .

Je n'entreprendrai point de louer *Moliere* sur l'invention du projet : son éloge va se trouver dans le *Spectateur Anglais.*

DISCOURS XXII.

Neque semper arcum
Tendit Apollo...., Hor. L. II, OD. X,
Apollon ne tient pas toujours son arc bandé.

Je régalerai ici le Public de la lettre d'un faiseur de projets, qui voudroit établir un nouvel office, dans l'espérance qu'il contribueroit beaucoup à l'embellissement de la ville, & à chasser la barbarie de nos rues. Pour moi, je la regarde comme une satyre délicate sur tous les faiseurs de projets en général, & comme une vive peinture de toute la critique moderne. La voici telle que je l'ai reçue.

MONSIEUR,

Après avoir vu d'un côté que vous aviez dessein d'établir quelques Officiers subalternes, pour avoir inspection sur certaines petites choses auxquelles vous ne sauriez prendre garde vous-même, après avoir remarqué de l'autre qu'il se commet tous les jours de lourdes bévues dans les enseignes de cette ville, au grand scandale des étrangers, & de ceux de nos patriotes qui en sont les curieux admirateurs, je vous prie, en toute humilité, de vouloir bien me choisir pour votre surintendant. . . . .
Faute d'un tel officier, on ne voit rien dans ces objets qui se présentent par-tout à nos yeux, qui sente la belle littérature ou le bon goût. Nos rues sont pleines de sangliers bleus, de cygnes noirs, & de lions rouges, pour ne rien dire des cochons volants. . . . .
Quoi qu'il en soit, si j'obtenois cet emploi, ma première

tâche feroit, à l'exemple d'Hercule, de nettoyer la ville de monftres.... En troifième lieu, j'ordonnerois à tout marchand d'avoir une enfeigne qui eût quelque rapport avec ce qu'il vend. Qu'y a-t-il en effet de plus abfurde que de voir une débauchée loger à l'enfeigne de l'*Ange*, & un tailleur à celle du *Lion?* Il me femble qu'un rôtiffeur ne devroit pas être logé à *la Botte*, ni un cordonnier au *Cochon rôti :* mais, faute du réglement que je follicite, j'ai vu l'enfeigne du *Bouc* à la maifon d'un parfumeur, &c.

. . . .

Je crois devoir faire remarquer en paffant que l'Auteur Anglais, en imitant le placet du *Fâcheux*, lui donne une tournure un peu trop baffe, & lui enlève en même temps toute la vigueur comique, même la morale, qui naît des prétentions ridicules de *Caritidès* adreffant directement un placet au Roi, & fe vantant d'un favoir auffi rare qu'éminent. Quoi qu'il en foit, l'idée appartient à *Moliere.* Concluons donc, d'après l'Auteur Anglais, que *Moliere*, en l'imaginant, a fait la critique de tous les faifeurs de projets.

Une Satyre d'*Horace* a fourni à notre Poëte comique la fcène d'expofition de fes *Fâcheux.*

HORACE, Satyre IX.

Le Poëte raconte qu'il a eu toutes les peines du monde à fe défaire d'un Fâcheux.

Je marchois dans la rue Sacrée, en rêvant, felon ma coutume, à certaines affaires qui m'occupoient tout entier, quand un homme, dont je favois à peine le nom, accourt à moi. — Eh! vous voilà, mon cher ami, me dit-il en me ferrant la main! comment vous portez-vous? — Affez bien; prêt à vous fervir. — Comme il marchoit à côté de moi, je lui demandai fi je pouvois lui être utile à quelque

chose. — Vous devez me connoître, me dit-il, j'ai fait des livres. — Soit, je vous en estime davantage. — Je mourois d'envie de me débarrasser du personnage : je marche vîte ; je m'arrête ; je parle tout bas à mon valet : je suois à grosses gouttes. . . . .
Il me dit tout ce qui lui vient dans l'esprit.—Que cette ville est grande ! voilà une belle rue ! — De mon côté, pas le mot. — Vous avez, me dit-il, envie de m'échapper ; il y a long-temps que je m'en apperçois ; mais vous n'y réussirez pas : je n'ai garde de vous laisser seul. Où allez-vous ainsi ? — Il est inutile de vous fatiguer. Je vais faire une visite à un homme que vous ne connoissez pas : il demeure fort loin d'ici, au-delà du Tibre, près des jardins de César. — Moi, je n'ai rien à faire, & je marche bien : je vais avec vous. — Je baisse l'oreille à-peu-près comme un âne qui se sent trop chargé.

Il recommence à jaser. — Si je me connois un peu, un ami tel que moi vous serviroit au moins autant que Varius ou Viscus. S'agit-il de faire des vers ? Je défie Poëte d'en faire mieux que moi, & plus vîte. Je danse à merveille : je chante à faire sécher Hermogene. — C'en est trop, je l'arrête. — Avez-vous encore une mere, quelques parens, qui s'intéressent à ce qui vous regarde ? — Dieu merci, il ne me reste personne ; je les ai tous enterrés. — Qu'ils sont heureux ! Pour moi, voici ma dernière heure, dis-je tout bas : allons, achève-moi, bourreau ! Voilà le moment fatal qui me fut prédit dans mon enfance par une magicienne fameuse, après avoir tiré mon horoscope. « Cet enfant, dit-elle, ne mourra ni par le poison, ni par le fer » de l'ennemi ; il ne mourra ni de fluxion de poitrine, ni » de pleurésie, ni de goutte : ce sera un causeur impertinent » qui le fera expirer tôt ou tard : s'il est sage, qu'il évite, » quand il sera plus âgé, les grands parleurs ».

Nous étions vis-à-vis du Temple de Vesta ; il étoit plus de dix heures. Cet homme devoit se trouver à l'audience, sans quoi il couroit risque de perdre un procès. — Vous êtes de mes amis, me dit-il, aidez-moi un moment. — Moi ! que je meure si j'entends rien aux affaires : d'ail-

leurs, je suis pressé d'arriver où vous savez. — Je ne sais trop ce que je dois faire, vous laisser, ou mon procès. — C'est votre procès qu'il faut suivre. — Non, je vais avec vous. Et le voilà qui marche devant moi. . . . . . . — Êtes-vous toujours bien chez Mécène? C'est un homme de sens, & d'un mérite qui n'est pas commun. Personne ne s'est conduit plus adroitement que lui dans sa fortune. Si vous vouliez me procurer sa connoissance, que je vous servirois bien ensuite auprès de lui! . . . .

. . . .

Pendant ce bel entretien, se présente Fuscus Aristius, un de mes amis, & qui connoissoit mon homme à merveille. On s'arrête. D'où venez-vous? où allez-vous? Je commence à le tirer par la manche: je lui prends la main; il ne sent rien. Je lui fais signe de la tête, des yeux; il feint de ne pas m'entendre: le cruel! il sourit. Je sèche de dépit. — A propos, n'aviez-vous pas à me parler en particulier d'une affaire importante? — Oui, je m'en souviens très-bien; mais nous prendrons mieux notre temps. — ... Le traître s'enfuit, & me laisse sous le couteau. Falloit-il qu'il y eût pour moi un jour si malheureux! Par hasard, l'adverse partie de mon tyran le rencontre: Où vas-tu, coquin, s'écrie-t-il? Monsieur, je vous prends à témoin, si vous le voulez bien. Je consens. On veut le traîner en justice: on fait grand bruit; on accourt. C'est ainsi qu'Apollon m'a conservé la vie.

LES FACHEUX.

ACTE I. SCÈNE I.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de Fâcheux toujours assassiné!
Il semble que par-tout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour d'une nouvelle espèce.

Mais il n'est rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'hui ;
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîner de voir la comédie,
Où pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encore tout ému de colère.
J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce qu'à plusieurs j'avois ouï vanter :
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit silence ;
Lorsque d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement,
En criant, holà, ho, un siège promptement.
. . . .
Et de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte ;
Mais lui, ferme & constant, n'en a fait aucun compte,
Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
Ah ! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu ? souffre que je t'embrasse.
Au visage sur l'heure un rouge m'est monté,
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant, ...
. . . .
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit ; & moi, pour l'arrêter,
Je serois, ai-je dit bien aise d'écouter.
Tu n'as point vu ceci, Marquis ? Ah Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, & je n'y suis pas âne ?
Je sais par quelles loix un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,
Scène à scène averti de ce qui s'alloit faire ;
Et jusques à des vers qu'il en savoit par cœur,

Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.

. . . .

. . . .

Je le remerciois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé:
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé:
Et sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche;
Marquis, allons au cours faire voir ma calèche:
Elle est bien entendue, & plus d'un Duc & Pair
En fait à mon faiseur faire une du même air.
Moi de lui rendre grace, &, pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
Ah! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au Maréchal à qui j'avois promis.
De la chère, ai-je dit, la dose est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement.
Je suis de grands repas fatigué, je te jure.
Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.
Tu te moques, Marquis; nous nous connoissons tous;
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux.
Je pestois contre moi, l'ame triste & confuse
Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,
Et ne savois à quoi je devois recourir,
Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
Et comblé de laquais & devant & derrière,
S'est avec un grand bruit devant nous arrêté;
D'où sortant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun & lui courant à l'embrassade,
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et, tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités;
Je me suis doucement esquivé sans rien dire,
Non sans avoir long-temps gémi d'un tel martyre,

Et maudit le Fâcheux dont le zèle obstiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'eſt ici donné.

On ne peut nier que *Moliere* n'ait imité la Satyre. Cependant, en liſant la ſcène comique, nous y reconnoiſſons les mœurs du ſiècle pour lequel elle fut faite; & aucun vernis d'ancienneté, aucun air étranger ne fait ſoupçonner ſon origine à ceux qui ne la connoiſſent point.

CHAPITRE VIII.

L'ÉCOLE DES FEMMES, *Comédie en vers & en cinq actes, comparée pour le fond & les détails avec* l'Hiſtoire de Nérin & de Jeanneton, *Fable IV de la quatrième Nuit du Seigneur Straparole;* le Maître en Droit, *Conte de la Fontaine;* la Précaution inutile, *Nouvelle de Scarron;* la Précaution inutile, *ou* l'Ecole des Cocus, *Comédie de Dorimon.*

MOLIERE a fait encore voir dans cette comédie avec quel art il ſavoit prendre l'eſprit de pluſieurs ouvrages pour en compoſer un ſeul.

Extrait de l'Ecole des Femmes.

Arnolphe, connu depuis peu ſous le nom de *M. de la Souche*, s'amuſe beaucoup des diſgraces qui arrivent aux pauvres maris; mais il

craint leur sort; &, pour l'éviter, il fait élever dans la plus grande ignorance celle qu'il destine à l'honneur de sa couche, malgré *Chrisalde*, qui lui dit très-prudemment :

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je crois,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, & que sur votre idée
La sûreté d'un front puisse être bien fondée?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & sans penser le faire.

Arnolphe n'écoute point les conseils de son ami. Aussi a-t-il bientôt lieu de s'en repentir, puisqu'*Agnès*, sa belle innocente, écoute favorablement les vœux d'un jeune homme qui s'est introduit chez elle par le secours d'une vieille intrigante. *La Souché* rencontre ce galant, dont il n'est connu que sous le nom d'*Arnolphe; il le trouve de taille à faire des Cocus;* il brûle d'apprendre de lui quelque *conte gaillard pour mettre sur ses tablettes :* il lui demande s'il a eu déja quelque aventure dans la ville. Le jeune homme lui raconte toute son histoire avec *Agnès*, & vient ensuite très-exactement lui faire confidence de tout ce qui lui arrive chez elle. Le jaloux prend là-dessus des mesures qu'il croit infaillibles; mais la jeune & simple *Agnès*, instruite par l'amour seul, les rend toutes inutiles.

Le comique de cette pièce doit naître nécessairement des confidences multipliées que

l'amant fait à son rival, du caractère d'*Arnolphe*, de la simplicité de l'héroïne, qui blesse mortellement son jaloux, sans penser faire le moindre mal, & le lui avoue avec l'ingénuité la plus piquante. Voilà sans contredit les traits les plus saillans de la pièce, & ce sont ceux que *Moliere* a puisés chez *Straparole*, chez *la Fontaine* & chez *Scarron*.

STRAPAROLE, *Nuit quatrième, Fable quatrième du premier volume.*

Je vais rapidement extraire tout ce qui n'a pas servi à *Moliere*. *Nérin*, fils de *Galois*, Roi de Portugal, n'avoit jamais vu d'autre femme que sa mere, lorsqu'il partit pour faire ses études à Padoue. Il y trouva toutes les femmes bien inférieures à celle qui lui avoit donné le jour. *Raimon*, maître de Physique du Prince, fut piqué de son injustice. Il avoit une très-belle femme; il lui ordonna de se parer, & d'entendre la Messe dans une Eglise où son écolier alloit ordinairement. Le Prince en devint amoureux. Il eut l'art de s'introduire chez la dame, sans savoir qu'elle étoit l'épouse de son maître : il eut l'art de lui plaire : il eut l'art, enfin, de pousser l'aventure bien loin. *Straparole* va la continuer.

Etant ainsi ces deux amans conjoints d'un amour réciproque, cependant qu'ils étoient en ces propos amoureux, voici venir Maître Raimon, qui frappe à la porte. Jeanneton, entendant que c'étoit son mari, fit coucher son amant sur le lit, & ayant abattu les courtines, le fit demeurer jusqu'à tant que son mari fût parti. Si-tôt que

Maître Raimon fut arrivé, il prit quelques petites drogues qui lui étoient lors nécessaires, puis s'en alla sans appercevoir aucune chose. Autant en fit Nérin, car il ne se douta oncques que Maître Raimon fût le mari de cette femme. Le jour suivant, ainsi que Nérin se promenoit par la place, par fortune, Maître Raimon vint à passer, & Nérin lui fit signe qu'il vouloit un peu lui parler; & s'étant approché de lui : « Mon Maître, dit-il, il y a bien des nouvelles. Et quoi, répondit Maître Raimon? Que diriez-vous, dit Nérin, que je sais bien où se tient cette belle Dame? & qu'ainsi soit j'ai devisé longuement avec elle? mais parce que son mari arriva, elle me cacha sur le lit & tira les courtines de peur qu'il ne me vît, & tout incontinent après il se partit. Est-il possible? répondit Maître Raimon. S'il est possible! repartit Nérin : je vous dis qu'il n'y a rien de plus vrai, & ne vis oncques plus gracieuse ni plus plaisante Dame qu'elle. Je vous supplie, Monsieur mon ami, me faire ce bien, que vous me recommandiez à elle si vous la voyez, en la priant de ma part qu'elle me maintienne toujours en sa bonne grace ». Ce que Maître Raimon lui promit de faire, & se partit bien fâché contre lui. Toutefois, avant que prendre congé de lui, il lui dit : « Monsieur, y retournerez-vous plus? En doutez-vous? dit Nérin ». Alors Maître Raimon s'en alla au logis, & ne voulut dire mot à sa femme, mais épier le temps qu'ils fussent ensemble. Le jour ensuivant venu, Nérin retourna vers Jeanneton : cependant qu'ils étoient en plaisirs amoureux & propos gracieux, le mari arriva. Au moyen de quoi elle cacha incontinent Nérin dedans un coffre, & mit au devant plusieurs robes qu'elle avoit secouées de peur que les tignes ne les gâtassent. Le mari, feignant de chercher quelques besognes, renversa quasi toute la maison, & regarda jusques dans le lit; mais voyant qu'il n'y avoit rien, se partit un peu plus content qu'il n'étoit venu, & s'en alla en pratique. Nérin pareillement se partit bientôt après, & ayant trouvé Maître Raimon, lui dit : « Écoutez, Monsieur le Docteur, que diriez-vous que je suis retourné vers cette Dame? mais la mau-

vaise & envieuse fortune m'a rompu tous mes plaisirs, parce que le mari est survenu & a gâté tout le mystère. Comme donc avez-vous fait à vous sauver, répondit Maître Raimon ? Je me suis caché, dit-il, dedans un coffre; &, de peur que le mari ne me trouvât, la femme mit au devant beaucoup de vêtemens qu'elle avoit tirés hors du coffre, de peur qu'ils ne fussent mangés de la vermine; tellement que le mari ayant renversé tout ce qui étoit dans la maison, jusques au lit, & ne trouvant aucune chose, se partit ». Vous pouvez penser, mêmement ceux qui ont expérimenté amour, combien tous ces discours étoient agréables à Maître Raimon. Or Nérin avoit donné à Jeanneton un beau & riche diamant, où sa tête & son nom étoient gravés à l'entour de l'enchâssure. Si-tôt que Maître Raimon fut allé en pratique, Nérin fut mandé par la Dame. Comme ils passoient leur temps en plaisirs & propos amoureux, le mari retourna au logis, tellement que Jeanneton, se voyant ainsi surprise, ouvrit incontinent une garde-robe qui étoit assez grande & qui étoit dans sa chambre, & cacha dedans Nérin. Maître Raimon ne fut pas plutôt entré au logis, feignant de chercher je ne sais quoi, qu'il retourna & brouilla quasi tout ce qui étoit en la chambre; & ne trouvant aucune chose ni au lit, ni aux coffres, comme étourdi & hors de sens, prit du feu & le mit aux quatre coins de la chambre, délibérant de la brûler & tout ce qui étoit dedans. Le ménage de bois commençoit déja à brûler, quand Jeanneton se tourna vers le mari, & lui dit : « Que voulez-vous faire ? êtes-vous hors de sens ? Puisque vous voulez brûler la maison, faites ce qui vous plaira; mais je ne veux pas que vous brûliez la garde-robe, où sont les écritures & les instrumens de mon mariage ». Et ayant fait appeller quatre porte-faix puissants, leur fit sauver la garde-robe, & la fit mettre au logis de la vieille ma... & l'ayant secrètement ouverte, sans que nul s'en apperçût, s'en retourna au logis. Le seul Maître Raimon attendoit cependant s'il ne sortiroit point quelqu'un, mais il ne put rien voir sortir, sinon la fumée & le feu ardent qui brûloit la maison. Tous les voisins étoient déja accourus

pour

éteindre le feu, & firent tant qu'ils y donnèrent ordre. Le jour ensuivant, ainsi que Nérin s'en alloit aux champs, il vint, par fortune, à rencontrer Maître Raimon, & lui dit, en le saluant : « Bon jour, Maître Raimon : je vous veux raconter une chose qui vous plaira grandement. Et quoi? répondit Maître Raimon. J'ai échappé, dit Nérin, le plus extrême danger que fit jamais homme vivant. Je m'en allai où loge la Dame que vous savez; & ainsi que j'étois en propos amoureux avec elle, le mari survint; lequel, après avoir cherché & tracé par toute la maison, a mis le feu aux quatre coins de la chambre, & a brûlé tout ce qui étoit dedans. Et vous, dit Maître Raimon, où étiez-vous? J'étois caché, dit Nérin, dedans une garde-robe que la Dame jetta hors du logis, &c (1).

Nérin enlève *Jeanneton*, & le reste du conte n'a plus rien de semblable à la pièce. On voit bien que les confidences multipliées de *Nérin* à *Raimon* ont fait imaginer celles qu'*Horace* fait à M. *de la Souche*. Mais les premières sont-elles

---

(1) *Straparole* n'est pas l'inventeur de cette fable, il l'a tirée du *Pecoronne de Ser Giovani*, Journée 1, Nouv. II.

Dans un vieux livre intitulé : *les Faveurs & les Disgraces de l'amour*, que j'ai lu dans mon enfance, & que je n'ai jamais pu retrouver, il y a certainement un conte très-semblable à celui de *Straparole*, avec la différence qu'il est mieux dénoué. Le galant y fait des confidences multipliées au mari. Celui-ci va pour surprendre le couple amoureux : la femme ne sachant plus où cacher son amant, le place derrière la porte, ouvre à son mari qui par bonheur est borgne, se jette à son cou, fait un grand cri de joie, & lui proteste qu'il voit des deux yeux. Je crois que non, dit le mari; je crois que si, répond la femme : faisons une expérience. Elle lui couvre de sa main le bon œil, & lui demande s'il voit quelque chose; le benêt assure que non : son rival sort pendant ce temps-là. Marc-Antoine *le Grand*, Comédien du Roi, s'est servi de cette idée dans *l'Aveugle clairvoyant*, comédie en un acte, en vers, représentée en 1718.

amenées & filées avec vraisemblance ? Est-il naturel que le Prince ne sache pas où loge son maître de Physique, & que le sachant, il n'ait pas reconnu sa maison ? Est-il naturel qu'il ait été plusieurs fois en bonne fortune chez une femme, sans s'informer du nom & de la qualité de son époux ? *Moliere* a su mettre ordre à tous ces inconvéniens ; il a rendu sa fable vraisemblable, &, sur-tout, beaucoup plus piquante, en donnant un double nom au Seigneur *Arnolphe*, & en le faisant assez jaloux pour cacher sa maîtresse dans une maison éloignée de la sienne, de crainte que les gens qu'il est obligé de recevoir chez lui ne voient *Agnès*. Voilà *Moliere* au-dessus de *Straparole*. *La Fontaine* est un rival plus digne de lui : deux grands hommes sont faits pour lutter ensemble.

LE MAITRE EN DROIT, *Conte*.

. . . .
. . . .

Rome eut naguère un maître dans cet art
Qui du tien & du mien tire son origine,
Homme qui hors de là faisoit le goguenard ;
Tout passoit par son étamine :
Aux dépens du tiers & du quart
Il se divertissoit. Avint que le Légiste,
Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours
Longue liste,
Eut un Français moins propre à faire en Droit un cours
Qu'en Amours.
Le Docteur, un beau jour, le voyant sombre & triste,
Lui dit : Notre féal, vous voilà de relais ;
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Bartole.

Que ne vous pouſſez-vous ? Un Français être ainſi
Sans intrigue & ſans amourettes !
Vous avez des talens, nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci.
L'Etudiant reprit : je ſuis nouveau dans Rome ;
Et puis, hors les Beautés qui font plaiſir aux gens
Pour la ſomme,
Je ne vois pas que les galans
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maiſon eſt monaſtère :
Double porte, verroux, une matrone auſtère,
Un mari, des argus : qu'irai-je, à votre avis,
Chercher en de pareils logis ?
Prendre la lune aux dents ſeroit moins difficile.
Ha, ha, la lune aux dents, repartit le Docteur ?
Vous nous faites beaucoup d'honneur.

. . . .

Placez-vous dans l'Egliſe, auprès du bénitier.
Préſenter ſur le doigt aux Dames l'eau ſacrée,
C'eſt d'amourettes les prier.
Si l'air du ſuppliant à quelque Dame agrée,
Celle-là, ſachant ſon métier,
Vous enverra faire un meſſage.

. . . .

Les avis du Docteur furent bons. Le jeune homme
Se campe en une égliſe où venoit tous les jours
La fleur & l'élite de Rome,
Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours
d'Amours.

. . . .

Il offroit l'eau luſtrale. Un Ange, entre les autres,
En prit de bonne grace : alors l'Etudiant
Dit en ſon cœur, elle eſt des nôtres.
Il retourne au logis : vieille vient ; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies :
La Dame étoit des plus jolies ;
Le paſſe-temps fut des plus doux.

Il le conte au Docteur. Discrétion française
Est chose outre nature & d'un trop grand effort.
Dissimuler un tel transport,
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de son conseil le Docteur s'applaudit,
Rit en Jurisconsulte, & des maris se raille.
Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur ouaille !
Un berger en a cent : des hommes ne sauront
Garder la seule qu'ils auront !
Bien lui sembloit ce soin, chose un peu mal-aisée ;
Mais non pas impossible ; &, sans qu'il eût cent yeux,
Il défioit, graces aux Cieux,
Sa femme, encor que trop rusée.
A ce discours, ami Lecteur,
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,
Que l'Héroïne de ce Conte
Fût propre femme du Docteur ?
Elle l'étoit pourtant. . . . . . .
. . . .

C'est à *la Fontaine*, comme on vient de le voir, que *Moliere* doit l'humeur goguenarde de cet *Arnolphe* qui rit des malheurs arrivés aux maris, & qui se trouve ensuite au rang des infortunés. *Le Maître en Droit* est peut-être plus plaisant qu'*Arnolphe*, en ce qu'il dicte lui-même à son rival le moyen dont il doit se servir pour séduire les Romaines. D'un autre côté, *Moliere* a un trait impayable, & qu'il ne doit à personne. *Arnolphe* prête de l'argent à son rival pour l'aider à triompher de sa maîtresse. *Horace* le lui avoue ensuite d'une façon très-ingénieuse & très-piquante.

ACTE I. SCÈNE VI.

ARNOLPHE, HORACE.

ARNOLPHE, *après avoir lu une lettre qu'Horace lui a remise de la part de son pere.*

Il faut, pour des amis, des lettres moins civiles;
Et tous ces complimens sont choses inutiles.
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut....

ARNOLPHE.

Laissons ce style.
Hé bien, comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtimens,
Et j'en crois merveilleux les divertissemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise:
Mais pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter;
Car les femmes y sont faites à coqueter:
On trouve d'humeur douce & la brune & la blonde,
Et des maris aussi les plus bénins du monde:

C'est un plaisir de Prince ; &, des tours que je voi ;
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déja féru quelqu'une ?
Vous est-il point encore arrivé de fortune ?

. . . .

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure.

. . . .

Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise,
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour comme en guerre avance les conquêtes.

. . . .
. . . .

Voilà deux rivaux que *Moliere* laisse derrière lui. Vraisemblablement *Scarron* ne lui disputera pas la victoire. Nous allons voir ce que *Moliere* lui doit, & comment il en a fait usage.

LA PRÉCAUTION INUTILE,

Nouvelle, Tome I des dernières Œuvres de Scarron.

Un Gentilhomme de Grenade, qu'il plaît à *Scarron* de nommer *Don Pedre, parce qu'il ignore son vrai nom*, éprouve mille aventures que nous supprimerons, & qui lui donnent très-mauvaise opinion des femmes. Il prend cependant la résolution d'épouser une jeune innocente qu'il a fait élever dans un couvent. L'Au-

teur va nous dire s'il eut lieu de s'en féliciter ou de s'en repentir.

Toutes les personnes de condition de la ville assistèrent aux noces, & furent autant satisfaites de la beauté de Laure, qu'elles le furent peu de son esprit. La noce finit de bonne heure, & les nouveaux mariés demeurèrent seuls. Don Pedre fit coucher ses valets, & ayant fait retirer les servantes de sa femme après qu'elles l'eurent deshabillée, s'enferma avec elle dans sa chambre; & là Don Pedre, par un raffinement de prudence qui étoit la plus grande folie du monde, exécuta le plus capricieux dessein que pouvoit jamais former un homme qui avoit passé toute sa vie pour un homme d'esprit. Plus sot encore que sa femme, il voulut voir jusqu'où pouvoit aller sa simplicité. Il se mit dans une chaise, fit tenir sa femme debout, & lui dit ces paroles, ou d'autres encore plus impertinentes: « Vous êtes ma femme, » dont j'espère que j'aurai sujet de louer Dieu tant que nous » vivrons ensemble. Mettez-vous bien dans l'esprit ce que » je m'en vais vous dire, & l'observez exactement tant que » vous vivrez, de peur d'offenser Dieu, & de peur de me » déplaire ». A toutes ces paroles dorées, l'innocente Laure faisoit des révérences, à propos ou non, & regardoit son mari entre deux yeux, aussi timidement qu'un écolier nouveau fait un pédant impérieux.

Moliere fait mettre, comme *Scarron*, son héros dans un fauteuil, & lui donne un ton de pédant. Il place aussi devant lui l'héroïne, qui, se tenant debout, le regarde entre deux yeux, & fait la revérence, lorsqu'*Arnolphe* lui parle de l'honneur qu'il lui fait en l'épousant, & du courroux du ciel lorsqu'on trompe son mari. Enfin, l'on voit clairement que le discours de *Don Pedre* a fourni l'idée de celui d'*Arnolphe*. Nous ne le rapporterons point ici: il

est assez généralement connu. *Scarron* va continuer :

« Savez-vous, poursuivit Don Pedre, la vie que doivent » mener les personnes mariées? Je ne la sais pas, pour- » suivit Laure, faisant une révérence plus basse que toutes » les autres ; mais apprenez-le-moi, & je le retiendrai » comme mon *Ave Maria* ». Et puis autre révérence. Don Pedre étoit l'homme le plus satisfait du monde de trouver dans sa femme plus de simplicité qu'il n'en eût osé espérer. Il tira de l'armoire une paire d'armes fort riches & fort légères qui lui avoient autrefois servi en une magnifique réception que la ville avoit faite au Roi d'Espagne ; il en arma son idiote. Il lui couvrit la tête d'un petit morion doré, couvert de plumes, lui ceignit une épée, & lui ayant mis une lance à la main, lui dit « que la vie des femmes mariées qui vouloient être estimées vertueuses, étoit de veiller leurs maris pendant leur sommeil, armées de toutes pièces comme elle étoit ». Elle lui répondit par deux ou trois révérences ordinaires, qui ne finirent que lorsqu'il lui fit faire deux ou trois tours de chambre ; ce qu'elle fit par hasard de si bon air, sa beauté naturelle & son air de Pallas y contribuant beaucoup, que le trop fin Grenadin en demeura charmé. Il se coucha, & Laure demeura en faction jusqu'à cinq heures du matin. Le plus prudent & le plus avisé de tous les maris du monde, ou du moins se croyant tel, se leva, s'habilla, désarma sa femme, l'aida à se déshabiller ; & l'ayant fait coucher dans le lit qu'il venoit de quitter, en pleurant de joie d'avoir trouvé, à son avis, ce qu'il cherchoit, il lui ordonna de dormir bien tard ; & ayant recommandé à ses servantes de ne la point réveiller, il s'en alla à la Messe & à ses affaires.

Moliere fait dire par son héros à la belle *Agnès* que les femmes mariées ont des devoirs très-rigides ; mais nous devons lui savoir gré d'a-

voir substitué à l'exercice burlesque d'une femme armée de pied en cap, les prudentes leçons que nous allons lire.

ACTE III. SCÈNE II.

LES MAXIMES DU MARIAGE,

Ou *les Devoirs de la Femme mariée; avec son Exercice journalier.*

MAXIME I.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour lui.

MAXIME II.

Elle ne doit se parer
Qu'autant que peut desirer
Le mari qui la possède.
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté,
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

MAXIME III.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédiens qui font des teints fleuris:
A l'honneur tous les jours ce sont drogues mortelles,
Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

MAXIME IV.

Sous sa coëffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;

Car, pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

MAXIME V.

Hors ceux dont au mari la visite se rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune ame.
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent point Monsieur.

MAXIME VI.

Il faut des présens des hommes
Qu'elle se défende bien;
Car dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

MAXIME VII.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes.
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

MAXIME VIII.

Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits:
En bonne politique, on les doit interdire;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

MAXIME IX.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer,
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste:
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.

MAXIME X.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut pas qu'elle essaie.
Selon les prudens cerveaux,
Le mari, dans ces cadeaux,
Est toujours celui qui paie.

Je pense que les gens de goût n'hésiteront pas à prononcer entre les deux exercices.

La première nuit des noces se passa donc de la manière que je vous viens de dire, & le mari fut assez sot pour n'employer pas mieux la seconde. Le Ciel l'en punit; il arriva une affaire pour laquelle il fallut nécessairement qu'il prît la poste le jour même, & qu'il allât à la Cour. Il n'eut le temps que de changer d'habit, & de dire adieu à sa femme, lui ordonnant, sous peine d'offenser Dieu, & de lui déplaire, d'observer exactement, en son absence, la vie des personnes mariées. Ceux qui ont des affaires à la Cour ne peuvent savoir en combien de temps elles seront terminées. Don Pedre ne pensoit y être que cinq à six jours, il y fut cinq à six mois. Cependant l'imbécille Laure ne manquoit pas de passer les nuits armée de toutes pièces, & de passer les jours auprès d'un ouvrage qu'elle avoit appris à faire au couvent. Un gentilhomme de Cordoue vint en ce temps-là pour suivre un procès à Grenade: il n'étoit pas sot, & étoit bien fait. Il vit souvent Laure à son balcon, la trouva fort belle, passa & repassa souvent devant ses fenêtres, à la mode d'Espagne; & Laure le laissa passer & repasser sans savoir ce que cela vouloit dire, & sans même avoir envie de le savoir. Une bourgeoise, femme de médiocre condition, qui demeuroit vis-à-vis de la maison de Don Pedre, charitable de son naturel, & prenant grande part aux peines de son prochain, s'apperçut bientôt & de l'amour de l'étranger, & du peu de progrés qu'il faisoit auprès de sa belle voisine. Elle étoit femme d'intrigue, & sa prin-

cipale profeſſion étoit d'être conciliatrice des volontés; poſſédant éminemment toutes les conditions requiſes à celles qui s'en veulent acquitter, comme d'être perruquière, revendeuſe, diſtillatrice, d'avoir quantité de ſecrets pour l'embelliſſement du corps humain; & ſur-tout elle étoit un peu ſoupçonnée d'être ſorcière. Elle ſaluoit ſi exactement le gentilhomme de Cordoue toutes les fois qu'il paſſoit devant les fenêtres de Laure, qu'il crut que ce n'étoit pas ſans deſſein. Il l'accoſta tout d'un temps, fit connoiſſance & amitié avec elle; il lui découvrit ſon amour, & lui promit de faire pour le moins ſa fortune, ſi elle le ſervoit auprès de ſa voiſine. La vieille damnée ne perdit point de temps, ſe fit introduire par les ſottes ſervantes auprès de leur ſotte maîtreſſe, ſous prétexte de lui faire voir des hardes à vendre; loua ſa beauté, la plaignit d'être ſi-tôt ſéparée de ſon mari, &, auſſi-tôt qu'elle ſe vit ſeule avec elle, lui parla du beau gentilhomme qui paſſoit ſi ſouvent devant ſes fenêtres. Elle lui dit qu'il l'aimoit plus que la vie, & qu'il avoit une forte paſſion de la ſervir, ſi elle le trouvoit bon. « En vérité, je lui en ſuis fort obligée, répondit l'innocente Laure, & j'aurois ſon ſervice fort agréable; mais la maiſon eſt pleine de valets, & juſqu'à tant que quelqu'un d'eux s'en aille, je ne l'oſerois recevoir en l'abſence de mon mari: je lui en écrirai, ſi ce gentilhomme le ſouhaite, & je ne doute point que je n'en obtienne tout ce que je lui demanderai ». Il n'en falloit pas tant à la ruſée entremetteuſe pour lui faire reconnoître que Laure étoit la ſimplicité même. Elle lui fit donc entendre, le mieux qu'elle put, de quelle façon ce gentilhomme la vouloit ſervir; lui dit qu'il étoit auſſi riche que ſon mari, &, ſi elle en vouloit voir les preuves, qu'elle lui apporteroit, de ſa part, des pierreries de grand prix, & des hardes auſſi riches qu'elle les pourroit ſouhaiter. « Ha! Madame, lui dit Laure, j'ai tant de ce que vous dites, que je ne ſais où le mettre. Puiſque cela eſt ainſi, répondit l'ambaſſadrice de Satan, & que vous ne vous ſouciez pas qu'il vous régale, ſouffrez au moins qu'il vous viſite. Qu'il le faſſe, à la bonne heure, dit Laure, perſonne ne l'en empêche.

Voilà qui eſt fort bien, répondit la vieille ; mais il ſeroit encore mieux que vos valets & vos ſervantes n'en ſuſſent rien. Il eſt fort aiſé, répondit Laure, car mes ſervantes ne couchent point dans ma chambre, & je me mets au lit ſans leur aide & fort tard. Prenez cette clef qui ouvre toutes les portes de la maiſon, & ſur les onze heures du ſoir il pourra entrer par la porte du jardin où donne un petit eſcalier qui conduit à ma chambre ». La vieille lui prit les mains & les baiſa cent fois, lui diſant qu'elle alloit redonner la vie à ce pauvre gentilhomme qu'elle avoit laiſſé demi-mort. « Eh ! pourquoi, s'écria Laure toute effrayée ? C'eſt vous qui l'avez tué, lui dit alors la fauſſe vieille ». Laure devint pâle comme ſi on l'eût convaincue d'un meurtre, & alloit proteſter de ſon innocence, ſi la méchante femme, qui ne jugea pas à propos d'éprouver davantage ſon ignorance, ne ſe fût ſéparée d'elle, lui jettant les bras au cou, & l'aſſurant que le malade n'en mourroit pas.

Interrompons un inſtant *Scarron*, qui a déja beaucoup parlé, pour voir comment *Molière* a ſu tirer parti de la bêtiſe de *Laure*, des diſcours que lui tient la vieille ſorcière (1), même de l'aſſiduité de ſon galant à paſſer ſous ſes balcons.

ACTE II. SCÈNE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

. . . .
. . . .

ARNOLPHE.

Le monde, chère Agnès, eſt une étrange choſe.
Voyez la médiſance, & comme chacun cauſe !

(1) Cette Vieille eſt la *Macée* de *Regnier*.

Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Etoit en mon absence à la maison venu,
Que vous aviez souffert sa vue & ses harangues;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement.

AGNÈS.

Mon Dieu! ne gagez pas; vous perdriez, vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi! c'est la vérité qu'un homme....

AGNÈS,

Chose sûre,
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *bas.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité,
Me marque pour le moins son ingénuité.
(*Haut.*)
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui, mais quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi,
Et vous en auriez fait sans doute autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante & difficile à croire.
J'étois sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque j'ai vu passer, sous les arbres d'auprès,
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussi-tôt me salue.
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fais la révérence aussi de mon côté.

Soudain il me refait une autre révérence :
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;
Et lui d'une troisième aussi-tôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, & toujours de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle :
Et moi, qui tous ses tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois :
Tant que si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serois tenue,
Ne voulant point céder ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits long-temps vous maintenir !
Il ne vous a pas fait une belle personne,
Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
Et vous devez savoir que vous avez blessé
Un cœur qui de s'en plaindre est maintenant forcé ».

ARNOLPHE, *à part*.

Ah ! suppôt de satan ! exécrable damnée !

AGNÈS.

Moi ! j'ai blessé quelqu'un ? fis-je tout étonnée.
« Oui, dit-elle, blessé ; mais blessé tout de bon ;
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon ».
Hélas ! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause ?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?
« Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout le mal ».
Hé, mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde.
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ?

« Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
En un mot, il languit, le pauvre misérable ;
Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours ».
Mon Dieu, j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais, pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande ?
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir & vous entretenir.
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine ».
Hélas ! volontiers, dis-je ; &, puisqu'il est ainsi,
Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'ames !
Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS.

Voilà comme il me vit & reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance,
Moi, qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir ?

Ne nous amusons pas à louer présentement la façon dont *Moliere* a imité *Scarron* ; il suffit, dans cette occasion, de placer l'un à côté de l'autre.

La vieille alla trouver son impatient amoureux, & lui rendit compte de ce qu'elle avoit avancé, elle souriant d'un souris d'enfer, & lui sautant de joie. Il la récompensa en homme libéral, & attendit la nuit avec impatience. La nuit vint, il entra dans le jardin, & monta le plus doucement qu'il put jusqu'à la chambre de Laure, dans le temps

que

la ſtupide ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, armée de toutes pièces, & la lance dans la main, ſuivant les ſalutaires inſtructions de ſon extravagant mari. Il n'y avoit qu'une lumière en un endroit éloigné de la chambre, & la porte en étoit ouverte, ſans doute pour recevoir le galant de Cordoue. Mais lui, qui entrevit une perſonne armée, ne douta point qu'on ne le voulût attraper. Sa peur alors domina ſur ſon amour, tout violent qu'il étoit, & il s'enfuit plus vîte qu'il n'étoit venu, s'imaginant qu'il ne pouvoit aſſez tôt gagner la rue. Il alla chez ſa médiatrice, & lui fit part du danger qu'il avoit couru. Elle alla, toute ſcandaliſée, trouver Laure, qui lui demanda d'abord pourquoi le gentilhomme n'étoit pas venu, & s'il étoit malade. Il n'eſt pas malade, dit la veille, & il n'a pas manqué d'y venir; mais il trouva un homme armé dans votre chambre. Laure fit un long éclat de rire, & enſuite deux ou trois de pareille étendue, à quoi la vieille ne comprenoit rien. Enfin quand la grande envie qu'elle avoit de rire fut aſſez ſatisfaite, & lui laiſſa la liberté de parler, elle dit à la vieille qu'il falloit bien que ce gentilhomme n'eût jamais été marié, & que c'étoit elle qui ſe promenoit dans ſa chambre, toute armée. La vieille ne comprenoit rien à ce que lui diſoit Laure, & la crut long-temps tout-à-fait folle; mais à force de queſtions & de réponſes, elle apprit ce qu'elle n'eût jamais pu croire, tant de la ſimplicité d'une fille de quinze ans, qui devoit tout ſavoir à cet âge, que de l'extravagante précaution dont ſon mari ſe ſervoit pour s'aſſurer de l'honneur de ſa femme. Elle voulut laiſſer Laure dans ſon erreur, & au lieu de ſe montrer ſurpriſe de la nouveauté de la choſe autant qu'elle l'étoit, elle ſe mit à rire avec Laure de la frayeur qu'avoit eu le galant. La partie fut remiſe à la nuit ſuivante. La vieille raſſura le galant, & admira avec lui la ſottiſe du mari & de la femme. La nuit vint, il entra dans le jardin, monta le petit eſcalier, & trouva encore ſa Dame qui s'acquittoit de ſon devoir. Il l'embraſſa toute armée de fer qu'elle étoit, & elle le reçut comme ſi elle l'eût vu toute ſa vie. Enfin il lui demanda ce qu'elle vouloit faire de ces armes. Elle lui répondit en

riant, qu'elle ne pouvoit les quitter ni passer la nuit dans un autre équipage, & lui apprit, puisqu'il ne le savoit pas, que c'étoit faire un gros péché que d'y manquer. Le madré Cordouois eut toutes les peines du monde à la désabuser & à lui persuader qu'elle étoit trompée, & que la vie des personnes mariées étoit tout autre. Enfin il la fit condescendre à se désarmer, & à vouloir bien apprendre une autre façon d'exercer le mariage, plus commode & plus plaisante que celle que lui faisoit pratiquer son mari, que Laure lui avoua être de grande fatigue. Il ne fut pas paresseux à la désarmer; il aida aussi à la déshabiller. . . . .
Enfin elle reçut une lettre de son mari, qui lui apprit qu'il la revenoit trouver, & que ses affaires à la Cour étoient faites. Et celles du Cordouan l'étant aussi à Grenade, le drôle s'en retourna dans Cordoue sans prendre congé de Laure: & je crois que ce fut aussi sans la regretter, rien n'étant si fragile que l'amour que l'on a pour une sotte. Laure ne le trouva point à redire, & reçut son mari avec autant de joie, & aussi peu de ressentiment de la perte de son galant, que si elle ne l'eût jamais vu. Don Pedre & sa femme soupèrent ensemble avec grande satisfaction l'un de l'autre. L'heure du coucher arriva: Don Pedre se mit au lit selon sa coutume, & fut bien étonné de voir sa femme en chemise qui se vint coucher auprès de lui. Il lui demanda, tout troublé, pourquoi elle n'étoit point armée? Ha! vraiment, lui dit-elle, je sais bien une autre façon de passer la nuit avec son mari, que m'a enseigné un autre mari. Vous avez un autre mari, lui répliqua Don Pedre? Oui, lui dit-elle; mais si beau & si bien fait, que vous serez ravi de le voir: je ne sais pourtant quand nous le verrons, car depuis la dernière lettre que vous m'avez écrite, il n'est pas venu me voir. . . . .
Le malheureux Don Pedre feignit d'être malade; & se représentant qu'il avoit choisi une femme idiote, qui non-seulement l'avoit offensé en son honneur, mais encore qui ne croyoit pas s'en devoir cacher, il se ressouvint des bons avis de la Duchesse, détesta son erreur, & reconnut, mais trop tard, qu'une honnête femme sait garder les loix

de l'honneur, & que si, par fragilité, elle y manque, elle sait du moins cacher sa faute. . . . .

Avouons que *Moliere* a de grandes obligations au burlesque *Scarron*. Il lui doit, comme nous l'avons vu, la matrone & ses discours : il lui doit l'opposition sublime d'une fille simple avec un Jaloux qui se croit fort rusé : il lui doit la morale amenée naturellement par les malheurs que le héros éprouve en préférant une sotte à une femme d'esprit. Convenons aussi que nous devons de grands éloges à *Moliere* pour s'être servi de la matrone sans la mettre sur le théâtre. Les propos qu'elle a tenus à la jeune *Agnès* deviennent plaisants dans une bouche innocente ; ils seroient révoltants dans celle de la vieille sorcière. *Moliere* n'a-t-il pas bien fait encore d'abandonner à *Scarron* une hébétée, qui croit remplir les devoirs du mariage en se promenant dans sa chambre, l'armure sur le corps & la lance au poing, par l'ordre d'un extravagant, & qui, dans sa dégoûtante stupidité, prodigue des faveurs à un inconnu ? *Moliere*, dis-je, n'a-t-il pas bien fait de nous offrir à la place une jeune innocente qui, à travers la simplicité à laquelle son éducation l'a forcée, fait voir de l'esprit à mesure qu'elle est éclairée par le sentiment ? Enfin, les couleurs qui nous peignent le caractère de M. *de la Souche*, ne sont-elles pas plus vraies, plus naturelles que celles qui caractérisent les folies de *Don Pedre ?*

Il faut sur-tout remarquer que *Straparole*, *la Fontaine*, *Scarron*, ont pour héroïnes des femmes mariées, dont les passions sont con-

damnables, & que *Moliere*, ami des bienséances, intéresse les ames honnêtes à une passion pure & délicate.

Moliere a pris encore l'idée d'une petite scène dans une pièce italienne intitulée *Pantalon jaloux*. *Pantalon* veut interdire l'entrée de sa maison au *Docteur*. Il ordonne à ses domestiques de lui fermer la porte au nez quand il viendra, &, s'il résiste, de lui donner des coups de bâton. Ensuite, pour exercer ses gens à bien faire ce qu'il leur ordonne, il leur dit de supposer qu'il est le *Docteur*. Il se présente, prie qu'on le laisse entrer; on lui refuse : il prie encore; on lui donne des coups de bâton : il s'écrie que cela est bien, & s'en va fort content. Voyons la même scène transportée par *Moliere* sur le théâtre français. *Arnolphe* recommande à *Georgette* & à *Alain* de repousser *Horace* lorsqu'il viendra.

ACTE IV. SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

. . . .

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez-vous de vous rendre.

ALAIN.

Oh! vraiment.

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement : « Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de fecours foulage ma langueur ».

ALAIN.

Vous êtes un fot.

ARNOLPHE.

Bon !... « Georgette, ma mignonne,
Tu me parois fi douce & fi bonne perfonne !

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

Bon !... « Quel mal trouves-tu
Dans un deffein honnête & tout plein de vertu » ?

ALAIN.

Vous êtes un frippon.

ARNOLPHE.

Fort bien !... « Ma mort eft sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure ».

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien !
« Je ne fuis pas un homme à vouloir rien pour rien :
Je fais, quand on me fert, en garder la mémoire.
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

(Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent).

Ce n'eft de mes bienfaits qu'un foible échantillon.
Toute la courtoifie enfin dont je vous preffe,
C'eft que je puiffe voir votre belle maîtreffe.

GEORGETTE, *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela !

ALAIN.

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon !

GEORGETTE.

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon ! holà, c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien ; hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

Moliere a conservé tout le comique de la scène italienne, sans nous faire voir un maître qui, pour exercer ses gens à maltraiter un de ses anciens amis, s'avilit jusqu'à recevoir des coups de bâton de la main même de ses domestiques. Rien n'eût paru plus révoltant sur notre théâtre.

On dira peut-être qu'il est bien aisé de composer des pièces quand on a sous la main d'aussi bons matériaux. On pensera que *Moliere* n'a pas eu grand mérite à faire les changemens que

nous avons remarqués ; on jugera que tout homme à sa place auroit eu le même art. Je vais prouver le contraire par une comédie qui a paru un an avant celle de *Moliere*. Elle est bâtie sur le même fonds ; l'Auteur avoit les mêmes ressources. Voyons le parti qu'il en a tiré.

LA PRÉCAUTION INUTILE,

OU L'ECOLE DES COCUS,

en vers & en un acte, par Dorimon.

Le Capitan veut se marier ; le Docteur lui conseille de n'en rien faire, & lui peint les dangers qu'on court dans le mariage. Le Capitan croit les prévenir par les précautions qu'il a prises auprès de la sage Lucinde, qu'il n'a pas quittée d'un pas, ou qu'il a fait soigneusement observer. Lucinde vante elle-même sa vertu : elle est interrompue par une douleur subite qui l'oblige à se retirer, & l'on apprend aussi-tôt qu'elle vient de mettre au jour un enfant. Le Capitan, que cette aventure déconcerte, refuse la main de Philis, parce que la belle lui paroît d'une humeur trop folâtre. Le Docteur, persuadé au contraire que les meilleures précautions sont inutiles, épouse Philis, au hasard de ce qui pourra lui arriver. Enfin le Capitan se détermine en faveur de la niaise Cloris, avec laquelle il s'imagine que son honneur n'essuiera aucun accident fâcheux. Pour plus grande sûreté, il fait armer de pied en cap sa jeune épouse, & lui ordonne de rester ainsi pendant son absence. Cet équipage singulier excite la curiosité de Léandre ; il aborde Cloris.

SCÈNE IX.

. . . .

LÉANDRE.

Beauté, l'étonnement des hommes & des Dieux !
N'étoit-ce pas assez des armes de vos yeux ?
Pourquoi vous mettez-vous en ce fier équipage ?
Votre visage doux aime-t-il le carnage ?

CLORIS.

Monsieur, vous étonnant de l'état où je suis,
Ignorez-vous les loix de ce fâcheux pays ?
Les femmes de ce lieu sont en cet équipage,
Pour garder leur honneur dedans le mariage.

LÉANDRE.

Vraiment, dans ce pays on fait de rudes loix !
Dans le nôtre on agit d'un air bien plus courtois.
Ah ! si vous le saviez !....

CLORIS.

Je brûle de l'entendre.

LÉANDRE.

Venez avecque moi, je pourrai vous l'apprendre.

(*Ils sortent*).

SCÈNE DERNIÈRE.

Les précédents, CLORIS, LÉANDRE.

LÉANDRE.

Adieu, divin objet ;
Je vous baise les mains.

LE CAPITAN.

Traîtresse ! où sont vos armes ?

CLORIS.

Cet étranger courtois, civil & plein de charmes ;
Me les a fait quitter, & m'a dit, ébahi,

Que l'on n'exerçoit pas ces loix en son pays;
Que les femmes avoient, après le mariage,
Des armes à la main qui faisoient moins d'outrage;
Qu'elles avoient des loix plus douces qu'en ces lieux.
Aussi-tôt mon esprit s'est montré curieux:
J'ai brûlé du desir de les pouvoir apprendre,
Et lui-même a voulu me les faire comprendre.

LE CAPITAN, *au Docteur.*

Ah! vous me disiez bien qu'une sotte feroit
Son pauvre homme cocu, & l'en avertiroit.

(*A Cloris.*)

Je vous enfermerai désormais, ignorante.
Rentrez, rentrez ici, sotte, bête, innocente.

LE DOCTEUR.

Adieu, cher Capitan, adieu, consolez-vous.
Allez-vous-en chanter avecque les coucous.

PHILIS.

Allez dire aux maris des champs & de la ville
Que la précaution leur est chose inutile.

Trois pièces n'ont pu fournir à *Dorimon* qu'un acte: encore y a-t-il encadré tous les défauts de ses modèles. *Moliere*, au contraire, a étendu son sujet: les fautes ont disparu; les beautés ont été placées dans un jour favorable.



CHAPITRE IX.

LA PRINCESSE D'ELIDE, *Comédie-Ballet, en cinq actes & en vers, comparée pour le fond & les détails avec* el Desden col el desden, Dédain pour dédain, *Comédie Espagnole;* Ritrosia per ritrosia, Rebut pour rebut, *Comédie Italienne;* les Amours à la chasse, *Comédie de Coypel;* l'Heureux Stratagême, *Comédie de Marivaux; & la* Phèdre *de Racine.*

MOLIERE doit les plus grandes beautés de cette pièce au célèbre *Augustin Moreto*, Auteur Espagnol : j'aurai soin de faire connoître le génie du Poëte, & celui de sa nation.

Extrait de la Princesse d'Elide.

ACTE I.

Euriale, Prince d'Ithaque; *Aristomene*, Prince de Messene; *Théocle*, Prince de Pile, sont tous amoureux de la *Princesse d'Elide.* Elle dédaigne également leurs hommages, parce qu'elle n'aime qu'à combattre dans les forêts les loups & les lions. Les trois Princes ont préparé des courses & des fêtes magnifiques dans l'espoir de mériter la main de la Princesse; mais elle déclare à son pere que l'hymen lui déplaît. *Aristomene* & *Théocle* n'ont plus d'ardeur pour la course

dès que la *Princesse* n'en doit pas être le prix. *Euriale*, instruit du caractère de la *Princesse*, projette de vaincre ses dédains par des dédains affectés : il lui dit qu'ayant toute sa vie fait profession de ne rien aimer, il n'a aucune prétention, & que l'honneur du triomphe est le seul avantage qu'il desire. La *Princesse* piquée veut rabaisser l'orgueil d'*Euriale*, & projette de se trouver à la fête pour lui donner de l'amour. On lui peint le danger de l'entreprise; elle répond d'elle.

ACTE II.

Dans l'entr'acte, *Euriale* a remporté le prix de la course : *la Princesse* a dansé & chanté devant lui, pour toucher son cœur; elle voudroit être instruite des sentimens que le Prince a éprouvés. Elle lui demande pourquoi il fuit le beau sexe; il répond que c'est par insensibilité. Elle ajoute que telle personne pourroit l'aimer, qui le changeroit bientôt : le Prince assure que la liberté sera toujours son unique maîtresse. Alors *la Princesse*, encore plus piquée, lui dit qu'elle est devenue sensible pour le Prince de Messene. *Euriale* lui rend confidence pour confidence, feinte pour feinte : il est épris, dit-il, de la belle *Aglante*.

La Princesse prie *Aglante* de repousser les vœux d'*Euriale*. *Aglante* promet d'obéir, mais avec peine. *Aristomene* accourt pour remercier *la Princesse* de ses bontés pour lui; le Prince d'Ithaque vient de l'instruire de son bonheur : *la Princesse* le désabuse, & ordonne qu'on la laisse seule. Elle s'indigne de sa foiblesse, &

regardant l'amour comme un monstre, elle lui dit de se rendre visible, pour qu'elle puisse le combattre avec ses dards.

ACTE III.

Le Prince d'Ithaque découvre, par *Moron*, qu'il est aimé. Le Roi le remercie de sa feinte, & approuve son amour. *La Princesse*, qui survient, se jette aux pieds de son pere, & le prie de ne pas unir sa cousine avec un mortel qu'elle hait. Le Roi lui conseille d'avouer qu'elle aime; elle soutient le contraire. On lui dit que, pour empêcher le Prince d'épouser *Aglante*, elle n'a qu'à lui donner la main; elle y consent. *Aristomene* & *Théocle* font un autre choix, & s'unissent à *Cinthie* & à *Aglante*, parentes de la *Princesse d'Elide*.

EL DESDEN CON EL DESDEN;

DÉDAIN POUR DÉDAIN,

PREMIÈRE JOURNÉE ou ACTE I.

Don Carlos, Comte d'Urgele, a entendu vanter par la renommée, les charmes de Diana. Il vole dans sa Cour, & l'admire. Bientôt le mépris que la Princesse a pour l'amour enflamme le cœur du Prince. Il a, dit-il, puisé son feu dans la neige, expression vraiment espagnole. Il forme le dessein de réduire la cruelle, & d'obtenir la préférence sur Don Gaston, Comte de Foix, & le Prince de Béarn. Il prie son valet Polilla de l'aider dans son entreprise; celui-ci lui répond du succès. Il compare Diana à une figue sur le haut d'un figuier, & les trois Princes à des enfans qui veulent faire tomber la figue à coups de pierre. Il ajoute que la figue a beau résister quelque temps, qu'at-

tendrie par les coups de pierre des enfans, elle tombe enfin au profit de l'un d'eux. Les rivaux de Don Carlos arrivent en faisant part de leur passion au Comte de Barcelone, pere de Diana. Polilla dit assez plaisamment que les amans, semblables aux aveugles, chantent leurs amours dans les rues.

Le Prince de Béarn & Don Gaston peignent au Comte de Barcelone le chagrin que leur donne l'humeur dédaigneuse de la belle Diana. Le Comte de Barcelone voit avec autant de peine qu'eux l'indifférence de sa fille : il exhorte les amans à faire leurs efforts pour la vaincre. Polilla trouve un secret excellent pour que la Princesse ne fuie plus les deux Princes : il veut qu'on l'enferme dans une tour, qu'on la laisse quatre jours sans lui donner à manger, que le Prince de Béarn & Don Gaston passent ensuite devant elle, l'un avec six poulets & deux pains, l'autre avec un gigot; loin de les fuir, elle courra après eux. Le pere sort, en espérant que les Princes trouveront des secrets plus efficaces; il brûle de se voir des successeurs.

Gaston & le Prince de Béarn concertent entre eux le moyen de fléchir l'humeur altière de la Princesse. Leur honneur y est intéressé. Carlos leur dit qu'il veut bien les aider dans leur entreprise, quoiqu'il ne soit pas amoureux. Les rivaux sortent pour ordonner des fêtes.

Polilla demande à son maître pourquoi il a nié sa tendresse; Carlos lui répond que, pour vaincre la fierté de son inhumaine, il veut prendre une route opposée à celle des deux Princes.

Cintia, Laura & plusieurs Dames suivent la Princesse; elle est précédée par des musiciens qui chantent la fuite de Daphné devant Appollon. Diana marque le mépris qu'elle a pour l'amour, qui n'est qu'un enfant. Les musiciens finissent par un couplet dont voici le sens : *Il ne faut pas se fier à l'amour; il cache sa puissance sous la forme d'un petit enfant.*

Polilla paroît vêtu en Médecin. Il possède, dit-il, des remèdes excellens pour les amoureux : il amuse la Princesse par ses bouffonneries. Elle le retient auprès d'elle.

Le Comte de Barcelone vient avec les trois Princes,

Diana lui annonce qu'avant de se marier elle préféreroit de passer un cordon à son cou. Son pere ne veut pas la contraindre à prendre un époux; il la prie seulement de voir les fêtes préparées par les Princes. Il sort.

Don Gaston & le Prince de Béarn essaient de vaincre, par leurs raisonnemens, la haine que la Princesse a pour l'amour; mais c'est en vain. Ils fondent leur espoir sur leur constance. Ils se retirent.

Don Carlos, loin de combattre les sentimens de Diana, lui annonce qu'il pense comme elle; qu'il ne lui donne des fêtes que pour lui prouver son respect, & non la sincérité d'une passion qu'il n'a jamais sentie, qu'il ne sentira jamais, quand même le Ciel, pour le toucher, formeroit une Beauté chez qui toutes les grâces des autres seroient réunies. La Princesse sent un dépit secret; elle projette de mortifier l'orgueil du Prince, en le rangeant au nombre de ses soupirans. Les Dames de sa suite lui peignent le danger de cette entreprise : cependant elle feint de plaisanter avec le Prince, & lui annonce qu'elle veut le faire changer de sentiment. Don Carlos & Polilla se félicitent du succès de la feinte; ils en espèrent beaucoup.

ACTE II.

Polilla annonce à Don Carlos que la Princesse n'a pas fait la moindre attention aux fêtes de ses rivaux; il l'exhorte à piquer de plus en plus sa vanité. « Feignez, lui dit-il, dix jours, le onzième elle enragera, le douzième elle ira vous chercher, le treizième elle vous priera ». Son maître lui dit que si on lui fait quelque avance, il ne pourra s'empêcher de céder. « Fort bien, répond le valet; une jeune fille ne diroit pas mieux ». Il ajoute que l'usage est à Barcelone de donner des fêtes dans lesquelles on tire des rubans au sort; que le Cavalier qui a la couleur d'une Dame est obligé de lui dire des douceurs pendant toute la journée, & que la Dame est forcée d'y répondre. Je sais, lui dit-il, que la Princesse veut tirer parti de cette loterie amoureuse ».

Diana paroît avec Cintia & Laura; elle leur dit tout bas

de lui laiſſer la couleur qu'on a deſtinée au Prince. Le Médecin d'amour l'exhorte à donner à Carlos quelques menues faveurs en pilule. Elle agace en effet le Prince, lui demande ce qu'il feroit s'il étoit aimé d'une Princeſſe comme elle : il lui répond qu'il ne pourroit s'empêcher d'être ingrat : il parle de l'amour avec le dernier mépris. La Princeſſe, toujours plus piquée, fait commencer la fête.

Les muſiciens exhortent, par leurs chants, les Dames & les Cavaliers à tirer au ſort. Le Prince de Bearn amene un ruban verd. Cintia a la même couleur; elle lui donne une ceinture verte. On danſe, on chante. La même cérémonie ſe répète pour toutes les Dames de la Cour. Enfin Don Carlos tire un ruban incarnat : la Princeſſe lui fait voir que le ſien eſt incarnat auſſi, & lui donne une ceinture de la même couleur. On danſe, on défile deux à deux. Don Carlos & Diana, qui ferment la marche, reſtent ſur le théâtre.

Don Carlos déclare ſon amour ſi vivement, que la Princeſſe croit l'avoir vaincu ; elle eſt ſatisfaite, retire ſa main que le Prince tenoit, & le traite avec la plus grande fierté. Don Carlos lui dit que c'eſt à tort, puiſqu'il s'eſt efforcé de feindre que pour ſuivre les règles de la fête, il le lui prouve en prenant un prétexte pour ſe retirer.

La Princeſſe donneroit ſa couronne pour voir mourir le Prince d'amour. Elle projette de l'attendrir par les charmes de ſa voix : elle ordonne au Médecin de le conduire dans le jardin. Le Médecin lui conſeille de régaler le Prince d'une chanſon bien gaie, d'un *Requiem æternam*, par exemple. La Princeſſe part pour ſe rendre au jardin. Le faux Médecin lui dit *que c'eſt pour y jouer le rôle d'Eve, & cauſer la chûte d'un Adam.*

Carlos vient encore ſe féliciter de ſa ruſe avec ſon valet. On entend chanter derrière le théâtre.

La ſcène change & repréſente un jardin. La Princeſſe y eſt entourée de ſes Dames : elle chante. Polilla y conduit le Prince. Les ſons mélodieux de Diana vont juſqu'au fond de ſon cœur : il veut aller ſe jetter à ſes pieds; Polilla le menace *de le poignarder* s'il le fait, parce qu'il perdroit dans un moment tous ſes ſoins. La Princeſſe croit que Don Carlos

ne l'a pas vue, ne l'a pas entendue. Elle le fait avertir deux fois qu'elle est dans le jardin, que c'est elle qui chante : tout cela est inutile. Elle va enfin le joindre. Le Prince lui dit galamment que les Beautés du jardin l'avoient empêché de remarquer ses charmes. Il sort.

La Princesse est désespérée. Le Médecin d'amour augmente son dépit, en lui disant que Carlos, loin d'être touché de sa voix, a trouvé qu'elle chantoit comme un polisson d'école. Il lui conseille d'oublier l'ingrat; elle répond qu'elle est plus intéressée à le réduire. Elle sort. Polilla la suit, en disant tout bas *que la danse va bien.*

ACTE III.

Les trois Princes & Polilla entrent sur la scène. Le Comte de Béarn & Gaston proposent à Don Carlos un expédient pour réduire la fierté de la Princesse, qui est de cesser tous en même temps de lui rendre des soins, & de n'avoir des égards que pour les Dames de sa Cour. Carlos dit qu'il y consent d'autant plus volontiers, que, n'étant pas amoureux, la feinte ne lui coûtera rien. Ses rivaux sortent.

Polilla félicite son maître, que tout sert, jusqu'à la conduite de ses rivaux. Il le fait sortir en voyant Diana.

Diana entend chanter derrière le théâtre la beauté des Dames de sa Cour. Elle est indignée de ne pas entendre prononcer son nom. Elle se plaint à Polilla de Don Carlos, qui auroit dû, par simple politesse, lui rendre les soins qu'on rend aux autres femmes. Polilla l'excuse, en disant qu'il n'est pas amoureux.

Les Cavaliers & les Dames, précédés de la musique, défilent devant la Princesse, & se disent mille douceurs. Don Carlos est avec eux. Ils sortent tous en chantant, sans dire un mot à Diana. Polilla lui fait remarquer leur gaieté : *Ils ressemblent*, dit-il, *à des Prieurs qui sont avec des Abbesses.*

La Princesse ordonne à Polilla d'appeller Carlos. Il vient, en disant qu'il étoit à la suite de sa Dame. Diana frémit, lui demande le nom de cette Beauté. Carlos la rassure un

peu,

peu, en lui disant que sa Dame est la liberté. La Princesse lui avoue qu'elle a changé de sentiment, & que le bien de ses sujets va la déterminer à prendre un époux. Don Carlos triomphe. Diana le mortifie, en nommant le Prince de Béarn, & en lui en faisant un éloge pompeux. Don Carlos, désespéré, avoue à son tour qu'il est vaincu. Diana triomphe & demande le nom du vainqueur. Carlos nomme malignement Cintia. Il exalte sa beauté. La Princesse piquée répond qu'elle est surprise de le voir soupirer pour une femme qui ne le mérite pas. Carlos ajoute que le Prince de Béarn lui paroît aussi au-dessous de l'éloge qu'elle lui en a fait, mais que l'amour les aveugle tous deux apparemment. En feignant de peindre Cintia, il peint avec enthousiasme tous les charmes de la Princesse, dit qu'il en est si fort frappé, qu'il croit les voir, & sort pour féliciter le Prince de Béarn de son bonheur.

On remarque sans doute que cette scène doit être de la plus grande beauté.

Diana reste avec le prétendu Médecin, qui lui tâte le pouls, prétend qu'elle est amoureuse & jalouse. La Princesse le menace de le faire jetter par les fenêtres. Il sort.

La Princesse, seule, dit qu'elle sent le feu dans son cœur. Elle est surprise qu'un sein de marbre puisse brûler. Elle convient enfin qu'ayant voulu enflammer Carlos, elle mérite d'être enflammée, parce que les incendiaires sont punis par le feu.

Le Prince de Béarn accourt pour remercier Diana des bontés qu'elle a pour lui. Elle a beau vouloir s'en défendre, Don Carlos l'a informé de son bonheur. Il va l'annoncer au Roi, & le prier de lui être favorable.

La Princesse, seule, se plaint de son sort. Elle brûle; elle est embrâsée : la neige est changée en feu. Elle ne peut cacher plus long-temps son amour ; elle délibère si elle l'avouera.

Cintia vient se féliciter avec la Princesse du bonheur qu'elle a de plaire à Don Carlos, & lui demande son consen-

tement. Diana prie sa cousine de maltraiter le Prince. Cintia n'en veut rien faire. La Princesse éclate; passe de la prière aux menaces, des fureurs à l'expression de l'amour le plus tendre. Son cœur s'envole en pièces de son sein; il en sort des éclairs: elle arrachera le cœur à Don Carlos, & déchirera ensuite le sien pour détruire le portrait de l'ingrat. Elle déclame contre l'amour, qui est un enfant dans ses jeux, mais un Dieu dans sa vengance. Elle prie Cintia d'avoir pitié d'elle, & sort dans le plus grand trouble.

Don Carlos arrive. Cintia lui apprend que Diana a été vaincue par ses dédains, qu'elle le lui a avoué. Elle cède son amant à la Princesse.

Le Roi vient avec les Princes de Béarn & de Foix. Il est enchanté que le premier ait triomphé de sa fille, & dit que ce service vaut sa couronne.

La Princesse écoute à part. Son pere est enchanté de l'amour de Carlos pour Cintia; il va les unir. Don Carlos apperçoit la Princesse, dit au Roi qu'il aime Cintia en effet, mais qu'il ne veut rien conclure sans le consentement de Diana. Elle avance, fait consentir les trois Princes à suivre ses volontés, & donne sa main à celui qui a su vaincre ses dédains par le dédain même. Les autres Princes prennent parti dans la Cour. Le Roi leur donne sa bénédiction, & leur souhaite un bonheur éternel. *Amen* (1).

Cette pièce a de grandes beautés & de grands défauts. Le caractère de l héroïne est noble; les motifs & les moyens principaux sont puisés dans le sentiment: les passions y sont peintes d'une manière très-forte, & en même temps avec délicatesse; elles annoncent, dans l'Auteur, toutes

(1) Cet *amen* paroîtra plaisant à mes Lecteurs dans la bouche d'un interlocuteur de comédie. Mais que diroient-ils s'ils entendoient les dévots espagnols faire retentir leur théâtre de ces expressions: *Vive Dieu! Vive le Christ! Allez-vous-en avec Barabas! Vive le sacré Corps du Christ!*

les finesses de son art : les situations sont intéressantes : il y a des scènes où le cœur humain est parfaitement bien développé. *Moliere* les a presque toutes bien jugées, s'en est emparé, & les a traitées en grand homme : mais pourquoi n'a-t-il pas mis, sous les yeux du spectateur, le moment où la Princesse chante pour charmer son amant ? Une femme livrée au dépit par l'inutilité des armes qu'elle croit les plus propres à ranger un homme sous ses loix, la contrainte d'un amant qui est forcé de cacher les progrès que l'amour & les talens de sa maîtresse font sur son cœur, tout cela auroit-il paru à *Moliere* indigne d'attacher le spectateur ?

Je regrette encore cette fête qui oblige le Prince à faire des déclarations amoureuses à la Princesse, qui force sur-tout la Princesse à les écouter, à répondre favorablement. Quelle situation attachante ! quel beau moment pour l'amant, pour l'amante & pour le spectateur ! Je conçois qu'il étoit difficile de l'introduire avec bienséance sur notre théâtre : mais puisque le Poëte Français a transporté le spectateur dans le siècle des tournois, il pouvoit aisément, surtout dans une comédie-ballet, amener la fête avec quelques légers changemens, en la préparant avec adresse, en observant sur-tout de ne pas faire répéter quatre fois sur la scène la loterie des rubans.

J'aime mieux *Diana* préférant l'étude à l'amour, que la *Princesse d'Elide* fuyant l'amour pour suivre les ours dans les bois.

Quant aux défauts qui sont dans l'original espagnol, *Moliere* les a tous évités. Il est ridi-

cule, par exemple, qu'une Princesse, comme *Diana*, fasse confidence de son amour à un plat original, à un inconnu qui se présente sous le titre de *Médecin d'Amour*, & qu'elle le retienne tout de suite à son service. Dans *la Princesse d'Elide*, le Bouffon est à la Cour depuis long-temps.

Il est encore contre toutes les règles de la bienséance & de la vérité, que *Diana*, demandant la permission de choisir un époux entre les trois Princes, nomme celui qu'elle croit épris d'une autre femme : ne risquoit-elle pas d'essuyer le refus le plus outrageant ? Dans la pièce française, la Princesse est sûre, avant de se rendre, que celui qu'elle aime a pour elle les plus tendres sentimens. Il le lui apprend lui-même.

IPHITAS.

Mais afin d'empêcher que le Prince Euriale ne puisse jamais être à la Princesse Aglante, il faut que tu le prennes pour toi.

Moliere épargne à sa Princesse jusqu'à la honte de faire un aveu formel de sa défaite.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux ; donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, & m'épargnez un peu la confusion où je suis.

Les Italiens & leurs partisans prétendent que *Moliere* a pris l'idée de sa *Princesse d'Elide* dans une comédie italienne, intitulée : *Ritrosia per Ritrosia*, qui est imitée *del Desden con*

defden ; une légère efquiffe de l'ouvrage italien prouvera que notre Poëte a puifé dans la fource même.

RITROSIA PER RITROSIA;

REBUT POUR REBUT.

Pièce en cinq actes.

Lélio ne fait plus quel parti prendre pour toucher l'indifférente Flaminia. Scapin imagine de piquer la jaloufie de Flaminia. Il lui fait entendre, avec beaucoup d'adreffe & fous le fceau du fecret, que fon maître doit époufer Silvia. A l'inftant Flaminia paffe de l'indifférence à l'amour le plus violent; &, après avoir prié Scapin de détourner Lélio de ce mariage, & celui-ci ayant refufé de fe charger de cette commiffion, de crainte de déplaire à fon maître, elle prend fur elle de lui écrire & de lui envoyer fa lettre par Violette fa fuivante. A peine eft-elle entrée chez Lélio, que Scapin, qui l'a introduite, prie tout bas fon maître de lui donner quelques coups de bâton. Lélio ne comprend rien à cette demande; mais Scapin l'en inftruit, & Lélio lui dit, après l'avoir frappé en préfence de Violette : « Je t'apprendrai, maraud, à introduire chez moi » une fuivante de Flaminia, pour apporter une lettre de » fa part ». Violette eft fort étonnée de la manière dont on l'a reçue, & fait le récit de tout ce qui s'eft paffé à Flaminia, qui ne fait plus comment faire pour fléchir Lélio : elle découvre enfin à Scapin qu'elle aime fon maître. Scapin conduit Flaminia chez Lélio, où, après quelques reproches obligeants de part & d'autre, Lélio avoue fa tendreffe, & l'hymen achève de les réunir.

Après avoir rendu juftice à *Moliere* fur le difcernement & le goût avec lequel il choififfoit des fujets chez l'étranger, & les imitoit,

ne pourrions-nous pas desirer qu'il eût banni de sa *Princesse d'Elide* les bouffons de Cour, du moins les bouffons du genre de *Moron*, qui n'y sont plus de mode ? Je vais plus loin : ne pourrions-nous pas souhaiter qu'un Auteur adroit, en s'emparant des beautés de *Moliere* & de celles de *Moreto*, remaniât le même fond plus heureusement que *Coypel* & *Marivaux*, & qu'il le rendît tout-à-fait propre à nos mœurs ?

LES AMOURS A LA CHASSE,

par COYPEL.

Flaminia, fille de Pantalon, ne se plaît que dans les bois, n'aime que la chasse : l'amour n'a pu la soumettre ; les soins & la constance de Lélio n'ont pu toucher son cœur.

Une fête que cet amant a fait préparer, doit décider de son sort, s'il ne peut rendre sa maîtresse sensible ; il est résolu de partir, afin de se guérir par l'absence. Trivelin, son valet, profite de cette circonstance, & s'avise d'un stratagême propre à éprouver les véritables sentiments de Flaminia pour son maître : il feint qu'autrefois charmé d'une jeune personne qu'il a vue à Ferrare, & fatigué des rigueurs continuelles de Flaminia, Lélio va partir pour reprendre ses anciennes chaînes. Cet artifice produit un bon effet. Flaminia est outrée de dépit ; elle accable Lélio de reproches. Les chasseurs arrivent, Flaminia part pour la chasse, mais avec le trait dans le fond du cœur. Elle ordonne de sonner le départ, afin de dissiper son chagrin. Au lieu de sons vifs & guerriers, les cors n'en donnent que de tendres & de languissants ; elle ne sait à quoi attribuer ce changement ; & son embarras redouble, quand tout-à-coup elle voit l'amour sortir d'un buisson de rosiers, & s'avancer vers elle. Il lui fait de tendres reproches sur son in-

sensibilité passée, & lui apprend que c'est lui qui a fait naître dans son cœur le changement qu'elle a ressenti depuis peu : il ordonne en même temps à sa suite de célébrer sa victoire, & il se forme une lutte entre les Amours & les Chasseurs avec des guirlandes, & tous ensemble forment un ballet au son des cors & des violons. L'Amour prend la main de Lélio & la met dans celle de Flaminia. Les peres sont contents, les amants sont heureux; & l'Amour, glorieux de sa victoire, la fait célébrer par des chants & des danses qui terminent le divertissement de la pièce.

Marivaux a donné aussi une imitation de *la Princesse d'Elide*.

L'HEUREUX STRATAGÊME,

Comédie en cinq actes & en prose.

Un Chevalier Gascon est l'amant déclaré d'une Marquise. Dorante est sur le point de s'unir avec la Comtesse. Tout d'un coup il prend fantaisie à la Comtesse de laisser là son amant, pour enlever le Chevalier à son amie. Dorante est furieux : la Marquise lui conseille de feindre de l'amour pour elle. La Comtesse est la dupe de cette feinte : son amour-propre est indigné de voir qu'une conquête lui échappe; elle retourne à Doronte, & lui donne sa main.

Coypel, en imitant *la Princesse d'Elide*, n'en a pris que le fabuleux, & en a même ajouté. *Marivaux* n'a pas senti qu'il affoiblissoit son personnage principal, en substituant à la fierté de *la Princesse d'Elide* la foiblesse d'une femme légère, qu'on perd & qu'on ramène dans l'instant. Mais si *Marivaux* avoit conservé à sa *Marquise* le caractère de la première héroïne, il eût été obligé d'y mettre plus de sentiment que d'esprit.

Dans la première scène de *la Princesse d'Elide*, *Arbate*, Gouverneur d'*Euriale*, exhorte ce Prince à se livrer au penchant de l'amour.

ARBATE.

Moi, vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvemens
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments!
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme:
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage;
De la beauté d'une ame est un vrai témoignage;
Et qu'il est mal-aisé que, sans être amoureux,
Un jeune Prince soit & grand & généreux.
C'est une qualité que j'aime en un Monarque;
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un Prince à votre âge on peut tout présumer;
Dès qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans son esprit cent vertus après elle:
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance;
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance:
Mes regards observoient en vous des qualités
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez;
J'y découvrois un fond d'esprit & de lumière;
Je vous trouvois bien fait, l'air grand & l'ame fière;
Votre cœur, votre adresse éclatoient chaque jour:
Mais je m'inquiétois de ne point voir d'amour.
Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre ame à ses traits est sensible;
Je triomphe, & mon cœur, d'alégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un Prince accompli.

Dans *Racine*, *Théramène* donne à peu-près les mêmes conseils à *Hippolyte*.

Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer?
S'il a quelque douceur n'osez-vous l'essayer?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domtés?
Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Anthiope, à ses loix opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?
. . . .
. . . .

Théramene est aussi galant qu'*Arbate*. Tous les deux traitent l'amour avec la même faveur, tous les deux l'érigent en vertu, tous les deux conseillent à leurs élèves de se soumettre à son empire; tous les deux, enfin, remplissent bien l'intention de *Moliere* & de *Racine*, puisqu'ils flattent le penchant que Louis XIV avoit pour la galanterie.

CHAPITRE X.

LE MARIAGE FORCÉ, *Comédie-Ballet en un acte, en prose, comparée, pour le fond & les détails avec un canevas italien, intitulé:* Il Falso Bravo, le Faux Brave, *ou bien* il Punto d'honore, le Point d'honneur; *& avec deux scènes italiennes.*

LE Roi fit jouer le *Mariage forcé* au Louvre, & y dansa une entrée. *Riccoboni* dit que plusieurs jeux de théâtre de cette comédie sont

pris dans le théâtre italien : comment a-t-il pu ignorer que le fond même du sujet est imité d'un canevas apporté en France par ses Confreres ?

Extrait du Mariage forcé.

Sganarelle. a cinquante-trois ans ; il s'avise cependant d'être amoureux de *Dorimene*, jeune coquette. Il consulte *Géronimo*, pour savoir s'il doit l'épouser ; son ami lui conseille de n'en rien faire. Il demande encore conseil à *Pancrace*, Philosophe Aristotélicien ; celui-ci, tout échauffé d'une dispute qu'il vient d'avoir pour savoir s'il faut dire *la forme* ou *la matière d'un chapeau*, ne l'écoute pas d'abord, & l'impatiente ensuite en lui demandant en quelle langue il veut lui parler, & en ne lui donnant pas le temps de dire un mot. *Sganarelle* s'adresse ensuite à *Marphurius*, Docteur Pyrrhonien, qui, doutant de tout, ne le rassure pas beaucoup, puis à des Bohémiennes qui lui rient au nez. Enfin *Sganarelle* surprend *Dorimene* avec *Lycaste* son amant, à qui elle dit :

Je vous considère toujours de même ; & mon mariage ne doit point vous inquiéter. C'est un homme que je n'épouse point par amour, & sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi ; & vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, & qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise, & je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, & qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis ; & je n'aurai pas longuement à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve.

Sganarelle n'a plus besoin de consulter ni amis, ni Docteurs, ni Bohémiennes. Il va trouver *Alcantor*, pere de la Demoiselle, pour lui dire qu'il ne veut pas se marier. *Alcantor* lui répond que les volontés sont libres. Mais son fils *Alcidas* prie fort poliment *Sganarelle* de se couper la gorge avec lui, ou d'épouser sa sœur. *Sganarelle* ne veut faire ni l'un ni l'autre. *Alcidas* lui demande la permission de lui donner des coups de bâton, & la prend sans attendre sa réponse. Il lui propose encore une fois de se battre ou de se marier, & sur le refus qu'il en fait, il recommence à le frapper. *Sganarelle* aime mieux épouser *Dorimene* que de risquer sa vie.

Précis du Canevas Italien.

Arlequin fait le brave à toute outrance : rien ne peut lui résister. Il refuse d'épouser une fille à laquelle il a promis sa foi. On vient lui proposer de remplir sa parole ou de se battre ; il ne veut faire ni l'un ni l'autre : on lui donne des coups de bâton. On lui fait ensuite la même proposition ; il réfléchit que, s'il se bat, il risque d'être tué, & que le point d'honneur ne lui ordonne point de perdre sa vie. Il prend généreusement son parti à l'aspect du bâton ou des épées qu'on ne cesse de lui présenter, & il épouse.

L'histoire d'*Arlequin* est en gros celle de *Sganarelle*, avec la différence que le héros Français n'est pas un faux brave. Il avoue tout naturellement *qu'il n'a pas de gorge à couper ;* & je ne sais si, par cette raison même, les coups de bâton ne deviennent pas moins plaisans. En tout cas, si notre Auteur cède en cela

aux Italiens, nous allons le voir prendre sa revanche. *Sganarelle* veut consulter le Docteur *Pancrace*. Celui-ci l'impatiente en revenant sans cesse vers la cantonnade, pour soutenir *qu'il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas la forme.*

Dans un canevas très-ancien, *Arlequin* veut consulter, comme *Sganarelle*, un Docteur qui l'impatiente en se tournant souvent vers la cantonnade, pour apostropher un prétendu Savant avec lequel il vient d'avoir une dispute très-vive. Il étoit question de décider si *la matière* passe avant *la forme*. *Arlequin*, instruit du sujet de la querelle, en rit, & demande ensuite gravement au Docteur quel est son avis. Le Savant fait un grand raisonnement pour prouver que, de tout temps, *la matière* fut avant *la forme*. *Arlequin* lui donne un démenti, soutient que *la forme* a le pas avant *la matière*, & prétend le démontrer clairement par une aventure qui lui est arrivée.

J'avois besoin, dit-il, de souliers. J'entre chez un cordonnier, il m'en donne plusieurs à essayer; mais tous étoient si courts, que la moitié de mon pied n'y entroit point. J'étois comme ces petites maîtresses qui, pour paroître avec un pied en miniature, portent des mules qui couvrent seulement le bout des doigts. Je le fis remarquer au cordonnier, & je lui dis : Maître, ces souliers ne vont pas bien. — Monsieur, ils vont à merveille. — Comment! ils vont à merveille! ils sont étroits & courts. — Vous vous trompez, Monsieur, ils sont au contraire trop longs & trop larges; vous ne les aurez pas portés cinq à six mois, que vous verrez.... — Oui, mais en attendant ils me blessent. — Non, Monsieur, cela n'est pas possible. — Non, Monsieur, vous vous trompez. — *Sanguédimi*,

je sens bien que je souffre. — Non, Monsieur, vous ne souffrez pas... Lassé de l'opiniâtreté de cet homme, je lui dis : Maître Savate, vous êtes un impertinent, entendez-vous ; il me répondit que j'étois un sot : je lui répliquai qu'il étoit un coquin ; il me riposta que j'étois un fripon. Je ne lui parlai plus ; mais je lui donnai des coups de bâton, & je pris bravement la fuite. Il ne me suivit pas, mais il envoya après moi ; devinez. — Ses garçons ? — Non. — Ses chiens ? — Non, une forme. Cette forme alla plus vîte que moi, elle m'attrapa : *pousseté*, me voilà avec une tumeur à la tête. Peu à peu cette tumeur grossit, ensuite elle mûrit, ensuite elle creva, ensuite parut la matière ; mais ce ne fut que huit jours après le coup de forme. *Ergo*, vous voyez que la forme a le pas avant la matière ; que je suis un habile homme, & que vous n'êtes qu'un âne vous, M. le Docteur.

Le plaisant de cette scène est d'entendre *Arlequin* prendre alternativement le ton du Cordonnier & le sien dans la dispute dont il rend compte ; de le voir peindre la forme qui l'atteint, s'envelopper la tête d'un linge, & feindre des douleurs graduées : mais du moment qu'il est question de la matière, il ne peut que devenir fastidieux. Et supposé que *Moliere* eût pu ajouter encore quelques larcins à ceux qu'il a faits dans cette scène, nous devons lui savoir gré de ne l'avoir pas prise en entier.

Dans la scène de *Moliere*, *Pancrace* impatiente encore *Sganarelle* en voulant lui prouver, par raisons démonstratives & convaincantes & par argumens *in barbara*, qu'il n'est qu'une *pécore* de s'emporter contre le Docteur *Pancrace*, *homme de suffisance, de capacité ; homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales & politiques ; homme savant, savantissime*, per omnes modos & casus ; *homme qui possède la*

Fable, *Mythologie*, *Histoire*, *Grammaire*, &c. On ne peut pas dire que tout soit exactement copié de l'italien, puisque la scène italienne n'est pas écrite, & que chaque Docteur la remplit à sa fantaisie; mais le fond est le même pour la coupe & pour les lazzis. Lorsqu'*Arlequin* la joue sous le déguisement du *Docteur*, il ajoute ordinairement, pour se faire respecter: « Savez-vous » ce que c'est qu'un Docteur, & tout ce qu'un » homme a été obligé de faire avant d'être Docteur? Il faut qu'il sache lire & écrire; pour » lire & écrire, il faut connoître les lettres; » pour connoître les lettres, il faut aller à l'é- » cole; pour aller à l'école, il faut marcher; » pour marcher, il faut des jambes: pour avoir » des jambes & leur donner la force d'agir, il » faut manger; pour manger, il faut avoir une » bouche; pour avoir une bouche, il faut vivre; » pour vivre, il faut naître; pour naître, il faut » sortir du sein de sa mere; pour sortir du sein » de sa mere, il faut être engendré; pour être en- » gendré, il faut avoir un pere ». On lui ferme la bouche à plusieurs reprises, & on le chasse (1).

(1) Quand nous ne saurions pas que la scène de *Moliere* est imitée de l'italien, il nous l'auroit découvert lui-même par une singulière distraction. Au lieu de mettre dans les notes de sa pièce, *Sganarelle est impatienté par le Philosophe, il ferme avec sa main la bouche du Philosophe, il pousse le Philosophe dans sa maison*, &c. il a constamment écrit, *Sganarelle impatienté par le Docteur, ferme avec sa main la bouche du Docteur; il pousse le Docteur dans sa maison*, &c. Les *Docteurs* ne sont admis que dans les pièces italiennes. *Moliere* en composant sa scène avoit l'idée remplie de celle qu'il imitoit.

CHAPITRE XI.

DON JUAN OU LE FESTIN DE PIERRE, *Comédie en prose & en cinq actes, comparée pour le fond & les détails, avec une pièce espagnole, intitulée :* El Burlador de Sevilla y Combidado de Piedra, le Trompeur de Séville & le Convié de Pierre; *une pièce italienne imitée de la précédente, & quelques autres de* de *Villiers*, de *Dorimon*, de *Rosimon*, de *Corneille*, &c.

LA Troupe italienne avoit donné *le Convié de Pierre*, appellé par corruption *le Festin de Pierre*, & cette pièce informe avoit fait courir tout Paris. *De Villiers*, *Rosimon*, *Dorimon*, avoient traité le même sujet, quand *Moliere*, sollicité par ses camarades de mettre ce monstre dramatique sur son théâtre, y consentit avec peine. Sa complaisance fut punie par le peu de succès de sa pièce.

Extrait du Festin de Pierre, de Moliere.

ACTE I.

Sganarelle rape du tabac, en fait l'éloge, en donne à *Gusman*, & lui demande ce qu'il vient faire. *Gusman* lui répond qu'il est l'Ecuyer d'*Elvire*, jeune personne de qualité, séduite par

Don Juan au moment où elle alloit entrer dans un couvent. *Don Juan* a feint de l'épouser, & l'a délaissée : elle vient lui reprocher sa perfidie. *Sganarelle* prévoit qu'elle sera mal reçue : *Don Juan* le confirme dans cette opinion, en lui peignant les plaisirs d'un cœur volage, & en lui faisant part du dessein qu'il a formé depuis peu. Il vient de voir une jeune personne fiancée à un paysan qu'elle aime beaucoup : il est jaloux de leur bonheur ; il veut le troubler en enlevant la petite paysanne. *Elvire* paroît, lui reproche de l'avoir entraînée dans le précipice, & lui demande si elle a perdu son cœur pour toujours. *Don Juan* lui avoue qu'il la fuira sans cesse, afin de ne plus s'opposer à sa première vocation pour le cloître : *Elvire*, indignée, lui prédit une punition céleste. *Sganarelle* espère que son maître aura quelques remords ; *Don Juan* sort pour préparer l'enlèvement projetté.

ACTE II.

Pierrot raconte à *Charlotte* son accordée, qu'il a retiré de l'eau *Don Juan* & son valet. *Don Juan* n'a pu enlever la fiancée, parce qu'un coup de vent a renversé la barque dans laquelle il la poursuivoit ; mais en sortant de l'eau il a rencontré la jeune *Mathurine*, & l'a déja persuadée. Il voit *Charlotte*, la trouve aussi très-jolie, & lui promet de l'épouser. Il l'embrasse ; *Pierrot* se fâche. *Don Juan* le bat, & le récompense ainsi de lui avoir sauvé la vie. *Mathurine* arrive ; elle est fâchée de voir *Don Juan* avec *Charlotte*. Elles veulent le faire expliquer

pour

pour l'une ou pour l'autre; il promet tout bas à chacune de lui donner la préférence, & sort. Les petites filles sont très contentes. *Sganarelle* les arrête pour leur dire que son maître est un fourbe, & qu'il ne faut pas se fier à lui. *Don Juan* reparoît : *Sganarelle* le voit, & change bien vîte de langage. On avertit *Don Juan* que deux Cavaliers le cherchent pour lui faire un très-mauvais parti. Il veut obliger *Sganarelle* à se revêtir de ses habits; celui-ci n'en veut rien faire.

ACTE III.

Don Juan paroît en habit de campagne; *Sganarelle*, avec une robe de Médecin. Le maître voit de loin un homme attaqué par trois personnes; il vole à son secours, & sauve la vie à *Don Carlos*, frere d'*Elvire*, dont il n'est pas connu. Un instant après, *Don Alonse*, second frere d'*Elvire*, paroît, reconnoît *Don Juan* pour le séducteur de leur sœur, & veut fondre sur lui. *Don Carlos* l'arrête, en lui disant qu'il doit la vie à *Don Juan*; qu'il veut s'acquitter de cette obligation, & lui donner le temps de réparer l'affront dont il a couvert leur famille. *Don Juan* apperçoit le tombeau d'un Commandeur qu'il a tué, adresse quelques railleries à sa Statue, & ordonne à *Sganarelle* de l'inviter à dîner. La Statue baisse la tête : grande frayeur du valet; surprise du maître.

ACTE IV.

Sganarelle est toujors effrayé par le coup de tête de la Statue: *Don Juan* prétend qu'ils ont

été trompés par un faux jour. On lui annonce M. *Dimanche*, son marchand drapier, qui vient lui demander de l'argent; mais il l'accable de tant de politesses, il lui demande si à propos, dès qu'il veut ouvrir la bouche, si sa femme peut résister à la fatigue du ménage, si sa fille est toujours jolie, si son fils fait toujours bien du bruit avec son tambour, si son petit chien *Brusquet* mord toujours les gens aux jambes, que le benin créancier n'a ni le temps ni le courage de demander ce qui lui est dû. *Don Juan* n'évite pas aussi heureusement une vive réprimande que lui fait son pere, en le menaçant de devancer par son châtiment le courroux du ciel. Il fait des vœux pour la mort d'un pere si fâcheux, quand *Elvire* voilée, & vêtue de noir, vient lui annoncer une punition céleste s'il ne se corrige promptement. Il la trouve jolie sous son habit de pénitence, & lui propose de passer quelques jours avec lui. Elle sort indignée. *Don Juan* se met à table avec son valet. On frappe; la Statue paroît, s'assied, invite *Don Juan* pour le lendemain. *Don Juan* promet de se rendre à l'invitation avec *Sganarelle*; celui-ci, qui meurt de peur, jure de n'en rien faire.

ACTE V.

Don Juan feint de s'être converti: son pere en est enchanté. *Sganarelle* verse des larmes de joie. Son maître le détrompe bientôt, en lui dévoilant ses vrais sentimens. Il n'a pris le parti de l'hypocrisie que pour mieux se livrer à toutes sortes de vices. *Don Carlos* vient lui

demander si la résolution est prise, & s'il se détermine enfin à donner la main à sa sœur: *Don Juan* répond que le Ciel s'oppose à cette union, & qu'il ne pourroit faire son salut dans l'état du mariage. Le spectre d'une femme voilée paroît: *Don Juan* veut le faire parler. Le Temps, armé d'une faulx, lui succède. Enfin, la Statue vient sommer *Don Juan* de tenir sa parole. Le tonnerre tombe sur lui, un abîme s'ouvre, & il en sort des flammes.

Passons présentement à la comédie espagnole. Le Lecteur sera sans doute bien aise de voir une pièce que plusieurs Nations & tant d'Auteurs divers ont imitée. Elle est de *Tirso de Molina.*

EL BURLADOR DE SEVILLA Y COMBIDADO DE PIEDRA.

LE TROMPEUR DE SÉVILLE ET LE CONVIÉ DE PIERRE.

(La Scène est à Naples.)

Première Journée.

La Duchesse Isabelle a donné un rendez-vous dans son appartement au Duc Octave. Don Juan en est instruit, & va dans l'obscurité prendre la place de l'amant heureux. La Duchesse passe une partie de la nuit avec lui sans s'appercevoir de la tromperie : elle l'accompagne pour qu'il sorte sans courir aucun danger; elle s'apperçoit enfin qu'elle n'est point avec son cher Octave. Il est temps, comme on le voit. Elle appelle la garde.

Le Roi accourt au bruit. Il demande qui va là. Don Juan répond, en plaisantant, que c'est un homme avec une femme. Le Roi appelle ses soldats. Isabelle prend la fuite.

Don Pedre, Ambassadeur d'Espagne, vient à la tête de

quelques soldats. Le Roi lui ordonne d'arrêter l'homme & la femme qui profanent son palais. Il sort.

Don Juan se fait connoître à Don Pedre pour son neveu, lui avoue la tromperie qu'il a faite à la Duchesse Isabelle sous le nom d'Octave. Don Pedre lui conseille de sauter par le balcon, & d'aller à Milan ou en Sicile.

Le Roi revient, & demande où est le criminel. Don Pedre, après avoir fait une description de sa bravoure, dit qu'il a pris la fuite, mais qu'il l'a reconnu pour le Duc Octave. Il lui apprend ensuite que la coupable est Isabelle. Le Roi ordonne qu'on la conduise devant lui.

Isabelle paroît. Le Roi, toujours jaloux de l'honneur de son palais, lui reproche de l'avoir profané avec Octave. Isabelle veut excuser Octave; mais le Roi l'empêche de parler, ordonne qu'on la mette dans une tour, & charge Don Pedre d'aller arrêter Octave, afin qu'il répare l'honneur d'Isabelle en l'épousant. Tous sortent.

Le Duc Octave arrive avec son valet, qui lui demande où il va si matin: son maître lui déclare sa passion pour Isabelle, & lui dit qu'il se rend à un rendez-vous qu'elle lui a donné.

Un Domestique annonce au Duc que l'Ambassadeur d'Espagne le cherche pour le mettre en prison.

Don Pedre, suivi de ses gardes, reproche au Duc d'avoir séduit Isabelle en lui promettant de l'épouser, lui dit qu'Isabelle même l'accuse, que le Roi est furieux, & lui conseille de prendre la fuite par la porte du jardin.

Tisbéa, fille d'un pêcheur, paroît une ligne à la main, & se félicite de conserver son honneur & d'être insensible aux soupirs de ses amants. Elle entend des hommes qui se débattent contre les flots de la mer.

Don Juan & son valet Catalinon sont jettés sur le rivage. Le maître a perdu connoissance: le valet plus robuste, confie Don Juan à la jeune fille, & court vers quelques cabanes voisines, pour demander du secours.

Don Juan, en reprenant connoissance, se trouve entre les bras d'une jeune paysanne; il est ravi de l'aventure, projette de la séduire, & lui promet de l'épouser.

Catalinon conduit deux pêcheurs qui se font un plaisir d'emmener Don Juan chez eux pour le régaler.

On s'est apperçu que la scène a souvent changé, elle est présentement en Castille.

Le Roi de Castille s'entretient avec Gonzalo, lui demande des nouvelles de Lisbonne. Gonzalo emploie environ deux cents vers pour en faire une description : le Roi a la complaisance de la trouver très-courte, & en reconnoissance il lui promet de marier sa fille dona Anna avec Don Juan. Ils sortent.

Don Juan & son valet s'emparent de la scène. Catalinon reproche à son maître le dessein qu'il a de séduire Tisbéa, & de manquer aux loix de l'hospitalité. Don Juan s'explique sur l'exemple d'Enée avec Didon.

Tisbéa paroît. Don Juan emploie les sermens les plus forts pour lui persuader qu'il l'épousera. La jeune innocente se rend : ils se cachent dans un bosquet de roseaux.

Coridon, Anfriso & Bélisa conduisent des musiciens. Ils appellent Tisbéa pour la faire danser. En attendant son arrivée, ils chantent le Couplet suivant :

A pescar salio la niña
Tendiendo redes :
Y en lugar de peces,
Las almas prende.

« La jeune fille sort pour pêcher & tendre des filets : au » lieu de poissons, elle y prend les cœurs ».

Tisbéa accourt désespérée, en criant, au feu ! à l'eau ! Son ame brûle *d'amour & de chagrin* d'avoir été déshonorée par un homme, elle qui se moquoit tant des amans. Elle prie tous les pêcheurs de courir après le séducteur. Tisbéa crie encore derrière la coulisse, *au feu ! quoique, pour l'éteindre, elle répande assez d'eau par les yeux.*

Seconde Journée.

Le pere de Don Juan a reçu des lettres qui lui apprennent

l'affront fait par son fils à la Duchesse Isabelle. Le Roi indigné ne veut plus le marier à Dona Anna, fille de Gonzalo, & le bannit.

On annonce au Roi le Duc Octave : il paroît, & dit qu'il fuit de son pays, parce qu'une Dame l'a accusé d'un crime qu'il n'a pas commis. Le Roi se doute que la Dame en question est Isabelle : il promet au Duc de l'excuser auprès de son Prince, & lui offre la main de cette même Dona Anna, qu'il destinoit à Don Juan. Le Duc se félicite avec son valet de son bonheur.

Le Duc & Don Juan se reconnoissent. Ils s'applaudissent mutuellement de s'être retrouvés.

Le Marquis de la Mota, digne d'être un Marquis Français, joint Don Juan; dit du mal de plusieurs femmes dont il a été bien traité, les lui nomme, & finit par lui faire confidence de l'amour que Dona Anna ressent pour lui.

Don Juan ordonne à son valet de suivre le Marquis, pour voir apparemment où loge Diana Anna.

Une duegne a vu d'une fenêtre grillée Don Juan avec le Marquis; elle le croit son grand ami, lui jette une lettre à travers les barreaux, & le prie de la remettre au Marquis. Don Juan jure de le faire avec exactitude, & se promet tout bas de soutenir le titre qu'il a si bien mérité : *le trompeur de toutes les femmes.* Il lit la lettre, conçue en ces termes :

« Mon pere a promis ma main sans me consulter; je ne puis lui résister. Je ne sais si je survivrai au coup mortel qu'il m'a porté; mais si tu fais quelque cas de ma tendresse & de mes ordres, si ton amour fut vrai, tu peux me le prouver dans cette occasion. Je veux te faire voir combien je t'estime. Tu n'as qu'à venir ce soir à onze heures, tu trouveras ma porte ouverte : ton espérance ne sera pas trompée; &, en récompense de ton amour, tu jouiras le premier de mon honneur. Prends un manteau de couleur, il servira de signal à Léonorilla & aux duegnes. Mon amour t'abandonne le soin de tout. Adieu.

Catalinon annonce à Don Juan que le Marquis approche. Don Juan dit à son valet qu'une bonne fortune l'attend.

Celui-ci veut lui faire des réprimandes ; mais il est bientôt obligé de se taire.

Don Juan se garde bien de montrer au Marquis la lettre qu'il a reçue pour lui : il lui dit simplement qu'on l'a chargé de lui donner un rendez-vous pour onze heures à la porte de Dona Anna, & qu'on lui recommande de prendre un manteau de couleur. Le Marquis embrasse à plusieurs reprises le traître qui a résolu d'aller au rendez-vous avant lui, & d'agir avec Dona Anna comme avec Isabelle. Le Marquis sort pour changer de manteau.

Don Diego fait une mercuriale très-vive à son fils Don Juan, qui s'en moque. Don Diego irrité l'abandonne au courroux du Ciel, & se retire.

Don Juan tourne en ridicule les vieillards qui pleurent, qui grondent sans cesse, & se prépare à jouir bientôt de Dona Anna.

Le Marquis, accompagné de quelques musiciens, revient sur le théâtre. Il craint d'être dérangé par un brave qui fait sentinelle au bout de la rue ; il prie Don Juan d'aller reconnoître le terrein, & lui prête son manteau. On chante.

La scène change encore, & représente l'appartement de Dona Anna. Elle paroît aux prises avec Don Juan ; elle lui dit qu'il est un imposteur, qu'il n'est pas le Marquis. Don Juan lui jure le contraire.

Don Gonzalo entend les cris de sa fille : il paroît avec son épée nue. Dona Anna crie toujours, & demande si quelqu'un n'aura pas la bonté de tuer le meurtrier de son honneur. Le pere est furieux. Don Juan lui commande de le laisser sortir. Le vieillard lui répond qu'il ne passera que par la pointe de son épée. Don Juan se bat, lui donne un coup mortel, & prend la fuite.

Don Gonzalo blessé se débat entre les bras de la mort. Il expire, on l'emporte.

La scène change derechef. Le Marquis revient avec ses musiciens : il est surpris de ne pas voir Don Juan.

Don Juan accourt, remet au Marquis son manteau, & fuit.

Le Marquis ne fait à quoi attribuer la fuite de Don Juan. Il entend du bruit; il apperçoit quantité de flambeaux : il va voir ce que c'eſt.

Don Diego, pere de Don Juan, vient, ſuivi de la garde, & arrête le Marquis, que ſon manteau fait prendre pour le meurtrier de Gonzalo.

Le Roi paroît pour ordonner qu'on faſſe promptement le procès au Marquis, & qu'on lui coupe la tête.

Le théâtre eſt abandonné à une noce champêtre & à des bergers qui danſent & qui chantent.

Le valet de Don Juan ſe mêle parmi les gens de la noce.

Don Juan vient, voit la mariée, la trouve à ſon gré, s'aſſied auprès d'elle, la careſſe, & l'accompagne enſuite malgré le marié.

Troiſième Journée.

Le marié, qui ſe nomme Patricio, eſt très-jaloux de Don Juan. Il peint ſa jalouſie dans un monologue.

Don Juan appelle Patricio, lui dit en confidence qu'il connoît depuis long-temps Aminta ſon accordée, qu'il a ſouvent joui d'elle. Patricio ceſſe d'y prétendre.

Don Juan s'applaudit d'avoir alarmé Patricio, & rit de la ſottiſe des payſans, qui ſont délicats ſur l'honneur.

La ſcène repréſente apparemment la chambre de la mariée. Béliſa y dit à la belle Aminta que ſon mari viendra bientôt la joindre. Elle l'exhorte à ſe déshabiller. Aminta ſe plaint de ce que Don Juan donne de la jalouſie à ſon mari.

Don Juan, entre dans la chambre de la mariée, qui n'eſt pas peu ſurpriſe, & ſe fâche. Don Juan lui dit que ſon mari la mépriſe, & qu'il lui a permis de l'épouſer à ſa place. Aminta lui dit de jurer que s'il n'accomplit point ſa parole, il veut être maudit de Dieu. Don Juan ne ſe fait point prier; & veut, dit-il, être tué par un homme mort. Elle s'abandonne à lui, & ils ſortent.

La Ducheſſe Iſabelle ſuit le traître qui l'a déshonorée : elle a quitté Naples, & la voici ſur la ſcène.

Tisbéa, cette petite fille de pêcheur que Don Juan a

séduite, court après lui. Les deux infortunées se rencontrent, & se font mutuellement part d'une partie de leurs malheurs.

Catalinon apprend à son maître qu'Isabelle est dans le pays; mais il n'est occupé que d'Aminta. On voit le mausolée de Gonzalo: sa Statue est sur le tombeau. Don Juan l'invite à souper; elle accepte.

Le théâtre représente l'appartement de Don Juan: ses domestiques mettent le couvert.

Don Juan arrive. Il force Catalinon à se mettre à table. On frappe; un domestique va pour ouvrir la porte: il revient en fuyant. Catalinon se croit plus brave; il va à la porte, & se laisse tomber de frayeur. Don Juan met l'épée à la main, & s'avance vers la porte.

La Statue paroît & s'assied à table. Don Juan veut que Catalinon reprenne sa place. Il s'excuse, en disant qu'il ne mange point avec des gens d'un autre monde & des convives de pierre.

On fait à la Statue plusieurs questions sur l'autre monde. On lui demande si le pays est beau, si la Poésie y est en crédit. Elle répond à tout avec la tête. On la régale de quelques couplets. Elle invite Don Juan à souper dans sa chapelle, & se retire. Don Juan veut l'éclairer; elle lui répond qu'elle n'en a pas besoin, parce que son ame est en grace devant Dieu.

Don Juan avoue qu'il a peur; mais il promet d'être fidèle à la parole qu'il a donnée, afin qu'on parle de sa valeur.

Le Roi ordonne qu'on fasse sortir Isabelle du couvent où elle s'est retirée. Il veut la marier à Don Juan.

Le Duc vient demander au Roi la permission de se couper la gorge avec Don Juan; le Roi la lui refuse, & sort avec sa Cour.

Aminta court après Don Juan, qui a promis de l'épouser.

Don Juan va souper avec la Statue; il ordonne à Catalinon d'entrer dans l'Eglise & d'appeller: le valet n'en veut rien faire.

La Statue paroît avec deux lutins qui servent à table; on soupe; ensuite le mort embrasse Don Juan: il crie qu'il

brûle. Il demande un Prêtre, afin qu'il puisse se confesser & recevoir l'absolution : la Statue lui répond qu'il s'y prend trop tard. Don Juan tombe mort. Le tombeau, la chapelle, l'église, tout s'engloutit.

Le Roi reparoît avec sa Cour. Patricio lui demande justice contre Don Juan qui lui a ravi sa femme.

Tisbéa & Silvia demandent aussi raison de l'affront que Don Juan leur a fait en les déshonorant.

Aminta vient se joindre aux autres malheureuses trompées par Don Juan.

Le Marquis prouve qu'il est innocent de la mort de Gonzalo, & que Don Juan l'a tué.

Catalinon recourt & raconte au Roi tout ce que nous avons vu en action, c'est-à-dire, comment le scélérat Don Juan a plusieurs fois outragé la Statue, & comment elle s'est vengée. Il ajoute que Don Juan, avant de mourir, a confessé n'avoir pas eu le temps d'offenser Dona Anna. Le Marquis, charmé, l'épouse. Le Duc Octave prend Isabelle comme si elle étoit veuve de Don Juan. Le Roi loue le Ciel, qui a puni le criminel Don Juan. Il ordonne que le tombeau de Gonzalo soit transporté à Madrid dans l'Eglise de S. François.

(*Extrait de la Pièce Italienne.*)

AVANT-SCÈNE.

Isabelle, fille de Don Pedre, voit à la Cour le Duc Octave, en devient éprise, & lui inspire le goût le plus vif. Le Duc s'apperçoit de sa conquête, prie Isabelle de l'introduire chez elle pendant la nuit. Elle refuse quelque temps, & finit par lui accorder sa demande : mais le Duc ne profite pas de la permission ; c'est Don Juan, qui, à la faveur de l'obscurité, s'introduit dans l'appartement d'Isabelle sa cousine, passe quelque temps avec elle, & veut se retirer, quand Isabelle se doute qu'elle n'est point avec Octave. Elle s'attache au manteau de l'imposteur, qui l'entraîne sur le théâtre. C'est ici que l'action commence.

ACTE I.

Isabelle presse l'homme qu'elle tient de se faire connoître, il refuse. Isabelle, désespérée, crie. Don Pedre vient avec une bougie : sa fille prend la fuite. Don Juan éteint la lumière. Don Pedre étonné menace, & finit par prier son adversaire de se nommer. Don Juan lui avoue la faute que l'amour lui a fait commettre, & se fait connoître à lui pour son neveu. Don Pedre, au lieu de s'irriter de l'offense faite à sa fille, ne s'occupe que de son neveu ; & craignant qu'il ne soit arrêté, il lui conseille de sauter par le balcon, & de fuir dans un autre climat la colère du Roi, qu'il a méritée en déshonorant son palais. Arlequin cherche son maître : il paroît avec une lanterne de papier au bout d'un bâton, & une épée. Il dit, en admirant la longueur & la largeur de sa lame : « Si tous les couteaux n'étoient qu'un couteau, ah ! quel couteau ! si tous les arbres n'étoient qu'un arbre, ah ! quel arbre ! si tous les hommes n'étoient qu'un homme, ah ! quel homme ! si ce grand homme prenoit ce grand couteau, & qu'il en donnât un grand coup à ce grand arbre, & qu'il lui fît une fente, ah ! quelle fente ! » Don Juan arrive. Lazzis de peur d'Arlequin, qui laisse tomber sa lanterne : elle s'éteint. Don Juan met l'épée à la main : Arlequin tient la sienne droite, après s'être couché sur le dos. Don Juan le rencontre toujours, sans pouvoir atteindre son adversaire. Il reconnoît enfin son valet, lui raconte le tour galant qu'il vient de jouer à sa cousine. Ils partent ensemble pour la Castille. Pendant ce temps-là Don Pedre a comploté avec sa fille Isabelle de soutenir que le Duc Octave s'est réellement introduit dans son appartement. Ils vont ensemble porter plainte au Roi, qui charge Don Pedre d'arrêter l'audacieux. On voit le Duc tranquille dans sa chambre. Don Pedre arrive, lui annonce l'ordre du Roi, & lui conseille de fuir dans un autre climat, pour échapper au courroux du Monarque. Il lui promet de l'appaiser dans la suite.

ACTE II.

(La scène représente la mer ; elle paroît agitée par une tempête.)

Arlequin & Don Juan luttent contre les flots. La fille d'un pêcheur les voit, a pitié d'eux, leur donne du secours. Don Juan est à demi-mort ; Arlequin est moins fatigué, parce qu'il est entouré de vessies. Il en crève une en se laissant tomber sur le derrière : Bon ! dit-il, voilà le canon qui tire en signe de réjouissance. Il ajoute qu'il a bu assez d'eau, & demande du vin. Don Juan revient à lui ; il trouve la petite fille qui l'a secouru fort jolie ; il feint de vouloir la prendre pour sa femme, afin de lui prouver sa reconnoissance. Il quitte le théâtre avec elle. On voit clairement qu'il va jouir des droits du mari. Arlequin s'en doute ; il dit tout bas : Ah ! pauvre malheureuse, que je vous plains de vous laisser abuser par mon maître ! il est si libertin, que s'il va aux enfers, comme il faut le croire, il tentera, je crois, de séduire Proserpine. Don Juan revient, & veut partir : la petite fille veut être du voyage, & lui rappelle les sermens qu'il a faits. Don Juan lui dit qu'il lui a promis de la prendre pour sa femme, mais qu'il a voulu dire par-là qu'elle seroit au service de sa femme : il la quitte ; elle est au désespoir. Arlequin tâche de la consoler, en lui faisant voir la liste (1) des femmes que son maître a mises dans le même cas. La jeune innocente reste seule, se peint toute l'horreur de sa situation, & se jette dans la mer, en la priant de bien cacher sa honte.

ACTE III.

(La scène est en Castille.)

Le Duc Octave est déja très-bien auprès du Roi de

---

(1) La liste est une longue bande de papier roulé qu'*Arlequin* jette vers le parterre en retenant un bout. Quelques *Arlequins* ont risqué de dire en même temps au public : « Voyez, Messieurs, si vous ne trouverez pas le nom de quelques-unes de vos parentes ».

Castille, qui veut lui faire épouser Dona Anna, fille du Commandeur d'Oliola. Le Roi en parle lui-même au Commandeur. Don Juan est aussi arrivé en Castille avec Arlequin. Celui-ci reconnoît le Docteur Gouverneur du Duc, & lui fait de grands complimens. D'un autre côté, le Duc fait part de son bonheur à Don Juan, lui dit qu'il est sur le point d'épouser Dona Anna. Don Juan est jaloux de la félicité de son ami. Arlequin blâme cette jalousie, quand un Page de Dona Anna demande le Duc pour lui remettre une lettre : Don Juan se nomme effrontément le Duc Octave, prend la lettre, la lit, voit qu'on y donne un rendez-vous au Duc, projette d'en profiter, & s'introduit chez Dona Anna. On entend dans la maison un grand bruit. Don Juan fuit l'épée à la main : le Commandeur le poursuit : ils se battent ; le Commandeur tombe mort. Don Juan prend la fuite. Dona Anna arrive avec des flambeaux, jette les hauts cris. Deux domestiques emportent le mort : sa fille suit en pleurant.

ACTE IV.

Le Duc prie le Roi d'ordonner bien vîte les apprêts de son mariage. Dona Anna paroît en fondant en larmes : elle raconte le malheur qui lui est arrivé, demande vengeance, promet six mille écus à celui qui lui fera voir l'assassin mort, & dix mille à celui qui le prendra vivant. Arlequin a tout entendu : il est tenté de gagner les dix mille écus en accusant son maître. Celui-ci l'écoute, le saisit au collet, & veut le tuer. Arlequin lui soutient qu'il l'avoit vu, & ne parloit ainsi que pour plaisanter. Don Juan sort. Arlequin regrette les dix mille écus. Il rencontre Pantalon, & lui propose de gagner la moitié de la somme. « Comment cela, demande Pantalon » ? « La chose est simple, répond Arlequin. J'irai dire au Roi que vous avez tué le Commandeur, on me comptera les dix mille écus, & nous partagerons ». Le Docteur n'est pas tenté de gagner de l'argent à ce prix.

ACTE V.

On voit un mausolée. Don Juan reconnoît la Statue du

Commandeur : il oblige Arlequin de l'inviter à souper. Après bien des lazzis, Arlequin suit les ordres de son maître. La Statue baisse la tête. Arlequin a peur : il fait de grands raisonnemens sur l'ame : Don Juan lui répond des impiétés. Ils se retirent. Le Duc & le Docteur sont surpris qu'on n'ait pas encore découvert le meurtrier du Commandeur. La scène fait voir la salle à manger de Don Juan : plusieurs domestiques préparent le couvert & servent. Don Juan force Arlequin à se mettre à table : il obéit. Arrivée de la Statue. Elle invite à son tour Don Juan. Lazzis de peur d'Arlequin.

Le théâtre représente une place. On a découvert que Don Juan est le meurtrier du Commandeur. Le Roi donne des ordres pour qu'il soit arrêté mort ou vif. On vient demander justice au Roi contre Don Juan qui a séduit une bergère en lui promettant de l'épouser. Don Juan se prépare à fuir dans un autre pays, quand il apperçoit la Statue qui le prend par la main & s'engloutit avec lui. Arlequin lui souhaite bon voyage. La scène représente enfin les enfers, & l'on y voit danser les diables.

Nous avons dit que *Moliere* avoit traité ce sujet malgré lui : nous voilà donc les maîtres de critiquer hardiment le fond de sa pièce. Ses défauts nous serviront mieux que les beautés des autres : ils nous apprendront, lorsque nous voudrons nous emparer d'un sujet étranger, à méditer sur les traits les plus frappans de l'ouvrage, à voir de quelle nature ils sont, si on ne les affoiblira pas en les transplantant, même s'ils ne déplairont pas hors de leur pays natal. Il est très-naturel qu'une nation romanesque, superstitieuse, amoureuse du merveilleux, ait vu avec grand plaisir des filles simples subornées par un scélérat, des rendez-vous nocturnes, des combats, un mélange de religion & d'impiété, le spectacle d'une statue qui marche, & la punition miraculeuse d'un homme

odieux par ses crimes. Il est aussi peu surprenant que les mêmes choses aient charmé les Italiens, aussi romanesques, aussi superstitieux, aussi amoureux de merveilles que les Espagnols, mais plus bouffons; aussi ont-ils ajouté un ridicule de plus à l'ouvrage, qui est le mélange de la morale avec la bouffonnerie. Par la même raison, il est impossible qu'un sujet calqué, modelé sur des caractères tout-à-fait opposés au nôtre, puisse nous plaire. *Moliere* l'a si bien senti, qu'il n'a osé mettre qu'en récit, ou dans l'avant-scène, une infinité de choses que les Espagnols & les Italiens mettent hardiment sous les yeux du spectateur, qui sont réellement faites pour plaire, & qui nous paroîtroient encore plus monstreuses que le reste de la pièce. Rappellons-nous cet exemple lorsque nous voudrons prendre un sujet chez nos voisins.

Les Auteurs d'Italie & d'Espagne ne font pas déguiser *Don Juan* & son valet comme *Moliere*; mais il avoit pris cette idée de *de Villiers*, le premier Auteur Français qui ait traité le fameux sujet espagnol.

LE FESTIN DE PIERRE,

OU LE FILS CRIMINEL, *Tragi-Comédie.*

Amarille, fille de Don Pedre, promet à Don Philippe son amant de l'attendre le soir même à son balcon. Don Alvaros, pere de Don Juan, & Philippin valet de ce dernier, paroissent ensuite. Don Alvaros se plaint des désordres de son fils : il est interrompu par les mauvaises bouffonneries du valet. Don Juan arrive : il est fâché de rencontrer son pere, & d'être obligé d'écouter ses ennuyeuses

remontrances. Las de les entendre, il le lui dit. Le premier acte finit par les imprécations du bon-homme.

A l'ouverture du fecond acte, Don Juan enlève Amarille. Don Pedre venant à fon fecours eft bleffé par le raviffeur, qui fuit à l'approche des domeftiques. Don Philippe tâche de confoler Amarille. Ils prennent des mefures pour que Don Juan n'échappe point. Celui-ci, craignant d'être reconnu, troque d'habit avec Philippin. Le Prévôt & fes archers prennent le valet pour le maître, & s'enfuient : Philippin furpris s'écrie :

Où diable ai-je donc pris ce morceau de courage ?

Dans la première fcène du troifième acte, Don Juan force un pauvre pélerin à lui donner fes habits, & fous ce travestiffement il affaffine Don Philippe. Il fait naufrage. Il paroît touché de remords ; mais la vue de deux jolies payfannes les diffipe bien vîte. Il emmène ces jeunes perfonnes, dans le deffein de leur faire violence. Peu de temps après, Oriane, l'une d'elles, revient baignée de larmes : il n'eft pas difficile d'en deviner le fujet. Philippin effaie de la confoler, en lui difant qu'elle a force compagnes.

Don Juan voit un tombeau, reconnoît la Statue de Don Pedre, mort du coup d'épée qu'il lui a donné. Il ordonne à fon valet de la prier à dîner. La Statue accepte, fe rend à l'invitation, & file une fcène très-longue, en y débitant une ennuyeufe morale, Don Juan beaucoup d'impertinences, & Philippin de fades plaifanteries hors de faifon. L'Ombre invite les deux convives à venir fouper dans fon tombeau : Don Juan promet, s'amufe, en attendant, à prendre de force une jeune mariée ; enfuite il va voir l'Ombre, qui fait couvrir la table de crapauds, de ferpens. Cette piéce eft terminée par un coup de tonnerre qui met en poudre Don Juan.

En 1769 *Dorimon*, comédien de Mademoifelle, régala le public d'un nouveau *Feftin de Pierre*. Il imita fi bien *de Villiers*, qu'il l'a prefque copié

copié mot à mot. *Rosimon* donna immédiatement après, sur le théâtre du Marais, un autre *Festin de Pierre*, ou *l'Athée foudroyé*, & ne se fit pas non plus un scrupule de s'éloigner du naturel pour se livrer au merveilleux. Il est vrai qu'il étoit plus excusable que les autres poëtes, en ce que sa troupe brillant particulièrement par les décorations & les superbes ornements, il lui auroit nui s'il eût écarté de son ouvrage le surnaturel, toujours favorable au jeu des machines. Il expose lui-même cette raison dans sa préface.

Thomas Corneille n'a fait que très-peu de changements à la pièce de *Moliere ;* mais il les a faits en homme adroit, en homme qui connoît le goût du peuple, celui du grand monde, & qui sait prendre un milieu pour ménager les deux partis. Il a senti que le sujet *del Combidado de piedra* ne pouvoit pas absolument être dénué de merveilleux : il a senti en même temps qu'il seroit possible d'en retrancher une partie pour dégager & laisser ressortir les traits fins, délicats, les scènes vraiment comiques, que *Moliere* avoit fondus dans son ouvrage, & qui sont écrasés par les choses surnaturelles. Il a supprimé le spectre représentant une femme voilée, & le Temps armé d'une faulx.

Moliere déguise son valet en médecin, & ne tire point parti de ce déguisement. *Thomas Corneille* le fait servir à filer une petite intrigue entre une jeune fille que *Don Juan* veut séduire, & une tante que *Sganarelle* amuse pendant ce temps-là, en lui vantant ses secrets merveilleux pour toute sorte de maladies, & en lui donnant, comme une poudre très-rare, du tabac qu'il lui

ordonne de prendre dans un œuf frais. Par ce moyen, l'éloge du tabac, qu'on fait dans la première scène, devient moins étranger au drame; aussi voyons-nous que sa pièce survit à toutes les autres, & le mérite. Je regrette cependant une petite scène de *Moliere*, & je suis bien-surpris que *Corneille* ne s'en soit pas emparé.

ACTE V. SCÈNE VIII.

D'abord après la belle scène dans laquelle *Don Juan* déclare qu'il a feint de se convertir pour se livrer plus commodément à toutes sortes de vices, & pour usurper en même temps l'estime publique, *Don Carlos*, frère d'*Elvire*, le rencontre.

DON ÇARLOS.

Don Juan, je vous trouve à propos, & suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde, & que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour-moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur. Il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, & pour voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

DON JUAN, *d'un ton hypocrite.*

Hélas! je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la satisfaction que vous desirez; mais le Ciel s'y oppose directement: il a inspiré à mon ame le dessein de changer de vie, & je n'ai point d'autre pensée maintenant que de quitter entiérement tous les attachemens, de me dépouiller au plutôt de toutes sortes de vanités, & de corriger désormais, par une autre conduite, tous les déréglemens criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

DON CARLOS.

Ce dessein, Don Juan, ne choque pas ce que je dis; & la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le Ciel vous inspire.

DON JUAN.

Hélas! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris: elle a résolu sa retraite, & nous avons été touchés tous deux en même temps.

DON CARLOS.

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous ferez d'elle & de notre famille, & notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

DON JUAN.

Je vous assure que cela ne se peut. J'en avois, pour moi, toutes les envies du monde, & je me suis même encore aujourd'hui conseillé au Ciel pour cela; mais lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois pas songer à votre sœur, & qu'avec elle assurément je ne serois point mon salut.

DON CARLOS.

Croyez-vous, Don Juan, nous éblouir par ces belles excuses?

DON JUAN.

J'obéis à la voix du Ciel.

DON CARLOS.

Quoi! vous voulez que je me paie d'un semblable discours?

DON JUAN.

C'est le Ciel qui le veut ainsi.

DON CARLOS.

Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent pour la laisser ensuite.

DON JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la sorte.

DON CARLOS.

Nous souffrirons cette tache en notre famille?

DON JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

DON CARLOS.

Hé quoi! toujours le Ciel!

DON JUAN.

Le Ciel le souhaite comme cela.

DON CARLOS.

Il suffit, Don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, & le lieu ne le souffre pas; mais avant qu'il soit peu je saurai vous trouver.

DON JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur, & que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout-à-l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent. Mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui veux me battre, le Ciel m'en défend la pensée; &, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

Il me semble que cette scène, embellie des charmes de la versification comme toutes les autres, auroit pu figurer dans la pièce de *Corneille*. Je la trouve d'autant plus belle qu'elle peint bien le fond du caractère de *Don Juan*, qu'elle le rend encore plus odieux, qu'elle va merveilleusement au sujet, à l'intrigue, & qu'elle décèle dans l'Auteur une grande connoissance du cœur

humain : peut-être même annonce-t-elle le ſeul homme qui pouvoit faire *Tartufe*.

Il eſt très-ſingulier que *Moliere*, *Corneille*, la plus grande partie des Auteurs qui ont traité le ſujet dont il eſt queſtion, aient fait mettre le valet de *Don Juan* à table avec ſon maître, ſans adoucir l'invraiſemblance qu'il y a dans une pareille conduite. Ils n'avoient, pour corriger cette faute, qu'à imiter un canevas italien très-ancien. Voici la ſcène à-peu-près. Le théâtre repréſente la ſalle à manger. *Arlequin* ſoupire en voyant la table couverte d'une infinité de mets, il dit qu'il voudroit bien ſouper, parce qu'il a un rendez-vous avec une veuve très-jolie. *Don Juan* prend feu là-deſſus, eſt fort tenté de la jeune veuve, fait mettre ſon valet à table pour lui faire plus commodément des queſtions. *Arlequin* répond ſans perdre un coup de dent.

DON JUAN.

De quelle taille eſt cette jeune veuve ?

ARLEQUIN.

Courte.

DON JUAN.

Comment ſe nomme-t-elle ?

ARLEQUIN.

Anne.

DON JUAN.

A-t-elle pere & mere ?

ARLEQUIN.

Oui.

DON JUAN.

Tu dis qu'elle t'aime ?

ARLEQUIN.

Fort.

DON JUAN.

Combien a-t-elle d'années ?

ARLEQUIN.

Vingt.

DON JUAN.

En quel endroit la verrons-nous ?

ARLEQUIN, *en s'étouffant.*

Oh ! vous parlez trop aussi. Que diable ! on ne sait pas ce que l'on mange. L'endroit que vous me demandez là me feroit perdre six bouchées.

Don Juan lui demande des nouvelles de la *Signora Lizetta*, pour l'empêcher de manger en le faisant parler.

DON JUAN.

Comment se porte-t-elle ?

ARLEQUIN.

J'ai été chez elle & ne l'ai pas trouvée.

DON JUAN.

Tu mens.

ARLEQUIN.

Si cela n'est pas vrai, que ce morceau puisse m'étrangler !

DON JUAN.

Et la suivante ?

ARLEQUIN.

Elle étoit sortie aussi.

DON JUAN.

Cela est faux.

ARLEQUIN.

Si je vous en impose, que ce morceau me serve de poison.

DON JUAN.

Arrête, ne jure plus, j'aime mieux t'en croire sur ta parole.

Nous avons vu le sujet *du Festin de Pierre* arriver d'Italie tout monstrueux : nous l'avons vu passer successivement dans les mains de plusieurs personnes qui, pour attirer la foule, ont tâché d'ajouter à sa singularité : nous pourrions le voir repasser en Italie avec plus de défauts qu'il n'en avoit lorsqu'il en est parti. *M. Goldoni* a fait une comédie intitulée : *Il dissoluto* : le héros en est aussi scélérat que tous ceux dont nous venons de rapporter les exploits ; mais ses victimes ne sauroient inspirer le moindre intérêt. *Elisa* petite paysanne, que *Don Juan* séduit, s'étoit toujours fait un plaisir de tromper tous ses amants ; & *Dona Anna* devient tout-à-coup sensible à la feinte passion d'un monstre, qui, à la première entrevue, lui a mis le poignard sur la gorge, pour lui faire violence, & qui vient de tuer son pere. Le moyen de résister à de tels procédés.

Il Signor Abbate Chiari a fait représenter à Venise une comédie intitulée : *Le Vicende della Fortuna, les Vicissitudes de la Fortune*, dans laquelle est imitée la scène de M. *Dimanche*, du *Festin de Pierre* de *Moliere*.

Un Joueur perd tout son bien : il est persécuté par plusieurs créanciers. Pour les éviter, il fuit dans une autre ville, où il trouve un de ses freres qui vient de se marier richement, & qui le présente à sa femme. Comme

le Joueur est très-mal vêtu, la Dame le rebute. Il rejoue; gagne des sommes considérables, prend un équipage magnifique, va voir sa belle-sœur, qui veut pour lors lui donner un appartement chez elle : il refuse ses offres avec fierté.

C'est pendant sa première infortune qu'il appaise un marchand, en lui demandant des nouvelles de sa fille, de sa femme, de son fils & du petit chien.

CHAPITRE XII.

L'AMOUR MÉDECIN, *comédie-ballet en trois actes, en prose, comparée, pour le fond & les détails, avec* il Medico volante, le Médecin volant, *du Théâtre Italien;* le Médecin volant, *de Boursault;* le Pédant joué, *de Cyrano;* le Phormion, *de Térence;* la finta Ammalata, la feinte Malade, *de Goldoni.*

CETTE pièce fut représentée à Versailles, le 15 Septembre 1665. *Pierre de Sainte Marthe* avoit déjà donné, en 1618, une comédie qui portoit ce titre. Comme c'est tout ce qui nous en reste, nous ne pouvons savoir si *Moliere* lui est redevable de quelque chose; mais nous allons reconnoître dans l'*Amour Médecin*, des choses qui appartiennent aux Italiens, à *Boursault*, à *Cyrano*, à *Térence;* le tout élagué, étendu, ou corrigé avec discernement, & encadré avec goût.

Précis de l'Amour Médecin.

Lucinde eſt amoureuſe de *Clitandre :* elle eſt dans une langueur mortelle. *Sganarelle*, ſon pere, ſe doute bien que l'amour en eſt la ſeule cauſe; mais il feint de ne pas s'en appercevoir. Il en dit lui-même la raiſon.

Rien de plus impertinent & de plus ridicule que d'amaſſer du bien avec de grands travaux, & d'élever une fille avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, pour ſe dépouiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien. Non, je me moque de cet uſage, & je veux garder ma fille & mon bien pour moi.

Il eſt dans cette réſolution, quand *Liſette* lui annonce que ſa fille s'eſt trouvée mal. *Sganarelle* fait vîte appeller des Médecins pour les conſulter ſur la maladie de *Lucinde.* Après leur conſultation, il eſt plus embarraſſé qu'auparavant. *Clitandre* ſe déguiſe en Médecin. Il eſt introduit par l'officieuſe *Liſette* auprès de *Sganarelle*, & de la feinte malade. Le *Docteur* devine, dit-il, la cauſe de la maladie de *Lucinde.* Elle a grande envie d'être mariée. Il dit tout bas au pere qu'il va flatter ſa manie, en feignant de venir dans la maiſon pour l'épouſer. Le pere ſe prête à cette feinte, qui devient une réalité, parce que le *Médecin* & la malade s'évadent enſemble, & que *Sganarelle* ſigne un véritable contrat de mariage en croyant plaiſanter.

Dans *le Médecin volant* italien, *Arlequin* ſe déguiſe en Médecin pour ſervir les amours d'*Octave* & d'*Eularia* qui feint d'être malade. Dans *le Mé-*

decin volant de *Boursault*, pièce calquée sur l'italienne, un valet a recours au même déguisement pour favoriser la tendresse de son maître & s'introduire auprès de l'amante, qui a, comme *Eularia*, une maladie de commande. *Moliere* a donc emprunté de l'un des deux Auteurs la fausse maladie de *Lucinde* & le déguisement de *Clitandre* en Médecin; mais un amant déguisé nous intéresse bien plus que son valet.

Dans *il Medico volante*, *Arlequin* tâte le pouls de *Pantalon*.

ARLEQUIN.

Monsieur, vous me paroissez être très-mal.

PANTALON.

Vous vous trompez, Monsieur le Médecin; c'est ma fille qui est malade, & non pas moi.

ARLEQUIN.

N'avez-vous jamais lu la loi Scotia sur la puissance paternelle, qui dit: Tel est le pere, tels sont les enfans? Votre fille n'est-elle pas votre chair & votre sang?

PANTALON.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Hé bien, le sang de votre fille étant échauffé, altéré, le vôtre doit l'être aussi.

PANTALON.

Le raisonnement est spécieux: mais...

ARLEQUIN.

Mais, mais enfin, Seigneur Pantalon, votre fille est-elle légitime ou bâtarde? . . . .
. . . .

Dans *le Médecin volant* de *Bourſault*, ſcène IX, *Criſpin*, en habit de Docteur, prend le bras du pere de *Lucrece*.

CRISPIN.

Votre bras, que je tâte
Si pour vous il eſt vrai que la mort ait ſi hâte;
Donnez, dis-je... Tudieu, comme il bat votre pouls!
J'aurois bien de la peine à répondre de vous,
Et votre maladie eſt ſans doute mortelle;
Prenez-y garde.

FERNAND.

O Dieux! quelle triſte nouvelle!
Je ſuis donc bien malade, ô Monſieur?

CRISPIN.

Vous? pourquoi?

FERNAND.

Vous n'avez pris le bras à perſonne qu'à moi?

CRISPIN.

Et cela vous étonne! Une tendreſſe extrême
Rend la fille le pere, & le pere elle-même;
Et le ſang l'un de l'autre eſt ſi fort dépendant,
Que l'enfant met le pere dans un trouble évident.

Chez *Moliere*, *Clitandre*, déguiſé en Médecin, projette de paſſer pour un homme extraordinaire: il prend le bras de *Sganarelle*.

CLITANDRE.

Votre fille eſt bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoiſſez cela ici?

CLITANDRE.

Oui, par la ſympathie qu'il y a entre le pere & la fille.

Les connoiſſeurs verront facilement combien *Moliere* eſt plus ſimple, plus clair, plus naïf que ſes prédéceſſeurs, & ils le loueront d'avoir paſſé légérement ſur une plaiſanterie auſſi folle. D'ailleurs notre Poëte faiſant jouer le rôle de faux Médecin à un premier perſonnage, ne pouvoit mettre dans ſa bouche un verbiage ridicule, qui auroit ôté à l'idée tout ce qu'elle avoit de plaiſant.

La ſcène dans laquelle *Sganarelle* conſulte les Médecins ſur la maladie de ſa fille, eſt viſiblement imitée du *Phormion* de *Térence*. *Démiphon* y conſulte des Avocats; & voici leur ſcène:

DÉMIPHON.

Dans quels ſoins & dans quelles inquiétudes ne m'a pas plongé mon fils, en s'embarraſſant & en nous embarraſſant tous dans ce beau mariage! Encore ſi après cela il venoit à moi, afin qu'au moins je puiſſe ſavoir ce qu'il dit, & quelle eſt ſa réſolution! Géta, va voir s'il eſt revenu.

GÉTA.

J'y vais.

DÉMIPHON.

Vous voyez, Meſſieurs, en quel état eſt cette affaire. Que faut-il que je faſſe? Hégion, parlez.

HÉGION.

Moi! C'eſt à Cratinus à parler, ſi vous le trouvez bon.

DÉMIPHON.

Parlez donc, Cratinus.

CRATINUS.

Qui? moi?

DÉMIPHON.

Oui, vous.

CRATINUS.

Moi, je voudrois que vous fissiez ce qui vous sera le plus avantageux. Je suis persuadé qu'il est juste & raisonnable que votre fils soit relevé de tout ce qu'il a fait en votre absence, & vous l'obtiendrez : c'est mon avis.

DÉMIPHON.

A vous, Hégion.

HÉGION.

Moi, je crois fermement que Cratinus a dit ce qu'il a cru de meilleur ; mais le proverbe est vrai : autant de têtes, autant d'avis : chacun a ses sentimens & ses manières. Il ne me semble pas que ce qui a été une fois jugé selon les loix, puisse être changé ; & je soutiens même qu'il est honteux d'entreprendre un procès de cette nature.

DÉMIPHON.

Et vous, Criton ?

CRITON.

Moi, je suis d'avis de prendre plus de temps pour délibérer : c'est une affaire de grande conséquence.

HÉGION.

N'avez-vous plus besoin de nous ?

DEMIPHON.

Je vous suis fort obligé : me voilà beaucoup plus incertain que je n'étois.

Passons présentement à *Moliere*.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente : je vous prie de me dire vîte ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS, *à M. Desfonandres.*

Allons, Monsieur.

M. DESFONANDRES.

Non, Monsieur ; parlez, s'il vous plaît.

M. TOMÈS.

Vous vous moquez.

M. DESFONANDRES.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS.

Monsieur, si...

M. DESFONANDRES.

Monsieur....

SGANARELLE.

Hé ! de grace, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies, & songez que les choses pressent.

(Ils parlent tous quatre à la fois.)

M. TOMÈS.

La maladie de votre fille....

M. DESFONANDRES.

L'avis de tous ces Messieurs....

M. MACROTON.

A-près a-voir bien con-sul-té....

M. BAHIS.

Pour raisonner....

SGANARELLE.

Hé ! Messieurs, parlez l'un après l'autre, de grace !

M. TOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre

fille, & mon avis à moi, eſt que cela procède d'une grande chaleur de ſang; ainſi je conclus à la ſaigner le plutôt que vous pourrez.

M. DESFONANDRES.

Et moi je dis que ſa maladie eſt une pourriture d'humeur, cauſée par une trop grande réplétion; ainſi je conclus à lui donner l'émétique.

M. TOMÈS.

Je ſoutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRES.

Et moi, que la ſaignée la fera mourir.

M. TOMÈS.

C'eſt bien à vous de faire l'habile homme.

M. DESFONANDRES.

Oui, c'eſt à moi; & je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours paſſés.

M. DESFONANDRES.

Souvenez-vous de la Dame que vous avez envoyée en l'autre monde il y a trois jours.

M. TOMÈS, *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis. Si vous ne faites ſaigner tout-à-l'heure votre fille, c'eſt une perſonne morte. (*Il ſort.*)

M. DESFONANDRES.

Si vous la faites ſaigner, elle ne ſera pas en vie dans un quart d'heure. (*Il ſort.*)

Sganarelle, au déſeſpoir, s'écrie : *Me voilà*

justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant.

Ces deux scènes sont semblables ; mais, comme les hommes tiennent plus à la vie qu'à la perte ou au gain d'un procès, *Moliere* devient plus comique & plus moral que *Térence*, en peignant l'incertitude de ses Médecins sur une chose d'aussi grande importance que la santé. Le comique & le moral croissent avec l'importance de la matière. D'ailleurs, *Moliere* a considérablement embelli la scène par la façon dont il l'a encadrée. Il l'a placée entre deux autres qui ne peuvent qu'ajouter à son mérite. Dans la première, les Médecins, au lieu de consulter sur l'état de la malade, racontent les courses que leurs mules ont faites. Dans la dernière, un cinquième Médecin, indigné contre les quatre premiers, qui ont fini par se quereller, vient leur reprocher de ruiner leur art par leurs contestations, & de découvrir aux yeux du peuple toute la forfanterie & le charlatanisme dont les Savans se sont déja apperçus. La scène de *Moliere*, ainsi encadrée, a dû nécessairement mieux ressortir que celle du Poëte latin.

Le dénouement de cette pièce est tout-à-fait calqué sur celui du *Pédant joué*, de *Cyrano*. Ici un amant, déguisé sous l'habit de Médecin, dit à *Sganarelle* que sa fille ayant la manie de vouloir être mariée, il faut se prêter à sa folie ; qu'il va feindre de se marier avec elle, & que l'homme qui écrit ses remèdes, feindra d'écrire le contrat. *Sganarelle* approuve la plaisanterie, signe : le Médecin & la fille s'évadent : il demande où ils sont ; on lui répond qu'ils sont allés

allés achever le reste du mariage. Dans *Cyrano*, *Granger* pere est amoureux de la maîtresse de son fils ; par conséquent, il ne veut pas consentir à leur mariage : on lui persuade de jouer une comédie. *Corbineli*, fourbe, lui en dit le sujet en gros.

CORBINELI.

Je vous en cache la conduite, parce que si je vous l'expliquois à cette heure, vous auriez bien le plaisir maintenant de voir un beau démêlement, mais non pas celui d'être surpris. En vérité, je vous jure que lorsque vous verrez tantôt la péripétie d'une intrigue si bien démêlée, vous confesserez vous même que nous aurions été des idiots si nous l'avions découverte. Je veux toutefois vous en ébaucher un raccourci.

Donc, ce que je desire vous représenter est une véritable histoire, & vous le connoîtrez quand la scène se fermera. Nous la passons à Constantinople, quoiqu'elle se passe autrepart. « Vous verrez un homme du tiers état, riche de deux enfans, & de force quarts d'écus. Le fils restoit à pourvoir : il s'affectionne d'une Demoiselle de qualité, fort proche parente de son beau-frere : il l'aime, il est aimé ; mais son pere s'oppose à l'achevement mutuel de leurs desseins. Il entre en désespoir, sa maîtresse de même. Enfin les voilà près, en se tuant, de finir cette pièce : mais ce pere, dont le naturel est bon, n'a pas la cruauté de souffrir à ses yeux une si tragique aventure. Il prête son consentement aux volontés du Ciel, & fait les cérémonies du mariage, dont l'union secrète de ces deux cœurs avoit déja commencé le sacrement ».

Granger pere consent à jouer la pièce d'après l'exposition qu'on lui en a faite.

GRANGER le jeune, *à son pere.*

Monsieur, je viens vous conjurer d'avoir pitié de moi, &...

GENEVOTE.

Et moi vous témoigner l'envie que j'ai de vous faire bientôt grand-pere.

GRANGER.

Comment grand-pere ! Je veux bien tirer une propagation de petits individus ; mais j'en veux être cause prochaine, & non pas cause éloignée. . . . .

. . . .

CORBINELI.

A force de représenter une fable, la prenez-vous pour une vérité ? Ne voyez-vous pas que l'ordre de la pièce veut que vous donniez votre consentement ? Et toi, Paquier, sur-tout maintenant garde-toi bien de parler ; car il paroît ici un muet que tu représentes. Là donc, dépêchez-vous d'accorder votre fils à Mademoiselle : mariez-les.

GRANGER.

Comment marier ! C'est une comédie.

CORBINELI.

Hé bien ! ne savez-vous pas que la conclusion d'un Poëme comique est toujours un mariage ?

GRANGER.

Oui ; mais comment seroit-ce ici la fin ? il n'y a pas encore un acte de fait.

CORBINELI.

Nous avons uni tous les cinq en un, de peur de confusion : cela s'appelle une pièce à la Pollonoise.

GRANGER.

Ah ! bon comme cela ! je te permets de prendre Mademoiselle pour légitime épouse.

GENEVOTE.

Vous plaît-il de signer les articles ? Voilà le Notaire tout prêt.

GRANGER.

Sic, ita, sanè; très-volontiers. (*Il signe.*)

PAQUIER.

J'enrage d'être muet, car je l'avertirois.

(*Fin de la Comédie.*)

CORBINELI.

Tu peux parler maintenant, il n'y a plus de danger.

GRANGER.

Hé bien, Mademoiselle, que dites-vous de notre comédie ?

GENEVOTE.

Elle est belle : mais apprenez qu'elle est de celles qui durent autant que la vie. Nous vous en avons tantôt fait le récit comme d'une histoire arrivée ; mais elle devoit arriver. Au reste, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, car vous nous avez mariés vous-même, vous-même vous avez signé les articles du contrat.

Le dénouement de *Cyrano* & celui de *Moliere* sont les mêmes, à quelque petite chose près. Cependant celui du premier est mauvais, celui du second est excellent. Pourquoi cela ? Parce que *Granger*, qui connoît l'amour de son fils pour *Génevote*, doit nécessairement se douter du tour qu'on lui joue : il n'est pas dans la nature qu'il signe réellement, tandis qu'il pourroit se contenter de le feindre ; c'est tout ce qu'un acteur de comédie est obligé de faire : au lieu que *Sganarelle*, ne connoissant pas le faux Médecin pour l'amant de sa fille, ne doit pas se défier de lui : remarquons même qu'il ne signe réellement que lorsque *Lucinde* l'a pressé de signer.

SGANARELLE.

Allons, donnez-lui la plume pour ſigner. Allons, ſigne ſigne; va, va, je ſignerai tantôt, moi.

LUCINDE.

Non, non; je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE, *ſignant.*

Hé bien! tiens: es-tu contente?

Les beautés qui ſont dans *Moliere* ſont bien dans *Cyrano;* mais notre Poëte a ſu les mettre au creuſet, & les ſéparer d'avec l'alliage qui les dégradoit. M. *Goldoni* a fait une comédie intitulée : *La Finta Ammalata*, la Fauſſe Malade : l'héroïne eſt épriſe d'un homme qui eſt réellement Médecin, & c'eſt pour le voir qu'elle feint d'être malade. Son rôle eſt froid, monotone ; mais la pièce a des ſcènes excellentes. Celle, par exemple, où pluſieurs Médecins, un Apothicaire, un Chirurgien, un Galant, viennent offrir des ordonnances, des véſicatoires, des ſaignées, un flacon de ſel d'Angleterre : celle, ſur-tout, où le Docteur *Buona Teſta*, qui n'a pas une ſeule pratique, lit avec emphaſe ſon *Agenda*, pour voir s'il pourra donner un quart d'heure à *Pantalon* ; ces deux ſcènes ſont faites pour frapper ſur tous les théâtres.



CHAPITRE XIII.

Le Misanthrope, *Comédie en vers, en cinq actes, comparée, pour deux morceaux de détail seulement, avec quelques vers de* Lucrece, *& un Couplet Espagnol.*

Bien des personnes prétendent que *Moliere* doit le sujet de cette comédie aux Italiens; &, pour appuyer leur sentiment, elles citent une lettre manuscrite de M. *de Tralage*, qui se trouve à la Bibliotheque de *S. Victor*. La lettre est conçue en ces termes :

Lettre de M. de Tralage au sujet du Misanthrope.

« Le sieur Angelo, Docteur de l'ancienne Troupe italienne, m'a dit (c'est M. de Tralage qui parle) que Moliere, qui étoit de ses amis, l'ayant un jour rencontré dans le jardin du Palais Royal, après avoir parlé des nouvelles de théâtre & autres, le même sieur Angelo dit à Moliere qu'il avoit vu représenter en Italie, à Naples, une piece intitulée : *Le Misanthrope*, & que l'on devroit traiter ce sujet. Il le lui rapporta tout en entier, & même quelques endroits particuliers qui lui avoient paru remarquables, & entre autres ce caractère d'un homme de Cour fainéant, qui s'amuse à cracher dans un puits pour faire des ronds. Moliere l'écouta avec beaucoup d'attention : quinze jours après, le sieur Angelo fut surpris de voir dans l'affiche de la Troupe de Moliere la comédie *du Misanthrope* annoncée & promise; & trois semaines, ou tout au plus tard un mois après, on représenta cette piece. Je lui répondis là-dessus que j'avois

peine à croire qu'une aussi belle pièce que celle-là, en cinq actes, & dont les vers sont fort beaux, eût été faite en aussi peu de temps : il me répliqua que cela paroissoit incroyable; mais que tout ce qu'il venoit de me dire étoit très-véritable, n'ayant aucun intérêt de déguiser la vérité ».

Les MM. *Parfait*, qui rapportent cette lettre, ajoutent :

« Ce discours d'Angelo est si fort éloigné de la vraisemblance, que ce seroit abuser de la patience du Lecteur que d'en donner la réfutation : aussi nous ne l'avons employé que pour prévenir des personnes qui, trouvant ce passage dans le volume que nous venons de citer, pourroient l'altérer dans leur récit, & donner le change à un certain Public, toujours disposé à diminuer la gloire des grands Hommes ».

Les MM. *Parfait* auroient pu dire encore qu'il suffit d'avoir la moindre connoissance des théâtres de nos voisins & de leurs différens genres, pour voir que la pièce française, traitée & conduite comme elle est, ne peut ressembler en rien à une comédie italienne.

J'ai remarqué, dans le *Misanthrope*, quelques vers de détail pris dans *Lucrece*; je les citerai.

ACTE II. SCÈNE V.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leurs choix :
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable :
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable :

La maigre a de la taille & de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté :
La mal-propre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de Beauté négligée :
La géante paroît une Déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux :
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne :
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne :
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un Amant, dont l'amour est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

. . . .
. . . .

LUCRECE, *Livre IV.*

La passion aveugle les Amans, & leur montre des perfections qui n'existent pas. Un objet vieux & difforme captive leur cœur & fixe leur hommage : ils ont beau se railler les uns des autres, & conseiller à leurs amis d'appaiser Vénus qui les a affligés d'une passion avilissante, ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'un choix souvent plus honteux. Leur maîtresse est-elle noire ? c'est une brune piquante : sale & dégoûtante ? elle dédaigne la parure : louche ? c'est la rivale de Pallas : maigre & décharnée ? c'est la biche du Ménale : d'une taille trop petite ? c'est l'une des Grâces, l'élégance en personne : d'une grandeur démesurée ? elle est majestueuse, pleine de dignité : elle bégaie, elle articule mal ? c'est un aimable embarras : elle est muette & taciturne ? c'est la réserve de la pudeur : emportée, jalouse, babillarde ? c'est un feu toujours en mouvemenr : sur le point de mourir d'étisie ? c'est un tempérament délicat : exténuée par la toux ? c'est une beauté languissante : d'un embonpoint monstrueux ? c'est Cérès, l'auguste amante de Bacchus : enfin, un nez camus paroît le siège de la volupté; & des lèvres épaisses semblent appeller le baiser. Je ne finirois pas si je voulois rapporter toutes les illusions de ce genre.

Bien des personnes pensent que le Sonnet du *Courtisan bel esprit* est l'ouvrage d'un Auteur contemporain de *Moliere*. La façon dont il a traité *Cotin*, en mettant ses vers sur la scène, n'a pas peu contribué à donner du crédit à cette opinion; mais je la crois fausse, parce que j'ai trouvé dans *le Convié de Pierre* espagnol, un couplet de chanson qui offre précisément l'idée la plus recherchée du fameux Sonnet. En voici deux vers.

ACTE II. SCÈNE XIII.

LES MUSICIENS.

El que un ben gozar espera,
Quanto espera desespera.

Celui qui espère jouir d'un bien, désespère tout le temps qu'il espère.

Mon Lecteur ne reconnoît-il pas là

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Il est très-vraisemblable que *Moliere*, en lisant la pièce espagnole pour composer son *Festin de Pierre*, remarqua cette pointe, la compara aux jeux de mots à la mode, & la plaça dans le Sonnet où il les tourne si bien en ridicule.

Dans les *Courtisanes* de M. *Palissot*, l'héroïne peint malignement, comme la *Célimene du Misanthrope*, toutes les personnes de sa connoissance. Je laisse aux gens de goût le soin de comparer les divers portraits.

CHAPITRE XIV.

Le Médecin malgré lui, *comédie en trois actes, en prose, comparée pour le fond & les détails, avec* Atlichino Medico volante, Arlequin Médecin volant, *canevas italien;* le Medecin volant, *de Boursault; une histoire Russe; un vieux Conte intitulé:* Vilain Mire; *& le dénouement* de Zélinde, *comédie de de Visé.*

Une pièce italienne, jouée à l'in-promptu par les Comédiens Italiens, sous le titre d'*Arlequin Médecin volant*, parut si plaisante à nos Auteurs Français, que plusieurs s'empressèrent de la traduire, pour la donner sur différents théâtres. *Moliere* en composa d'abord une farce, qu'il représentoit dans la province. Il en plaça dans la suite quelques traits dans son *Médecin malgré lui.* L'opinion commune est que *Moliere* doit entièrement la pièce dont il est question au canevas italien ou au *Médecin volant* de *Boursault*, qui n'en est qu'une traduction presque littérale; mais il m'est aisé de prouver que s'il doit quelques idées à l'un ou à l'autre, il a pris le plus grand nombre & les plus essentielles ailleurs.

Extrait du Médecin malgré lui.

ACTE I.

Sganarelle eſt un bûcheron, qui mange & boit au cabaret tout ce qu'il gagne, & qui s'embarraſſe fort peu de ſa femme & de ſes enfants. *Martine*, ſon épouſe, veut lui reprocher ſon libertinage ; il la bat. Elle projette de ſe venger. *Valere* & *Lucas* viennent ſeconder ſes deſirs : ils cherchent un Médecin pour guérir *Lucinde*, fille de leur maître, qui eſt devenue muette. *Martine* ſaiſit l'occaſion propre à ſa vengeance, & leur dit qu'ils trouveront dans le bois un homme vêtu de telle & telle façon, qui a des ſecrets admirables pour ces ſortes de maladies ; elle les avertit en même temps qu'il eſt très-ſingulier, & qu'il faut bien ſouvent le faire convenir de ſon ſavoir à grands coups de bâton. Ils promettent de ne pas le ménager, vont le joindre, le ſaluent, lui donnent le titre de grand Médecin : il dit qu'il ne le fut jamais : on le frappe, il convient de tout ce qu'on veut, ſur-tout lorſqu'on lui promet qu'il gagnera de l'argent.

ACTE II.

Valere & *Lucas* vantent à M. *Géronte* le Médecin qu'ils aménent. *Sganarelle* veut recevoir *Géronte* au nombre des Docteurs, & lui donne des coups de bâton. Il eſt diſtrait par les charmes de *Jacqueline*, nourrice dans la maiſon, *& voudroit bien être le poupon fortuné qui tette le lait de ſes bonnes graces.* On amène la

malade. *Sganarelle*, voyant qu'elle ne parle pas, devine qu'elle est muette, parce qu'elle a perdu la parole, & ordonne qu'on lui fasse prendre du pain trempé dans du vin. Ce qui fait parler les perroquets, doit, selon lui, faire aussi parler *Lucinde.* Tout le monde se récrie sur un si prodigieux savoir. *Géronte* veut donner de l'argent au Médecin, il feint de le refuser, & tend la main par derriere pour le recevoir. *Léandre* prie *Sganarelle* de servir ses amours auprès de *Lucinde* : *Sganarelle* fait grand tapage, & s'appaise lorsque *Léandre* lui fait voir sa bourse. Il apprend enfin que la maladie de *Lucinde* n'est que feinte; & il s'engage pour lors à la guérir.

ACTE III.

Léandre est déguisé en apothicaire. *Sganarelle* le présente à *Géronte*, en lui disant que sa fille en a besoin. Le *Médecin* ordonne aux faux apothicaire de tâter le pouls à la malade, & de lui faire prendre *un grain de fuite purgative.* Il amuse le pere pendant ce temps-là; mais *Lucas* avertit son maître que sa fille s'enfuit avec *Léandre* déguisé en apothicaire, & que le *Médecin* a conduit toute l'intrigue. *Géronte* veut faire pendre le docteur, qui gémit sur son malheur. *Martine* vient le consoler, & ne veut le quitter que lorsqu'il sera pendu. Heureusement pour lui *Léandre* ramène *Lucinde.* Il vient d'apprendre que son oncle est mort, qu'il est son héritier. *Géronte* l'accepte pour gendre : *Sganarelle* pardonne à sa femme les coups de bâton qu'il a reçus, en faveur de la dignité où elle l'a élevé.

Extrait du Médecin volant italien.

Octave pardonne à Arlequin toutes ses impertinences, à condition qu'il s'introduira, sous l'habit de Médecin, auprès d'Eularia, qui feint d'être malade, & qu'il servira leurs amours. Arlequin y consent, prend tout l'attirail d'un Docteur, entre chez Pantalon, suivi d'Octave qu'il dit être son élève; & pour mieux affecter le langage d'un Médecin, il s'informe si les matières de la malade sont dures ou liquides : il demande à voir de son urine. Pantalon lui offre de l'argent; il dit qu'il n'en veut pas, & tend la main par derrière. Pendant ce temps-là Octave enlève Eularia. On veut faire pendre Arlequin; mais Pantalon donne son consentement au ravisseur de sa fille, & tout s'accommode.

Dans la scène qui donne le titre à la pièce, *Arlequin*, en sautant par une fenêtre, trouve le moyen de paroître aux yeux de *Pantalon*, tantôt sous l'habit de Médecin, tantôt sous le sien. Nous aurons besoin de la citer ailleurs; faisons voir présentement que *Boursault* a copié jusqu'aux défauts du canevas italien.

Extrait du Médecin volant, de Boursault, *comédie en un acte & en vers, représentée sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, en* 1661.

Lucrece est aimée de Cléon, & n'est pas ingrate. Elle feint d'être malade. Fernand, pere de Lucrece, envoie chercher un Médecin. Le valet de Cléon se présente sous l'habit d'un Docteur : il demande à voir l'urine de la malade, la boit, en demande encore, & fait une scène fort dégoûtante.

Il amuse ensuite Fernand, en paroissant tantôt en Mé-

decin, tantôt en valet. Il faute par une fenêtre, comme dans la pièce italienne, pour jouer ces deux perfonnages. Pendant ce temps Cléon enlève Lucrece. Fernand découvre la fourberie de Scapin, & tout fe termine par le mariage des deux Amans, & par celui de Life avec Crifpin, qui dit ces quatre vers :

Sans affecter compliment ni furprife,
Vous le fait de Lucrece, & moi le fait de Life,
Confondant tout enfemble & nos biens & les leurs,
Faifons des Médecins ou volants ou voleurs.

Il eft aifé de voir que *Moliere* a pris de l'Auteur Italien la feinte maladie de l'héroïne, le déguifement de l'amoureux, les queftions fur les matières de la malade : il lui doit auffi le lazzi de tendre la main derrière le dos pour recevoir de l'argent, & l'enlévement de la fauffe malade; mais la vengeance de la femme, & l'idée fi fingulière de faire un Médecin à grands coups de bâton, font puifées dans une hiftoire connue en Ruffie vingt ans avant que *Moliere* fît un *Médecin malgré lui.*

Une femme voulant fe venger de fon mari qui l'avoit battue, fut déclarer à un ancien Czar (1) que fon époux avoit un remède infaillible pour la goutte : on le fit venir. Cet homme, étonné, eut beau protefter qu'on le prenoit pour un autre, on le fit convenir, à coups de fouet, qu'il avoit un fecret merveilleux. Il ordonna le premier remède qu'il imagina; il réuffit, & fut encore fouetté pour avoir refufé d'employer d'abord tout fon favoir.

Si *Moliere* n'a pas entendu raconter cette

---

(1) *Olearius*, qui cite ce fait, le place fous le règne de *Boris Godunow.* Plufieurs autres Ecrivains le mettent fous celui d'*Alexis.*

histoire, il doit sans doute avoir lu dans un manuscrit du troisième siècle, un vieux conte intitulé *Vilain Mire* (1), qui signifie en vieux langage, *Médecin de campagne.* Le voici :

Un riche laboureur épousa la fille d'un gentilhomme. Craignant ensuite que, tandis qu'il sera à la charrue, sa femme, qui n'est point accoutumée au travail, ne s'amuse avec des Amans, il imagine un expédient singulier pour l'assurer de sa fidélité, c'est de la bien battre le matin en se levant, afin que, pleurant le reste du jour, elle ne trouve personne qui ose, dans son affliction, lui parler d'amour, & la détourner de son devoir. Le soir, en revenant des champs, il lui demandera pardon, il la caressera, elle oubliera tout, & chaque jour il recommencera le même train. Le premier jour la chose arriva comme il l'avoit prévu; mais ayant renouvelé la même scène le lendemain, sa femme se disoit à elle-même, dans sa douleur : « Il faut que mon mari n'ait jamais été battu; s'il savoit le mal que font les coups, il ne m'en auroit assurément pas tant donné ». Tandis qu'elle se plaignoit de la sorte, elle vit venir deux couriers de Cour qui lui demandèrent à dîner. Elle apprit d'eux que la fille du Roi étoit fort incommodée d'une arrête de poisson qui s'étoit engagée dans son gosier, & qu'ils alloient chercher un Médecin. Alors la femme leur indique son mari ; leur dit qu'il a fait des cures merveilleuses dans ce genre, mais qu'il est un peu quinteux, & qu'il faut bien souvent le faire convenir de sa science à coups de bâton. Les couriers, enchantés, volent vers l'époux. Il proteste ne pas savoir un mot de Médecine : on le bat; il convient qu'il est très-savant. On le mène au Roi. Il s'imagine de faire rire la Princesse, afin que l'effort qu'elle fera en riant lui fasse rendre son arrête. Cet expédient lui réussit, & lui donne la réputation d'un grand Médecin.

---

(1) Voyez aussi, dans le second volume des *Fabliaux*, *le Médecin de Brai.*

Arlequin Médecin volant, a pu fournir à *Moliere*, comme nous l'avons dit, l'idée de son *Médecin malgré lui*; mais il doit certainement ses plus grandes beautés à l'un des contes que je viens de rapporter. Il ne pouvoit pas mettre sur sa scène un homme batant sa femme, dans l'idée que ses larmes écarteroient les soupirants; une pareille scène auroit paru absurde dans un temps où une épouse affligée trouve tant de consolateurs : aussi a-t-il substitué à ce mari mal-adroit, un époux qui veut être le maître chez lui, qui s'impatiente des criailleries de sa femme, & la bat. Tout cela est dans la nature.

Dans la scène VI du premier acte, *Sganarelle* chante ce couplet :

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie!
Qu'ils sont doux
Vos petits glougloux!
Mais mon sort feroit bien des jaloux;
Si vous étiez toujours remplie!
Ah! bouteille ma mie,
Pourquoi vous vuidez-vous?

M. *Roze*, de l'Académie Françaife, & Secrétaire du Cabinet du Roi, mit, le couplet de *Sganarelle* en vers latins, & ensuite, pour faire une petite malice à *Moliere*, il lui reprocha, chez M. le Duc de *Montauzier*, d'être plagiaire; ce qui donna lieu à une dispute fort plaisante. M. *Roze* soutenoit, en chantant ses paroles, que *Moliere* les avoit traduites

d'une épigramme latine. Voici le couplet de M. *Roze*.

Quàm dulces,
Amphora amœna !
Quàm dulces
Sunt tua voces !
Dum fundis merum in calice,
Utinam semper esses plena !
Ah ! ah ! cara mea lagena,
Vacua cur jaces ?

Le dénouement du *Médecin malgré lui* est imité d'une pièce de M. *de Visé*, intitulée *Zélinde*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que *Moliere* n'a pas dédaigné de puiser chez un de ses ennemis, puisque *Zélinde* est une critique amere de *l'Ecole des Femmes*. Dans la derniere scène de la pièce de *Moliere*, *Léandre*, après avoir enlevé *Lucinde*, la ramène à son pere.

LEANDRE.

Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier ensemble ; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, & ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens tout-à-l'heure de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort, & que je suis héritier de tous ses biens.

GERONTE.

Monsieur, votre vertu m'est tout-à-fait considérable ; & je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

Dans la derniere scène de *Zélinde*, *Cléarque* surprend sa fille *Oriane* avec *Mélante* son amant.

CLÉARQUE.

CLEARQUE.

Quoi ! perfide ! eſt-ce ici que demeure votre couſine Orphiſe ? Et vous, Monſieur....

CLEON, *laquais de Mélante.*

Monſieur, votre oncle vient de mourir.

MELANTE.

Eſt-il poſſible ?

CLEARQUE.

Qu'entends-je !

ORIANE.

Ah ! mon pere, ne vous emportez pas contre Mélante après la perte qu'il vient de faire, &, s'il eſt encore dans la réſolution de m'épouſer, conſentez plutôt à mon mariage.

CLEARQUE.

Puiſque ſon mérite eſt ſoutenu du bien de ſon oncle, je n'ai plus ſujet de m'y oppoſer ; & s'il y conſent, j'en ſuis d'accord.

La reſſemblance entre ces deux dénouements eſt ſi frappante, qu'il ſuffit de les rapprocher ſous les yeux du Lecteur. Mais ſi *de Viſé* a tort d'avoir fait un mauvais dénouement, *Moliere* a bien plus grand tort de s'en être ſervi. Il ne faut s'emparer que de bonnes choſes. On retrouve ce même dénouement dans l'Amant jaloux, opéra comique.



CHAPITRE XV.

LE SICILIEN *ou* L'AMOUR PEINTRE, *Comédie-Ballet d'un acte, en prose, comparée en partie avec* le Cabinet, *canevas italien.*

Précis du Sicilien.

ADRASTE, Gentilhomme Français, invente mille moyens pour parler à la belle *Isidore*, jeune Grecque, esclave du jaloux *Dom Pedre*, Gentilhomme Sicilien. *Hali*, valet d'*Adraste*, s'introduit chez *Don Pedre*, sous prétexte de lui vendre des esclaves dansants & chantants. L'un d'eux exprime devant *Isidore*, dans un couplet, l'amour de l'amant Français, & le désespoir où il est de ne pouvoir déclarer sa tendresse :

D'un cœur ardent, en tous lieux
Un Amant suit une Belle :
Mais d'un jaloux odieux
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?

Don Pedre se doute alors de quelque supercherie, & répond par un autre couplet.

Savez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton?

Adraste découvre que *Don Pedre* veut faire peindre son amante : il gagne le Peintre, se présente à sa place, parle à la belle Grecque en la peignant, déclare ses feux, apprend qu'il est payé de retour : il n'est plus question que d'enlever l'objet de sa tendresse. Comment faire pour tromper le surveillant ? *Zaïde*, jeune esclave d'*Adraste*, se couvre d'un grand voile, entre brusquement chez *Don Pedre*, en le conjurant de la dérober aux transports jaloux de son époux qui la poursuit pour la poignarder. Le *Sicilien* la fait passer dans l'appartement d'*Isidore*, appaise le prétendu mari qui est le faux Peintre, appelle la belle voilée, & la lui remet, en l'exhortant à la bien traiter. Il n'y manque point, puisqu'*Isidore* a pris le voile de *Zaïde*, & que c'est elle-même que *Don Pedre* met entre les mains de son rival. Il va porter sa plainte à un Sénateur ; mais celui-ci, trop occupé d'une fête qu'il veut donner, n'a pas le temps de l'écouter.

Il suffit d'examiner les mœurs de cette comédie, pour voir que le sujet en est étranger, que *Moliere* l'a transporté sur son théâtre, sans se donner la peine de l'habiller à la française. Je n'indiquerai pas précisément la pièce d'où est imitée la ruse employée par *Adraste* pour s'introduire auprès d'*Isidore* ; il suffit d'ouvrir tous les théâtres du monde pour y trouver des amants déguisés en peintres, en musiciens, en précepteurs, en femmes-de-chambre, &c. Quant au voile qui sert à tromper *Don Pedre*, & qui fait évader *Isidore*, je crois voir à-peu-près l'endroit où *Moliere* l'a pris. C'est dans *le Cabinet*, canevas en cinq actes, très-vieux & très-bon,

qu'on a imité de la *Dama Tapada*, pièce Espagnole, traduite par M *Linguet*, sous le titre de la *Cloison*. Voyons ce qui a quelque rapport avec l'ouvrage de *Moliere*.

Célio, marié secrètement à Rosaura, fille du Docteur, est caché, avec son valet Arlequin, dans un cabinet que la jeune épouse a fait pratiquer dans l'épaisseur de la muraille. Pendant ce temps-là le Docteur cède sa maison à Pantalon, qui fait porter tous ses effets dans son nouveau logement, entre autres choses une corbeille de mariage, dont son gendre futur a fait présent à Léonora. Arlequin sort de temps en temps du cabinet, parce qu'il a faim. Il voit la corbeille, croit qu'elle renferme quelque chose de bon à manger : il est très-fâché de n'y trouver que des ajustemens de femme : il les emporte cependant, parce qu'il entend quelqu'un; c'est Pantalon qui visite sa nouvelle maison. Rosaura, inquiète pour son mari, vient couverte d'un voile, à dessein de lui parler. Elle est surprise par Pantalon; elle lui dit qu'un téméraire la poursuit, & le prie d'aller lui en imposer. Pantalon la quitte un instant, elle en profite pour entrer dans le cabinet. Arlequin en sort, vêtu des habits de femme qu'il a trouvés dans la corbeille, & couvert d'un voile. Pantalon revient, prend Arlequin pour la femme qu'il a déja vue, lui dit que le téméraire a disparu. Arlequin se retire.

Le voile de la pièce italienne & celui de la française qui sont les principaux ressorts de la machine, nous paroissent également forcés, parce que nos yeux ne sont pas faits aux grands voiles. Ce qui prouve qu'un Auteur, en imitant, ne doit rien transporter sur son théâtre qui blesse les usages de sa nation. Nous aurons bien de la peine à substituer aux mantes Espagnoles ou Italiennes quelque chose qui soit aussi favorable à l'intrigue.

CHAPITRE XVI.

LE TARTUFE, *Comédie en vers & en cinq actes, comparée pour le fond & les détails avec* il Dottore pedante scrupuloso, le Docteur pédant scrupuleux ; Arlichino mercante prodigo, Arlequin marchand prodigue ; Don Gili, Don Gilles, *canevas italien ; avec* les Hypocrites, *Nouvelle de Scarron ; & un Roman intitulé,* Ne pas croire ce qu'on voit. *Le Faux Honnête Homme,* & *le Faux Sincère* de *Dufresny*, & avec M. *Artus* de *Dancourt.*

LES trois premiers actes de cette pièce furent représentés à Versailles, le 12 Mai 1664. Elle parut en cinq actes sur le théâtre du Palais Royal, le 5 Août 1667. Le lendemain on alloit la jouer, l'assemblée étoit très-nombreuse, il y avoit des Dames de la premiere distinction aux dernieres places, les acteurs étoient près de commencer, lorsqu'il arriva un ordre du Premier Président du Parlement de Paris, portant défense de représenter la pièce. Ce fut alors que *Moliere* dit à l'assemblée : *Nous comptions avoir aujourd'hui l'honneur de vous donner la seconde représentation du Tartufe ; mais M. le Premier Président ne veut pas qu'on le joue.*

Louis Riccoboni dit dans ses *Observations sur la comédie, article huitième de l'Imitation, page*

147, que le ſujet du Tartufe eſt pris de deux canevas très-anciens. Nous ſommes intérieurement piqués en ſongeant que nous devons à nos voiſins la plus belle pièce de notre théâtre. Conſolons-nous, les obligations que nous leur avons ne ſont peut-être pas auſſi grandes que *Riccoboni* ſemble l'annoncer. Je délivrerai mes Compatriotes du pénible fardeau de la reconnoiſſance, en leur communiquant les deux canevas cités par *Riccoboni*.

Extrait du Tartufe.

Cette pièce eſt ſi généralement connue, nous en avons d'ailleurs ſi ſouvent parlé, que peu de paroles ſerviront à rappeller au Lecteur le fond, les détails, la diſpoſition des ſcènes, les caractères, le plan général, & les beautés dont l'ouvrage eſt rempli.

Orgon, homme crédule, a retiré chez lui un impoſteur qui l'a ſéduit en le devançant tous les matins à l'égliſe pour lui préſenter de l'eau bénite, en baiſant devant lui la terre à chaque inſtant, en pouſſant tout haut de grands ſoupirs, en ſe récriant ſur la généroſité des aumônes qu'il lui donne, & en les diſtribuant en partie aux autres pauvres. Le fourbe, une fois inſtallé chez ſon bienfaiteur, eſt ſur le point d'épouſer ſa fille, & tâche de ſéduire ſa femme. Celle-ci, quoique indignée, veut bien oublier l'audace de *Tartufe*, à condition qu'il refuſera la main de *Mariane*, & qu'il engagera *Orgon* à l'accorder à *Valere*, comme il l'a déja promis. Mais *Damis*, fils d'*Orgon*, a tout entendu; il veut abſolument ſaiſir cette occaſion

pour détromper son pere. Il lui dit en effet que *Tartufe* a voulu le déshonorer. *Tartufe* joue avec tant d'adresse le rôle d'hypocrite, qu'*Orgon* accuse son fils d'imposture, qu'il le chasse, & que, pour punir les ennemis du saint homme, il veut non-seulement lui donner sa fille, mais encore tout son bien.

Elmire tâche de ramener l'esprit trop prévenu de son mari. Elle offre de lui prouver la scélératesse de son idole, le fait cacher sous une table, envoie chercher l'imposteur, risque des agaceries; le traître ne veut se fier qu'à des réalités. Il embrasse *Elmire* qui s'esquive, il se trouve dans les bras d'*Orgon*. *Tartufe* tâche de s'excuser: *Orgon* lui dit de sortir: le monstre répond fièrement, qu'en vertu d'une bonne donation, il est maître de tous les biens d'*Orgon*, & promet de punir les personnes qui blessent le ciel en le calomniant. Il envoie en effet un Huissier pour faire valoir ses droits. Non content de donner cette preuve insigne d'ingratitude, il déclare au Roi qu'*Orgon* est dépositaire de la cassette d'un criminel d'État; il se charge même d'accompagner la personne qui doit arrêter son bienfaiteur. Madame *Pernelle*, mere d'*Orgon*, & vieille bavarde, ne veut rien croire de tout ce qu'on reproche à *Tartufe*, lorsqu'il paroît avec l'Exempt & l'exhorte à remplir son devoir. Alors l'Exempt lui ordonne de le suivre dans la prison qu'on lui destine pour prix de sa scélératesse, & remet *Orgon* en possession de tous ses biens: le Roi, en faveur de ses services passés, lui pardonne la faute qu'il a faite en gardant la cassette de son ami. On donne *Mariane* à *Valere*.

Riccoboni intitule le premier des canevas qu'il cite, *Il Dottore bachettone ;* ce qui, selon quelques Italiens, signifie *le Docteur bigot ;* &, selon quelques autres, *le Docteur pédant*. Dans le manuscrit que j'ai entre les mains, on a tranché la difficulté, en donnant les deux épithetes au héros.

IL DOTTORE PEDANTE SCRUPULOSO,

LE DOCTEUR PÉDANT SCRUPULEUX.

ACTE I.

Silvio est amoureux de la fille de Magnifico, autrement dit Pantalon. Il trouve la porte ouverte ; il s'introduit dans la maison, & charge son valet Brighella de faire sentinelle. Celui-ci s'endort. Pantalon surprend Silvio, crie au voleur. Silvio se sauve l'épée à la main ; Pantalon le suit, tombe sur Brighella, éteint sa lumière, appelle Arlequin, qui sort en chemise avec une chandelle à la main. Ils font place à Colombine, & à Brighella qui revient pour chercher Silvio son maître : ne le trouvant pas, il s'amuse à déclarer son amour à Colombine, qui, pour se moquer de lui, feint de l'aimer, & lui promet de l'introduire dans sa chambre, pourvu qu'il veuille se cacher dans un sac : il est content & s'en va. Pantalon revient avec Arlequin. Le maître dit à Colombine qu'il adore Diana ; le valet parle pour son compte à la soubrette : elle les rebute tous les deux, en leur disant qu'elle est éprise du Docteur, & que Diana aime un jeune écolier. Les deux Amans quittent la scène pour chercher leurs rivaux, qui arrivent précisément par un autre côté. Le Pédant donne une leçon à son élève, & le laisse seul. Diana vient lui parler de son amour. L'écolier résiste ; mais il va céder quand le maître revient, & lui donne des coups de bâton. Un instant après, Colombine agace le Docteur, qui se détermine à entrer chez elle, quand son élève arrive, l'arrête, & lui rend les coups de bâton qu'il en a reçus.

ACTE II.

L'écolier & le maître se pardonnent mutuellement. Silvio trouve enfin Béatrice, fille de Pantalon, & lui fait une déclaration, qu'elle reçoit fort mal, parce qu'elle aime aussi le jeune écolier. Silvio ne se rebute point, & sollicite le consentement de Pantalon, qui l'accorde, à condition que Silvio l'aidera à tuer un certain écolier dont il est jaloux. Silvio promet: ils sortent. Brighella vient au rendez-vous avec son sac; Colombine lui dit d'y entrer, l'attache ensuite bien fort, & va chercher, dit-elle, des hommes pour le porter dans sa chambre comme un paquet de linge. A peine est-elle sortie, que Brighella reconnoît son étourderie, engage Arlequin à se mettre à sa place. Colombine revient avec des crocheteurs, & leur ordonne d'aller porter le sac dans la rivière. Arlequin crie que ce n'est pas ce qu'on lui a promis.

Nous passons légérement sur ces deux ou trois scènes, parce que nous en parlerons encore dans l'article des *Fourberies de Scapin*.

Colombine feint de se laisser fléchir par les charmes d'Arlequin, & lui dit de s'habiller en Revenant, pour venir lui parler auprès de sa maison, à deux heures après minuit. Elle dit un moment après à Brighella de se déguiser en diable, & de venir la joindre au même lieu & à la même heure. Elle finit par donner un semblable rendez-vous à Pantalon, à condition qu'il s'habillera comme un Mort. Tous les trois viennent au lieu indiqué, se font peur mutuellement & prennent la fuite.

ACTE III.

Les trois hommes déguisés se reconnoissent, comprennent que Colombine a voulu se moquer d'eux, & projettent de se venger. Silvio vient, & reconnoît Pantalon. Il lui apprend que l'écolier & le Docteur sont chez Diana; ils pro-

jettent tous d'aller les surprendre. Ils passent par le mur du jardin, arrivent dans la chambre, où le couvert est mis. Diana, l'écolier, le Docteur & Colombine sont à table. Diana s'éclipse avec l'écolier, sous prétexte de lui faire voir sa galerie. Un moment après elle appelle Colombine, qui laisse le Docteur seul. Pantalon, masqué, vient se mettre à côté de lui : le Docteur crie : Pantalon fuit ; Colombine revient : le Docteur croit s'être trompé. Colombine sort : Brighella, déguisé en Diable, vient prendre sa place, épouvante le Docteur, & prend la fuite en voyant revenir Colombine. Arlequin, couvert d'un grand linge blanc, vient aussi se mettre à table. Enfin, les trois masques prennent séance. Le Docteur crie : tout le monde vient au secours. Diana reste à l'écolier, Silvio épouse Béatrice, la pièce finit.

Je demande présentement à l'Europe entière, qui sait le *Tartufe* par cœur, ce que *Moliere* doit au *Docteur* Italien ; & l'Europe entière me répondra certainement, *rien*. Le *Docteur* est, à la vérité un hypocrite, qui, tout en faisant des leçons à son élève, pour l'exhorter à fuir les femmes, cède pourtant aux agaceries de *Colombine ;* mais il soutient si peu de temps son caractère, il y a si loin de la façon dont il se peint, aux actions & aux propos de *Tartufe*, qu'ils ne sont pas faits pour entrer en comparaison. Passons au second canevas.

ARLICHINO MERCANTE PRODIGO ;

ARLEQUIN MARCHAMD PRODIGUE.

Pantalon a une fille nommée Argentine, qui est amoureuse de Célio. Son pere veut la distraire de cet amour, & lui persuade que son amant est parti avec une autre maîtresse. Elle prend la fuite pour aller chercher celui qu'elle croit perfide. Célio se présente ensuite chez Pantalon : ce-

lui-ci lui dit que son indigne fille s'est évadée en secret avec un amant chéri. Célio, au désespoir, court après l'infidelle. Argentine arrive à Bergame; elle se met au service d'Arlequin, sous le nom de Tiennette. Quelque temps après, Célio arrive dans la même ville, vêtu en mendiant, un bâton à la main & des besaces sur ses épaules. Il rencontre Arlequin, lui demande l'aumône : Arlequin lui donne un écu : Célio le remercie ; puis jettant les yeux sur l'écu, il entre en furie ; & levant le bâton sur Arlequin, il s'écrie : *A moi un écu! songez que je n'ai pas mangé depuis trois jours.* Arlequin croit lui avoir donné trop peu, & lui met dans la main une pièce plus forte. Célio répète les mêmes lazzis. Arlequin lui donne sa bourse. Célio, encore plus en colère, l'accuse d'être un cruel, un homicide. Arlequin, tout étonné, lui répond qu'il lui a cependant donné une aumône assez honnête : alors Célio prend le ton le plus humble, le plus modeste, & lui dit qu'étant à jeun depuis trois jours, la somme que son bienfaiteur lui donne causeroit sa mort, parce qu'il iroit la manger au cabaret, & qu'il y gagneroit une indigestion. Il rend la bourse, & prie qu'on lui donne seulement une vingtaine de sols pour appaiser un peu sa faim. Arlequin regarde Célio avec la plus grande admiration, & lui donne les vingt sols qu'il demande ; puis faisant réflexion qu'un tel homme seroit un trésor pour lui, qui est persécuté par un très-grand nombre d'ennemis, & sur-tout par Scapin qui veut lui enlever Tiennette, il prend Célio à son service, & lui annonce qu'il a une servante très-jolie, dont on veut le priver. Célio lui répond qu'il le débarrassera de ses persécuteurs par le secours d'un de ses bons amis nommé *M. Giraux.* Arlequin demande où est cet ami, Célio lui montre son bâton. Arlequin, rassuré, fait venir la fausse Tiennette, qui reconnoît Célio : Célio la reconnoît aussi ; mais ils n'osent rien dire à cause d'Arlequin qui s'en va un instant après, & leur laisse le temps de faire leur reconnoissance. Ils s'accablent mutuellement de reproches. Célio est dans la plus grande fureur ; il éclate. Arlequin, alarmé par les cris qu'il entend, revient sur la scène. Il demande à Célio ce qui le met dans l'état violent où il le voit, Célio

lui répond qu'il est ainsi toutes les fois qu'il voit une femme. Arlequin veut renvoyer Tiennette, Célio lui dit que, pour appaiser sa fureur, il faut que la femme qui l'a causée, chante & danse devant lui. Tiennette chante & danse en effet : Célio se radoucit.

Scapin veut enlever Tiennette. Il paroît avec quatre hommes armés. Arlequin se met sous la protection de Célio, qui lui dit de se présenter fiérement devant Scapin, & de l'assurer qu'il n'aura pas Tiennette. Arlequin suit ses conseils, & reçoit un soufflet. Il revient vers Célio, qui lui présente du tabac : il en prend; il éternue. Celio lui dit : *Cela est bon.* Arlequin lui répond : *Cela est mauvais.* Célio le renvoie encore vers Scapin, & lui dit de lui parler avec plus de fermeté que la première fois : il reçoit la même récompense. Célio lui fait le même lazzi de la tabatière, & va ensuite lui-même vers Scapin, qui le traite comme il a traité Arlequin. Celui-ci répète à Célio le lazzis du tabac.

Célio dit à Arlequin qu'il faut absolument céder Tiennette à Scapin, & qu'il va la chercher. Arlequin se désespère. Célio reparoît avec son fameux bâton *M. Giraux*, & met tout en fuite. Arlequin est au comble de la joie. Pour récompenser Célio, il lui fait une donation de tous ses biens, & va ensuite vaquer à ses affaires. Célio accable Tiennette de reproches, sans lui donner le temps de s'excuser, rentre dans la maison, & la laisse à la porte. Arlequin revient. Il a peine à croire ce que Tiennette lui dit : il frappe à la porte de sa maison. Célio paroît à la fenêtre, dit que la maison lui appartient, & que personne n'entrera. Tiennette connoît heureusement une vieille sorcière très-habile : elle vend des fleurs qui endorment ceux qui en respirent l'odeur. Tiennette sort pour aller en chercher, pendant qu'Arlequin réfléchit sur sa cruelle situation. Elle revient avec les fleurs ensorcelées, les place sur la porte. Célio descend, les voit, les sent, & s'endort. Tiennette approche les fleurs du fameux bâton, afin qu'il s'endorme aussi. Arlequin prend la donation dans la poche de Célio, ensuite il entre chez lui avec sa servante. Célio s'éveille, frappe : Arlequin & Tiennette paroissent à la fenêtre, lui demandent ce qu'il veut : il dit

qu'il veut entrer, qu'il est le maître de la maison, en vertu d'une promesse qu'il a dans sa poche : il la cherche & ne la trouve point. Pantalon arrive, reconnoît sa fille & Célio, leur avoue la supercherie qu'il leur a faite : on les marie.

Dans *le Tartufe*, *Orgon*, parmi les raisons qui l'ont engagé à retirer chez lui son dévot personnage, rapporte celle-ci.

ACTE I. SCÈNE VI.

Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons ; mais avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié ;
Je ne mérite pas de vous faire pitié :
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer ;
Et depuis ce temp-là tout semble y prospérer.
. . . .
. . . .

Dans la pièce italienne, *Arlequin* ne s'est déterminé à prendre *Célio* à son service, que parce qu'il refuse l'aumône généreuse qu'il lui fait en lui donnant sa bourse, & qu'il se contente de vingt sols, pour appaiser la faim qui le dévore. *Orgon* pourroit bien en cela ressembler à *Arlequin* ; mais la ressemblance est si peu frappante, qu'il faut être bien subtil pour s'en appercevoir. En tout cas, *Tartufe* a très-bien fait de ne pas ressembler en tout à *Célio*. Je doute qu'*Orgon* se fût pris de belle passion pour lui s'il eût accompagné ses modestes refus de menaces & de coups de bâton.

Dans *le Tartufe*, le crédule, le facile *Orgon* fait donation de ses biens à un imposteur qui abuse de ses bontés au point de le bannir de sa propre maison. Dans l'Italien, *Arlequin* donne aussi tout son bien à *Célio*, qui le met ensuite à la porte. Ce trait de ressemblance est plus fort que le premier; mais si la copie ressemble à l'original, on est obligé de convenir que c'est en beau.

Les Italiens ont une pièce dont le héros est le véritable *Tartufe* d'Italie. Il est à propos de le connoître pour le comparer au *Tartufe Français*.

DON GILI (1), DON GILLES.

Don Gilles est chargé de l'éducation d'un jeune homme de famille, qui suit une intrigue amoureuse avec une jeune personne du voisinage. Don Gilles en est instruit. Il apprend que son Elève a certain rendez-vous pour le soir même à minuit: il se rend au lieu indiqué, trouve une échelle appuyée au balcon de la jeune Demoiselle, & frémit d'horreur en songeant à la foiblesse des hommes, qui se laissent conduire dans un précipice par leurs passions effrénées. Il loue sa vertu & sa chasteté. Il maudit cette échelle fatale qui devoit causer la perte de son Elève, il dit que le Ciel lui inspire une bonne idée; qu'il va trouver l'impudique Beauté qui attire son Elève, pour lui reprocher l'énormité de son crime, & la ramener, par ses sages exhortations, dans la bonne voie. Il monte en effet, trouve la jeune personne endormie. Alors le sage Précepteur s'arrête, & décrit tous

(1) On appelle *Don Gili* en Italie les Missionnaires qui exercent leur ministère dans les places publiques, parce que l'un d'eux fait le niais, le gille, pour faire ressortir l'esprit & les bonnes raisons de son camarade.

les charmes d'une Beauté enchantereſſe : il voudroit deſcendre, mais il ne peut s'y réſoudre. Il ne ſait s'il eſt arrêté par le deſir ou par la charité. Il feint enfin de croire que la charité ſeule le guide vers la jeune perſonne, & veut pouſſer ſes charitables ſoins très-loin, quand ſon Elève arrive. Don Gilles reprend ſon air cagot & ſon ton pédant, dit à ſon Elève qu'il n'étoit entré dans la chambre de ſa maîtreſſe que pour le ſurprendre. La Belle lui répond qu'en attendant il vouloit l'embraſſer, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à ſe défendre. Don Gilles rougit, prend la fuite, reparoît enſuite couvert d'une peau d'ours, & moraliſe, en diſant que qui veut vaincre ſes paſſions, doit néceſſairement fuir l'occaſion.

Le caractère de *Don Gili* a certainement plus de rapport avec celui du *Tartufe*, que le caractère de *il Dottore bachettone*, qui, dans le fond, eſt plus pédant que bigot; & le premier auroit plutôt ſervi à *Moliere* que le dernier, s'il eût été connu de lui. C'eſt ce que j'ignore : mais je ne puis douter que *Moliere* n'ait puiſé dans une des *Nouvelles* de *Scarron.*

LES HYPOCRITES,

Nouvelle de Scarron, *tome* II, *p.* 145.

. . . .

Montufar loua une maiſon, la meubla de meubles fort ſimples, & ſe fit faire un habit noir, une ſoutanne & un long manteau. Helene s'habilla en dévote, & empriſonna ſes cheveux dans une coëffure de vieille; & Mendez, vêtue en béate, fit gloire d'en faire voir de blancs, & de ſe charger d'un gros chapelet, dont les grains pouvoient, en un beſoin, ſervir à charger des fauconneaux. Au premier jour d'après leur arrivée, Montufar ſe fit voir dans les rues,

habillé comme je vous ai dit, marchant les bras croisés & baissant les yeux à la rencontre des femmes. Il crioit, d'une voix à fendre les pierres, Béni soit le Saint Sacrement de l'Autel, & la bienheureuse Conception de la Vierge immaculée, & plusieurs autres dévotes exclamations de la même force. Il faisoit répéter les mêmes choses aux enfans qu'il trouvoit dans les rues, & les assembloit quelquefois pour les faire chanter des hymnes, des chansons de dévotion, & pour leur apprendre leur catéchisme. Il ne bougeoit des prisons; il prêchoit devant les prisonniers, consoloit les uns & servoit les autres, leur allant quérir à manger, & faisant bien souvent le chemin du marché à la prison, une hotte pesante sur le dos. O détestable filou ! il ne te manquoit donc plus qu'à faire l'hypocrite, pour être le plus ecompli scélérat du monde ! Ces actions de vertu du moins vertueux de tous les hommes lui donnèrent en peu de temps la réputation d'un Saint. Hélene & Mendez, de leur côté, travailloient à leur canonisation. L'une se disoit la mere & l'autre la sœur du bienheureux Frere Martin. Elles alloient tous les jours dans les hôpitaux, y servoient les malades, faisoient leurs lits, blanchissoient leur linge, & leur en faisoient à leurs dépens. Voilà les trois plus vicieuses personnes d'Espagne devenues l'admiration de Séville. Il s'y rencontra dans ce temps-là un Gentilhomme de Madrid, qui y étoit venu pour ses affaires particulières. Il avoit été des amans d'Hélene, car les publiques n'en ont pas pour un seul : il connoissoit Mendez pour ce qu'elle étoit, & Montufar pour un dangereux frippon. Un jour qu'ils sortoient d'une église ensemble, environnés d'un grand nombre de personnes qui baisoient leurs vêtemens, & les conjuroient de se souvenir d'eux dans leurs bonnes prières, ils furent reconnus de ce gentilhomme dont je viens de parler, qui, s'échauffant d'un zèle chrétien, & ne pouvant souffrir que trois si méchantes personnes abusassent de la crédulité de toute une ville, fendit la presse; & donnant un coup de poing à Montufar : Malheureux fourbe, lui cria-t-il, ne craignez-vous ni Dieu ni les hommes ? Il en voulut dire davantage, mais sa bonne intention à dire la vérité, un peu trop précipitée, n'eut

n'eut pas tout le ſuccès qu'elle méritoit. Tout le peuple ſe jetta ſur lui, qu'il croyoit avoir fait un ſacrilège en outrageant ainſi leur Saint. Il fut porté par terre, roué de coups, & y auroit perdu la vie, ſi Montufar, par une préſence d'eſprit admirable, n'eût pris ſa protection, le couvrant de ſon corps, écartant les plus échauffés à le battre, & s'expoſant même à leurs coups. « Mes freres, s'écrioit-il de toute ſa force, laiſſez-le en paix, pour l'amour du Seigneur ; appaiſez-vous, pour l'amour de la Sainte Vierge «. Ce peu de paroles appaiſa cette grande tempête, & le peuple fit place à frère Martin, qui s'approcha du malheureux gentilhomme, bien aiſe, en ſon ame, de le voir ſi mal-traité, mais faiſant paroître ſur ſon viſage qu'il en avoit un extrême déplaiſir : il le releva de terre, où on l'avoit jetté, l'embraſſa, & le baiſa, tout plein qu'il étoit de ſang & de boue, & fit une rude réprimande au peuple. « Je ſuis le méchant, diſoit-il à ceux qui le vouluent entendre : je ſuis le pécheur, je ſuis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux yeux de Dieu. Penſez-vous, continuoit-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'aie pas été toute ma vie un larron, le ſcandale des autres & la perdition de moi-même ? Vous êtes trompés, mes frères ; faites-moi le but de vos injures & de vos pierres, & tirez ſur moi vos épées ». Après avoir dit ces paroles avec une fauſſe douceur, il s'alla jetter, avec un zèle encore plus faux, aux pieds de ſon ennemi, & les lui baiſant, non-ſeulement il lui demanda pardon, mais auſſi il alla ramaſſer ſon épée, ſon manteau & ſon chapeau, qui s'étoient perdus dans la confuſion. Il les rajuſta ſur lui, & l'ayant ramené par la main juſqu'au bout de la rue, ſe ſépara de lui après lui avoir donné pluſieurs embraſſemens & autant de bénédictions. Le pauvre homme étoit comme enchanté, & de ce qu'il avoit vu, & de ce qu'on lui avoit fait, & ſi plein de confuſion, qu'on ne le vit point paroître dans les rues tant que ſes affaires le retinrent à Séville. Montufar cependant y avoit gagné les cœurs de tout le monde par cet acte d'humilité contrefaite. . . . .

. . . .

LE TARTUFE.

Damis a ſurpris *Tartufe* faiſant ſa déclaration amoureuſe à *Elmire :* il entreprend de démaſquer le faux dévot aux yeux de ſon pere, comme le Gentilhomme de Madrid a voulu démaſquer ſon hypocrite devant les habitants de Séville.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel! eſt-il croyable?

TARTUFE.

Oui, mon frere, je ſuis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand ſcélérat qui jamais ait été.
Chaque inſtant de ma vie eſt chargé de ſouillures;
Elle n'eſt qu'un amas de crimes & d'ordures;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occaſion.
De quelque grand forfait qu'on me puiſſe reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel chaſſez-moi de chez vous:
Je ne ſaurois avoir trop de honte en partage,
Que je n'en aie encore mérité davantage.

ORGON, *à ſon fils.*

Ah! traître, oſes-tu bien, par cette fauſſeté,
Vouloir de ſa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir! ....

ORGON.

Tais-toi, peſte maudite!

TARTUFE.

Ah ! laiſſez-le parler ; vous l'accuſez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à ſon rapport.
Pourquoi, ſur un tel fait, m'être ſi favorable ?
Savez-vous après tout de quoi je ſuis capable ?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, hélas ! que ce qu'on penſe.
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.

(*S'adreſſant à Damis.*)

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moi de noms encore plus déteſtés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux, à genoux, ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(*A Tartufe.*) (*A ſon fils.*)

Mon frere, c'en eſt trop. Ton cœur ne ſe rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! ſes diſcours vous ſéduiront au point !...

ORGON.

(*Relevant Tartufe.*)

Tais-toi, pendard. Mon frere, hé ! levez-vous, de grace !

(*A ſon fils.*)

Infâme !

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage ! quoi ! je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas;
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, *à son fils.*

Ingrat !

TARTUFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander sa grace....

ORGON, *se jettant aussi à genoux, & embrassant Tartufe.*

Hélas ! vous moquez-vous ?

(A son fils.)

Coquin, vois sa bonté !

DAMIS.

Donc.... ;

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi ! je.... ;

ORGON.

Paix, dis-je:
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui
Femmes, enfans & valets déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage :
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir ;

Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

. . . .
. . . .

L'Imposteur de *Moliere* en impose à *Orgon*, comme l'hypocrite de *Scarron* en impose aux Sévillois, c'est-à-dire, en renchérissant sur le mal que son adversaire dit de lui, en s'accusant lui-même d'être un misérable, en recevant les mortifications qu'on lui fait essuyer comme une punition bien due à ses fautes, en feignant de défendre son ennemi. Mais cette imitation, ainsi que celles que nous avons déja remarquées, n'enlevera rien, je crois, à la gloire de *Moliere ;* au contraire, le *Tartuse* n'en sera pas moins le chef-d'œuvre de la scène française, ou, pour mieux dire, le chef-d'œuvre de tous les théâtres.

La belle scène de dépit qui se trouve dans le *Tartuse*, pourroit bien avoir été prise de l'histoire suivante. Je vais rapporter ce qui m'a frappé.

NE PAS CROIRE CE QU'ON VOIT,

Histoire traduite de l'Espagnol.

Blanche, amante de *Don Diegue*, est sortie au point du jour de chez elle, pour aller se baigner avec sa gouvernante. *Don Diegue*, mal instruit par ses espions, croit qu'elle s'est rendue chez quelque rival heureux. Il lui cherche querelle sur un prétexte en l'air.

Si vous aviez le cœur bien situé, vous ne seriez pas sortie

hier dès trois heures du matin, pour aller je ne sais où, avec je ne sais qui, & peut-être faire je ne sais quoi, qui me tient plus au cœur que tout le reste. Je veux sortir encore plus matin, s'il me prend envie, répondit Blanche. Je veux, malgré vous, aller où il me plaira, mener avec moi qui je voudrai, & faire à mon aise le je ne sais quoi qui vous tient si fort au cœur, & qui me plaît moins par le délice que j'y trouve, que par le chagrin que vous en recevez. Et moi, Madame, & moi, répliqua le plus vîte qu'il put le turbulent Don Diegue, je veux prendre congé de vous, & vous avertir, avant que de vous quitter, que vous ne gagnerez rien de rester à l'église plus tard que de coutume, comme vous faites ordinairement, pour attendre que je vous y aille rechercher; que si je passe devant votre logis, & que je m'y arrête, ce ne sera point à dessein que vous m'y fassiez appeller par Béatrix, comme cela vous est arrivé quelquefois; & que si vous me laissez sortir de votre chambre, il n'est point de considération qui m'y puisse jamais faire revenir. Je vous apprends, moi, lui dit froidement Blanche, que je n'irai plus à l'église qu'avec mon pere, en présence de qui vous n'oseriez m'avoir dit la moindre chose; que vous passeriez cent fois le jour devant la porte du logis, que je ne vous remarquerai pas une; & loin d'avoir la foiblesse de vous retenir, puisque, vous sorti d'ici, vous promettez de n'y rentrer de votre vie, je voudrois que vous en fussiez déja dehors. Vous m'en assurez avec une froideur trop grande, réprit Don Diegue, pour me faire douter de ce que vous dites. Dans ce qui m'échappe il y a je ne sais quoi de passionné, qui montre assez que je vous aime encore, quoique vous ne le méritiez pas: mais la cruelle froideur que vous venez de me faire voir, me dit clairement que je ne suis pas aimé, quoique je méritasse de l'être; & si, après m'en avoir tant de fois assuré, ma surprise semble ridicule, apprenez que vous ne me l'aviez jamais dit sans être en colère; & que, pour dire que l'on n'aime pas, la colère ne persuade pas si bien que l'indifférence. Après avoir dit cela, il mit ses gants le plus lentement qu'il put; & quand il les eut mis, il pria Béatrix de lui donner un verre d'eau, pour voir ce que fe-

roit Blanche pendant ce temps-là : puis le verre d'eau bu, & Blanche ne faisant rien de ce qu'il souhaitoit : Vous ne m'empêchez pas de sortir, lui dit-il encore, & vous faites fort bien : la peine que vous prendriez seroit inutile, &, pour vous le montrer, je vous dis adieu, & vous déclare que ce n'est point un adieu jusqu'au revoir, comme tous ceux que je vous ai faits jusqu'à présent. Blanche qui vit bien que Don Diegue ne cherchoit qu'à demeurer, & qui prétendoit ne lui avoir pas donné sujet de faire la sottise dont elle vouloit qu'il se repentît, ne fit pas semblant de l'écouter ; & le mortifié Don Diegue, qui étoit grandissime formaliste, aima mieux enrager en s'en allant, que de rester après avoir dit adieu.

Valere, feignant de vouloir fuir *Mariane* pour ne la revoir jamais, fâché d'avoir annoncé sa sortie, cherchant un prétexte pour rester, demandant si on ne le rappelle point, & s'en allant enfin à petits pas ; *Valere*, dis-je, ne ressemble-t-il pas tout-à-fait à *Don Diegue*, qui n'a nulle envie de sortir de chez *Blanche*, quoiqu'il en fasse semblant, & qui demande un verre d'eau à *Béatrix*, pour donner le temps à *Blanche* de le retenir ? *Mariane* elle-même, qui dans son dépit feint d'être bien aise que *Valere* sorte, ne ressemble-t-elle pas aussi à *Blanche* qui ne retient pas *Don Diegue*, parce qu'elle voit bien l'envie qu'il a de rester, & qu'elle veut d'ailleurs le punir de la querelle qu'il lui a faite très-mal-à-propos ? Je suis fâché que *Moliere* n'ait pas osé mettre en action le verre d'eau que *Don Diegue* demande.

Suite de l'histoire de Blanche & de Don Diegue.

. . . .

Nos deux amans, qui devoient jamais ne se revoir, se

revirent, & ne se furent pas plutôt revus, qu'ils en vinrent aux éclaircissemens, des éclaircissemens aux excuses, des excuses aux protestations de s'aimer éternellement, & de ces protestations à toutes les grimaces qu'il faut faire avant d'en venir au baiser de paix. . . . .
. . . .

Le raccommodement de *Valere* avec *Mariane* me paroît tout-à-fait indiqué dans celui de *Don Diegue* & de *Blanche*.

Dufresni n'a pas craint d'imiter le *Tartufe*, & il en a été puni ; son *Faux-Honnête-Homme*, n'eut que cinq représentations. Le Héros de cette pièce qu'on nomme *Ariste*, est un misérable sans mœurs, sans délicatesse, sans probité, qui se fait un jeu de nier les dépôts, qui paie ses dettes en jurant qu'il ne doit rien, qui veut séduire toutes les femmes. Il apprend qu'un homme de son voisinage est riche & simple : il s'empresse de faire connoissance avec lui, s'empare de son esprit par quelques bonnes œuvres affectées, l'engage à deshériter sa femme, sa fille, se fait donner tout leur bien. Il ménage en même temps la tendresse d'une riche Marquise, qui pour lui donner la main, & deshériter son fils, n'attend qu'un prétexte : alors *Ariste* captive l'amitié de ce fils, & l'engage à se marier sans le consentement de sa mere ; mais cet homme si fin, si subtil, qui a de si vastes projets, se laisse duper par une suivante, qui ne fait aucun effort pour cela, & par un Capitaine de Vaisseau fort brutal ; mais peu délié. Cela est-il bien naturel ?

On pourroit encore reprocher à *Dufresni* d'avoir fait une seconde & mauvaise copie du

Tartufe, dans son *Faux Sincère*; puisque le Héros n'affecte beaucoup de franchise que pour enlever un dépôt, & que l'Auteur, en peignant le caractère du principal personnage, nous dit :

Hypocrite en franchise est à peu-près le mot ;
Pourquoi pas faux sincère, on dit bien faux dévot ?

Dancourt a osé donner aussi à sa *Madame Artus* le caractère du *Tartufe*; c'est une avanturiere qui s'introduit chez *Madame Argante*, & s'empare de son esprit en affectant beaucoup de vertu comme *Tartufe*. *Dorante*, fils de *Madame Argante*, vif emporté, comme le fils d'*Orgon*, veut comme lui chasser l'indigne créature qui gouverne tout dans la maison. Cette femme de bien annoncée pendant trois actes comme *Tartufe*, a un cœur aussi *tendre à la tentation* que celui de son modèle; elle aime *Dorante*, & lui dit:

Ah ! que mon foible cœur tient encore à la terre !
Et, dans l'aveuglement où je le tiens plongé,
Je crains que de long-temps il n'en soit dégagé.

Après cette déclaration maussadement calquée sur celle que *Tartufe* fait à *Elmire*, elle promet à *Dorante* de ménager si bien l'esprit de sa mere, qu'ils la dépouilleront de tous ses biens : elle est d'accord pour cela avec un Notaire. Celui-ci vient lui présenter un contrat : cette femme si fine, si adroite, le signe sans le lire, & signe en même temps son arrêt, puisque le contrat unit *Dorante* avec la Nièce du Notaire.

Quel démon ennemi de *Dufresni* & de

Dancourt leur a persuadé qu'ils pouvoient remanier le *Tartufe*, cette pièce si décourageante.

M. de *Marmontel* a risqué dans son *Ami de la maison*, de porter sur le théâtre Italien une nuance du caractère de *Tartufe* ; sa pièce a eu le plus grand succès sans qu'on ait songé à *Moliere* ; mais c'est que cette nuance a été saisie & traitée avec tant d'art, que l'Auteur n'a pas l'air d'avoir voulu se rapprocher du chef-d'œuvre de toutes les Nations.

CHAPITRE XVII.

AMPHITRION, *Comédie en trois actes & en vers, comparée pour le fond & les détails avec l'*Amphitrion *de Plaute ; les deux* Sosies *de Rotrou ; un* Dialogue *de Lucien.*

EURIPIDE & *Archippus* avoient traité ce sujet chez les Grecs. *Plaute* le transporta sur le théâtre de Rome ; c'est même celle de ses pièces qui a eu le plus grand succès. On la représentoit encore cinq cents ans après la mort de son Auteur : ce qui doit paroître singulier, c'est qu'on la jouoit dans des temps de calamité, ou dans les fêtes consacrées à *Jupiter*. On se figuroit sans doute que le Dieu, bien aise de se voir rappeller ses exploits amoureux, deviendroit plus propice. C'est d'après *Plaute* que *Moliere* a composé l'*Amphitrion* français.

Il est inutile d'en donner ici l'extrait, parce

que nous le ferons insensiblement, en comparant la pièce avec celle de *Plaute.*

Boileau préféroit, dit-on, *l'Amphitrion* latin. Soyons aveuglément de son avis, quand il nous dictera, d'après *Horace*, des loix poétiques; mais gardons-nous de décider du mérite d'un Auteur dramatique sur son jugement; nous mépriserions l'Auteur d'*Armide* & de *la Mere coquette.*

Madame *Dacier*, fort éprise du mérite de la pièce latine, & l'ennemie déclarée de la françaife, mettoit *Plaute* infiniment au-dessus de *Moliere.* Elle préparoit même un long commentaire, pour faire voir que son favori méritoit la préférence. Mais ayant ouï dire que *Moliere* s'apprêtoit à jouer les *Femmes Savantes*, elle jugea à propos de ralentir son zèle pour les Anciens; elle agit prudemment. *Moliere* étoit un rude joueur. D'ailleurs, Madame *Dacier* auroit certainement compromis sa réputation, & n'auroit eu pour elle que les fanatiques de l'antiquité, ou les personnes qui auroient mieux aimé tout croire sur sa parole, & ne pas prendre la peine de confronter les deux ouvrages; il n'est rien de plus aisé que d'en imposer à ces gens-là. Je me mets pour un instant à la place de Madame *Dacier*, & j'expose ainsi le plan de la pièce latine.

EXTRAIT DE L'AMPHITRION DE PLAUTE.

Prologue.

Mercure annonce que Jupiter est avec Alcmene; qu'il a pris la figure d'Amphitrion pour plaire à la Belle; que lui, Mercure, va prendre celle de Sosie; que son pere a triplé

la nuit pour mieux jouir de ſa conquête ; enfin il expoſe toute l'avant-ſcène, & ne laiſſe là-deſſus rien à deſirer au public.

ACTE I.

Soſie vient du port pour annoncer l'arrivée d'Amphitrion ſon maître ; il a peur. Il déclame contre le ſervice des grands ; il veut faire à Alcmene un pompeux récit de la victoire que ſon mari a remportée, il met ſa lanterne à terre, & il lui adreſſe ſon diſcours, comme ſi elle étoit effectivement la femme du Général. Lorſqu'il croit avoir bien répété ſon rôle, il veut entrer dans l'hôtel d'Amphitrion : Mercure, qui garde la porte ſous la figure de Soſie, de crainte qu'on ne dérange Jupiter, l'empêche d'en approcher ; il lui dit que lui-même eſt Soſie, valet d'Amphitrion, qu'il a été député par ſon maître pour annoncer ſon retour. Le véritable Soſie, preſque convaincu à grands coups de bâton de la vérité de ce qu'on lui dit, veut s'en aſſurer en faiſant à l'autre des queſtions auxquelles lui ſeul peut répondre. Il lui demande d'abord quel eſt le préſent qu'Amphitrion deſtine à Alcmene. Mercure lui répond en homme très-inſtruit, que c'eſt une coupe d'or dans laquelle buvoit le Général ennemi, & qui eſt préſentement dans un petit panier bien ſcellé. Soſie croyant mieux confondre celui qui lui vole ſon nom & ſa reſſemblance, le prie de lui dire ce qu'il faiſoit pendant que les deux armées étoient aux mains. Si tu fors de ce pas-là comme des autres, lui dit-il, je baiſſerai la lance ; j'avouerai que je ſuis vaincu ; enfin je confeſſerai que je ne ſuis plus moi, mais que c'eſt toi qui es ma perſonne. Réponds. Mercure répond en effet très-juſte à cette derniere queſtion.

Soſie ſe tâte pour ſavoir s'il veille, s'il eſt lui ; il ne ſait que croire. Il veut entrer chez Amphitrion pour terminer la querelle. Mercure le menace de le rouer de coups s'il regarde ſeulement la porte, & il eſt obligé de retourner ſur ſes pas. Mercure ſe félicite de l'avoir chaſſé. Jupiter ſachant bien qu'Amphitrion va paroître, prend congé d'Alcmene, qui gémit ſur ſon départ. Ils ſont leurs adieux ſur le théâtre.

Jupiter lui fait préſent de la coupe que ſon mari lui deſtinoit. Le premier acte finit.

ACTE II.

Amphitrion, étonné du galimatias que lui fait Soſie, lui ordonne de répondre par ordre à ſes diſcours, lui demande quel eſt le téméraire qui l'a battu, qui l'a empêché d'exécuter ſes ordres. Soſie lui répond toujours que c'eſt lui; non pas le lui préſent, mais le lui abſent. Amphitrion croit qu'il eſt ivre ou qu'il eſt devenu fou. Il veut entrer chez lui, mais Alcmene ſort. Elle eſt ſurpriſe de revoir ſi-tôt ſon époux : elle croit qu'il n'a feint de vouloir partir avec tant d'empreſſement, que pour éprouver la vivacité de ſon amour. D'un autre côté le Général, étonné de venir trop tôt au gré de ſon épouſe, éclate contre ſon indifférence. Elle lui dit qu'elle a cependant aſſez bien fait paroître ſon feu à ſon retour pendant le ſouper & durant la nuit. Amphitrion devient furieux : il ſoutient qu'il n'eſt arrivé qu'au moment même. Alcmene lui montre, pour le confondre, le préſent qu'elle a reçu de lui-même. Soſie dit qu'à moins que la coupe ne ſoit double, ainſi que lui & ſon maître, elle eſt certainement dans le petit panier. On l'ouvre, la place eſt vuide. Amphitrion & Alcmene s'accablent mutuellement de reproches. L'époux quitte la ſcène pour chercher des témoins qui aſſureront qu'il n'a pas abandonné l'armée un ſeul inſtant. L'épouſe, offenſée, rentre chez elle, pour pleurer ſur l'affront qu'on lui fait.

ACTE III.

Jupiter revient pour appaiſer Alcmene. Elle paroît. Il veut en effet lui faire des careſſes qu'elle rejettte. Elle veut abſolument qu'on les ſépare. Jupiter feint d'avoir ſoutenu qu'il n'avoit point paſſé la nuit avec elle, ſeulement pour plaiſanter. Il trouve le ſecret de fléchir ſon courroux. Il veut célébrer ſon raccommodement par un ſacrifice à Jupiter. Il ordonne à Soſie d'aller inviter à dîner le pilote Blepharon, & il recommande à Mercure de bien faire ſentinelle.

ACTE IV.

Amphitrion n'a pas trouvé le témoin qu'il cherchoit. Il revient pour faire de nouvelles questions à sa femme. Il veut entrer chez lui. Mercure, du haut de la maison, l'en empêche, lui dit des injures, lui jette des tuilles, lui défend de troubler la tranquillité d'Amphitrion qui goûte dans les bras d'Alcmene tous les plaisirs d'un raccommodement. Amphitrion croyant recevoir ce traitement de Sosie, le ménace de mille coups. Au moment même le véritable Sosie arrive avec le pilote. Amphitrion veut le tuer, sur-tout quand il lui soutient qu'il a été inviter le pilote par son ordre. Jupiter paroît pour faire cesser le bruit qu'on fait devant sa porte. Sosie se jette du parti de Jupiter, & soutient que son maître est un faux Amphitrion. Il va tout préparer pour le dîné. Le pilote ne sait point décider entre les deux Amphitrion.

ACTE V.

Bromie, servante d'Amphitrion, vient annoncer que Madame est accouchée de deux garçons. Le tonnerre gronde : Amphitrion, alarmé, tombe devant sa porte. Bramine le console, en lui apprenant l'heureux accouchement d'Alcmene. Jupiter descend du haut des cieux, pour avouer à Amphitrion qu'il a occupé sa place pendant son absence, il lui promet un bonheur infini, beaucoup de gloire, & remonte au Ciel.

Cet extrait fait ainsi, & lu par les personnes qui ne jugent jamais que d'après les autres, fera certainement dire : « La pièce de *Plaute* est mot » à mot celle de *Moliere*. Ce dernier n'a pas » grand mérite d'avoir réduit en trois actes une » comédie qui étoit en cinq, & d'avoir encore » cherché des ressources dans les scènes épisodi» ques de deux personnages subalternes, telles » que celles de *Sosie* & de *Cléanthis*, & » celles qui font de *Jupiter* un vrai petit-maître

» Français ». Ainſi parloient *Deſpréaux* & Madame *Dacier*, tous les deux aveuglés par leur amour pour l'antiquité. Ainſi pourroient parler la pareſſe ou la prévention ſéduites par un extrait, dans lequel les beautés de l'original ſont citées avec ſoin, & ſes défauts adroitement écartés. Il faut voir d'abord par ſes yeux, & juger enſuite.

Parallele de l'Amphitrion de Moliere avec celui de Plaute.

PROLOGUE.

Moliere, ainſi que *Plaute*, ſe ſert de ce prologue pour expoſer l'avant-ſcène ; mais, dans le latin, *Mercure* adreſſe tout uniment la parole au ſpectateur, ce qui rompt l'illuſion. *Moliere* s'adreſſe à la *Nuit ;* &, ſous prétexte d'avoir à la prier de la part de *Jupiter* de ralentir le pas de ſes chevaux, il lui raconte l'aventure d'*Alcmene* & du Souverain des Dieux ; il inſtruit adroitement par là le public de tout ce qui ſe paſſe, & il écarte en même-temps, par un dialogue piquant & plein de ſel, la monotonie inſéparable d'un récit trop long. Outre cela, *Moliere* n'a pas la maladreſſe d'y prévenir, comme *Plaute*, le public ſur tout ce qui doit arriver dans le courant de la pièce, & ne s'amuſe pas à demander de la part de *Jupiter* qu'on coupe la robe, & qu'on faſſe des inciſions au viſage de l'acteur qui aura cabalé pour ſe faire applaudir plus que ſon camarade (1).

---

(1) Quoi ! même chez les Romains.

ACTE I. SCÈNE I.

Le *Sosie* de *Moliere* a peur, comme celui de *Plaute ;* mais c'est sa poltronnerie qui en est la cause. Chez le Poëte Latin, c'est parce qu'il craint d'être arrêté comme un vagabond. Quelle raison pitoyable ! Ne lui auroit-il pas été bien facile de prouver ce qu'il étoit & à qui il appartenoit ? Chez *Moliere* comme chez *Plaute*, *Sosie* répète son rôle avec la lanterne, qu'il suppose être *Alcmene :* mais chez *Moliere*, la fausse *Alcmene* répond à *Sosie ;* ce qui devient bien plus plaisant. Le *Sosie* Français fait à la lanterne, comme le *Sosie* Latin, un récit de la bataille qui comble *Amphitrion* de gloire ; mais il le fait en lâche qui s'est caché dans le temps qu'on se battoit, & qui s'est amusé à boire pendant ce temps-là. Le récit de l'esclave Latin est très-circonstancié, par conséquent, très-long, très-ennuyeux, & très-déplacé dans la bouche de celui qui le prononce.

SCÈNE II.

Chez *Moliere* comme chez *Plaute*, *Mercure* s'amuse à battre *Sosie*, à lui voler sa ressemblance, à lui prouver qu'il est le vrai *Sosie*, à le renvoyer au port, sans le laisser entrer chez *Alcmene ;* mais *Moliere* se garde bien de leur faire débiter toutes les mauvaises plaisanteries que le Comique Romain a mises dans leur bouche. Je n'en citerai que quelques-unes.

MERCURE.

Quelqu'un sent ici quelque chose pour son malheur.

SOSIE.

SOSIE.

Hélas ! aurois-je effectivement lâché une mauvaise odeur ? . . . .

MERCURE.

Une certaine voix a volé jusqu'à mes oreilles.

SOSIE.

Il faut que je l'avoue, j'ai été un malheureux, un homme maudit du destin ! Pourquoi, puisque ma voix a des plumes, & qu'elle vole comme un oiseau, pourquoi ai-je oublié de lui arracher les aîles ?

MERCURE.

Cet impertinent messager, avec sa bête de charge, pourroit bien recevoir de moi certaines faveurs qu'il ne brigue pas.

SOSIE.

Sur mon ame, je n'ai point d'animal de somme, pas même un âne, à moins qu'il ne parle de moi. . . . .

MERCURE.

Tu accumules mensonge sur mensonge, tu es tout cousu de faussetés.

SOSIE.

Tu n'y penses pas : l'habit avec lequel je suis venu est cousu de fil ; mais pour moi je ne sais ce que c'est que de coudre des tromperies.

MERCURE.

Tu mens grossiérement, car tu n'es pas venu avec ton habit, mais avec tes pieds.

SOSIE.

La remarque est ingénieuse, & de plus elle est vraie.

J'aurois, si je le voulois, dans cette scène

ſeulement, cent traits pareils à citer. *Moliere* étoit trop au-deſſus de ſon modèle pour ne pas les lui abandonner. *Moliere* termine la ſcène par ces quatre vers :

Enfin je l'ai fait fuir, &, ſous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter que fort civilement
Reconduit l'amoureuſe Alcmene.

Qu'on liſe *Plaute*, on verra que pour dire moins que *Moliere* ne dit dans ces quatre vers, il fait débiter à *Mercure* un monologue de trois pages. Il eſt vrai qu'il s'y divertit à prévenir l'aſſemblée ſur ce qui doit arriver dans le courant de la pièce, à lui enlever par-là tout le plaiſir de la ſurpriſe, & ſur-tout de l'intérêt. Paroiſſez, *Boileau*, & vous, ſavante *Dacier*, ſoutenez que *Moliere* a mal fait de ne pas imiter ſon original dans une faute ſi groſſiere ; nous n'en croirons rien.

SCÈNE III.

Dans *Moliere*, *Jupiter* prend congé d'*Alcmene* à-peu-près comme dans *Plaute*, avec la différence que dans la pièce latine il recommande à *Alcmene* d'avoir bien ſoin des affaires de la maiſon, & de ſa ſanté pendant ſa groſſeſſe, ce qui cadre aſſez bien avec le perſonnage de mari qu'il joue. Dans la pièce françaiſe, *Jupiter*, loin de ſonger aux affaires du ménage, s'étudie à faire oublier l'époux, en débitant des fleurettes, qui, n'en déplaiſe aux amateurs des jolis madrigaux, rendent la ſcène de *Moliere* inférieure à celle de *Plaute*, ſur-

tout si elles sont débitées par un acteur, qui, loin de passer légérement sur la délicatesse outrée de *Jupiter*, veuille au contraire en faire sentir toutes les petites finesses. Et disons avec *Alcmene :*

> Amphitrion, en vérité,
> Vous vous moquez, de tenir ce langage;
> Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
> Si de quelqu'un vous étiez écouté.

SCÈNE IV.

Chez *Moliere*, *Cléanthis*, suivante d'*Alcmene*, témoin de la tendresse de *Jupiter* pour sa maîtresse, veut engager *Mercure*, qu'elle prend pour son mari, à la traiter aussi favorablement : le messager des Dieux la rebute. Les amateurs de l'antiquité ont beau dite que cette scène, ne se passant qu'entre deux personnages subalternes, est mauvaise, puisqu'elle interrompt l'intrigue des principaux acteurs; le reproche seroit fondé si la pièce étoit dans le genre du *Tartufe*, du *Misanthrope*, des *Femmes Savantes*, si, sur-tout, les valets ne faisoient que parodier leurs maîtres : mais leur situation est au contraire tout-à-fait opposée ; & c'est de cette variété que naît la plus grande pattie du comique.

ACTE II. SCÈNE I.

Cette scène & celle de *Plaute* sont tout-à-fait semblables, à quelques vers près. Les deux *Jupiter* interrogent les deux *Sosie*, & sont désespérés par l'embarras plaisant du *moi* d'ici, du *moi* de là-bas, &c.

SCÈNE II.

Cette ſcène eſt encore tout-à-fait imitée du latin : elle n'a de plus que le mérite d'être plus courte. Il y a dans *Plaute* une choſe que je trouve aſſez plaiſante, & que *Moliere* a négligée, je ne ſais trop pourquoi; c'eſt lorſqu'*Amphitrion* ſoutient à ſon epouſe qu'il n'a point paſſé la nuit avec elle : alors elle s'écrie : *O Jupiter ! pour peu que vous aimiez la juſtice, prenez ma cauſe en main !* *Jupiter* me paroît là invoqué très-à-propos.

SCÈNE III.

Soſie craint pour ſon front le déshonneur qui couvre celui de ſon maître, & veut apprendre de la bouche de *Cléanthis* ce qui s'eſt paſſé. Il triomphe quand il ſait que l'autre *lui* n'a pas voulu paſſer la nuit avec ſa femme. Sa joie éclate; & le courroux de *Cléanthis* augmente. Voilà encore une ſcène qui n'eſt pas dans *Plaute*, que les amateurs de l'antiquité ont critiquée par cette raiſon même, & que nous devons eſtimer comme la dernière du premier acte, pour le comique & la variété qu'elles jettent dans la pièce.

SCÈNE IV.

Jupiter annonce tout uniment qu'il vient pour goûter le plaiſir d'un raccommodement, & ſe réconcilier avec *Alcmene* ſous la figure du mari. Dans *Plaute*, *Jupiter*, pour nous dire la même choſe, débite un long monologue, dans lequel, crainte que nous ne nous inté-

ressions trop à la pièce, & que nous ne soyons aiguillonnés par la curiosité, il nous répète encore tout ce qui arrivera, & comment se fera le dénouement.

SCÈNE VI.

Ici la scène de raccommodement est, quant au fond, fort semblable à la latine : les deux héros ne se ressemblent pourtant guère. Le Galant latin est un grivois à qui la belle *Alcmene* est obligée de dire : *Finissez donc, tenez vos mains tranquilles.* Le Galant français va au même but, mais avec l'adresse & le jargon doucereux d'un petit-maître. L'un est un peu trop grossier, mais l'autre est par trop fade, & le spectateur est encore tenté de s'écrier avec *Alcmene :*

. . . .
Ah ! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles.
. . . .

L'*Alcmene* de *Plaute* dit encore dans cette scène à son époux, *que Jupiter connoît son innocence.* Après le raccommodement, *Jupiter* ordonne à *Sosie* d'aller prier le pilote *Blépharon* à dîner, pendant qu'il fera le sacrifice qu'il a promis à *Jupiter : Sosie* l'exhorte *à ne pas y manquer, parce que le Seigneur Jupiter est vindicatif comme tous les diables.* Je ne sais pas pourquoi *Moliere* n'a pas tiré parti de ces deux traits, qui sont d'un excellent comique, puisqu'il sort du fond de la scène & de la situation des personnages.

ACTE III. SCÈNE I.

Moliere a fort prudemment abandonné la quatrième scène du troisième acte de *Plaute*, dans laquelle *Mercure*, nous enlevant encore le plaisir de toute surprise, nous rapporte, dans un très-long monologue, ce qu'il va faire, & ce qui en résultera. Notre Poëte, plus adroit, nous fait rire avant de nous le promettre, & passe rapidement aux scènes comiques par la situation. *Amphitrion* revient, au désespoir de n'avoir pu trouver les personnes en état d'assurer qu'il n'a pas quitté l'armée.

SCÈNE II.

Dans cette scène, ainsi que dans celle de *Plaute*, *Mercure* insulte le malheureux *Amphitrion*, le menace de lui envoyer des messagers fâcheux s'il ne s'éloigne, & s'il trouble *Amphitrion* & *Alcmene*, qui goûtent le plaisir de s'être raccommodés. L'époux est furieux. Les scènes sont exactement les mêmes; cependant la latine est ennuyeuse, la française fait éclater de rire. Pourquoi cela ? Nous en avons déja dit la raison : dans la pièce latine, *Mercure* nous ayant prévenus sur tout ce qu'il alloit faire, les incidens ne produisent plus aucun effet; au lieu qu'ils ont toujours chez *Moliere* le mérite de la surprise, grace à l'économie théâtrale qu'il possédoit au suprême degré.

SCÈNE III.

Monologue de liaison très-court.

SCÈNE IV.

Ici, de même que chez *Plaute*, *Sosie* amène les convives que *Jupiter*, sous la figure d'*Amphitrion*, lui a commandé d'aller chercher. *Amphitrion*, d'un autre côté, veut le punir des impertinences que *Mercure* lui a dites. Cette scène est très-courte dans *Moliere*; elle est très-longue dans *Plaute*, & ne dit pas davantage. Le comique y est noyé ou répété.

SCÈNE V.

Le fond de cette scène est encore dans *Plaute*. *Jupiter*, chez l'un & l'autre Auteur, vient imposer silence au mari qui fait tapage devant sa porte. *Amphitrion*, furieux, veut se venger de son rival : un convive les sépare, & ne peut distinguer lequel des deux est le fourbe. Mais la scène latine est bien inférieure à la française, par un vice très-ordinaire chez *Plaute*; il y parodie en entier la scène que *Mercure* & *Sosie* ont eue ensemble; ou, pour mieux dire, la scène des deux *Amphitrion* latins, & celle de leurs deux *Sosie*, se ressemblent entièrement, à quelques expressions près.

Ajoutons à la mal-adresse de cette scène, l'indécence avec laquelle *Plaute* fait battre *Jupiter* & *Amphitrion* à coups de poings, comme de vrais polissons, & nous aurons de la peine à nous imaginer que des personnes judicieuses aient pu balancer un instant sur le mérite des deux pièces. Continuons, & notre surprise augmentera.

SCÈNE VI.

Jupiter prie les convives d'aller se mettre à table. *Sosie*, qui meurt de faim, *brûle d'être aux prises.*

SCÈNE VII.

Au moment où *Sosie* veut aller manger comme quatre, *Mercure* vient l'en empêcher, & le rosse. *Sosie* a beau le prier de permettre qu'il soit son ombre, son cadet, il n'entend point raison, & *Sosie* s'écrie douloureusement :

> O Ciel ! que l'heure de manger,
> Pour être mis dehors, est une maudite heure !

Cette scène est encore de l'invention de *Moliere*, & on ne peut disconvenir que l'idée n'en soit plaisante ; & elle est d'autant mieux imaginée, que les deux *Sosie* ayant ouvert la scène, il paroît raisonnable qu'ils se retrouvent dans le reste de la pièce.

Dénouement.

Enfin, dans l'une & dans l'autre pièce, *Jupiter* paroît dans une machine, au bruit du tonnerre, & déclare à l'époux qu'il est l'imposteur. Ce dénouement paroîtra d'abord le même ; mais on ne tardera pas à sentir tous les défauts de l'original, & le mérite qu'il y a à les avoir évités. Dans la pièce latine, *Bromie*, servante d'*Amphitrion*, vient dire au spectateur, dès le commencement du cinquième acte, que *Madame* a mis au monde

deux garçons, qu'elle a furieusement eu peur, parce qu'il a beaucoup tonné, & que *Jupiter* a paru devant elle pour lui dire que l'un des garçons étoit de sa façon. Elle trouve *Amphitrion* couché sur sa porte, tant il a été alarmé par le tonnerre; elle lui raconte tout ce qu'elle nous a déja dit, & l'amuse ensuite en lui racontant l'histoire du gros garçon qui a étouffé deux serpens venus par les gouttières. Elle lui répète, de crainte qu'il n'en doute, que ce gros garçon n'est pas à lui. *Amphitrion* remercie *Jupiter de ce qu'il a voulu se donner la peine de prendre sa place, cultiver son petit champ, peupler sa famille & tenir son épouse en haleine.* Dans la seconde scène, *Jupiter*, qui paroît, répète au Seigneur *Amphitrion* ce qu'on nous a déja dit deux fois dans ce même acte. Enfin *Amphitrion* emploie la troisième & dernière scène à se féliciter de son bonheur. Un seul point l'embarrasse; il ne sait pas si Madame *Alcmene*, accoutumée au pain de *Junon*, ne se dégoûtera point de l'ordinaire. Il se console en disant que *Jupiter* pourvoira sans doute à cet inconvénient, qui n'est pas petit en ménage, & il exhorte le spectateur à se retirer après avoir applaudi.

Vit-on jamais un dernier acte plus vuide d'action, plus mal tissu, plus rempli de répétitions & d'indécences? *Moliere* l'a fondu non-seulement tout entier dans une scène, mais il a encore su ennoblir son héros, le faire parler & agir en Général d'armée.

Chez *Plaute*, *Amphitrion* se félicite & se fait féliciter par ses amis, de la fortune qu'il va faire : chez *Moliere*, *Amphitrion* est un héros

qui, remplacé par un Dieu dans le lit de sa femme, est accablé par la toute-puissance, gémit en secret, & va cacher sa honte. Notre *Amphitrion*, trop honnête, trop grand pour se féliciter, n'a pas même à rougir des félicitations de quelques flatteurs insolens; *Sosie* leur coupe très-adroitement la parole.

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes;
C'est un mauvais embarquement:
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment;
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur;
Et sa bonté sans doute est pour nous sans seconde:
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde:
Mais enfin coupons aux discours,
Et que chacun chez soi doucement se retire.
Sur telles affaires toujours
Le meilleur est de ne rien dire.

Je le répete, & nombre de personnes seront certainement de mon avis, *Boileau* & Madame *Dacier* ont été entraînés dans leurs jugements par le respect aveugle que l'on avoit jadis pour l'antiquité, & par l'idée où l'on étoit que nos grands Ecrivains ne pouvoient se mesurer avec les anciens, sans se montrer inférieurs : idée presque aussi ridicule que notre mépris actuel pour les ouvrages du siècle passé, & la haute estime que nous avons de nos monstrueuses productions.

Rotrou a une pièce intitulée *les deux Sosie*; elle est calquée presque entièrement sur l'*Amphitrion* du Poëte latin. On y voit à-peu-près les mêmes beautés & les mêmes défauts, avec cette différence que les acteurs n'y ont pas la mal-adresse de ne laisser rien à desirer au spectateur, & de l'instruire toujours de tout ce qui doit arriver; mais, en revanche, *Rotrou*, supérieur à *Plaute* en cela, lui est inférieur quand il fait débiter son prologue par *Junon*, personnage tout-à-fait étranger à l'action, qui s'amuse à déclamer contre ses rivales l'une après l'autre, & à détailler les travaux qu'elle prépare au fils d'*Alcmene*. Elle auroit dû pour le moins attendre qu'il fût né.

Prologue des deux Sosie de Rotrou.

JUNON.

. . . .

Mais qu'il naisse, & commence une Incroyable histoire;
Sa peine avec usure achetera sa gloire:
Le noir séjour des morts, l'air, la terre, le ciel,
Vomiront contre lui tout ce qu'ils ont de fiel:
Mortel, il est l'objet d'une immortelle haine;
Aussi-tôt que ses jours, commencera sa peine.
Les lions, les serpens, les hydres, les taureaux,
Seront de son repos les renaissans bourreaux;
Et je regretterois une heure de sa vie,
Qui d'un nouveau travail ne seroit pas suivie, &c.

J'ai vu soutenir, avec la dernière opiniâtreté, que *Moliere* devoit à *Rotrou* l'idée du dialogue si plaisant entre *Sosie* & la *lanterne* figurant pour *Alcmene*, ainsi que toutes les scènes de *Cléanthis* avec son époux. Rien de

moins vrai. *Sosie* fait à sa *lanterne*, dans *Rotrou* comme dans *Plaute*, un récit très-long, très-ennuyeux, très-bien circonstancié, du combat auquel il n'a pas assisté ; mais la prétendue *Alcmene* ne l'interrompt point ; *Sosie* & la suivante d'*Alcmene*, nommée *Cephalie*, ne se parlent jamais : ainsi nous pouvons dire que *Moliere* doit à son génie seul ce qui écarte la monotonie de son sujet, & ce qui en varie le comique.

On croit que *Moliere* a imité le prologue d'*Amphitrion* de *Lucien*. Voici le dialogue qui a donné lieu à cette opinion.

Dialogue de Mercure & du Soleil, de Lucien.

MERCURE.

Arrête-toi, Soleil, l'espace de trois jours, & qu'il n'y ait cependant qu'une longue nuit : que les Heures dételleni tes chevaux : éteins ton flambeau, & repose-toi.

LE SOLEIL.

Voilà des commandemens bien étranges ! Est-ce que j'ai manqué à mon devoir ? Jupiter, pour me punir, veut-il que la nuit triomphe du jour ?

MERCURE.

Non ; c'est qu'il en a besoin pour une chose d'importance.

LE SOLEIL.

Où est-il maintenant ?

MERCURE.

Chez Alcmène, en Béotie.

LE SOLEIL.

Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs ?

MERCURE.

Non pas cela, mais pour achever le héros qu'il a commencé.

LE SOLEIL.

Qu'il l'achève, à la bonne heure. Mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne : il ne découchoit point d'avec Rhéa pour aller caresser la femme de son voisin : maintenant pour une P.... il faut bouleverser tout le monde. Cependant mes chevaux deviendront rétifs, faute d'exercice, & il naîtra des épines dans la carrière du soleil; les hommes languiront dans les ténebres : & tout cela pour bâtir ce beau héros !

MERCURE.

Tais-toi, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant je vais achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se hâte pas, & au Sommeil, qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de ce changement.

M. *de Voltaire* va décider si *Moliere* a copié servilement *Lucien*.

« Ceux qui ont dit que *Moliere* a imité son » prologue de *Lucien*, ne savent pas la diffé» rence qui est entre une imitation & la ressem» blance très-éloignée de l'excellent dialogue » de la *Nuit* & de *Mercure* dans *Moliere*, avec » le petit dialogue de *Mercure* & d'*Apollon* dans » *Lucien*; il n'y a pas une plaisanterie, pas un » seul mot que *Moliere* doive à cet Auteur » Grec ».

Il faut être juste : si nous avouons que *Moliere* fut heureux de trouver un beau sujet, travaillé déja par plusieurs Auteurs; convenons aussi qu'il a vu bien mieux qu'eux & l'ordonnance générale & les détails. Il les a imités en grand homme, & ne les a point copiés.

CHAPITRE XVIII.

L'AVARE, Comédie en prose & en cinq actes, comparée avec *Lanlularia de Plaute; Arlequin & Célio Vulet, dans la même maison;* le *Docteur Bigot;* la *Fille de Chambre de Qualité; Pantalon Avare, Canevas Italien*, avec *la Belle Plaideuse*, Comédie de l'Abbé de Boisrobert; l'*Esprit*, Comédie de Pierre de Larivey; &c.

LE caractère principal de cette comédie, les scènes, les situations, les détails, les jeux de théâtre; rien n'est de l'invention de *Moliere :* tout en est pris dans plusieurs pièces différentes, qui n'ont aucun rapport entr'elles, & tout s'enchaîne cependant si bien dans l'ouvrage de *Moliere*, que tout paroît appartenir à la même imagination. Les imitations y sont en si grand nombre, qu'il suffit de les rapporter pour faire connoître la pièce Française, même aux Etrangers, sans en donner l'Extrait.

Je vais ranger toutes ces imitations dans trois classes différentes, & nous y verrons *Moliere* embellissant ses modèles, *Moliere* les transportant sur son théâtre, sans en diminuer ni les beautés, ni les défauts, *Moliere* enfin n'en appercevant pas toute la richesse.

Imitations de la première classe.

Portrait de l'Avare de Moliere *& de l'Avare de* Plaute.

MOLIERE.

Valere, *pour excuser l'amour qu'Elise a pour lui.*

Quant aux scrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; & l'excès de son avarice, & la manière austère dont il vit avec ses enfans, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire du bien.

La Fleche, *pour prouver à Frosine qu'elle ne pourra pas tirer de l'argent d'Harpagon.*

Oh! ma foi, tu seras bien fine si tu tire de lui quelque chose, & je te donne avis que l'argent céans est fort cher. Je suis votre valet, & tu ne connois pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain; le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec & de plus aride que ses bonnes graces & ses caresses; & donner est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais je vous donne, mais je vous prête, le bon jour. . . . . . .
Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vue d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est frapper par son

endroit mortel, c'est lui percer le cœur ; c'est lui arracher les entrailles.

MAÎTRE JACQUES, *à Harpagon lui-même, qui veut savoir ce qu'on dit de lui.*

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par-tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, & que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chausses, & de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des Almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous voulez obliger votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour avoir mangé un reste de gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober l'avoine de vos chevaux ; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise ? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces ; vous êtes la fable & la risée de tout le monde ; & jamais on ne parle de vous que sous les noms d'Avare, de Ladre, de Vilain & de Fesse-Mathieu.

PLAUTE.

STROBILE, *pour prouver à Congrion que l'Avare ne se déterminera pas à faire de la dépense pour la noce de sa fille.*

Ce vieillard est si avare, si dur à la desserre, qu'on tireroit plutôt de l'huile d'une pierre ponce, que d'avoir un denier de son argent. . . . .
On l'entend même continuellement appeller à son secours les Dieux & les hommes ; crier qu'on l'abîme, qu'on le perd, qu'on renverse sa maison de fond en comble : & cela pour-

quoi ?

quoi? parce qu'il voit au dehors un peu de fumée qui s'éleve de son tison. Va-t-il se coucher? il prend fort bien la peine de lier la gueule de son soufflet. . . . .
pour empêcher que pendant son sommeil, le soufflet ne perde un peu de son vent. . . . .
Mais veux-tu savoir à quel autre excès il pousse l'extravagance de l'avarice! Quand il se lave, il pleure l'eau qu'il est obligé de répandre: je veux qu'Hercule me punisse si je ne dis la vérité. . . . .
Ma foi, si tu lui demandois la famine pour t'en servir à quelque chose, il ne te la donneroit jamais. Autre trait fort plaisant! il y a quelque temps que le barbier lui coupa les ongles; que fait notre homme? il ramasse soigneusement toutes les rognures; & pour ne rien laisser perdre, il les emporte comme quelque chose de précieux. . . . . . .
Un jour un oiseau de proie lui enleva son manger: l'Avare court au Préteur, il gémit, il pleure, il hurle; il se plaint amèrement du larcin que le brigand ailé lui a fait; enfin, il présente au magistrat une requête pour faire citer sa partie à comparoître, sous peine de condamnation par défaut, & pour obtenir permission de lui susciter un procès criminel. Il a sur son compte cent autres exemples de cette nature-là; &, si nous avions le temps, je me ferois un plaisir de te les rapporter.

Strobile est certainement trop outré, & son émule a très-bien fait de lui abandonner la rognure des ongles que l'*Avare* ramasse, & la gueule du soufflet qu'il bouche la nuit. *Maître Jacques* n'auroit-il pas bien fait encore de laisser *Strobile* s'égayer avec l'oiseau de proie qu'on voudroit traîner devant le magistrat, & de ne pas faire assigner le chat à son exemple?

L'AVARE.

Harpagon demande à son fils ce qu'il pense de *Mariane*, de ses charmes, de sa physiono-

mie, de son air, de ses manières : le fils croit qu'on veut la lui donner en mariage, il en est enchanté : il se trouve ensuite que le vieillard veut l'épouser.

ARLEQUIN & CELIO, *valets dans la même maison.*

Magnifico a dessein de marier sa fille Eléonora ; il parle de ce mariage à Célio : celui-ci se persuade que Magnifico veut devenir son beau-pere, quand il voit tout-à-coup qu'il est question de faire épouser Eléonora par le Docteur.

La position d'un amant qui trouve un rival dans son pere est bien plus embarrassante pour lui, & bien plus comique pour le spectateur, que celle de *Célio*, puisqu'il ne doit rien à son concurrent, qu'il peut croiser ses vues & le supplanter sans scrupule.

L'AVARE.

Harpagon veut absolument marier sa fille à un vieillard qui la prend sans dot. On a beau lui peindre les dangers des mariages mal assortis, il n'oppose à tous ces raisonnements très-solides, que la promesse qu'on lui a faite de prendre sa fille sans dot.

L'AULULARIA DE PLAUTE.

Euclion accorde sa fille à un homme très-âgé qui la lui demande en mariage, à condition qu'il la prendra sans dot. Il lui répète : « Gardez-vous bien d'oublier notre conven-» tion, savoir, que ma fille ne sera point dotée ».

La scène de *Moliere*, à la voir du côté que nous l'offrons, est meilleure que celle de *Plaute*,

puisqu'*Harpagon* résiste par avarice aux prieres de sa fille, qui le conjure de ne point faire son malheur, & qu'*Euclion*, loin de savoir s'il rend sa fille infortunée, croit au contraire faire son bonheur en l'unissant à un homme assez généreux pour la prendre sans dot. Mais, avant de finir ce chapitre, j'aurai occasion de prendre la scène de *Plaute* dans un autre sens, & de prouver qu'elle est supérieure à celle de notre Poëte.

L'AVARE.

Harpagon veut que *Valere* prenne sur sa fille un pouvoir absolu : il ordonne à *Elise* de faire tout ce que *Valere* lui dira, & il exhorte ce dernier à lui continuer ses leçons.

ARLEQUIN & CELIO, *valets dans la même maison.*

Magnifico remet à Célio tout le pouvoir qu'il a sur Arlequin, & le prie de lui donner des leçons.

Il ne sera pas besoin d'une grande éloquence pour prouver qu'il est bien plus comique d'entendre un pere exhorter l'époux secret de sa fille à lui continuer ses leçons, que de voir un maître de maison prier son commis d'enseigner la politesse à un domestique.

L'AVARE.

Maître Simon, courtier d'usure, promet à l'*Avare* que l'emprunteur en passera par-tout ce qu'on voudra : *Harpagon* se détermine à prêter au plus gros intérêt; mais il n'est pas médiocre-

S 2

ment surpris lorsqu'il découvre que son fils est l'emprunteur : d'un autre côté, *Valere* partage bien sa surprise; tous les deux s'accablent de reproches.

LA BELLE PLAIDEUSE *de l'Abbé de Bois-Robert.*

Ergaste, fils d'Amidor, riche, mais fort avare, est passionnément amoureux de Corine, fille d'Argine, qui plaide pour une grosse succession, & qui, faute d'argent, ne peut finir ce procès : Ergaste en cherche de tous côtés. Enfin un Notaire, nommé Barquet, le met aux prises avec un usurier.

BARQUET.

Il sort de mon étude,
Parlez-lui.

ERGASTE.

Quoi! c'est-là celui qui fait le prêt?

BARQUET.

Oui, Monsieur.

AMIDOR.

Quoi! c'est là le payeur d'intérêt?
(*A son fils.*)
Quoi! c'est donc toi, méchant, filou, traîne-potence!
C'est en vain que ton œil évite ma présence,
Je t'ai vu.

ERGASTE.

Qui doit être enfin le plus honteux;
Mon pere, & qui paroît le plus sot de nous deux?

. . . .

La scène imitée est meilleure que la scène originale.

L'AVARE.

Frosine persuade à l'*Avare Harpagon* que

Mariane est éprise de lui, fait l'énumération des charmes que la belle lui trouve, & vante sur-tout l'aversion qu'elle a pour les jeunes gens.

ARLEQUIN, *dévaliseur de maisons.*

Scapin fait croire à Pantalon que la jeune Beauté dont il est épris le paie du plus tendre retour : elle est, lui dit-il, bien différente des autres femmes, puisqu'elle fait un cas singulier de la vieillesse, & qu'elle méprise les jeunes gens.

Ces deux scènes paroissent d'un égal mérite, si on les sépare des ouvrages auxquels elles tiennent : mais, dans la Pièce Italienne, *Pantalon* fait présent de sa bourse à celui qui lui porte de bonnes nouvelles ; dans la Pièce Française, *Harpagon* ne donne rien à *Frosine*. Cette différence seule annonce un homme supérieur.

Il y a une mauvaise pièce de *Chappuzeau*, qui a paru sous différents titres : elle a d'abord été intitulée *l'Avare dupé*, ou *l'Homme de paille*, & ensuite *la Dame d'intrigue*, ou *le Riche vilain. Moliere* a bien pu prendre dans cette comédie l'idée d'introduire une intrigante chez son *Avare ;* mais il l'a fait avec plus d'adresse & de décence, puisque la Dame d'intrigue de *Chappuzeau* se sauve chez *Crispin*, riche *Avare*, en feignant d'éviter le courroux de son mari. *Crispin* l'a vue à Rouen, la reconnoît ; passe la nuit avec elle, & c'est pendant ce temps-là qu'on enleve à l'*Avare Crispin*, sa fille, un ballot, & son coffre-fort. Cette comédie a été donnée en 1663, & celle de *Moliere* a paru en 1668.

L'AVARE.

Harpagon donne des coups de bâton à *Maître Jacques ; Valere* en rit : *Maître Jacques*, scandalisé, menace *Valere*, qui feint d'avoir peur, & qui finit par rosser le faux brave.

LA FILLE-DE-CHAMBRE DE QUALITÉ.

Scapin reçoit des coups de bâton de Célio. Arlequin, camarade de Scapin, est indigné & ménace Célio. Celui-ci feint d'avoir peur, recule quelques pas, puis il se redresse, fait reculer Arlequin à son tour, & finit par lui donner des coups.

Cette scène est encore dans *Arlequin & Célio, valets dans la même maison* : elle est aussi dans *la Mere Coquette* de *Quinault*, aux coups de bâton près : ensuite *Regnard* s'en est emparé, & l'a placée dans *le Joueur*. Mais elle est plus naturelle dans l'*Avare* que dans toutes les autres pièces ; elle y est sur-tout plus utile que dans les trois dernieres que nous avons citées, puisque c'est elle qui anime le cuisinier contre l'intendant, & qui lui donne l'envie de se venger en l'accusant du vol dont l'*Avare* se plaint.

L'AVARE.

Cléante fait remarquer à *Mariane* un très-beau diamant que son pere porte au doigt, & la force à le garder. *Harpagon*, désespéré de perdre sa bague, fait des mines que son fils feint d'attribuer au chagrin de voir refuser son présent.

ARLEQUIN, *dévaliseur de maisons.*

Scapin veut faire voir de près à la belle Angelica les

bagues de Magnifico, & l'oblige à les garder, en lui disant que Magnifico lui en fait un présent. Le vieillard enrage; mais, crainte de déplaire à sa maîtresse, il n'ose contredire Scapin.

Dans la Pièce Italienne, la scène est fausse & mal-adroite, puisque *Magnifico* est un prodigue, & que par conséquent il ne doit pas souffrir en donnant une bague à sa maîtresse. Dans la Comédie Française la même scène est sublime, en ce qu'elle met *Harpagon* dans la situation la plus pressante pour un *Avare*, & la plus risible pour le spectateur.

L'AVARE.

Valere, aimé d'*Elise*, s'introduit chez *Harpagon*, pere de sa maîtresse, à titre d'intendant: il prêche sans cesse l'économie, pour flatter l'humeur avare d'*Harpagon*, qui lui accorde toute son amitié; mais, en revanche, *Maître Jacques*, cocher & cuisinier de la même maison, a pour lui la plus grande haine.

ARLEQUIN & CELIO, *valets dans la même maison.*

Célio est amoureux de Léonora. Il imagine, pour lui parler commodément, de se présenter à titre de commis chez Magnifico, pere de la belle, & riche négociant de Venise. La science du commerce qu'il feint de posséder, lui attire toute la confiance du vieillard, & toute la haine d'Arlequin, qui, étant valet dans la même maison, devient jaloux de son crédit, & n'oublie aucune occasion pour le détruire.

Moliere a pris de l'Italien les amours de *Valere* & de *Mariane*, le déguisement du premier, la confiance de l'*Avare* pour son *Intendant*, la

jalousie de *Maître Jacques* : mais remarquons l'utilité des heureux changemens que *Moliere* a faits en transportant cette portion de fable sur son théâtre. Quoique légers en apparence, les plus grandes beautés en naissent naturellement. *Célio* n'est que l'amant d'*Eléonora* : *Valere* est secrètement l'époux d'*Elise*. Par cette différence seule, la décence est conservée, les leçons que l'*Intendant* va continuer à *Elise*, par l'ordre de son pere, deviennent plus piquantes ; par cette seule différence encore, la scène où l'*Intendant*, accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, en déclare un réel, est bien meilleure, & amène bien plus de trouble & d'embarras. *Célio* n'a qu'à confesser une inclination qui n'est pas un grand mal entre un commis & la fille de son bourgeois ; mais *Valere*, marié secrètement à *Elise*, ne peut que frémir en avouant à un pere offensé un attentat réel contre l'autorité paternelle.

Dans la Pièce Italienne, *Célio* est commis, dans la Pièce Française, *Valere* est intendant : par ce changement, la haine de *Maître Jacques* est bien mieux fondée que celle d'*Arlequin*. Un commis n'a rien à démêler avec le valet de la maison, au lieu qu'un intendant, qui lésine sur la chandelle, le bois, l'avoine, le foin, & sur toutes les provisions, tant pour les hommes que pour les chevaux, doit nécessairement impatienter un domestique qui, grace à l'adresse de l'Auteur, a le double emploi de cuisinier & de cocher. Par-là, la vengeance de *Maître Jacques* est mieux motivée que celle d'*Arlequin* ; par-là *Harpagon* apprenant l'intimité de sa fille avec un intendant, doit être dans une

ſituation bien plus cruelle que *Magnifico*, parce qu'un négociant devient tous les jours le beau-pere de ſon commis, & qu'il n'eſt pas d'uſage qu'on choiſiſſe un gendre parmi ſes domeſtiques.

L'AVARE.

Harpagon eſt épris des charmes de *Mariane*, jeune perſonne arrivée depuis peu à Paris. *Cléante*, fils d'*Harpagon*, n'a pu la voir ſans reſſentir pour elle la plus vive paſſion. Elle eſt reconnue à la fin de la pièce pour la fille d'*Anſelme*, qui la donne à *Cléante*.

ARLEQUIN, *dévaliſeur de maiſons*.

Magnifico eſt amoureux d'une jeune étrangère que ſon fils Célio aime auſſi : la belle ſe trouve enſuite fille du Docteur. On la marie à Célio.

Voilà encore un fond italien qui a fourni pluſieurs ſcènes à *Moliere*; mais toutes ſont embellies par les changemens qu'il y a faits. Dans la Pièce Italienne, *Angelica* feint d'être une courtiſanne. C'eſt ſous ce titre qu'elle eſt aimée de *Magnifico*. Quand le *Docteur* la reconnoît pour ſa fille, il faut qu'*Arlequin* raſſure ce pere ſur la conduite de ſa fille, & que le pere croie de bonne foi un répondant auſſi ſuſpect. On voit combien d'indécences, de folies & d'invraiſemblances, *Moliere* évite en faiſant de *Mariane* une perſonne modeſte, qui voyage ſous la conduite de ſa mere.

L'AVARE.

MAÎTRE JACQUES, *dans le fond du théâtre, en se tournant du côté par lequel il est entré.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, *à Maître Jacques.*

Qui? Celui qui m'a dérobé?

MAÎTRE JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre Intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

L'AULULARIA.

ANTHRAX.

Dromon, qu'on écaille ce poisson-là bien net. Toi, Macheriou, égorge le congre & le murène le plus vîte que tu pourras, & que je trouve à mon retour tout cela désossé. Je vais ici près pour emprunter à Congrion une poële à frire dont j'ai besoin pour ce coq-là: si tu l'entends, tu le plumeras de près, & il sera plus ras qu'un de ces jeunes Lydiens à qui l'on arrache le poil, afin qu'ils soient plus jolis dans leurs jeux.

Le Cuisinier Français parle comme le Cuisinier Athénien, il tient à peu-près les mêmes propos; mais ils sont mieux placés chez *Moliere*, puisque, comme je l'ai fait remarquer dans le premier Volume, l'*Avare*, la tête pleine de son voleur, doit s'écrier nécessairement, en entendant parler de pendre & d'écorcher: *Qui? Celui qui m'a dérobé?*

Dans tous les Recueils de Contes, on trouve l'histoire de deux Cordeliers qui logent chez un Boucher, & qui l'entendent dire, pendant

la nuit à sa femme, qu'il veut tuer le plus gras. Les Moines, ignorant qu'il parle de deux cochons, sautent par la fenêtre.

Jusques ici nous avons vu *Moliere* supérieur à ceux qu'il a imités; voyons-le conservant cet avantage sur un de ses Imitateurs bien fameux, sur *Racine.*

L'AVARE.

Harpagon a surpris *Cléante* baisant la main de *Mariane ;* il se doute qu'on lui préfère son fils : il veut découvrir la vérité. Pour y réussir, il a un tête-à-tête avec *Cléante.* Il lui demande ce qu'il pense de sa future : *Cléante* feint de n'en être pas émerveillé. J'en suis fâché, répond le pere. J'ai fait réflexion que je suis trop vieux pour l'épouser, & que tu aurois acquitté ma parole en lui donnant la main. *Cléante,* surpris, dit qu'il l'épousera par complaisance. *Harpagon* prétend ne vouloir pas lui faire violence : alors *Cléante* avoue sa passion pour *Mariane : Harpagon* lui ordonne d'y renoncer.

MITHRIDATE.

Mithridate apprend par la bouche de Pharnace, que Xipharès aime en secret Monime, & que Monime l'aime. Désespéré de trouver un rival chéri dans son fils, il rejette d'abord cette idée importune : il se livre ensuite aux soupçons; &, pour découvrir la vérité, il fait appeller Monime; il feint avec elle de se rendre justice, de se trouver lui-même trop vieux pour unir son sort au sien; & lui offre de céder ce bonheur à son fils Xiphares. La Princesse, incertaine, ne sait si elle doit déclarer la tendresse qu'elle a pour Xiphares : elle l'avoue enfin, & Mithridate jure de faire périr son fils.

Monime & *Cléante* sont dans la même situation, ont les mêmes incertitudes, donnent également dans le piège qu'on leur tend. *Harpagon* & *Mithridate*, guidés par la même crainte, le même intérêt, ont recours à la même ruse; & le dernier, au lieu de dire, *Le Ciel en ce moment m'inspire un artifice*, auroit fort bien pu s'écrier, *Moliere en ce moment m'inspire un artifice.* Mais il est à sa place dans la comédie, il est mesquin dans la tragédie : ce n'étoit donc pas la peine de l'y transporter. *Racine* semble s'être rendu justice sur le piège qu'il emploie, en mettant ce vers dans la bouche de son héros :

S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux.

Imitations de la seconde Espèce.

L'AVARE.

Harpagon, qui craint pour son cher trésor, demande à voir les mains de *la Flèche.* Il les examine toutes les deux, & veut ensuite voir les autres. Il cherche jusques dans les plis de l'habit du valet; & lorsqu'il l'a bien fouillé, il lui dit : « Allons, rends-moi ce que tu m'as » pris sans te fouiller ». Il finit par l'envoyer à tous les diables.

L'AULULARIA.

Euclion trouve Strobile qui rôde autour de l'endroit où il a caché son pot plein d'or. Il veut voir une main, deux mains, la troisième : il cherche dans les plis du manteau que porte l'esclave, & le lui fait secouer. Il lui dit ensuite : « Je renonce à chercher ce que tu m'as pris : allons,

rends-le-moi de bonne grace ». Il le congédie, en priant tous les Dieux de le faire périr. « C'est, lui dit-il, la bé« nédiction que je te donne ».

L'*Avare* de *Plaute* demande à voir la troisième main de *Strobile* ; celui de *Moliere* regarde dans les deux mains de *la Flèche*, & veut ensuite voir les autres. On a beaucoup commenté là-dessus, sans décider si la demande d'*Euclion* est plus naturelle que celle d'*Harpagon*, ou moins forcée, parce qu'un homme n'a jamais eu trois ou quatre mains. Concluons que ces deux demandes sont également sublimes, & peignent bien un *Avare*, que la crainte d'être volé met hors de lui-même. Ces deux scènes sont tout-à-fait semblables.

L'AVARE.

Harpagon cache son trésor dans son jardin; non dans un coffre fort, qui seroit une amorce pour les voleurs.

L'AULULARIA.

Euclion cache son pot plein d'or dans son foyer, ensuite dans le Temple de la Fidélité ; après cela dans un bois consacré au Dieu Silvain.

Les inquiétudes d'*Euclion*, qui l'obligent à changer continuellement son trésor, peignent bien un *Avare*. *Harpagon* laisse toujours le sien au même endroit; mais la raison qu'il nous donne peint l'avarice aussi bien que les irrésolutions d'*Euclion*.

L'AVARE.

La Flèche annonce à son maître qu'il lui a

trouvé quinze mille francs à emprunter ; mais au plus gros intérêt : de plus, le prêteur n'ayant que douze mille francs comptant, l'emprunteur sera obligé de prendre, pour les mille écus restants, un lit, un fourneau de brique, un luth, un trou-madame, une peau de lézard, &c.

LE DOCTEUR BIGOT.

Pantalon est obligé de faire un paiement ; il n'a point d'argent ; il fait part de son embarras au Docteur, dévot & grand usurier. Celui-ci ne lui prête que les deux tiers de la somme en argent ; il lui fait voir une liste des choses qu'il lui destine pour l'autre tiers : ce sont des vieilles hardes, la barbe d'Aristote, la ceinture de Vulcain, &c.

L'AVARE.

Harpagon croyant à la déposition de *Maître Jacques*, accable *Valere* de reproches, & lui dit de confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible. *Valere* a épousé secretement la fille d'*Harpagon* : il croit qu'on a découvert son mariage, & dit que l'amour l'a rendu coupable. *Harpagon* entend l'amour de ses louis d'or ; & après un *quiproquo* très-long, *Harpagon*, déja trop malheureux par la perte de son trésor, apprend encore que sa fille a été séduite.

L'AULULARIA.

Euclion est dans le plus grand chagrin de la perte de son trésor. Liconide, qui a fait violence à la fille d'Euclion, paroît : il voit le désespoir du vieillard, il croit en être la cause ; il lui avoue qu'il est coupable, mais qu'un

Dieu a causé son crime. Euclion trouve ce Dieu fort mal-honnête : il découvre enfin l'injure faite à sa fille.

Ce *quiproquo* est dans *Arlequin & Célio*, *valets dans la même maison*, & dans l'*Esprit*, comédie de *Pierre de Larivey*.

L'AVARE.

Maître Jacques veut mettre la paix entre *Harpagon* & *Cléante*, qui se disputent la possession de *Mariane*. Il les sépare, leur demande tout bas le sujet de la querelle, & fait croire à chacun d'eux que son concurrent lui laisse le champ libre.

LA FILLE-DE-CHAMBRE DE QUALITÉ.

Pantalon & le Docteur sont rivaux; ils en viennent aux mains: Scapin les sépare à plusieurs reprises, les prend l'un après l'autre à l'écart, leur demande la raison pour laquelle ils se querellent, & termine pour un temps la dispute, en persuadant à chacun en particulier que son rival lui cède sa maîtresse.

L'AVARE.

La Flèche vole la cassette d'*Harpagon* : celui-ci s'apperçoit qu'on lui a dérobé son trésor; il accourt en criant :

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste Ciel! Je suis perdu! je suis assassiné! on m'a coupé la gorge! on m'a dérobé mon argent! Qui peut-ce être? qu'est-il devenu? où est-il? où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? où ne pas courir? N'est-il point là? n'est-il point ici? Qu'est-ce? Arrête. (*Se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin!... Ah! c'est moi! Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis, &

ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! & puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi, il m'est impossible de vivre ! C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré ! N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qu'il l'a pris ? Hé ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; & l'on a choisi justement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, & faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille & à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, & tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? De celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grace, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, & se mettent à rire ; vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons, vîte, des Commissaires, des Archers, des Prévôts, des Juges, des chaînes, des potences, des bourreaux : je veux faire pendre tout le monde ; &, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

L'AULULARIA.

Strobile a volé la marmite pleine d'or qu'Euclion avoit cachée ; l'Avare s'appercoit du larçin, il paroît en disant :

Au meurtre ! on m'assassine ! on me perce de coups ! A l'aide ! au secours ! Pour peu que vous soyez humains, sauvez-moi la vie ! Ah ! il n'est plus temps, barbares que vous êtes ! je péris ! je meurs ! je suis mort ! Où courrai-je ? où ne courrai-je point ? Arrêtez ! arrêtez ! tenez-le bien mon voleur ! prenez-garde qu'il n'échappe ! Mais à qui en ai-je ? Qui est-il, cet exécrable homicide, ce voleur damnable, & pour qui la Justice la plus terrible ne sauroit inventer des tourmens

tourments assez affreux ? Hélas ! hélas ! je ne le connois point ; & c'est-là le comble de mon malheur ! Comment connoîtrois-je mon assassin ! mes yeux sont éteints. Je ne vois rien ; je marche en aveugle ; & certes, je ne puis pas user assez de ma raison pour savoir surement où je vais, où je suis, & qui je suis. Je vous prie, & par ce qu'il y a de plus sacré, je vous conjure, vous tous qui me dévorez des yeux, jettez un peu d'eau dans le brasier qui me consume ; assistez-moi ; faites-moi voir le scélératissime qui m'a arraché l'ame, qui m'a emporté le cœur en chair & en os : montrez-le-moi parmi tant de gens assis, qui, sous les dehors de l'honnête-homme, cachent tous les sentimens d'un fripon. Qu'en dis-tu, toi ? J'ai résolu de compter sur ta bonne foi, de me reposer sur ta probité ; car je suis habile physionomiste, & je lis la pensée sur le visage. Qu'y a-t-il ? qu'avez-vous à rire ? Pas un de vous ne m'est inconnu. Je sais qu'il y a dans votre assemblée quantité de voleurs ; je les vois d'ici. Hé bien ! quoi ? qu'est-ce ? Aucun n'a le mien ? Il n'est point parmi eux. Ah ! vous m'avez donné le coup de la mort ! Dites-moi donc qui est-ce qui a mon trésor ? Au nom des Dieux ! dites-le-moi. Vous n'en savez rien ! O malheureux sort ! ô triste & déplorable destinée ! Me voilà tombé, précipité jusqu'au fond d'une abîme d'horreur ! je suis dans l'état le plus affreux de la vie ! Quelle épouvantable acquisition j'ai faite aujourd'hui ! les soupirs, les gémissements, le chagrin, la douleur, la pauvreté, la famine, ce sont-là les biens dont cette funeste journée m'a enrichi ! Je suis le plus malheureux de tous les mortels ! Non, la terre n'en porte pas un seul qui soit aussi misérable que moi ! Après avoir perdu une si grosse somme en or, quel besoin ai-je de vivre ? Ce très-cher & très-précieux or, que je gardois avec un soin si extraordinaire, & à qui je pensois a tout moment.... Je me suis trahi moi-même ; j'ai été la dupe de mon trop de précaution. A présent les autres se réjouissent de mon trésor ; ils le dissipent, ils le perdent, ils le consument ; le tout à mon malheur & à ma perte ! La douleur me surmonte ; il faut que

je cède, que je succombe : je ne saurois prendre patience dans un si grand renversement de fortune.

Cette scène est encore dans le troisième acte d'*Arlequin* & *Célio*, *valets dans la même maison*, & dans le cinquième de la *Maison dévalisée*, & elle se trouve aussi dans *l'Esprit*, comédie de *Pierre de Larivey*. Il faut d'abord savoir que l'avare *Severin* cache sa bourse dans un trou, en conjurant cette bourse & le trou même de ne pas se laisser trouver.

Eh! mon petit trou, mon mignon, je me recommande à toi, au nom de Dieu & de Saint Antoine de Padoue!

Malgré ses prières, Desiré trouve la bourse, la remplit de cailloux, prend l'argent & s'en va. Severin revient, s'apperçoit de la métamorphose, & s'écrie dans son désespoir :

Jésus! qu'elle est légère! Vierge Marie! qu'est ceci qu'on a mis dedans? Hélas! je suis perdu! je suis détruit! je suis ruiné! Au voleur! au larron! Prenez-le : arrêtez tous ceux qui passent; fermez les portes, les fenêtres, les haies! Misérable que je suis! où courir? à qui le dire? . . . Je ne sais où je suis, ce que je fais, ni où je suis. (*Aux spectateurs.*) Hélas! mes amis, je me recommande à vous tous; secourez-moi, je vous prie! Je suis mort! je suis perdu! Enseignez-moi qui m'a dérobé mon ame, ma vie, mon cœur & toute mon espérance! Que n'ai-je un licol pour me pendre! &c. &c.

En voilà assez pour prouver que la scène de *Moliere* a les beautés & les défauts de celle de *Plaute*. Il est singulier que, de tous les Auteurs qui l'ont mise sur la scène, aucun n'ait imaginé d'en retrancher cette malheureuse apostrophe faite au public, & qui vient si mal-à-propos lui enlever le plaisir de l'illusion, en l'avertissant qu'il est à la comédie.

Imitations de la troisième Espèce.

L'AVARE.

Anselme veut épouser *Elise*, fille d'*Harpagon* : trop content d'obtenir sa main, il ne demande point de dot ; mais *Valere*, qu'il reconnoît pour son fils, est marié secrètement à cette même *Elise*.

L'AULULARIA.

Mégadore est amoureux de Phédrie, fille d'Euclion, & il la demande en mariage : il offre de la prendre sans dot ; mais son neveu Liconide a violenté Phédrie ; elle est enceinte. L'oncle la cède.

On voit clairement les beautés que *Moliere* a puisées dans la source latine : il en embellit une partie ; il en est d'autres qu'il a négligées. Nous devons lui savoir gré de ce qu'on n'a pas fait violence à son héroïne : mais pourquoi n'a-t-il pas mis en action la demande qu'*Anselme* fait d'*Elise*, lorsqu'il veut l'épouser *sans dot ?* L'*Avare* original est si sublime dans cette scène ! La voici.

L'AULULARIA.

Il est bon de savoir, pour l'intelligence de la scène, que *Mégadore*, étant riche, a résolu de faire la fortune d'une fille sans bien, mais honnête. Il jette les yeux sur *Phédrie*, fille d'*Euclion*, qu'il croit pauvre.

EUCLION, MEGADORE.

MÉGADORE.

Je souhaite à Euclion un bonheur solide & constant. Que la bonne fortune vous accompagne par-tout & qu'elle ne vous abandonne jamais!

EUCLION.

Veuillent les Dieux vous être toujours propices, Mégadore!

MEGADORE.

Comment va la santé? Vivez-vous heureux & content?

EUCLION, *à part.*

Lorsqu'un riche prévient un pauvre, lorsqu'il lui marque de la douceur & de l'honnêteté, croyez-moi, cela ne se fait pas sans raison. Assurément, cet homme-là aura découvert que j'ai de l'or, & voilà le motif de la civilité.

MEGADORE.

Dites-vous que vous vous portez bien!

EUCLION.

Non pas certes par la bourse : je ferois un gros mensonge si je disois que je suis sain de ce côté-là.

MEGADORE.

Si vous avez l'esprit tranquille & la conscience nette, vous êtes assez riche pour passer agréablement vos jours.

EUCLION, *à part.*

Ah! il n'en faut point douter : la vieille sorcière l'aura instruit de mon trésor : la chose est parlante. Ah! coquine! laisse-moi rentrer : si je ne te coupe la langue, si je ne t'arrache les yeux.... tu verras.

MEGADORE.

Pourquoi parlez-vous ainsi seul?

EUCLION.

Je déplore ma misère. J'ai une grande fille à marier, & je n'ai point de dot à lui donner : personne ne la demandera, & moi, je ne sais à qui l'offrir.

MEGADORE.

Ne parlez point de cela, Euclion ; ayez bon courage : on vous donnera de quoi marier votre fille : moi-même, je m'offre à vous assister. Dites, quels sont vos besoins ? Vous n'avez qu'à commander.

EUCLION, *à part.*

Bon ! bon ! fiez-vous-y ! voilà de mes gens. Cet homme-ci demande en promettant : il a la bouche avide & béante pour dévorer mon or. Il présente à manger d'une main, & de l'autre il porte la pierre. Je ne me fie point au riche qui est si douloureux, si libéral en paroles envers les pauvres. Quand un favori de la fortune met, comme par caresse, sa main dans la vôtre, comptez que c'est pour vous nuire. Je connois ces polypes, qui retiennent pour eux tout ce qu'ils ont touché.

MEGADORE.

Hé ! je vous prie, Euclion, faites-moi le plaisir de m'écouter un peu tranquillement : j'ai à vous entretenir d'une affaire qui concerne également vos intérêts & les miens.

EUCLION, *à part.*

O funeste coup de foudre ! je suis écrasé ! je suis mort ! je suis réduit en poussière ! Il n'est rien de plus vrai, on a forcé l'endroit de mon trésor, & on me l'a enlevé. C'est de cela, j'en suis très-sûr, c'est de cela que ce méchant voisin veut me parler : il va me proposer un partage & un accommodement. Mais je crois que quelque diable m'arrête : je devrois déja être à ma cheminée.

MEGADORE.

Où courez-vous donc si vîte ?

EUCLION.

Je suis à vous dans un instant. C'est que je me souviens de quelque chose qui demande nécessairement ma présence au logis.

MEGADORE.

Par Pollux! quand je lui demanderai sa fille en mariage, il s'imaginera sans doute que je me moque de lui. D'ailleurs, la pauvreté le rend le plus avare de tous les hommes.

EUCLION, *à part, revenant.*

Les Dieux veulent que je vive encore. Tout va bien; & tant que je posséderai mes chères espèces, je ne saurois périr. Si jamais homme a été saisi, transi de crainte, c'est moi, je vous le proteste, moi, avant de rentrer dans la maison. Je me tâtois pour voir si je vivois encore. (*A Mégadore.*) Me voici, Mégadore, tout prêt à vous donner audience. Qu'avez-vous, s'il vous plaît, à me communiquer?

MÉGADORE.

Je vous suis obligé d'être revenu, & je vous en remercie. Mais, en même-temps, je vous demande une grace, c'est de vouloir bien répondre positivement à ce que je vous demanderai.

EUCLION.

J'y consens, mais à condition que vous ne me demanderez rien que ce que je voudrai bien vous dire.

MÉGADORE.

Dites-moi, mon voisin, quel sentiment avez-vous de ma famille?

EUCLION.

Elle est honnête.

MEGADORE.

Quelle idée avez-vous de notre bonne foi & de notre probité?

EUCLION.

On n'a rien à vous reprocher là-dessus.

MEGADORE.

Que pensez-vous de nos actions ?

EUCLION.

Innocentes & louables.

MEGADORE.

Savez-vous mon âge ?

EUCLION.

Je sais que vous avez déja un nombre d'années & beaucoup de bien.

MEGADORE.

De mon côté, je vous déclare sincérement, & sans flatterie, que je vous ai toujours regardé comme un bon & fidele citoyen, & qu'encore aujourd'hui je fais le même jugement de vous.

EUCLION.

Fi ! cet encens-là sent mauvais : l'affamé flaire mon or. Hé bien, Monsieur, de quoi s'agit-il ?

MEGADORE.

Puisque nous nous connoissons si bien, (& plaise au Ciel que la chose se tourne à notre avantage commun !) je franchis le pas ; & je vous prie de m'accorder votre fille en mariage. Promettez-moi que cela sera.

EUCLION.

Ai-je bien entendu ? O Mégadore ! pour le coup je ne vous reconnois point. Est-ce là cet homme d'honneur ? Est-ce là ce voisin qui fait profession de droiture & de probité ? Ce que vous venez de me dire dément tout-à-fait votre vertu. Si je suis pauvre, du moins je suis sans reproche. Pourquoi donc vouloir me rendre ridicule auprès de vous & de votre famille ? Je ne sache point vous avoir ni rien fait ni rien dit qui ait pu m'attirer une moquerie si grossière.

MEGADORE.

J'en prends Pollux à témoin : je ne suis point venu ici pour vous tendre un panneau : il est faux que je me moque de vous ; & je ferois un mal-honnête homme si je le faisois.

EUCLION.

Pourquoi donc me demandez-vous ma fille ?

MEGADORE.

C'est afin que vous soyez mieux à cause de moi, & que je sois mieux aussi à cause de vous & des vôtres.

EUCLION.

Voulez-vous bien que je parle franchement ? Il me vient une pensée dans l'esprit. Vous êtes riche & puissant, vous avez une grosse fortune : moi, au contraire, je suis un petit homme pauvre, chétif, misérable, pied poudreux, enfin un homme de néant, & le plus gueux de tous les humains. Cela supposé : si je marie ma fille avec vous, je m'imaginerai que vous êtes un bœuf, & que je suis un âne. Quand ma petitesse asinine sera accouplée à votre seigneurie cornue, & que je n'aurai point les reins assez forts pour porter le fardeau à pesanteur égale, & proportionnément avec vous, adieu monsieur l'âne, le voilà étendu de son long dans un lit de boue. Vous, monsieur le bœuf, me voyant couché si mollement, vous commencerez à me lancer des œillades de mépris, & vous n'aurez pas plus de considération pour mon ânerie que pour un ânon encore à naître : vous deviendrez rude & méchant à mon égard ; & les gens de ma sorte viendront me rire au nez. Si nous nous séparons, je ne trouverai nulle part une étable pour me mettre à couvert : les ânes, mes confrères, me mordront ; les bœufs me donneront des coups de corne. Voilà le grand danger que je courrai, pour avoir voulu monter de l'ordre des ânes à celui des bœufs.

MEGADORE.

Bœufs tant qu'il vous plaira : mais si votre bœuf est

honnête animal, vous n'avez rien à craindre de son association : plus vous vous unirez avec les bons, quelque riches, quelque puissans qu'ils soient, ce sera toujours le mieux pour vous. Mais laissons les bœufs à la charrue : recevez ma proposition ; écoutez-moi favorablement, & ne me refusez point pour votre gendre.

EUCLION.

Mais je vous annonce d'abord que je n'ai pas un sol à donner.

MEGADORE.

Ne donnez rien. Une fille bien née, sage & de bonnes mœurs, apporte toujours assez de dot avec elle.

EUCLION.

Et c'est-ce qui m'oblige à vous donner un avis : n'allez pas au moins vous mettre en tête que j'aie trouvé des trésors.

MEGADORE.

J'en suis très-persuadé ; l'avertissement est inutile : donnez-moi seulement votre parole sur ce que je vous demande.

EUCLION.

Soit : puisque l'affaire est sérieuse, je ne suis pas assez mauvais pere pour empêcher la fortune de ma fille : je vous la promets donc. Mais... mais... Ecoutons. O Jupiter ! n'entends-je pas ma perte !

MEGADORE.

Quel mal vous saisit tout d'un coup ? Qu'avez-vous donc, mon beau-pere futur ?

EUCLION.

Quel bruit viens-je d'entendre ? C'est comme des instrumens de fer. Cela ne vous semble-t-il pas de même ?

MEGADORE.

J'ai ordonné à mes gens de travailler à mon jardin ;

& c'est peut-être ce que vous.... Mais, qu'est donc devenu mon homme? Il a encore disparu; & me voilà presque aussi avancé que j'étois. Il me traite cavalièrement, parce qu'il voit que je cherche son amitié. Il agit suivant l'usage ordinaire. Quand un riche vient trouver en pauvre pour lui demander quelque grace, le pauvre se défie : il se met d'abord sur ses gardes, & il craint d'entrer en matière. Sa défiance le fait agir contre ses intérêts; & puis, l'occasion s'est-elle évanouie, mon homme alors, ayant réfléchi plus sérieusement, en vient au repentir : il voudroit bien renouer l'affaire, mais il n'est plus temps.

EUCLION, *revenant, dit à part.*

Tiens, exécrable Mégere! par Hercule! vois quel horrible serment! si je ne fais pas arracher & déraciner ta maudite langue, je te commande, je t'ordonne expressément de me livrer à qui tu voudras pour me faire l'opération dévirilisante.

MEGADORE.

En vérité, Euclion, je vois bien qu'à cause que je ne suis pas fort loin de la vieillesse, vous me croyez propre à être votre dupe : cependant il me semble que je mérite mieux que cela.

EUCLION.

Mégadore, je vous jure, par Pollux, que je n'en ai pas la moindre pensée; & même, quand j'y penserois, il ne me seroit pas possible d'exécuter un si mauvais dessein.

MEGADORE.

Finissons donc. A la fin m'accordez-vous votre fille?

EUCLION.

A la condition que je vous ai dite; c'est que vous la prendrez sans dot.

MEGADORE.

A cela près, vous me la promettez donc?

EUCLION.

Oui, sur mon honneur, je vous la promets. Le bon Jupiter veuille bénir votre union !

MEGADORE.

Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

EUCLION.

Je vous recommande instamment une chose : au nom des Dieux ! gardez-vous bien d'oublier notre convention ; savoir, que ma fille ne sera dotée de quoi que ce soit.

MEGADORE.

Ne craignez rien : cela ne m'échappera pas de la mémoire.

EUCLION.

Mais je vous connois bien, vous autres gens à qui l'opulence donne du crédit & du pouvoir ; vous trouvez toujours quelque moyen de nous embarrasser : notre accord, direz-vous, n'est pas tel que vous le prétendez ; notre marché ne doit pas se prendre dans un sens absolu, précis & indépendant de tout incident : enfin, quand l'envie vous en prend, vous ne manquez jamais de chicane ni de détours.

MEGADORE.

C'est ce qui n'arrivera point : comptez sur ce que je vous dis ; nous ne plaiderons jamais l'un contre l'autre. Mais qu'est-ce qui empêche que nous fassions la noce dès aujourd'hui ?

EUCLION.

Rien ; & le plutôt sera le meilleur.

MEGADORE.

Je m'en vais donc ; & je donnerai mes ordres pour les préparatifs. N'avez-vous plus rien à me recommander ?

EUCLION.

Je vous recommande ce que vous allez faire.

MEGADORE.

Tout ira bien. Adieu. Allons : hé ! hé ! Strobile, hâte-toi de me suivre promptement au marché.

EUCLION.

Le voilà parti. Dieux immortels ! j'en prends votre toute-puissance à témoin, qui pourroit exprimer combien l'or a de force sur les cœurs ? Je ne doute point que cet homme-là n'ait su par quelque endroit, que j'ai un trésor chez moi, il est avide ; & c'est ce qui lui fait presser le mariage avec tant d'obstination & tant de vîtesse.

Je ne sais si tout le monde sera de mon avis ; mais je crois qu'*Harpagon* s'indignant aux premieres propositions qu'un homme opulent lui auroit faites d'épouser sa fille ; *Harpagon* faisant des réflexions sur l'avidité des gens riches qui n'épousent que pour le devenir davantage ; *Harpagon* craignant qu'*Anselme* n'ait découvert son trésor ; *Harpagon* songeant aux dangers qu'on court en s'alliant à plus puissant que soi, ne cédant enfin avec peine, qu'après s'être assuré de la probité d'*Anselme*, de la promesse qu'il lui fait de prendre *Elise* sans dot, *Harpagon* calculant les ressources que son avarice pourra se ménager avec un gendre si généreux ; je crois, dis-je, fermement qu'*Harpagon* auroit dans ce moment déployé son caractère avec autant d'énergie que dans toutes les autres situations où il se trouve, & que l'Auteur auroit pu, dans cette scène, faire briller toute sa philosophie : de cette façon, le rôle d'*Anselme*, qui est mauvais, seroit devenu bon & nécessaire à la pièce. L'Auteur de *l'Embarras des richesses* s'est emparé avec succès de ce que *Moliere* a négligé.

L'AVARE.

Harpagon, forcé de donner une collation, prie son intendant de renvoyer les restes au marchand. Il est contraint de donner à souper, il recommande qu'on ne serve que des mets bien gras & qui rassasient d'abord.

Il ordonne à ses valets de ne point provoquer les gens à boire, & de ne leur en porter que lorsqu'ils en auront demandé plusieurs fois.

L'AULULARIA.

Euclion voudroit bien acheter quelque chose pour le repas de noce de sa fille : il a été au marché, il a trouvé la viande trop chère ; le poisson n'est pas à meilleur marché. Il laisse à son gendre le soin d'acheter tout ce qu'il faut pour le festin, encore est-il fâché qu'il ait fait apporter beaucoup de vin : il soupçonne qu'on a dessein de l'enivrer pour lui voler ensuite son trésor, & projette de boire de l'eau toute pure.

Harpagon, dans les détails & les apprêts de ses deux repas, est plus comique qu'*Euclion* ; mais celui-ci n'achetant ni viande ni poisson, parce que l'un & l'autre sont trop chers, me paroît plus avare. Je le trouve sublime, surtout lorsqu'il craint qu'on ne veuille l'enivrer pour le voler ensuite, & qu'il se condamne à l'eau.

Harpagon veut se pendre si on ne lui rend pas l'argent qu'on lui a volé.

Euclion, dans un moment où il a peur d'être volé, s'écrie : « Si cela me fût arrivé, il ne me restoit que la corde, » encore eût-il fallu l'acheter ».

Ce trait d'un homme qui, obligé de se pendre, regrette la corde qu'il faudroit acheter, ce trait, dis-je, me paroît de la plus grande vigueur. Il faut que *Moliere* l'ait oublié. Il n'est pas possible qu'il ne l'ait pas senti, non plus que celui-ci :

Le Maître du quartier a fait avertir qu'il distribueroit de l'argent : Euclion desireroit ne pas abandonner un ou deux écus qui lui reviennent ; outre que ce seroit autant de perdu, il donneroit à soupçonner qu'il a de l'or chez lui : d'un autre côté, il craint beaucoup de quitter son cher foyer, parce qu'il y a caché son trésor. Quel parti prendre ? Il voudroit pour une obole, oui pour une obole, être déja de retour.

La situation d'un avare qui craint de perdre deux écus, ou de quitter un moment son trésor, n'est-elle pas excellente à saisir ? Je suis fâché que *Moliere* n'en ait pas enrichi notre théâtre ; mais nous devons lui pardonner d'être quelquefois au-dessous de *Plaute*, en faveur des beautés qu'il ne lui doit point.

Euclion ne redoute pas, comme *Harpagon*, ses propres enfants ; il ne laisse pas manquer sa fille même des choses les plus nécessaires, & ne l'oblige point par-là à chercher quelque consolation dans les bras d'un homme à qui elle s'unit secrètement ; il ne force pas son fils, à puiser des secours ruineux dans la bourse des usuriers ; il ne l'exhorte pas à placer à honnête intérêt, c'est-à-dire, au denier douze, l'argent qu'il gagne au jeu.

Enfin, *Harpagon* se montre plus avare qu'*Euclion*, en ordonnant à ses domestiques de ne pas frotter les meubles trop fort, crainte de

les user; en conservant assez de sang-froid lorsque son fils se trouve mal, pour songer au remède qui coûtera le moins, & lui conseiller en conséquence d'aller boire un verre d'eau; en voulant se mettre en dépense pour faire écrire en lettres d'or sur la cheminée de la salle à manger, une sentence qui l'a charmé : *Il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger* (1), parce qu'il croit par-là contenir l'avidité de ses convives; en souhaitant que *Valere* eût laissé noyer *Elise*, pourvu qu'il ne l'eût pas volé.

C'est sur-tout au dénouement que l'avare *Harpagon* triomphe de l'avare *Euclion*; c'est-là qu'il l'attend pour le terrasser. *Euclion* se corrige, & donne pour dot à sa fille ce pot plein d'or qui lui a causé tant de soucis (2). *Harpagon*, plus ferme, plus décidé, conserve toujours son caractère, cède sa fille, renonce même à l'amour qu'il a pour *Mariane*, à condition qu'on lui rendra sa cassette; &, quand tout le monde cherche à peindre sa joie, il exprime la

(1) L'Anglais qui a traduit cette comédie de *Moliere*, a substitué à un grand verre d'eau claire, un grand verre d'eau-de-vie. Il n'a pas saisi l'esprit de l'*Avare*; un verre d'eau-de vie coûte bien plus qu'un verre d'eau claire.

Le même Auteur fait ordonner par son *Avare* qu'on écrive en lettres d'or cette sentence qui le charme : *Il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger*. Un moment après il songe qu'il lui en coûteroit trop, & que la maxime sera tout aussi lisible en l'écrivant avec de l'encre ordinaire. Le Traducteur a renchéri, je crois, sur son original : l'enthousiasme suggère à l'*Avare* de faire une dépense qu'il supprime par reflexion, en voyant qu'elle ne serviroit à rien.

(2) Quelques Savans prétendent que ce dénouement a été imaginé par les Commentateurs de Plaute, & que le véritable n'est point parvenu jusqu'à nous.

ſienne, en s'écriant : *Allons revoir ma chere caſſette.*

Les Italiens poſſédent un canevas très-ancien, que *Moliere* n'a vraiſemblablement pas connu : il auroit pu en tirer cette ſcène que je crois excellente.

Pantalon tient un tréſor caché ſous ſon lit, qui, en conſéquence, n'a pas été fait depuis dix ans, puiſqu'il ne permet l'entrée de ſa chambre à qui que ce ſoit. Il s'enferme ſeul; il prend ſon cher tréſor, le met ſur la table, s'aſſied à côté de lui, l'admire, le regarde avec complaiſance, l'embraſſe à pluſieurs repriſes, lui donne les noms les plus tendres, & lui prodigue les épithètes les plus flatteuſes. Oui, mon cher ami, lui dit-il, tu feras toujours mes délicès, nous ne nous ſéparerons point, nous vivrons enſemble dix ans, vingt ans, trente ans, & puis. . . . , & puis je mourrai, & il faudra nous quitter. Quoi! nous nous ſéparerons! Tu ne feras pas enterré avec moi! Ô Dieux! eſt-il poſſible! j'aurai ſacrifié mon repos, mon plaiſir, ma réputation même, pour te mettre dans l'état où tu es; j'aurai veillé nuit & jour pour te conſerver, & tu me quitteras! Ah! quelle ingratitude! Cette idée me déſeſpère, me poignarde. Loin de t'aimer maintenant, tu me fais horreur. Pour toi je me ſuis fait déteſter toute ma vie de mes voiſins, de mes parens, de ma femme, de mes enfans, & pour ma récompenſe, j'aurai la douleur mortelle de me ſéparer de toi! Je t'abhorre! . . . . Pantalon s'approche alors de ſon tréſor pour le diſperſer avec mépris, & s'en débarraſſer : mais il le voit; ſa paſſion renaît; il le regarde avec tendreſſe, ſe précipite ſur lui, le met dans ſon ſein; & tout en gémiſſant de l'inſtant fatal qui doit les ſéparer, il dit qu'il aura du moins le bonheur de le poſſéder ſans partage tant qu'il vivra.

Cette ſcène, dont je ne donne qu'une ſimple eſquiſſe, eſt plus ou moins vive, ſelon le talent

de

de l'acteur qui la joue, en impromptu, & notre Comique en l'écrivant l'auroit sûrement embellie. Quant au plan général de la Pièce Françaiſe, il eſt ſi ſupérieur à ceux des comédies où *Moliere* a puiſé ſes matériaux, qu'il ne ſouffre aucune comparaiſon.

Les Italiens ont encore deux pièces tout-à-fait imitées de l'*Aulularia*, de *Plaute*; l'une eſt intitulée *Laſporta*, l'autre *la Coſanaria.*

CHAPITRE XIX.

GEORGE DANDIN *ou* LE MARI CONFONDU; *Comédie en proſe, en trois actes, comparée pour le fonds & les détails, avec deux Nouvelles de Bocace & un Conte de Douville.*

TOUT le monde ſçait que *George Dandin*, riche Payſan, a eu la folie de s'allier à la nobleſſe, en épouſant *Angélique*, fille de M. *de Sotenville*, gentilhomme campagnard. *Madame Dandin* mépriſe ſon mari & lui joue quantité de tours. Le plus comique eſt celui-ci. Elle ſe léve la nuit & quitte ſon mari pour joindre *Clitandre*, ſon amant: *Dandin* s'en apperçoit, croit avoir trouvé un sûr moyen de confondre ſa femme aux yeux de ſes parens, & refuſe conſtament de la laiſſer rentrer: alors elle feint d'être réduite au déſeſpoir, & de ſe donner la mort, voulant dit-elle ſe ménager le plaiſir de faire pendre ſon mari. *Dandin*, alarmé, ſort

pour voir si sa femme auroit eu réellement la malice de se tuer : il ne trouve personne, il veut rentrer; mais *Angélique* & *Claudine*, sa suivante, se sont glissées adroitement dans la maison, elles se mettent à la fenêtre, accablent le malheureux *Dandin* d'injures, & le font passer pour un ivrogne, un coureur de nuit, un libertin, dans l'esprit de *M.* & de *Madame de Sotenville* qui paroissent à l'instant même, & qui achevent de désespérer le pauvre mari, en lui vantant le bonheur qu'il a de tenir à une famille dans laquelle la vertu est aussi héréditaire aux femelles que la valeur aux mâles.

Voilà, ce qu'il est nécessaire d'avoir présent à la mémoire, pour comparer la pièce de *Moliere* avec les deux Nouvelles de *Bocace* dont elle est tirée.

NOUVELLE LXIV, *Tome* 2 (1).

Il y avoit autrefois à Arezzo un homme riche, nommé Tofan, qui avoit épousé une belle jeune fille, nommée Gitte. . . . .
Le mari s'étant apperçu que, lorsque sa femme le faisoit boire, elle ne buvoit jamais, entra dans quelques soupçons. Il fut une grande partie du jour en ville sans boire, & se rendit le soir chancelant & tombant comme s'il étoit ivre. Gitte crut qu'il n'étoit pas nécessaire de le faire boire davantage, & le fit mettre au lit. Il ne fut pas plutôt couché & endormi en apparence, qu'elle alla chez son amant. Tofan se leva peu de temps après, ferma bien sa porte par dedans, & demeura à la fenêtre pour voir revenir sa femme, & lui faire connoître qu'il n'étoit pas sa dupe. Il eut le temps de

(1) Bocace a tiré cette Nouvelle d'un de nos Fabliaux, intitulé : *De la Femme qui, ayant tort, parut avoir raison.*

s'y enrhumer : mais enfin la Dame revint, & trouvant la porte fermée, elle fut dans un chagrin mortel. Elle fit tout ce qu'elle put pour l'ouvrir de force; mais elle ne put jamais en venir à bout, & son mari lui dit enfin : C'est temps perdu; tu ne saurois entrer : retourne d'où tu viens : tu ne mettras jamais le pied dans ma maison, que je ne t'aie fait la honte que tu mérites, en présence de tes parens & de mes voisins. La Belle eut beau le conjurer de lui ouvrir, & lui protester qu'elle venoit de chez une voisine où elle avoit été veiller, parce que les nuits étant longues, & n'ayant point de compagnie, elle étoit obligée d'en aller chercher chez ses voisines; ses prières ne servirent à rien; elle en vint aux menaces, & dit à son mari que, s'il ne lui ouvroit pas, elle le perdroit. Et que peux-tu me faire, répondit le mari? Plutôt que de souffrir, répliqua-t-elle, la honte dont tu veux me couvrir sans sujet, je me précipiterai dans ce puits. Comme tu passes avec justice pour un ivrogne de profession, tout le monde croira que tu m'y auras jettée, & alors on te fera mourir comme un meurtrier. Cette menace ne produisant pas plus que les prières : Dieu te le pardonne, dit la Belle, il faut donc voir si tu te trouveras bien de m'avoir mise au désespoir. La nuit étoit des plus obscures, & la Belle s'étant avancée du côté du puits, prit une grosse pierre qu'elle jetta dedans, après avoir crié tout haut : Mon Dieu ! veuillez me pardonner. Tofan entendant le bruit que la pierre avoit fait en tombant, ne douta point que sa femme ne se fût jettée dans le puits. La peur le prend; il va voir s'il ne l'entendroit pas se débattre. La Belle, qui s'étoit cachée près de la porte, entre d'abord qu'il fut sorti, ferme bien la porte sur elle, se met à la fenêtre où étoit son mari, & lui dit : Il y faut mettre de l'eau quand on le boit, & non pas quand on l'a bu. Tofan entendant sa femme, vit bien qu'il étoit pris pour dupe, retourne à la porte qu'il trouve fermée, & commence à son tour à prier qu'on lui ouvre. La Belle ne parlant plus en suppliante : Ivrogne que tu es, lui dit-elle, tu n'entreras point. Je suis lasse de tes débauches : je veux que tout le monde sache ta belle vie, & à quelle heure tu reviens

au logis. Tofan, au désespoir, commence à crier & à dire des injures. Les voisins, entendant ce tintamarre, sortent aux fenêtres, & demandent la raison d'un si grand bruit. C'est ce malheureux, répondit la femme en pleurant, qui revient ivre toutes les nuits. Il y a long-temps que je souffre ses débauches, & j'ai voulu le laisser dehors une fois, pour lui faire honte, & pour l'obliger par-là à mieux vivre à l'avenir. Tofan, de son côté, contoit comment la chose s'étoit passée, & la menaçoit beaucoup. Voyez un peu quelle effronterie, disoit-elle aux voisins ! Tout le monde voit qu'il est dehors, & il a encore l'impudence de nier ce que je dis. Vous pouvez par-là juger de sa sagesse & de sa bonne foi. Il a fait ce dont il m'accuse, & a jetté une grosse pierre dans le puits, croyant m'épouvanter. Plût à Dieu s'y fût-il jetté tout de bon, & que le vin qu'il a trop bu se fût bien trempé ! Les voisins, voyant toutes les apparences contre Tofan, commencèrent à le blâmer, & à lui dire des injures, pour avoir mal parlé de sa femme. Le bruit fut si grand, & alla si promptement de voisin en voisin, qu'il parvint enfin aux parens de la Belle. Ils y accoururent, & s'étant informés des uns & des autres de la vérité du fait, ils se saisirent de Tofan, & le rossèrent si bien, qu'ils pensèrent l'assommer.

Gitte feint de se jetter dans un puits ; *Angélique* fait semblant de se tuer d'un coup de couteau : voilà toute la différence qu'il y a dans le tour que jouent ces deux honnêtes femmes à leurs époux. La malice a la même cause, le même but, le même succès. J'ignore pourquoi *Moliere* a préféré le poignard à l'eau. Le puits cependant pouvant se trouver très-naturellement devant la maison d'un paysan, m'a toujours paru aussi commode pour faire aller la machine comique, & sur-tout beaucoup plus propre à l'illusion. Je m'en suis convaincu en voyant jouer *Pantalon avare* ; comédie italien-

ne, dans laquelle on a mis en action le conte de *Bocace*.

Pantalon ne veut point ouvrir sa porte à sa femme & à sa fille, qui sont sorties pendant la nuit. Elles feignent de vouloir se donner la mort; elles prennent deux grosses pierres & les jettent dans un puits. Les Comédiens, pour ajouter à l'illusion, ont soin de faire mettre un bassin d'eau dans la machine qui représente le puits: de cette façon le spectateur, entendant le bruit que la pierre fait en tombant dans l'eau, n'est pas surpris de la crédulité du mari. Elle est en effet bien mieux fondée que celle de *Dandin*, puisque, lorsque sa femme lui dit qu'elle se tue, rien n'annonce qu'elle dit vrai, & qu'il est obligé de l'en croire sur sa parole.

NOUVELLE LXVIII, *Tome 2, page 133.*

Henry Berlinguier, riche marchand de Florence, eut envie de s'anoblir par le mariage, comme c'est assez l'ordinaire parmi les gens de cette profession : il épousa une fille de qualité, nommée Simone, qui n'étoit nullement son fait. Comme les marchands font de fréquentes absences, la Belle, qui se trouvoit souvent veuve, se rendit amoureuse d'un jeune Cavalier, nommé Robert, qui lui avoit fait long-temps la cour. . . . .
Elle fit savoir à son amant de venir à sa porte vers minuit, avec promesse de l'aller trouver aussi-tôt que le mari seroit endormi : & comme sa chambre donnoit sur la rue, elle l'avertit que pour être informée de son arrivée elle mettroit un fil à la fenêtre dont un bout pendroit dans la rue à hauteur d'homme, & l'autre demeureroit dans sa chambre pour se l'attacher au pied d'abord qu'elle seroit couchée ; qu'il n'avoit qu'à tirer ce fil; que si le jaloux étoit endormi, elle laisseroit aller son bout, & iroit lui ouvrir; mais que s'il ne l'étoit pas, elle retiendroit le fil. Robert, content de

l'expédient, fut plusieurs fois au rendez-vous, vit quelquefois sa Belle, & quelquefois s'en retourna sans la voir. Il arriva enfin que Simone dormant, & que le mari s'étant éveillé, & promenant ses pieds par le lit, rencontra le fil: & comme tout fait peur à des esprits prévenus, il ne douta point qu'il n'y eût du mystère; mais il en fut entiérement persuadé, lorsqu'y ayant porté la main, il trouva qu'il étoit attaché au gros doigt du pied de sa femme, & que sortant par la fenêtre, il descendoit dans la rue: il coupa doucement le fil, & se l'attacha au même endroit, pour voir ce qui en arriveroit. A peine l'avoit il fait, que le Cavalier arrive à la porte, & tire le fil un peu plus fort qu'à l'ordinaire, & le fait rompre; ce que le Cavalier expliquant favorablement, il attendit tranquillement sa Belle. Le mari saute à son épée, & va à la porte, résolu de charger tout ce qu'il trouveroit. Il ouvrit si brusquement, que le Cavalier, se défiant que c'étoit le jaloux, commence à prendre la fuite, & l'autre à le poursuivre. Robert, qui étoit armé, voyant qu'il étoit toujours poursuivi, met l'épée à la main. Ils se battirent longtemps sans se faire aucun mal. Les voisins ayant entendu le bruit, sortirent aux fenêtres, & dirent plusieurs injures aux combattans. Berlinguier ne voulant pas être reconnu, se retira aussi savant qu'il étoit venu. La Belle s'étant éveillée pendant le combat, & trouvant son fil coupé, ne douta point que son intrigue ne fût découverte, & que son mari n'eût poursuivi Robert. Ne sachant comment se tirer d'un si mauvais pas, elle se leva en diligence, & crut avoir trouvé de quoi se disculper. Elle appelle sa servante, qui savoit sa conduite, & qui lui rendoit charitablement tous les services qu'elle pouvoit, & fit tant, qu'elle l'obligea à se mettre au lit en sa place, & à souffrir patiemment, sans se faire connoître, les coups que son mari pourroit lui donner; avec promesse de l'en récompenser si bien, qu'elle auroit lieu d'être contente. Cela étant fait, elle éteignit la chandelle, que le mari, par jalousie, tenoit toute la nuit allumée, & alla se cacher, en attendant le dénouement

de la comédie. Berlinguier n'eut pas plutôt le pied dans sa chambre, qu'il se mit à crier comme un enragé : Où est-tu scélérate ? il ne te sert de rien d'avoir éteint la lumière ; tu ne m'échapperas pas. En disant cela, il arrive au lit, où croyant trouver sa femme, il donne mille coups à la servante, lui meurtrit tout le visage, & enfin lui coupe les cheveux, avec des injures que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. La pauvre créature pleuroit avec raison de tout son cœur : & quoiqu'elle dît de temps-en-tems, hélas ! j'en ai assez ; sa voix étoit si languissante, & le jaloux si transporté, qu'il ne reconnut jamais son erreur. Etant enfin las de la battre & de l'injurier : Infame, lui dit-il, en sortant, je ne veux plus de toi. Je vais appeller tes parens, & les instruire de ta bonne vie. Ils te traiteront comme ils voudront ; mais pour moi je ne veux jamais te voir. La Belle, qui n'étoit pas éloignée, entendant sortir son mari, retourne à sa chambre, rallume la chandelle, & trouve sa servante dans le plus pitoyable état du monde. Elle la consola du mieux qu'elle put, la renvoya dans sa chambre, lui fit faire secrètement tout ce qui lui étoit nécessaire, & la récompensa si grassement, aux dépens de son mari, qu'elle auroit été prête à se faire rebattre ; ensuite elle fit son lit, s'habilla bien proprement, & se mit à coudre avec autant de tranquillité, que s'il ne lui fût rien arrivé. Cependant Berlinguier arrive toujours courant à la porte de ses beaux-frères & de sa belle-mère : il frappe, on lui ouvre, & à sa voix tout le monde se lève. On lui demande le sujet de son voyage à une heure si indue. Il leur conte l'aventure d'un bout à l'autre ; &, pour leur faire voir qu'il ne disoit rien que de vrai, il leur montre les cheveux qu'il croyoit avoir coupés à sa femme, leur déclare qu'il ne veut jamais la revoir, & les prie de s'en charger. Les frères, outrés de ce qu'ils venoient d'entendre, qu'ils ne croyoient que trop véritable, font allumer des flambeaux, & se mettent en devoir d'aller chez leur sœur, résolus de lui faire un méchant parti. La mère, toujours prête, selon l'ordinaire des Dames, à faire grace aux foi-

blesses de la nature humaine, les fuit en pleurant. La colère, disoit-elle, grossit toujours les objets. D'ailleurs ne peut-il pas avoir maltraité sa femme, & vouloir se disculper aux dépens de son honneur ? Ma fille a été trop bien élevée pour être capable d'une action si lâche. La vertu est héréditaire dans notre maison, & il y a assurément ici du plus ou du moins. Aussi-tôt que la Belle, qui s'étoit postée sur l'escalier, vit venir ses frères, elle se leva pour aller à eux. Qu'est-ce-ci, Messieurs, leur dit-elle ? vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux, qui vous oblige à me venir voir à cette heure ? Ses frères, la voyant tranquille & dans son état ordinaire, modérèrent leur colère. Votre mari se plaint forr de vous, Madame, & le mieux pour vous est de nous dire au vrai ce qui en est. Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit la Belle avec beaucoup de sang-froid, & j'ai de la peine à croire que mon époux se plaigne de moi. Berlinguier, qui croyoit lui avoit mis le visage en capilotade, & qui n'en appercevoit aucune marque, la regardoit avec une surprise, qui le faisoit paroître hors de sens. Ses frères lui ayant conté ce que son mari leur avoit dit, sans oublier le filet, & les coups qu'il lui avoit donnés : Trouvez-vous du plaisir, Monsieur, dit la Belle, en se tournant vers son mari, à forger des chimères pour me déshonorer, en vous déshonorant vous-même ? ou avez-vous envie de passer pour méchant mari, ne l'étanr point ? Depuis hier au soir à dix heures vous n'avez pas été, je ne dis pas avec moi, mais même au logis : dites-moi, de grace, quand est-ce que vous m'avez battue ! car pour moi je n'en ai aucune mémoire. Comment, perfide ! répondit Berlinguier, ne nous couchâmes-nous pas hier au soir ensemble ? ne revins-je pas après avoir couru votre galant ? ne vous donnai-je pas mille coups ? & ne vous coupai-je pas les cheveux ? Je réponds aux deux premiers articles, répliqua la Belle, par un désaveu formel, faute de meilleure preuve : mais pour les deux autres, j'ai de quoi vous confondre. Vous n'avez jamais eu la hardiesse de mettre la main sur moi. On ne traite pas de cette maniere les femmes de ma

qualité ; & si vous aviez eu l'impudence de l'entreprendre, je vous aurois dévisagé. Vous m'avez battue hier au soir! montrez-moi, s'il vous plaît les coups : on n'en guérit pas en si peu de temps. Si vous m'avez coupé les cheveux, je ne m'en suis pas apperçue ; il est aisé de savoir la vérité : &, en disant cela, elle se décoëffe, & fait voir de beaux & longs chèveux. Faut-il faire tant de fracas pour rien, dirent alors les beaux-frères de Berlinguier ? Vous voilà confondu pour une partie, & il y a apparence que vous ne vous tirerez guère bien du reste. Berlinguier étoit si déconcerté de ce qu'il voyoit, que plus il vouloit parler, plus il se brouilloit. La Belle voyant son désordre avec plaisir : Je vois bien, Messieurs, dit-elle à ses frères, qu'il veut m'obliger à vous faire le détail de sa vie. Je suis bien persuadée que ce qu'il vous a dit lui est arrivé. Cet honnête homme, qui devroit baiser la terre où je marche, & se faire honneur d'une alliance comme la nôtre, me traite de la manière du monde la plus indigne. Il ne fait que courir de cabaret en cabaret, & quand il est crevé de vin, il va de courtisanne en courtisanne, & me fait attendre toutes les nuits, dans l'état que vous m'avez trouvée, souvent jusqu'à minuit, & quelquefois jusqu'au matin. Vous verrez qu'étant ivre à son ordinaire ? il est allé chez une femme de mauvaise vie, & qu'après son réveil s'étant trouvé le fil au pied, il a fait les extravagances dont il vous a parlé, l'a battue, lui a coupé les cheveux, & a cru m'avoir fait tout cela. Voyez un peu sa mine : il n'est pas encore désenivré. Cependant ne vous formalisez point, je vous prie, de toutes les pauvretés qu'il vous a dites de moi. Comme je lui pardonne de bon cœur, pardonnez-lui aussi. Comment, ma fille, dit alors la mere, avec des yeux étincelans de colère, des infamies de cette nature doivent-elles se pardonner ? Un homme que nous avons tiré de la poussière & de la bassesse de sa condition. . . . .
Mais, Messieurs, vous l'avez voulu. . . . .

C'est dans cette derniere nouvelle que *Mo-*

liere a puisé la sotte vanité de *George Dandin*, qui s'allie à une famille au-dessus de la sienne. C'est-là qu'il a pris le caractère de M. *de Sotenville*, qui reproche sans cesse à son gendre l'honneur qu'il lui a fait en lui donnant sa fille; & celui de *Madame de Sotenville*, qui ne croit pas qu'une femme née d'elle puisse manquer à son devoir. C'est encore là qu'il a pris le dédain offensant avec lequel *Angélique* regarde & traite un mari qu'elle croit son inférieur. C'est enfin de ce conte que *Moliere* a tiré la morale qui naît tout naturellement du sujet, & qui donne une si belle leçon à l'humanité.

Dans la premiere scène du second acte, *Lubin* demande à *Claudine un petit baiser, en rabattant sur leur mariage. Claudine* répond : *Hé que nenni, j'y ai déja été attrapée.* Cette plaisanterie est prise du premier conte du sieur *d'Ouville.*

Naïveté d'une femme à son mari.

Une jeune fille ayant été un an durant fiancée avec un jeune homme de fort bonne volonté, il la sollicita plusieurs fois, durant cette année, de vouloir contenter ses desirs, & de mettre à fin leur mariage, dont quelques obstacles retardoient l'accomplissement en ce qui est des cérémonies de l'Eglise; mais cette jeune fille, sourde à toutes ses prières, ne voulut rien accorder . . . .
La noce faite, il lui dit : Je vous veux franchement avouer que vous avez très-bien fait de ne m'avoir rien voulu accorder auparavant notre mariage, je ne vous aurois jamais épousée. A quoi la jeune fille, sans considérer ce qu'elle disoit, repart tout-à-l'heure : Vraiment, je n'avois garde d'être si sotte, j'y avois déja été attrapée deux ou trois fois.

CHAPITRE XX.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *comédie-ballet en trois actes en prose, comparée, pour le fond & les détails, avec un canevas italien intitulé :* Le Disgrazie d'Arlichino, *les Disgraces d'Arlequin ; une Farce de* Chevalier ; *& une ou deux pages de* Ne pas croire ce qu'on voit, *histoire espagnole*, & les *vendanges de Surène* de *Dancourt*.

CE fut à la premiere représentation de cette pièce que la Troupe de *Moliere* prit pour la premiere fois le titre de *Troupe du Roi. Grimaret*, Auteur d'une vie de *Moliere*, dit que *Pourceaugnac* fut fait à l'occasion d'un Gentilhomme Limousin, qui, dans une querelle qu'il eut sur le théâtre avec les Comédiens, étala une partie du ridicule dont il étoit chargé.

Si *Moliere* eut le bonheur de trouver sous sa main un Limousin assez original pour fournir au comique d'une pièce, il fit très-bien d'en livrer la copie à la risée publique. De toutes les imitations, celles qu'on fait d'après la nature même sont les meilleures ; mais dans celle-ci *Moliere* s'est borné sans doute à copier l'habit ou l'allure de son Limousin, puisque tout ce qui arrive au héros de la pièce est imité de deux autres comédies, & d'un roman de *Scar-*

ron. Nous avons analysé ce drame scène par scène dans le premier volume, *Chapitre XXII de l'Intérêt*, nous n'en dirons qu'un mot ici.

Oronte veut marier sa fille *Julie* avec *M. de Pourceaugnac* qu'il n'a jamais vu. *Julie* est amoureuse d'*Eraste*. Les amants mettent dans leur parti un adroit Napolitain, qui va étudier le nouveau débarqué sur la route, lie connoissance avec lui, & le trouve très-propre à donner dans tous les pieges qu'on lui tendra. *Eraste* prétend le reconnoître, l'engage à venir chez lui; & feignant de parler à son maître-d'hôtel, afin qu'on traite bien son hôte, il le recommande aux Médecins, auxquels il fait croire qu'il leur donne un fou à guérir. Les suppôts d'*Esculape* veulent absolument le rendre sain d'esprit & de corps, ils le régalent en conséquence d'un déluge de lavements. D'un autre côté, *Sbrigani* se déguise en marchand Flamand, pour persuader au beau-pere, que *Pourceaugnac* est fort endetté. Il fait ensuite paroître une Languedocienne avec une Picarde, qui accusent *Pourceaugnac* de les avoir épousées, appellent une douzaine d'enfants, se disputent la gloire de le faire pendre, & l'alarment au point qu'il se déguise en femme, prend la fuite, & laisse *Eraste* possesseur de *Julie*.

Une pièce en trois actes, intitulée *les Disgraces d'Arlequin*, a fourni la plupart des tours qu'on joue au Gentilhomme de Limoges. Je n'ai pu me procurer la comédie italienne, parce qu'elle est forr rare; mais j'ai parlé à plusieurs acteurs qui la connoissent parfaitement, qui l'ont même représentée. Ils m'ont assuré que le héros Italien étoit, comme le héros Fran-

çais, persécuté par un fourbe qui met à ses trousses de faux créanciers, des avanturières qui prétendent être ses femmes, & plusieurs enfants qui l'appellent *papa*. On le fait aussi déguiser en femme, pour fuir la Justice qui punit sévérement les polygames. Enfin, les lavements seuls dont on régale *Pourceaugnac*, & ce qui les amene, ne sont point dans l'italien : *Moliere* les a pris dans une farce (1) en un acte, & en vers de 8 syllabes, par *Chevalier* comédien du Marais, & représentée sur son théâtre en 1661, huit ans avant *Pourceaugnac*.

La Rocque a besoin d'argent pour régaler les Dames : il dit à Guillot de lui procurer cinquante pistoles sur une bague qu'il lui remet. Un Chevalier d'industrie a tout entendu : il offre à Guillot de lui indiquer un homme qui fera son affaire. Guillot prend ce filou pour un devin, & lui donne la bague : le Chevalier d'industrie la met ensuite entre les mains d'un autre frippon, qui paroît en habit de Médecin. Le valet lui demande cinquante pistoles. Le faux Médecin dit qu'on lui a recommandé de le guérir, qu'il a promis, & qu'il veut remplir sa parole. Il appelle un Apothicaire, qui paroît une seringue à la main, & veut absolument donner des clystères à Guillot.

Dans *Moliere*, *Eraste* remet *Pourceaugnac* entre les mains de deux véritables Médecins ; il ajoute par-là un comique infini, puisqu'on rit en même-temps de l'embarras du Limousin, & de l'air imposant des Docteurs qui trouvent des raisons pour lui prouver qu'il est malade.

(1) *La Désolation des filous sur la défense des armes, ou les Malades qui se portent bien.*

Passons à la manière dont *Eraste* feint de renouer connoissance avec *M. de Pourceaugnac.*

ERASTE.

Ah ! qu'est-ce-ci ? que vois-je ? Quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! que je suis ravi de vous voir ! Comment ! il semble que vous ayez peine à me reconnoître.

M. DE POUCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (*Bas, à Sbrigani.*) Ma foi, je ne sais qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, &c. j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si fait. (*A Sbrigani.*) Je ne le reconnois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez point que j'ai eu le bonheur de boire je ne sais combien de fois avec vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excufez-moi. (*A Sbrigani.*) Je ne fais ce que c'eft.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce Traiteur de Limoges qui fait fi bonne chère ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean ?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus fouvent enfemble chez lui nous réjouir. Comment eft-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on fe promène ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetière des Arènes.

ERASTE.

Juftement. C'eft où je paffois de fi douces heures à jouir de votre agréable converfation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excufez-moi, je me le remets. (*A Sbrigani.*) Diable emporte fi je m'en fouviens.

SBRIGANI, *bas.*

Il y a cent chofes comme cela qui paffent de la tête.

ERASTE.

Embraffez-moi donc, je vous prie, & refferrons les nœuds de notre ancienne amitié. . . . . Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment fe porte Monfieur votre.... là.... qui eft fi honnête homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Conful ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur... là... Monsieur... votre...

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'Assesseur?

ERASTE.

Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai & gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle... le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant un en ce temps-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non: rien qu'une tante.

ERASTE.

C'est ce que je voulois dire. Madame votre tante, comment se porte-t-elle;

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ERASTE.

Hélas! la pauvre femme! elle étoit si bonne personne.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le Chanoine, qui a pensé mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été !

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussi ?

ERASTE.

Vraiment, si je le connois ! Un grand garçon bien fait ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien prise.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eh, oui.

ERASTE.

Qui est votre neveu ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frère ou de votre sœur ? . . . . . .

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté !

SBRIGANI.

Il vous connoît mieux que vous ne pensez. . . . .

ERASTE.

Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien. . . . . . Je ne souffrirai pas que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison. . . . . .

Ne pas croire ce qu'on voit, Histoire Espagnole (1).

. . . .

Mendoce s'en retournoit consolé de toutes les disgraces qui lui étoient arrivées, quand le valet du jaloux Don Diegue, nommé Ordogno, qui passa auprès de lui, fit semblant d'avoir une idée confuse de sa personne, & commença de l'appeller Pays, quoiqu'il ne l'eût jamais vu que cette fois-là. Je ne sais, lui répondit Mendoce, si je suis de votre pays ou non, mais j'ai bien de la peine à vous reconnoître. Bon Dieu ! répondit l'artificieux Ordogno, je n'en crois rien : vous n'oubliez pas vos amis si facilement, & je vois bien que présentement vous commencez à me remettre. Je voudrois bien, dit Mendoce, que vous me donnassiez quelques enseignes, pour me rafraîchir un peu la mémoire touchant notre connoissance ; car plus je vous regarde, moins je me souviens de vous avoir vu. S'il ne tient qu'à cela, répondit le perfide Ordogno, vous m'allez connoître à la premiere chose que je dirai. De quel pays êtes-vous ? Aragonois, répondit Mendoce. Justement, reprit le frippon Ordogno. Voyez ce que c'est que d'être quelque tems sans se voir ! Et votre nom est ?... Mendoce, repartit bonnement celui qui avoit ce nom-là. Quoi ! mon cher Mendoce ? interrompit au plus vîte le cauteleux Ordogno : celui avec qui j'ai tant de fois... Il ne faut pas nous séparer sans renouer notre vieille connoissance. Je prétends vous régaler pendant que je vous tiens, & je ne veux pas qu'il soit dit que deux amis qui avoient tant d'envie de se revoir, se soient rencontrés pour se faire simplement la révérence. A ce mot de régaler, Mendoce, qui avoit une faim cruelle, & qui par conséquent fut touché par son endroit sensible, ne douta point que l'autre ne le connût le mieux du monde, & il le sui-

---

(1) Elle parut en 1652, dix-sept ans avant *M. de Pourceaugnac.*

vit aussi facilement que s'ils n'eussent jamais bougé d'ensemble. . . . .

Moliere a considérablement embelli le dialogue d'*Ordogno* & de *Mendoce*. La fausse reconnoissance est beaucoup mieux filée dans la comédie que dans le roman ; mais s'il est vraisemblable que *Mendoce* mourant de faim se laisse persuader, quand on lui propose de le régaler, est-il bien naturel que *Pourceaugnac* accepte aussi légérement un appartement chez *Eraste*. *Moliere* a fort bien fait de nous dire *que l'esprit du Limousin étoit des plus épais*.

La comédie des *Vendanges de Surêne* est une mauvaise copie de *Pourceaugnac*. Le héros de *Dancourt*, sot comme celui de *Moliere*, vient épouser une fille qui ne l'aime point, on lui fait mille niches, & l'on met à ses trousses une prétendue fille de l'opéra, qui s'oppose à son mariage ; parce qu'elle en a, dit-elle, une promesse de mariage. Le rôle de cette vestale est rempli par un fourbe.



CHAPITRE XXI.

LES AMANTS MAGNIFIQUES, *comédie-ballet, en cinq actes, dans les divertissements de laquelle on trouve l'imitation d'une Ode d'*Horace. *Imitée depuis par* Jean-Jacques Rousseau.

LE Roi donna lui-même le sujet de cette pièce : il voulut que deux Princes rivaux se disputassent, par des fêtes galantes, le cœur d'une Princesse. Nous passerons légérement sur un ouvrage que *Moliere* composa uniquement pour la Cour, & qu'il crut ne devoir pas hasarder sur le théâtre de Paris. Nous remarquerons seulement qu'il y a, dans l'intermède du second & du troisième acte, une imitation de l'Ode d'*Horace* qui commence ainsi : *Donec gratus eram tibi.*

(1) TRADUCTION D'HORACE.

Plus heureux qu'un Monarque au faîte des grandeurs ;
J'ai vu mes jours dignes d'envie ;
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs :
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que nos jours étoient beaux ! quand des soins les plus doux ;

(1) Je l'ai prise dans les Mêlanges de Poésie, de Littérature & d'Histoire, par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban.

Vous payiez ma flamme sincère ;
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux :
Chloé n'avoit pas su vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organe des amours,
Chloé seule me paroît belle.
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune Calaïs, plus beau que les amours,
Plaît seul à mon ame ravie.
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi ! si mes premiers feux, ranimant leur ardeur,
Etouffoient une amour fatale ;
Si, perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur,
Chloé vous laisse sans rivale...

LYDIE.

Calaïs est charmant ; mais je n'aime que vous :
Ingrat, mon cœur vous justifie.
Heureuse également, en des liens si doux,
De perdre ou de passer la vie !

MOLIERE.

INTERMÈDE III. SCÈNE VII.

Dialogue entre Philinte & Climene.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lorſqu'à toute autre perſonne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner deſſus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Une autre a vengé ma flamme
Des foibleſſes de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante ſi fort,
M'aime d'une ardeur fidelle:
Si ſes yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, ſi digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi, je perdrois la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais ſi d'une douce ardeur
Quelque renaiſſante trace
Chaſſoit Cloris de mon cœur;
Pour te remettre en ſa place?...

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendreſſe
Mirtil me puiſſe chérir,
Avec toi, je le confeſſe,
Je voudrois vivre & mourir.

Tous deux ensemble.

Ah! plus que jamais aimons-nous;
vivons & mourons en des liens si doux!

OUSSEAU, *dans le Devin du Village*

COLETTE.

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Mon sort combloit mes desirs.

COLIN.

Quand je plaisois à ma bergère,
Je vivois dans les plaisirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après les doux nœuds qu'elle brise,
Seroit-il un autre bien?

(*D'un ton pénétré.*)

Ma Colette se dégage.

COLETTE.

Je crains un amant volage.

Ensemble.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paisible,
Oubliera, s'il est possible,
Que tu lui fus { cher / chere } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette,
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encor préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah! Colette!

COLETTE, *avec un soupir.*

Ah! berger volage!
Faut-il t'aimer malgré moi!

Ensemble.

A jamais Colin { je t'engage / t'engage }
{ Mon / Son } cœur & { ma / sa } foi.
Qu'un doux mariage
M'unisse avec toi.
Aimons toujours sans partage,
Que l'amour soit notre loi.

Je donne la préférence à *Rousseau* : *Moliere* est assez grand pour que ses admirateurs puissent faire cet aveu.



CHAPITRE XXII.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, *comédie-ballet, en cinq actes, en prose, comparée avec un morceau de* Don Quichotte, *& le dénouement des* Disgraces d'Arlequin, *comédie italienne.*

CETTE pièce parut pour la première fois à Chambord. Jamais ouvrage ne donna plus de chagrin à son Auteur, & ne fût plus mal reçu. On lui rendit bien-tôt la justice qu'il méritoit. Il fut joué avec applaudissement quelques jours après sur le théâtre de Saint-Germain, & Paris le vit avec le plus grand plaisir sur celui du Palais Royal.

Une des meilleures scènes de cette pièce, est prise dans *Don Quichotte :* le Lecteur va voir *Moliere* s'enrichir des idées de *Michel Cervantes*, sans ternir sa gloire ni celle de son émule. Les hommes d'un génie rare sont des négociants associés & dispersés dans des climats différents, qui augmentent mutuellement leur fortune, en se faisant passer de l'un à l'autre les richesses du pays qu'ils habitent.

DON QUICHOTTE.

De la conversation qu'eut Sancho Pança avec Thérese Pança sa femme, &c.

Ecoute, ma femme, je te jure ma foi, que si je viens

à être Gouverneur, je marierai si bien notre fille, qu'elle sera appellée Madame par tout le monde. O non pas, s'il vous plaît, mon mari, répondit Thérese; mariez-la avec son égal, cela est bien plus sûr, & elle s'accommodera mieux avec des sabots & de la serge, qu'avec de beaux souliers & des cottes de soie. Voire, ma foi, au lieu de Marion, on l'appelleroit Madame! Elle ne sauroit comment se tenir, & feroit bien voir que ce n'est qu'une grosse paysanne. Que tu es sotte, répliqua Sancho! va, va, il ne faut qu'un an ou deux pour l'y accoutumer, & après cela tu verras si elle ne sera pas comme les autres. En tout cas, qu'elle soit Madame, & qu'il en arrive tout ce qu'il pourra. Mon Dieu! mon mari, ne songeons pas à hausser notre état plus qu'il n'est; ne savez-vous pas bien ce que dit le proverbe, qu'il faut que chacun se mesure à son aune? Vraiment, ce seroit une jolie chose que nous allassions marier notre fille avec quelque Baron, qui, quand il lui en prendroit fantaisie, lui chanteroit pouilles, en l'appellant paysanne, fille de pitaud & de meneur de cochons! Non, non, mon ami, je n'ai point nourri votre fille pour cela; apportez-moi seulement de l'argent, & me laissez faire. Nous avons ici Lope Tocho, fils de Jean Tocho, qui est un bon garçon, & que nous connoissons; je sais qu'il regarde la petite de bon œil; c'est son vrai fait: elle sera fort bien avec lui, qui est son égal, & nous les aurons toujours l'un & l'autre devant nous; au lieu que nous ne verrons ni notre gendre ni elle, si vous l'allez marier à la Cour & dans vos grands Palais, où personne ne l'entendra, ni elle n'entendra rien elle-même. Viens çà, bête & femme opiniâtre, répliqua Sancho; pourquoi veux-tu, sans rime ni raison, m'empêcher de marier ma fille avec quelqu'un qui me donne de grands Seigneurs pour héritiers? . . . .
Marion sera Comtesse, quand tu en devrois crever, & quelque chose que tu en dises. Mon mari, prenez bien garde à ce que vous dites, repartit Thérese; j'ai bien peur que ces Comtés ne soient la perdition de votre fille. Vous en ferez tout ce que vous voudrez; mais, Duchesse

ou Princesse, je n'y donnerai jamais mon consentement. Voyez-vous, mon ami, j'ai toujours aimé l'égalité, & je ne saurois souffrir toutes ces suffisances : on m'a donné le nom de Thérese au baptême, sans y ajouter Madame ni Mademoiselle : mon pere s'appelle Cascayo, & moi je m'appelle Thérese Pança, parce que je suis votre femme; car je devrois m'appeller Thérese Cascayo; mais là où sont les Rois, là sont nos loix : tant y a que je suis bien contente de mon nom, & je ne veux point qu'on le grossisse davantage, de peur qu'il ne pèse trop, ni non plus donner à parler aux gens, en m'habillant à la Baronne ou à la Gouverneuse. Vraiment, vraiment, ils ne manqueroient pas de dire aussi-tôt : Voyez, voyez comme elle fait la glorieuse, &c.

MOLIERE.

M. JOURDAIN.

Touchez là, Monsieur; ma fille n'est pas pour vous.

CLÉANTE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille. . . . .

. . . .

Je n'ai besoin que d'honneur, & je la veux faire Marquise.

Madame JOURDAIN.

Marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquise.

Madame JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

Madame JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens, & qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-Dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussi-tôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise, qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de M. Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà; & ses deux grands-peres vendoient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans, qu'ils paient maintenant peut-être bien cher en l'autre monde; & l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens ». Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puisse dire: Mettez-vous là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage; ma fille sera Marquise, en dépit de tout le monde, &, si vous me mettez en colère, je la ferai Duchesse.

Les propos de *Thérese Panca* conviennent parfaitement au caractère, à la situation de *Madame Jourdain*, & quoique *Moliere* n'ait fait que les emprunter, je ne l'estime pas moins que si *Madame Jourdain* eût été la première à les tenir.

Dans le divertissement du quatrième acte

on reçoit M. *Jourdain* Turc. Un *Muphti*, des *Dervis* président à la cérémonie qui se fait en dansant & en chantant. L'idée est prise dans *les Disgraces d'Arlequin* : on le reçoit Juif, & on lui donne des coups de bâton comme à *M. Jourdain*. J'ai dit dans l'article de *Pourceaugnac*, que la pièce italienne intitulée, *le Disgrazie d'Arlecchino*, étoit fort rare, & ne se jouoit plus en Italie; c'est parce que les Juifs ont obtenu un ordre qui en défend la représentation & l'impression.

CHAPITRE XXIII.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, *comédie en trois actes, en prose, comparée, pour le fond, les détails ; avec le* Phormion *de Térence ;* le Pédant joué *de Cyrano ; une Farce de Tabarin.*

Précis des Fourberies de Scapin.

ARGANTE, pere d'*Octave*, & *Géronte*, pere de *Léandre*, partent ensemble pour les affaires de leur commerce ; ils laissent leurs fils sous la garde de leurs valets, *Scapin* & *Sylvestre*. Les *Mentors* n'en imposent pas, comme l'on juge bien, à leurs *Télémaques*. *Octave* épouse une inconnue, & *Léandre* est passionné pour une Egyptienne. Les deux vieillards reviennent : ils ont projetté, chemin faisant, de cimenter davantage leur vieille amitié ; en con-

féquence il eft décidé qu'*Octave*, fils d'*Argante*, époufera une fille que *Géronte* eut jadis à *Tarente*, d'un mariage fecret. L'arrivée des deux peres déconcerte les amants & *Sylveftre ;* le feul *Scapin* fe moque de l'orage, s'engage à le braver, & promet encore de procurer aux deux jeunes gens une fomme dont ils ont befoin. Il commence d'abord par attaquer *Argante*, auquel il perfuade que, loin de plaider pour faire caffer le mariage de fon fils, il doit plutôt s'accommoder avec les parents de la mariée, & leur donner l'argent qu'il dépenferoit en *paperaffes :* il fait jouer le rôle du parent par *Sylveftre*, déguifé en brave : *Argante* donne deux cents piftoles. *Scapin* dit enfuite à *Géronte*, que fon fils s'étant allé promener fur une galére, le Capitaine l'a retenu, & ne veut pas le rendre à moins qu'on ne lui porte quinze cents livres, fomme que l'avare donne après bien des lamentations.

Ce n'eft pas tout : *Scapin*, non content d'avoir arraché cinq cents écus des mains de *Géronte*, lui fait croire qu'on le cherche pour le tuer, & lui confeille de fe cacher dans un fac, où il ne l'a pas plutôt renfermé, qu'il lui donne deux ou trois volées de coups de bâton. Il obtient enfuite fa grace en feignant d'être près de rendre l'ame. L'Egyptienne, amante de *Léandre*, eft reconnue fille d'*Argante ;* & l'Etrangere, mariée avec *Octave*, fe trouve la fille même que *Géronte* faifoit venir de Tarente.

On reconnoît dans cette pièce *Térence* à chaque pas : on y voit fa manière de dialoguer : les détails & les fcènes font pour la plupart dans fon

Phormion; le fond du ſujet eſt le même. Mais, avant de mettre *Moliere* à côté de *Térence*, comparons-lui *Tabarin* & *Cyrano*.

TABARIN.

Sujet de la Farce de Franciſquine.

Lucas veut faire un voyage aux Indes; mais il ne ſait comment faire garder la vertu de ſa fille Iſabelle. Il en confie la garde à Tabarin, & part. Iſabelle charge Tabarin d'une commiſſion pour le Capitaine Rodomont ſon amant. Tabarin promet à Rodomont de le faire entrer dans la maiſon de ſa maîtreſſe; & il lui perſuade, pour qu'il ne ſoit pas vu des voiſins, de ſe mettre dans un ſac. Le Capitaine y conſent, & tout de ſuite on le porte chez Iſabelle. Dans le même temps, Lucas arrive des Indes. Il voit ce ſac où eſt Rodomont, il le prend pour un ballot de marchandiſes, & l'ouvre. Il eſt fort étonné d'en voir ſortir Rodomont, qui lui fait croire qu'il ne s'y étoit caché que pour ne pas épouſer une vieille, riche de cinquante mille écus. Lucas, tenté par une ſi groſſe ſomme, prend la place du Capitaine, & ſe met dans le ſac. Alors Iſabelle & Tabarin paroiſſent. Rodomont dit à ſa maîtreſſe qu'il a enfermé dans ce ſac un voleur qui en vouloit à ſes biens & à ſon honneur. Ils prennent tous un bâton, battent beaucoup Lucas, qui trouve enfin le moyen de ſe faire reconnoître, & la pièce finit.

C'eſt de cette farce que *Moliere* a pris l'idée de la ſeconde ſcène du troiſième acte de ſes *Fourberies de Scapin*. *Scapin* conſeille à *Géronte* de ſe mettre dans un ſac, afin qu'il puiſſe le porter dans ſa maiſon, ſans qu'il ſoit apperçu de ſes ennemis, comme *Tabarin* perſuade à *Rodomont* de ſe mettre dans un

sac pour venir chez sa maîtresse, sans être vu des voisins. Les coups de bâton qu'on donne aux deux personnages enfermés dans le sac, achevent de rendre la ressemblance parfaite.

Tabarin a vraisemblablement pris l'idée de son sac dans la source où le *Seigneur Straparole* a puisé ses *Nuits facétieuses* (1).

L'imitation que nous venons de citer n'enléve pas à *Moliere* le prix de son art, comme le prétend *Boileau.*

C'est par-là que Moliere illustrant ses Ecrits,
Peut-être de son Art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Qui l'a donc remporté ce prix ? Le Satyrique Français auroit dû nous l'apprendre.

Passons à *Cyrano :* il suffira de le lire pour se rappeller les scènes que *Moliere* lui doit.

LE PÉDANT JOUÉ.

CORBINELI.

Tout est perdu, votre fils est mort.

GRANGER.

Mon fils est mort ! Es-tu hors de sens ?

CORBINELI.

Non, je parle sérieusement : votre fils, à la vérité, n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

GRANGER.

Entre les mains des Turcs ! Soutiens-moi, je suis mort ?

(1) Voyez la *seconde Nuit*, *Fable V.*

CORBINELI.

CORBINELI.

A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle au quai de l'Ecole....

GRANGER.

Et qu'allois-tu faire à l'école, baudet ?

CORBINELI.

Mon maître s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fût rare à Venise, & de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle, s'étoit imaginé qu'une douzaine de coterets n'étant pas chers, & ne s'en trouvant point par toute l'Europe de mignons comme en cette ville, il devoit en porter là : c'est pourquoi nous passions vers l'Ecole pour en acheter; mais à peine avons-nous éloigné la côte, que nous avons été pris par une galère turque.

GRANGER.

Hé ! de par le cornet retors de Triton, Dieu Marin, qui a jamais oui parler que la mer fût à Saint-Clou; qu'il y eût là des galères, des pirates, ni des écueils ?

CORBINELI.

C'est en cela que la chose est plus merveilleuse; & quoique l'on ne les ait point vus en France que cela, que sait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusqu'ici entre deux eaux ?

PAQUIER.

En effet, Monsieur, les Topinambous, qui demeurent quatre ou cinq cents lieues au-delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris; & l'autre jour encore les Polonois enlevèrent bien la Princesse Marie en plein jour à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler.

Il est absurde de vouloir persuader qu'une *galère* est venue jusqu'au *quay de l'Ecole.*

Moliere sauve cette extravagance en transportant l'action dans une ville maritime. Et *Géronte* ne répéte pas une bêtise toutes les fois qu'il s'écrie : *que diable alloit-il faire dans cette galère.*

CORBINELI.

Mais ils ne se sont pas contentés de ceci; ils ont voulu poignarder votre fils.

PAQUIER.

Quoi ! sans confession ?

CORBINELI.

S'il ne se rachetoit par de l'argent.

GRANGER.

Ah ! les misérables ! C'étoit pour incurer la peur dans cette jeune poitrine.

PAQUIER.

En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des Chrétiens, à cause qu'il a une croix.

CORBINELI.

Mon maître ne m'a jamais pu dire autre chose, sinon: Va-t-en trouver mon pere, & lui dis.... Ses larmes aussi-tôt suffoquant sa parole, m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût su faire les tendresses qu'il a pour vous.

GRANGER.

Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc ? d'un Turc ! *Perge.*

CORBINELI.

Ces écumeurs impitoyables ne me vouloient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fusse jetté aux genoux du plus apparent d'entr'eux. Hé ! Monsieur

le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son pere, qui vous enverra tout-à-l'heure sa rançon.

GRANGER.

Tu ne devois pas parler de rançon ; ils se feront moqués de toi.

CORBINELI.

Au contraire, à ce mot il a un peu rasséréné sa face. Va, va, m'a-t-il dit ; mais si tu n'es ici de retour dans un moment, j'irai prendre ton maître dans son college, & vous étranglerai tous trois aux antennes de notre navire. J'avois si peur d'entendre encore quelque chose de plus fâcheux, ou que le diable ne me vînt emporter étant en la compagnie de ces excommuniés, que je me suis promptement jetté dans un esquif, pour vous avertir des funestes particularités de cette rencontre.

GRANGER.

Que diable aller faire dans la galère d'un Turc ?

PAQUIER.

Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans.

GRANGER.

Mais penses-tu qu'il soit bien résolu d'aller à Venise ?

CORBINELI.

Il ne respire autre chose.

GRANGER.

Le mal n'est donc pas sans remède. Paquier, donne-moi le receptacle des instrumens de l'immortalité, *Scriptorium scilicet*.

CORBINELI.

Qu'en desirez-vous faire ?

GRANGER.

Ecrire une lettre à ces Turcs.

CORBINELI.

Touchant quoi ?

GRANGER.

Qu'ils me renvoient mon fils ; parce que j'en ai affaire ; qu'au reste ils doivent excuser la jeunesse, qui est sujette à beaucoup de fautes ; & que s'il lui arrive une autre fois de se laisser prendre, je leur promets, foi de Docteur, de ne leur en plus obtundre la faculté auditive.

CORBINELI.

Ils se moqueront, par ma foi, de vous.

GRANGER.

Va-t-en donc leur dire de ma part que je suis tout prêt de leur répondre pardevant Notaire, que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renverrai pour rien. Ah ! que diable, que diable aller faire en cette galère ! Ou dis-leur qu'autrement je vais m'en plaindre à la Justice.

Dans la pièce de *Moliere*, *Géronte* ordonne à *Scapin d'aller dire au Turc qu'il va envoyer la Justice après lui*, & *Scapin* s'écrie : *La Justice en plaine mer ; vous vous moquez des gens.* Comme *Moliere* est simple à côté de *Cirano*.

GRANGER.

Mon Dieu ! faut-il être ruiné à l'âge où je suis ! Va-t'en avec Paquier, prends le reste du teston que je lui donnai pour la dépense il n'y a que huit jours. Aller, sans dessein, dans une galère ! Prends tout le *reliqua* de cette pièce. Ah ! malheureuse géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesante ! Paie la rançon ; &, ce qui restera, emploie-le en œuvres pies. Dans la galère d'un Turc ! Tiens, va-t'en. Mais, misérable, dis-moi, que diable allois-tu faire dans cette galère ? Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon oncle l'année du grand hiver.

CORBINELI.

A quoi bon ces fariboles ? vous n'y êtes pas. Il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

Tout cela est burlesque & point du tout comique, parce que tout cela manque de vraisemblance. Granger peut-il croire que le Turc se contentera *d'un reste de teston ?* Mais *Géronte* avare comme il l'est, peut fort bien se figurer qu'un amas de vieilles hardes vendues aux frippiers, fera une somme considérable.

GRANGER.

Cent pistoles ! Ah ! mon fils, ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la tienne ? Mais cent pistoles ! Corbineli, va-t-en lui dire qu'il se fasse pendre, sans dire mot ; cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en ferai bien repentir.

Granger qui veut faire dire à son fils de se laisser pendre, & de ne point s'affliger, parce qu'on le vengera ; *Granger* qui trouve un moyen aussi sot, aussi plat, aussi révoltant, mérite-t-il d'entrer en comparaison avec *Géronte*, qui prie *Scapin* de se mettre pour quelques instans à la place de son maître.

CORBINELI.

Mademoiselle Genevote n'étoit pas trop sotte, qui refusoit tantôt de vous épouser, sur ce que l'on assuroit que vous étiez d'humeur, quand elle seroit esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER.

Je les ferai mentir. S'en aller dans la galère d'un Turc ! Hé ! quoi faire, de par tous les diables, dans cette

galère ? Oh ! galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères ! . . . .

PAQUIER.

Voilà ce que c'est que d'aller aux galères ! Qui diable le pressoit ? Peut-être que s'il eût eu la patience d'attendre encore huit jours, le Roi l'y eût envoyé en si bonne compagnie, que les Turcs ne l'eussent pas pris.

CORBINELI.

Notre *Domine*, ne songez-vous pas que ces Turcs me dévoreront ?

PAQUIER.

Vous êtes à l'abri de ce côté-là, car les Mahométans ne mangent point de porc.

Moliere s'est emparé de toutes les richesses de *Cyrano*, mais elles sont entourées d'une infinité de choses qui les dépatent, que *Moliere* a très-bien apperçues, & qu'on ne trouve point dans son imitation. Cependant, on ne cesse de répéter dans le monde que la scène de *Cyrano* & celle de *Moliere*, sont tout-à-fait semblables. La troisième scène du troisième acte des *Fourberies de Scapin*, est aussi calquée sur celle qui suit.

LE PÉDANT JOUÉ.

GENEVOTE.

Toute la pénitence que je vous en ordonne, c'est de rire avec moi d'un petit conte que je suis venu ici pour vous faire. Il faut, avant que d'entrer en matière, vous anatomiser le squelette d'homme & de vêtement, aux mêmes termes qu'un Savant m'en a tantôt fait la description. Voici l'heure environ que le soleil se couche, c'est l'heure aussi par conséquent que les lambeaux de son manteau se viennent rafraîchir aux étoiles. Leur maître ne

l'expose jamais au jour, parce qu'il craint que le soleil, prenant une matière si combustible pour le berceau du phénix, ne brûlât & le nid & l'oiseau. . . . .
Du manteau je passerois aux habits; mais je pense qu'il suffira de dire que chaque pièce de son accoûtrement est une antique. Venons de l'étoffe à la doublure, de la gaîne à l'épée, & de la châsse au saint; traçons en deux paroles le crayon de notre ridicule Docteur. Figurez-vous un rejetton de ce fameux arbre coco, qui seul fournit un pays entier de choses nécessaires à la vie. Prmièrement, en ses cheveux, on trouve de l'huile, de la graisse. . .

Le reste du portrait est trop dégoûtant.

GRANGER, *à part.*

Ah! malheureux, je suis trahi! C'est sans doute ma propre histoire qu'elle me conte. (*Haut.*) Mademoiselle, passez ces épithetes: il ne faut pas croire tous les mauvais rapports, outre que la vieillesse doit être respectée.

GENEVOTE.

Or écoutez le plus plaisant. Ce goutteux, ce loup-garou, ce Moine bourru....

GRANGER.

Passez outre: cela ne fait rien à l'histoire.

GENEVOTE.

Commanda à son fils d'acheter quelque bagatelle, pour faire un présent à son oncle le Vénitien; & son fils, un quart-d'heure après, lui manda qu'il venoit d'être pris prisonnier par des pirates Turcs, à l'embouchure du golfe des Bons-Hommes; &, ce qui n'est pas mal plaisant, c'est que le bon-homme aussi-tôt envoya la rançon. Mais il n'a que faire de craindre pour sa pécune, elle ne courra point de risque sur la mer du Levant.

Dans *Moliere*, *Zerbinette* rappelle de même à *Géronte* tout ce qu'il a dit dans son dépit con-

tre la galère, & lui raconte le tour que *Scapin* lui a joué. La scène est peut-être défectueuse en ce qu'elle nous offre un simple récit de ce que nous avons déja vu en action; mais elle est comique, & *Genevote* doit nécessairement nous faire moins de plaisir que *Zerbinette :* l'une vient de dessein prémédité dire des injures à *Granger ;* l'autre au contraire, poussée seulement par l'envie de rire d'une avanture plaisante qu'on lui a rapportée, & brûlant de trouver quelqu'un à qui elle puisse la raconter, trouve par hasard le pere de son amant sur son passage, & lui rend naïvement sa propre histoire. Elle veut même le forcer à rire avec elle de ce *ladre*, de ce *vilain* qu'elle lui peint si bien. En second lieu, *Genevote* ne reproche à son vieillard que le ridicule de son habillement & de sa figure; *Zerbinette* reproche au sien le ridicule de son esprit & de sa ladrerie; elle lui rappelle qu'il a voulu faire vendre de vieilles hardes pour racheter son fils; qu'il a voulu envoyer la Justice en pleine mer après les Turcs, & que la douleur de compter de l'argent lui a souvent arraché cette exclamation burlesque : *Que diable alloit-il faire dans cette galère !* Enfin, les coups que *Zerbinette* porte au pere de son amant sont plus excusables & bien plus piquants en même temps, que ceux dont *Genevote* accable grossièrement *Granger ;* aussi amusent-ils davantage la malignité du spectateur.

J'ai dit que *Moliere* avoit imité des détails & plusieurs scènes du *Phormion ;* qu'il avoit même élevé la machine de sa pièce sur celle du Poëte Latin. Je vais le prouver.

PHORMION.

DÉMIPHON.

Je ne fais à quoi me déterminer, car c'eft une affaire que je n'aurois pu prévoir; & je fuis dans une fi furieufe colere, que je ne puis arrêter mon efprit à penfer aux voies que j'ai à prendre. C'eft pourquoi, tous tant que nous fommes, lorfque la fortune nous eft plus favorable, nous devrions travailler avec le plus d'application à nous mettre en état de fupporter fes difgraces; & quand on revient de quelque voyage, on devroit toujours fe préparer aux dangers, aux pertes, à l'exil, & penfer qu'on trouvera fon fils dans le déréglement, ou fa fille malade, ou fa femme morte; que tous ces accidents arrivent tous les jours, qu'ils peuvent nous être arrivés comme à d'autres : ainfi rien ne pourroit nous furprendre, ni nous paroître nouveau; & tout ce qui arriveroit contre ce que nous aurions attendu, nous le prendrions pour un gain fort confidérable.

GÉTA, *à Phédria.*

O Monfieur! on ne fauroit croire de combien je paffe mon maître en fageffe. Tous les maux qui peuvent m'arriver font prévus; il y a long-temps que j'ai fait ces réflexions : quand mon maître fera de retour, j'irai pour le refte de mes jours moudre au moulin; j'aurai les étrivieres; je ferai mis aux fers; on m'enverra travailler aux champs. Aucun de tous ces accidents ne pourra ni me furprendre, ni me paroître nouveau; & tout ce qui m'arrivera contre ce que j'ai attendu, je le prendrai pour un gain fort confidérable. . . .

. . . .

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

. . . .

SCAPIN.

Monfieur, la vie eft mêlée de traverfes; il eft bon de s'y

tenir sans cesse préparé : & j'ai oui dire, il y a long-temps, une parole d'un ancien, que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Que pour peu qu'un pere de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer, se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; & ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie, & je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colere de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivieres ; &, ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu graces à mon bon destin. . . . .

Dans *Térence*, *Géta* répéte ou parodie simplement ce que *Démiphon* vient de dire : *Moliere* a senti combien une idée retournée ou répétée produit peu d'effet au théâtre ; il a placé adroitement dans un seul couplet & dans la bouche d'un seul personnage ce que *Térence* fait dire par deux interlocuteurs. Il est bien comique de voir un maître fourbe inventer la meilleure moralité qui se soit jamais débitée, donner des leçons de philosophie, & s'offrir pour exemple.

PHORMION.

Antiphon s'est marié pendant l'absence de son pere : on vient lui annoncer que son pere est arrivé, & qu'il va paroître. Il tremble. *Géta* l'exhorte à se rassurer.

GÉTA.

Puisque cela est donc ainsi, vous devez travailler d'autant plus à vous tenir sur vos gardes : la fortune aide les gens de cœur.

ANTIPHON.

Je ne suis pas maître de moi.

GÉTA.

Il est pourtant plus nécessaire que jamais, que vous le soyiez présentement : car si votre pere s'apperçoit que vous ayiez peur, il ne doutera pas que vous ne soyez coupable.

PHÉDRIA.

Cela est vrai.

ANTIPHON.

Je ne puis me changer. . . . .
Voyez cette contenance : qu'en dites-vous ? y suis-je ?

GÉTA.

Non.

ANTIPHON.

Et présentement ?

GÉTA.

A-peu-près.

ANTIPHON.

Et comme me voilà ?

GÉTA.

Vous y êtes. Ne changez pas ; & souvenez-vous de répondre parole pour parole, & de lui bien tenir tête, afin que, dans son emportement, il n'aille pas vous renverser d'abord par les choses dures & fâcheuses qu'il vous dira.

ANTIPHON.

J'entends.

GÉTA.

Dites-lui que vous avez été forcé malgré vous par la

loi, & par la sentence qui a été rendue. Entendez-vous? Mais quel est ce vieillard que je vois au fond de la place?

ANTIPHON.

C'est lui! je ne saurois l'attendre.

GETA.

Ah! qu'allez-vous faire? où allez-vous? Arrêtez; arrêtez, vous dis-je.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

SCAPIN, *à Octave.*

Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne saurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, sur votre foiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude: un peu de hardiesse, & songez à répondre résolument sur ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, & voyons si vous ferez bien. Allons, la mine résolue, la tête haute, le regard assuré.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi ?

SCAPIN.

Bon : Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, & répondez-moi fermement comme si c'étoit à lui-même. » Comment, pendard, vaurien, infame, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu paroître devant mes yeux, après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud ? est-ce là le fruit de mes soins, le respect qui m'est dû, le respect que tu me conserves » ?.... Allons donc.... » Tu as l'insolence, frippon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin ! Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons ».... Oh ! que diable, vous demeurez interdit !

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

Ici les personnages sont dans la même situation que dans la pièce latine ; mais *Scapin* rend la scène française bien meilleure par l'idée qui lui vient de contrefaire le pere. De cette façon l'illusion augmente, & sur tout le jeu théâtral, partie bien précieuse, puisque les applaudissements que l'acteur reçoit reviennent à l'Auteur. Peu de gens savent voir le théâtre sur leur papier quand ils travaillent. Un Poëte comique n'excellera jamais, s'il n'est naturellement comédien, & s'il ne joue tous ses rôles en les composant.

PHORMION.

GÉTA.

Quand je vous ai quitté, j'ai trouvé, par hasard, Phormion sur mon chemin.

CHRÉMÈS.

Qui est ce Phormion ?

GETA.

Cet homme qui nous a empêtrés de cette...

CHREMÈS.

Je sais.

GETA.

Tout d'un coup il m'est venu dans l'esprit de le sonder un peu. Je le tire à part. Pourquoi, lui ai-je dit, Phormion, ne cherchez-vous pas les moyens d'accommoder entre vous cette affaire à l'amiable? Mon maître est honnête homme & ennemi des procès. Car, pour ses amis, ils lui conseilloient tous de chasser cette créature.

ANTIPHON.

Que va-t-il faire? & à quoi cela aboutira-t-il?

GETA.

Me direz-vous que par les loix il seroit puni de l'avoir fait? Croyez-moi, cela a été examiné par de bonnes têtes; &, sur ma parole, vous avez à suer, si vous vous attaquez à cet homme-là; c'est l'éloquence en personne. Mais, je le veux, vous gagnerez votre procès: enfin ce n'est pas une affaire où il y aille de la vie; il ne s'agit que d'argent.... Quand j'ai vu mon homme ébranlé par ces paroles: nous sommes seuls, lui ai-je dit, parlez franchement; dites ce que vous voulez que l'on vous donne de la main à la main, pour faire que mon maître n'entende plus parler de cette affaire, que cette femme se retire, & que vous ne veniez plus nous chagriner.

ANTIPHON.

Les Dieux lui auroient-ils tourné l'esprit!

GETA.

Car, & je le sais fort bien, pour peu que vous vous mettiez à la raison, mon maître est si traitable, que vous n'aurez pas ensemble trois paroles.

DEMIPHON.

Qui t'a chargé de dire cela?

CHREMÈS.

Ah! il ne pouvoit pas mieux prendre la chose pour le mener où nous voulons.

ANTIPHON.

Je suis mort!

CHREMÈS.

Continue.

GETA.

D'abord mon homme se faisoit tenir à quatre.

CHREMÈS.

Que demandoit-il?

GETA.

Ce qu'il demandoit? Beaucoup trop: tout ce qui lui venoit dans la tête.

CHREMÈS.

Mais encore?

GETA.

Si on lui donnoit, disoit-il, six cents écus....

CHREMÈS.

Six cents diables à son cou! N'a-t-il pas de honte?

GETA.

Je lui ai dit aussi: Eh! que pourroit-il donc faire davantage, je vous prie, s'il marioit sa propre fille! Il n'a pas gagné beaucoup de n'en point avoir, puisqu'en voilà une toute trouvée qu'il faut qu'il dote. Pour abréger & ne pas vous redire toutes ses impertinences, voici sa conclusion. Au commencement, m'a-t-il dit, j'avois fait dessein d'épouser moi-même la fille de mon ami, car je prévoyois bien le malheur qui lui arriveroit, & je n'ignorois pas qu'une fille pauvre qui trouve un homme riche, devient plutôt l'esclave que la femme de son mari. Mais, pour vous dire franchement la chose comme elle est, j'avois besoin d'une femme qui m'apportât quelque argent pour payer mes

dettes ; & encore aujourd'hui, si Démiphon veut me donner autant que celle que j'ai fiancée doit m'apporter, il n'y a point de femme que j'aime mieux que celle dont vous voulez-vous défaire.

ANTIPHON.

Est-ce par sottise ou par malice qu'il fait cela ? Est-ce de dessein prémédité ou sans y penser ? Je ne sais qu'en croire.

DEMIPHON.

Eh quoi ! s'il doit jusqu'à son ame ?

GETA.

J'ai engagé, m'a-t-il dit, une pièce de terre pour trente pistoles.

DEMIPHON.

Voilà qui est fait ; qu'il l'épouse, je vais les donner.

GETA.

Une petite maison pour autant.

DEMIPHON.

Ho, ho ! c'est trop.

CHREMÈS.

Ne criez point ; je les donnerai ces trente pistoles.

GETA.

Il faut acheter une petite esclave pour ma femme : il faut quelques meubles pour le ménage : les noces seront de quelque dépense : pour tout cela, dit-il, mettez encore autres trente pistoles. C'est bien le moins.

DEMIPHON.

Oh, parbleu ! qu'il me fasse plutôt six cents procès. Il n'aura pas un sou de moi. Je servirois ainsi de risée à ce coquin !

CHREMÈS.

Eh, mon Dieu ! je les donnerai, soyez en repos ; & faites seulement que votre fils épouse celle que vous savez.

La

La scène huitième du second acte des *Fourberies* de *Scapin*, est tout à fait calquée sur celle-ci, c'est la même marche, ce sont les mêmes traits. Cependant *Moliere* leur donne une nouvelle force en dégageant la scène d'une partie des personnages, d'ailleurs *Scapin* n'attaque que la bourse de *Géronte*, & il est bien plus difficile d'arracher de l'argent à un seul avare, qu'à deux qui se cotisent pour fournir une somme.

Dans la scène latine, *Chrémès* se récrie sur la demande exorbitante de *Phormion*, & *Démiphon* s'engage à le satisfaire : un instant après c'est *Démiphon* qui se fâche, & *Chrémès* offre la somme qu'on leur demande.

Il nous reste à confronter le plan du *Phormion* avec celui des *Fourberies* de *Scapin*.

Extrait du Phormion.

Chrémès & Démiphon sont freres. Chrémès quitte sa maison & sa femme pour aller à Lemnos, où il a une seconde épouse & une fille. Démiphon part en même temps pour aller en Cilicie, chez un ancien hôte, qui lui promet, dans ses lettres, des montagnes d'or. Les deux vieillards ont chacun un fils qu'ils laissent entre les mains de Géta, esclave de Démiphon. Le nouveau Gouverneur veut d'abord leur donner de bons conseils, qui sont très-mal reçus, & plus mal récompensés. Il est forcé de leur laisser la bride sur le cou : ils ne manquent pas d'en abuser. Phédria, fils de Chrémès, devient amoureux d'une chanteuse. Antiphon, fils de Démiphon, épouse Phanie, qui passe pour étrangère. Les affaires sont dans cette situation critique, quand les deux vieillards arrivent. Le Gouverneur est au désespoir. Démiphon sait déja que son fils est marié. On lui dit qu'il a été forcé par la loi, parce qu'on

lui a prouvé qu'il étoit le plus proche parent de Phanie. Phormion, Parasite, qui a imaginé la fourberie, a effectivement feint d'avoir jadis connu le pere de la jeune fille, a fait appeller Antiphon en justice. Celui-ci ne s'est pas défendu, & a été condamné. Le pere veut casser le mariage : il consulte trois Avocats, & se trouve plus embarrassé qu'avant la consultation.

D'un autre côté, le marchand d'esclaves presse Phédria, & le menace de vendre la Belle dont il est amoureux, s'il ne lui donne pas bien vîte de l'argent. Phédria prie Géta de lui en procurer. Celui-ci ne sait où en prendre, lorsqu'il apperçoit les deux vieillards en grande conférence. Chrémès est fâché de n'avoir pas trouvé à Lemnos la femme & sur tout la fille qu'il alloit y chercher. Son dessein étoit de la marier à son neveu Antiphon. Démiphon lui conte qu'il y a un autre empêchement à ce mariage, puisque son fils s'est marié à une étrangère. Géta est charmé d'avoir deux cordes à son arc, c'est-à-dire, deux vieillards à duper. Il vient leur dire que Phormion veut bien se charger de la femme d'Antiphon & l'épouser, à condition qu'on lui donnera une somme de la main à la main. D'abord il a demandé, ajoute-t-il, une somme exorbitante; mais peu-à-peu il est devenu plus traitable. Premièrement, il a engagé une pièce de terre pour dix mines; il veut qu'on les lui donne. Démiphon y consent. Secondement, il a mis en gage une maison pour autant; il les exige encore. Démiphon ne veut pas les donner. Chrémès consent à les compter. Troisièmement, il a besoin d'une petite esclave pour sa femme, il lui faut quelques meubles pour le ménage, de l'argent pour les frais de noce; tout cela montera encore à dix mines. Démiphon aimeroit mieux avoir six cents procès que de compter cette somme. Chrémès veut bien la payer. Les vieillards vont chez eux pour prendre de l'argent.

Antiphon entend tout ce que dit Géta. Il l'accuse de vouloir réellement lui enlever sa femme, il s'emporte contre lui. Géta l'appaise, en lui disant qu'il a travaillé pour procurer de l'argent à son cousin; que Phormion trouvera

des prétextes pour éloigner la noce, & que pendant ce temps-là on aura le temps de trouver une pareille somme, & de la rendre. Mais les vieillards ont à peine remis l'argent au Parasite, qu'ils apprennent le véritable sort de Phanie : elle est fille de Chrémès. Le hasard a fait le mariage qu'ils avoient projetté. Ils veulent obliger Phormion à rendre l'argent; mais il ne sauroit, puisqu'il l'a donné à Phédria, qui a déja acheté sa chere esclave. Chrémès menace le Parasite de la justice; celui-ci, pour l'en punir, appelle la femme du vieillard à grands cris, & lui apprend que son mari avoit une autre épouse à Lemnos. La femme est furieuse, ne veut point pardonner à son époux; &, pour commencer à se venger, elle permet à Phormion de venir manger chez elle tant qu'il voudra.

Voilà encore un plan qui, quand on ne réfléchit pas, paroît tout à fait semblable à celui des *Fourberies* de *Scapin*. Je ne vois en effet que deux changements légers en apparence; mais ils entraînent de grandes fautes. Les voici.

Chez *Moliere* les amours de *Léandre* & d'*Octave*, n'ont pas la moindre liaison entr'elles : dans *Térence*, les aventures des deux cousins sont accrochées ensemble par *Géta*; qui fait servir le mariage d'*Antiphon*, & le désir que les vieillards ont de le rompre, pour favoriser la tendresse de *Phédria*.

Chez *Moliere*, *Sylvestre* substitué au *Parasite*, ne paroît qu'un instant. Dans *Plaute*, le *Parasite* est intimement lié à la machine : & il améne un bon dénouement. L'embarras de *Chrémès* & le courroux de sa femme y figurent bien mieux que *Scapin* avec sa tête enveloppée, & demandant pardon des *malheureux coups de bâton qu'il a donnés*.

J'ose le dire. La pièce de *Térence* l'emporte

de beaucoup sur celle de *Moliere*. Sur tout si nous nous transportons au temps où les belles esclaves étoient en possession de faire tourner la tête à la jeunesse, & devenoient les Héroïnes de toutes les aventures amoureuses. Alors la pièce latine devoit présenrer un tableau aussi naturel que celui de *Moliere* a dû le paroître peu dans sa nouveauté.

Qu'on me permette d'exposer une idée qui pourroit avoir du succès. Ne seroit-il pas possible à un Auteur de lier toutes les beautés de la pièce de *Térence* à celles que *Moliere* a mises dans la sienne ? Une fois réunies, elles formeroient un chef-d'œuvre ; mais il faudroit pour cela être doué d'un esprit assez souple, assez adroit pour rapprocher ces différentes pièces de rapport, sans que la contrainte y parût ; & pour les assortir avec goût, il faudroit avoir assez de justesse & de sagacité dans l'imagination, pour accommoder aux bienséances de notre scène une intrigue qui roule sur une fille esclave, sur une autre qui ne peut épouser son amant, parce qu'on la croit étrangère, & sur un mari qui a deux femmes. Il faudroit enfin avoir du génie. Il faudroit, ajoutera quelqu'un, laisser les choses comme elles sont, & respecter les ouvrages des grands hommes. Je répondrai à cela que c'est le langage de la paresse ou de l'impuissance. On ne va pas loin avec de tels guides. *Moliere* n'est le plus grand Comique de tous les siècles, que parce qu'il a su mettre à contribution ses prédécesseurs les plus illustres.

CHAPITRE XXIV.

Les Femmes Savantes, *comédie en cinq actes, & en vers, comparée, avec une des héroïnes des* Visionnaires *de* Desmarets, *les* Philosophes *& l'*Homme dangereux *de* M. Palissot.

MOLIERE n'a emprunté de personne le fond du sujet de cette pièce ; mais *Desmarets* a dans ses *Visionnaires* une extravagante nommée *Hespérie*, qui croit être adorée de tous ceux qui la voient, & le caractère de cette *Hespérie* est l'original de celui de *Bélise* dans *les Femmes Savantes.*

LES VISIONNAIRES.

HESPERIE.

Ma sœur, dites le vrai, que vous disoit Phalante ?

MELISE.

Il me parloit d'amour.

HESPERIE.

Oh ! la ruse excellente !
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,
Pour vous donner le soin de me persuader ?

MELISE.

Ne flattez point, ma sœur, votre esprit de la sorte ;
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte :

Que si je veux fléchir mon cœur trop rigoureux,
Ses biens me pourront mettre en un état heureux.
Mais quoi ! jugez, ma sœur, quel conseil je dois prendre ;
Et si je puis l'aimer, aimant un Alexandre.

HESPERIE.

Vous pensez m'abuser d'un entretien moqueur,
Pour prendre mieux le temps de le mettre en mon cœur.
Mais, ma sœur, croyez-moi, n'en prenez point la peine.
En vain vous me direz que je suis inhumaine ;
Que je dois par pitié soulager ses amours :
Cent fois le jour j'entends de semblables discours.
Je suis de mille amans sans cesse importunée,
Et crois qu'à ce tourment le Ciel m'a destinée.
. . . .
La nuit, je n'en dors point ; je n'entends que clameur,
Qui d'un trait de pitié s'efforce de m'atteindre :
Voyez, ma chère sœur, suis-je pas bien à plaindre ?

MELISE.

Il faut vous détromper : il n'en est pas ainsi.
Ce nouvel amoureux qui me parloit ici,
Qui se promet de rendre une fille opulente....

HESPERIE.

Quoi ! voulez-vous encor me parler de Phalante ?
Que vous êtes cruelle !

MELISE.

Ecoutez un moment.
Je veux vous annoncer que ce nouvel amant....

HESPERIE.

Ah ! bons Dieux ! que d'amans ! Qu'un peu je me repose !
N'entendrai-je jamais discourir d'autre chose ?

MELISE.

Mais laissez-moi donc dire...

HESPERIE.

Ah, Dieux ! quelle pitié !
Si vous avez pour moi tant soit peu d'amitié,
Ne parlons plus d'amour, souffrez que je respire.

MELISE.

Vous ignorez, ma sœur, ce que je vous veux dire.

HESPERIE.

Je sais tous les discours de tous ces amoureux ;
Qu'il brûle, qu'il se meurt, qu'il est tout langoureux,
Que jamais d'un tel coup ame ne fut atteinte,
Que pour avoir secours il vous a fait sa plainte,
Que vous me suppliez d'avoir pitié de lui,
Et qu'au moins d'un regard j'allège son ennui.

MELISE.

Ce n'est point tout cela.

HESPERIE.

Quelque chose de même ?

MELISE.

Qu'il ne vous aime point, & que c'est moi qu'il aime.

HESPERIE.

Ah ! ma sœur, quelle ruse afin de m'attraper !
. . . .
Par cette habileté vous pensez me séduire,
Et dessous votre nom me conter son martyre.

LES FEMMES SAVANTES.

Clitandre amoureux d'*Henriette*, prie *Bélise* de lui être favorable.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant

Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme...

BELISE.

Ah ! tout beau ! gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens,
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des desirs qui chez moi passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas..
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme:
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BELISE.

Ah ! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue:
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;
Et dans tous les romans où j'ai jetté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur:
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup, & tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je fais, fous ce nom, ce qu'il faut que j'entende.
La figure eft adroite; &, pour n'en point fortir,
Aux chofes que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen eft rebelle,
Et que, fans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Hé, Madame, à quoi bon un pareil embarras?
Et pourquoi voulez-vous penfer ce qui n'eft pas?

BELISE.

Mon Dieu! point de façon. Ceffez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont fouvent fait entendre.
Il fuffit que l'on eft contente du détour
Dont s'eft adroitement avifé votre amour;
Et que, fous la figure où le refpect l'engage,
On veut bien fe réfoudre à fouffrir fon hommage,
Pourvu que fes tranfports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais....

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous fuffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur....

BELISE.

Laiffez. Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'eft faite un effort furprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu fi je vous aime; & fage....

BÉLISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

Hespérie & *Mélite* ont le même ridicule ; mais *Moliere* a rendu sa folle bien plus comique en substituant à la sœur de l'héroïne, l'homme même qu'elle croit épris de ses charmes, qui lui avoue être amoureux d'une autre, qui le lui jure & qui ne peut le lui persuader.

Quand M. *Palissot* a composé ses *Philosophes*, il avoit sans doute la comédie des *Femmes Savantes* bien présente à sa mémoire.

Ressemblance dans les Caractères.

La *Cidalise* des *Philosophes* est entêtée de philosophie comme la *Philaminte* des *Femmes Savantes*, l'une & l'autre font des livres.

Rosalie échappe comme *Henriette*, à l'enthousiasme qui regne dans sa maison pour les choses spirituelles, & se rabaisse aux temporelles.

Le maître de la maison ou celui qui devroit l'être, ressemble tout-à-fait au bon-homme *Chrisale*, du moins si l'on en croit *Cidalise*.

Votre pere ? Il est vrai que je n'y songeois guère :
Plaisante autorité que la sienne, en effet !
L'être le plus borné que la nature ait fait :
Nul talent, nul essor, espèce de machine,
Allant par habitude, & pensant par routine ;
Ayant l'air de rêver, & ne songeant à rien ;
Gravement occupé du détail de son bien,
Et de mille autres soins purement domestiques.

Damis pense & raisonne sur les *Philosophes* qui ont séduit *Cidalise* & sur leur science, précisément comme *Clitandre* sur *Trissotin* & ses écrits.

Enfin *Valere* a la fausse philosophie de *Trissotin*, il a son avarice puisqu'il s'introduit chez *Cidalise*, & la flatte bassement pour avoir son bien, il a aussi la lâcheté de *Trissotin*, puisqu'il s'embarrasse fort peu de posséder le cœur de son épouse pourvu qu'il jouisse de sa fortune. Enfin le héros des *Femmes Savantes* & celui des *Philosophes*, seroient je pense tout-à-fait ressemblans si *Valere* n'avoit en même-temps & les traits de *Trissotin* & ceux du *Méchant*.

Ressemblance dans les Scènes.

LES FEMMES SAVANTES.

ACTE III. SCÈNE V.

TRISSOTIN.

Avez-vous vu certain petit Sonnet
Sur la fièvre qui tient la Princesse Uranie?

VADIUS.

Oui; hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'Auteur?

VADIUS.

Non: mais je sais fort bien
Qu'à ne le point vanter son Sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis pas du tout,
Et que d'un tel Sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'Auteur.

VADIUS.

Vous!

TRISSOTIN.

Moi!

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on est malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le Lecteur m'ait gâté le Sonnet:
Mais laissons ce discours, & voyons ma Balade.

TRISSOTIN.

La Balade, à mon goût, est une chose fade:
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La Balade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les Pédans des merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre....

PHILAMINE.

Eh, Messieurs! que prétendez-vous faire?

. . . .

LES PHILOSOPHES.

ACTE III. SCÈNE III.

THEOPHRASTE.

Connois-tu son discours sur les devoirs des Rois?

VALERE.

Ah! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois;
Il falloit à toute heure essuyer cet orage.

DORTIDIUS.

Entre nous, cependant c'est son meilleur ouvrage.
Le crois-tu de sa main ?

VALERE.

Bon ! tu veux plaisanter.

DORTIDIUS.

Non, d'honneur, il me plaît.

VALERE.

Et tu peux t'en vanter ?

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il est bien ; mais très-bien.

VALERE.

Tu veux rire.
C'est une absurdité qui va jusqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en pensais ainsi, je le dirois tout bas.

VALERE.

Va, ton air sérieux, ne m'en impose pas.

DORTIDIUS, *fâché.*

Enfin Monsieur décide, & chacun doit se taire.

VALERE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirais le pere.

DORTIDIUS.

Eh bien, s'il étoit vrai. . . . .

VALERE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DORTIDIUS.

Mais, mon petit Monsieur,

VALERE.

Je suis de bonne foi.

DORTIDIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

VALERE.

Toujours quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me poussez à bout.

VALERE.

Et j'en ris qui plus est.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah ! c'en est trop enfin !

THEOPHRASTE.

Eh ! Messieurs, s'il vous plaît.

DORTIDIUS.

Plaisant original pour me rompre en visière..

THEOPHRASTE, *se mettant entr'eux.*

Messieurs, n'imitons pas les Pédans de Moliere.

Ressemblance dans le fond de la Fable.

Cidalise veut donner sa fille à un homme qui flatte sa manie : *Philaminthe* a la même foiblesse. — *Rosalie* déteste le parti que sa mère lui présente, elle aime *Damis* : *Henriette* a la tendresse la plus vive pour *Clitandre*, & la haine la plus décidée pour *Trissotin*. — Le père de *Rosalie* vouloit marier sa fille avec *Damis*, & *Cidalise* méprise les volontés

de son époux comme *Philaminte*, celles de *Chrisale*. — On corrige *Cidalise* en démasquant son héros, comme on change *Philaminte* en lui faisant connoître le sien. — *Cidalise bannit* son Philosophe pour couronner les vœux de *Damis*; *Philaminte* est charmée d'être débarrassée de *Trissotin*, & prend *Clitandre* pour gendre.

La seule différence qu'il y ait entre les deux pièces, du moins quand au fonds de la fable & à l'intrigue, la voici : dans les *Femmes Savantes*, *Trissotin* croyant *Henriette* ruinée, se retire : dans les *Philosophes*, ainsi que dans le *Méchant* de *Gresset*, on démasque le héros en montrant des horreurs écrites de sa propre main, contre les personnes qui faisoient tout pour lui ; & on le chasse ignominieusement.

L'*Homme dangereux* a la même intrigue & le même dénouement que les *Philosophes*.



CHAPITRE

CHAPITRE XXV (1).

Le Malade Imaginaire, *comédie ballet, en trois actes, en prose, comparée avec* le Médecin volant *de Bourfault;* le Payfan qui avoit offenfé fon Seigneur, *Conte de la Fontaine.*

Nous allons encore voir dans cette pièce des imitations heureufes, & des imitations qui ne le font pas autant.

Le premier intermède du *Malade Imaginaire* eft tiré en partie d'un conte *de la Fontaine.*

Le Paysan *qui avoit offenfé fon Seigneur.*

Ce payfan eft condamné à manger trente aulx, à recevoir trente coups de bâton, ou à payer cent écus. Il effaie des deux premiers fupplices, & finit par payer les cent écus.

(1) Je ne confacrerai pas un Chapitre à *la Comteffe d'Efcarbagnas;* je me contenterai de dire que le portrait de l'Héroïne doit paroître la nature même aux perfonnes qui connoiffent la Province; que *Madame de Croupillac* & toutes les Comteffes ridicules ne font qu'une foible copie de *Madame d'Efcarbagnas;* que tous les Pédans, tous les Robins ridicules, tous les Financiers, mis au Théâtre depuis *Moliere*, font faits d'après M. *Bobinet*, M. *Tibaudier*, M. *Harpin;* & que les Comédiens ont le plus grand tort de fupprimer le rôle de ce dernier Perfonnage.

. . . .

C'est grand'pitié quand on fâche son maître !
Ce paysan eut beau s'humilier,
Et pour un fait assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vuider la bourse, émoucher les épaules ;
Sans qu'il lui fût, dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules ;
Fait seulement grace d'un carolus.

PREMIER INTERMÈDE. SCÈNE VIII.

(Polichinel a fait peur à des Archers. Ils veulent s'en venger en le conduisant en prison.)

POLICHINEL.

Hé ! n'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames ?

LES QUATRE ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher ;
Et nous sommes humains plus qu'on ne sauroit croire.
Donnez-nous seulement six pistoles pour boire,
Nous allons vous relâcher.

POLICHINEL.

Hélas ! Messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sou sur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de six pistoles,
Choisissez donc, sans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINEL.

Si c'est une nécessité, & qu'il faille en passer par-là, je choisis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

(*Les Archers dansant, donnent en cadence des croquignoles à Polichinel.*)

POLICHINEL, *pendant qu'on lui donne des croquignoles.*

Une, deux, trois & quatre, cinq & six, sept & huit, neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah, ah, vous en voulez passer!
Allons, c'est à recommencer.

POLICHINEL.

Ah! Messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer.

LES QUATRE ARCHERS.

Soit, puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

(*Les Archers donnent en cadence des coups de bâton à Polichinel.*)

POLICHINEL, *comptant les coups de bâton.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Ah, ah, ah! je n'y peux plus résister. Tenez, Messieurs, voilà six pistoles que je vous donne (1).

Toutes les scènes où *Toinette*, sous la robe

(1) On raconte que le Roi Jean, pere de Henri III, Roi d'Angleterre, demanda 10000 marcs d'argent à un Juif de Bristol; &, sur son refus, ordonna de lui arracher chaque jour une dent, jusqu'à ce qu'il consentît à payer cette somme. Le Juif perdit sept dents, & paya. Cette anecdote paroît avoir donné naissance au conte que *La Fontaine* a mis en vers.

d'un Médecin, vient voir Monsieur *Argan* son maître, ont été imitées d'*Arlechino Medico volante* pièce Italienne. Rappellons-nous d'abord les scènes de *Moliere*.

Toinette vient en Médecin offrir ses services à monsieur *Argan*, qui s'écrie : par ma foi, voilà *Toinette* elle-même. Le faux Médecin sort sous prétexte d'aller donner une commission à son valet.

Argan est surpris de la ressemblance qu'il voit entre *Toinette* & le Médecin : *Béralde* lui dit qu'on a vu souvent de ces sortes de choses, & que les histoires sont remplies de ces jeux de la nature.

Toinette paroît sous ses propres habits : *Argan* lui dit de rester, pour voir jusqu'à quel point le Médecin lui ressemble : elle sort en répondant qu'elle a autre chose à faire.

Argan jure que s'il n'avoit vu *Toinette* & le Médecin, il eût été dupe de la ressemblance.

Toinette revient sous l'habit de Médecin, ordonne à *Argan* de se faire couper un bras, pour qu'il n'attire pas toute la substance de l'autre, & de se faire crever un œil pour la même raison. Elle sort. « Il faut, dit-elle, » que je me trouve à une grande consulta- » tion qui doit se faire pour un homme qui » mourut hier, afin d'aviser & voir ce qu'il » auroit fallu lui faire pour le guérir ».

Toutes ces scènes sont excellentes pour faire briller la figure de l'actrice qui joue le rôle de *Toinette*. Si elle a une physionomie piquante, la robe de Médecin ajoute à ses charmes, mais tout ce qu'elle fait ne sert point à la pièce ; elle ne dit même rien de plaisant, si vous en

exceptez la consultation qu'elle va faire pour un malade mort la veille. Voyons présentement les scènes Italiennes sur lesquelles *Moliere* a calqué les siennes ; ou, pour mieux faire, voyons *Boursault* qui a traduit l'*Arlecchino Medico volante*, & l'a donné au public sous le nom de *Médecin volant*, huit ans avant la première représentation du *Malade imaginaire*.

Crispin, valet de Lélio, s'habille en Médecin pour s'introduire chez Fernand, pere de Lucrece. Il sert, sous ce déguisement, les amours de Lucrece & de son maître ; mais à peine a-t-il quitté son ajustement, qu'il rencontre Fernand. Tout est perdu si le vieillard le reconnoît pour celui qui joue le rôle de Médecin. Il feint d'être frere de ce Médecin, & de lui avoir déplu en répandant un julep.

Fernand plaint le pauvre garçon.

Crispin paroît en soutane : Fernand sollicite la grace du prétendu frere. Crispin feint d'être trop en colère. Il permet cependant à son frere de retourner chez lui ; mais il ne veut pas le voir. Il sort pour visiter un malade qui l'attend.

Fernand se félicite d'avoir commencé le raccommodement.

Crispin vient, en pleurant & en habit de valet, voir si sa grace est obtenue. Fernand lui dit que l'affaire est bien avancée, qu'il la terminera incessamment. Il le fait entrer dans sa maison, & l'enferme.

Crispin paroît à la fenêtre. Il est fâché d'être enfermé. Il craint plus que jamais de voir sa ruse découverte. La fenêtre n'est pas élevée, il saute en bas, & va vîte reprendre son habit de Médecin.

Crispin revient en soutane. Fernand ne perd pas son objet de vue : il fait entrer le Médecin dans la maison pour embrasser son frere,

Philipin, valet de Fernand, a vu Crispin sauter par la fenêtre. Il se doute de quelque ruse, & veut faire naître des soupçons dans l'esprit de son maître.

PHILIPIN.

A ce compte, son frere est aussi là-dedans?
N'est-ce pas?

CRISPIN, *à la fenêtre.*

Ah! frippon fripponnant....

FERNAND, *à Philipin.*

Tiens, écoute.

CRISPIN, *continuant.*

Voyez ce qu'aujourd'hui votre faute me coute:
J'aurois eu le plaisir de jamais ne vous voir,
Si Monsieur dessus moi n'avoit pas tout pouvoir.
Mais je l'honore plus que personne du monde.

FERNAND, *à Philipin.*

Tu vois bien.

PHILIPIN.

Pour le moins que son frere réponde;
Il le doit.

FERNAND, *à Crispin.*

Votre frère à son tour ne dit mot?
Qu'il parle.

CRISPIN.

Entendez-vous, beau pleureux, maître sot?
Si ma juste colère est si-tôt adoucie....

(*Déguisant sa voix en pleurant.*)

Monsieur, je vous rends grace, & je vous remercie;
Je n'ai pas à dessein répandu.... Taisez-vous....
Si jamais... Paix, vous dis-je, & craignez mille coups...
Je puis... Taisez-vous donc... *Mais, mon cher frere...*
Encore!

PHILIPIN.

Comment diable fait-il, le fûté? Je l'ignore.

FERNAND.

Ils font deux.

PHILIPIN.

Il le femble: il n'en eft pourtant rien:
Mais de bien le favoir je découvre un moyen.
Dites que devant vous il embraffe fon frere.

CRISPIN.

N'étoit Monfieur Fernand que je veux fatisfaire,
Pécore....

FERNAND.

Il auroit tort de vous plus offenfer.
Mais, Monfieur, pour me plaire, il le faut embraffer;
Et toujours....

CRISPIN.

L'embraffer!

PHILIPIN.

Que cela l'embarraffe!
Voyez.

FERNAND.

De votre part je prétends cette grace.

CRISPIN.

Il feroit trop heureux fi ce bien peu commun...

PHILIPIN.

Je vous jure, ma foi, qu'ils ne font, ma foi, qu'un.
Le madré! Gardez-vous des fineffes qu'il braffe.

FERNAND, *à haute voix.*

Seras-tu trop heureux fi ton frere t'embraffe,
L'enfermé?

CRISPIN.

C'eft à lui... Paix, Monfieur le badaud;

Paix, frippon ! paix, bélître ! & venez ici haut :
C'est moins par amitié que ce n'est par contrainte ;
Venez, dis-je.

(*Crispin met son chapeau sur son coude, & puis l'embrasse si adroitement, qu'il semble que ce soit une autre personne.*)

FERNAND, *à Philipin.*

Tu vois, ce n'est pas une feinte.

PHILIPIN.

Je n'y vois, ma foi, goutte, & ne sais ce que c'est.

CRISPIN, *à Fernand.*

A présent ?...

FERNAND.

A présent, descendez, s'il vous plaît ;
Je vous ouvre.

PHILIPIN.

Epions ; car, ou bien je suis ivre ;
Ou bien.....

CRISPIN, *descendu.*

J'ai fait défense au coquin de me suivre ;
J'en aurois de la honte : il viendra par après.
Adieu.

(*Il sort, & met bas la soutane ; puis, comme Fernand est entré, croyant faire sortir un autre frere, Crispin prend l'occasion, & monte fort diligemment par la fenêtre, & ensuite sort avec Fernand, comme si en effet il étoit frere du Médecin.*)

Les scènes de *Boursault* tiennent certainement mieux au sujet & servent davantage à l'intrigue que celles de *Moliere* ; elles ne péchent pas si fort contre la vraisemblance : elles sont d'ailleurs rendues très-comiques par l'em-

barras de *Crispin* & par les rufes qu'il eft obligé de mettre en ufage pour n'être pas découvert, au-lieu que *Toinette* vient trop aifément à bout de fon deffein. Elle ne pouvoit pas, me dira-t-on, efcalader une fenêtre, comme *Crispin*. Cela eft vrai; mais elle pouvoit fe difpenfer d'emprunter fon déguifement & une partie de fes rufes, pour être moins utile & moins comique.

Bien des gens prétendent que la réception burlefque du *Malade imaginaire* eft auffi imitée des Italiens : je n'ai trouvé rien d'approchant dans aucune de leurs anciennes pièces. Ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion, eft une fcène jouée à la Foire, dans laquelle on reçoit un Comédien, en lui mettant fur la tête un bonnet orné de deux oreilles, qui lui donne le pouvoir de chanter, de danfer, & d'ennuyer impunément la Ville & le Fauxbourg; mais elle eft au contraire faite d'après celle de *Moliere*, & la copie eft très-inférieure à l'original.

Nous avons cité bon nombre de fujets, de caractères, de fcènes, de détails imités par *Moliere*; mais ne nous perfuadons pas avoir rapporté toutes fes imitations. Ne nous flattons pas d'avoir entiérement décompofé *Moliere imitateur*; premiérement, parce qu'il eft impoffible qu'aucune des fources dans lefquelles notre comique a puifé n'ait échappé à nos recherches; fecondement, parce que nous ne faurions rapporter toutes les imitations de *Moliere*, fans copier fes ouvrages, cette affertion peut paroître extraordinaire. Continuons, enfuite on décidera fi ce que j'avance eft fi ridicule.

Nous n'avons point dit que *Moliere* ait imité sa *Psyché*. Supposons qu'aucun Auteur n'ait avant lui traité ce sujet, *Moliere* ne l'a-t-il pas trouvé dans la Fable ? Prendre un sujet de la Fable, de l'Histoire, d'un Roman, des Métamorphoses d'Ovide, d'un bon Poëte étranger, ou d'un compatriote qui l'a manqué, n'est-ce pas la même chose ? A-t-on plus ou moins de mérite à le traiter, à le mettre en action sur notre scène, à l'assujettir aux règles, aux bienséances du théâtre, à l'accommoder aux usages, aux mœurs de son pays, à faire ressortir du fond même une morale qui soit propre aux hommes de sa nation ? Si l'on remplit bien ces conditions, quelque part qu'on prenne un sujet, on est un bon imitateur : par la même raison, si on les remplit mal, on est un mauvais imitateur.

La fameuse scène des *Femmes savantes*, dans laquelle *Vadius* & *Trissotin* se donnent mutuellement un encens fade, & finissent par se traiter de *grimaud*, de *rimeur de balle*, de *frippier d'écrits*, de *cuistre*, de *plagiaire*, &c. n'est certainement dans aucun des prédécesseurs de *Moliere*; mais on prétend qu'il l'a vue d'après nature, au palais de Luxembourg chez Mademoiselle, par *Cotin* & *Ménage*. Quelques personnes assurent qu'il n'en fut pas témoin oculaire, & que son ami *Boileau*, devant qui la scène s'étoit passée, lui en fit part. Eh bien ! il en est d'une scène comme d'un sujet. Voir jouer une scène, la lire, la voir en action dans la société, ou l'entendre narrer par quelqu'un qui en détaille & en peint les circonstances, n'est-ce pas de même à peu de

chose près? Et l'Auteur qui la transporte sur son théâtre, n'est-il pas également un imitateur plus ou moins bon, selon qu'il l'a rend plus ou moins plaisamment, qu'il la place plus ou moins bien, & sur-tout d'une façon plus ou moins naturelle?

Dans la premiere scène de l'*Ecole des Femmes*, *Arnolphe* & *Chrisalde* se regardent mutuellement en pitié, parce que l'un pense mettre son front à l'abri de toute insulte en épousant une femme sotte; & que l'autre croit au contraire l'honneur d'un mari plus en danger entre les mains d'une idiote que d'une spirituelle. Ils disent tous les deux à part en se quittant:

CHRISALDE.

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE.

Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange de voir comme avec passion
Un chacun est chauffé de son opinion!

Ces vers ne sont nulle part: *Moliere* les a pourtant imités. *Boileau* n'a-t-il pas dit:

Non, il n'est point de fou qui, par bonnes raisons,
Ne loge son voisin aux petites-maisons.

Nous savons, par tradition, que *Moliere*, frappé de la vérité de ces deux vers, avoit dessein de faire une pièce dans laquelle tous les personnages auroient chacun un ridicule, & se moqueroient mutuellement les uns des autres. Il est à parier que *Moliere*, plein de son idée, fit les quatre vers que nous avons

rapportés, & qui sont ceux de *Boileau* mis en action & en dialogue.

Veut-on que j'entre dans des détails plus petits? *Moliere* imitoit sur le théâtre jusqu'à l'habillement des personnages qu'il livroit à la risée publique. Tout le monde sait qu'il fit habiller l'acteur qui représentoit le rôle de *Trissotin*, précisément comme étoit vêtu *Cotin*; & que, pour porter l'imitation plus loin, il fit acheter un vieux manteau de celui qu'il immoloit à la risée publique.

Qui nous assurera que *Moliere* n'ait pas entendu dire à quelque George Dandin, *mes enfants seront gentilshommes, mais je serai cocu*; à quelque précieuse ridicule, *apportez-nous le Conseiller des Graces*; à plus d'un Tartufe, *je tâte cet habit, l'étoffe en est moëlleuse*; à quelque Malade imaginaire, *mon Médecin m'a ordonné de faire dans ma chambre quatre allées & quatre venues, mais j'ai oublié de lui demander si c'est en long ou en large*; à quelque Bourgeois, *je vis de bonne soupe, & non pas de bons mots*; à quelque Dame de château, *apportez des bougies dans mes flambeaux d'argent*, &c.

Enfin, tranchons le mot, tous les ouvrages de *Moliere* ne font qu'une imitation continuelle. Ce qu'il n'a pas imité de ses prédécesseurs, de ses contemporains, il l'a imité de la nature. Disons mieux, il a saisi les traits de la nature épars dans les écrits des hommes, dans leur conduite, dans leurs propos, dans leurs regards, dans les moindres de leurs gestes, & n'a réellement imité qu'elle. C'est la nature qu'il imite quand ses pièces s'exposent, s'in-

triguent & se dénouent naturellement; quand les sorties & les entrées de ses acteurs n'ont rien de forcé; quand ils ne font & ne disent que des choses naturelles; quand leur dialogue est coupé naturellement.

M. de *Voltaire* a dit dans *Nanine* :

Le singe est né pour être imitateur;
Mais l'homme doit agir d'après son cœur.

L'Auteur de *Nanine* a voulu flatter l'humanité par ces deux vers toujours applaudis au théâtre, grace à notre amour-propre; mais je crois très-fermement que l'homme est fait pour être imitateur, qu'il naît avec le desir de l'imitation, qu'il lui doit toute sa gloire, & qu'il ne fait qu'imiter pendant toute sa vie.

Nous sommes nés pour être imitateurs, & l'imitation est même nécessaire à notre être, puisque ce n'est qu'en imitant que nous parvenons à prononcer des sons de convention, à répéter des mots français, espagnols, chinois, russes, &c. d'après les personnes qui nous entourent.

Nous naissons tous avec le goût de l'imitation, puisque, dès l'instant où nous commençons à connoître l'usage de nos doigts, le carton, le papier, la cire, prennent entre nos mains mille formes différentes. Devenus plus grands, nous remplissons nos cahiers de desseins informes. Les enfants de village, à qui on ne confie ni papier ni plume, trouvent le secret de satisfaire leur ardeur naturelle pour l'imitation, sur l'écorce des arbres. L'homme approche-t-il de l'âge de raison, il imite le bon paysan qui lui montre à cultiver la ter-

re, ou son maître à danser, son maître d'armes, &c. selon le rang où le sort l'a placé.

La nature, en formant tous les hommes pour l'imitation, n'a pas donné à tous le même talent pour l'imiter. Les uns ne savent que copier ses détails les plus minutieux; les autres ne la voient qu'en grand, ou montée sur des échasses : ceux-ci ne savent peindre que ses caprices & les monstres qu'elle enfante; ceux-là ne la saisissent dans aucune de ses parties, ou ne peignent que les plus opposées au genre qu'ils ont pris; tels sont les peintres, qui donnent un beau teint à *Mars* & des traits mâles à *Vénus*, tels sont les poëtes tragiques qui font rire, & les comiques qui font pleurer. La nature est un modèle posé au milieu d'une académie, chaque élève doit se borner à peindre le côté que le modèle lui présente & sur-tout à le peindre tel qu'il est.

C'est sans contredit dans l'art de la comédie, que l'imitation exacte de la nature est plus essentielle & plus difficile, puisque peu de chose peut rendre les portraits ou trop chargés ou trop mesquins. Il faut que la nature elle-même choisisse son peintre, qu'elle le doue de tous les talents nécessaires, qu'elle le mène sans cesse par la main, qu'elle l'éclaire sur tout ce qui se présente à lui; qu'elle lui indique, par le moyen du goût, l'attitude, les traits, les couleurs qui rendront son portrait aussi frappant qu'agréable.

Scarron avoit certainement de l'esprit, de la gaieté; il possédoit la langue Espagnole, & connoissoit bien le théâtre de cette nation, source inépuisable de comique; il avoit la fu-

teur d'occuper la scène : qui n'auroit pas attendu de lui des pièces passables? Cependant nous n'en avons pas une seule ; pourquoi cela? parce qu'il n'étoit pas né pour la comédie, & qu'il passoit presque les yeux fermés sur des richesses théâtrales sans en connoître le prix, tandis qu'il ramassoit avec beaucoup de soin des matériaux de nulle valeur. Suivons *Scarron* dans la carriere du théâtre. Il se rend justice, il ne se trouve pas assez de génie pour combiner un sujet : il en prend un chez les Espagnols, & son goût ne lui dit pas qu'il faut l'accommoder à nos mœurs, à nos bienséances. Il pouvoit alors choisir entre les pièces qui depuis ont fait la fortune du Théâtre Italien & du Français : il donne la préférence à *l'Ecolier de Salamanque*, à *la Fausse Apparence*, au *Prince corsaire*, au *Gardien de soi-même*, &c.

« *Scarron*, me dira-t-on peut-être, pouvoit connoître seulement les pièces qu'il a » imitées, ou, pour mieux dire, qu'il a tra» duites ». *Scarron* connoissoit si bien les meilleures pièces espagnoles, que pour son roman intitulé, *Ne pas croire ce qu'on voit*, il a décomposé les meilleures comédies de tout le Théâtre Espagnol ; entre autres, *la Dame esprit follet ; & une maison à deux portes est difficile à garder.* Si *Scarron* eût été réellement inspiré de *Thalie*, il les auroit transportées de préférence sur notre scène, & il auroit fondu dans ses romans les intrigues romanesques de ses monstres dramatiques.

Veut-on une preuve plus claire de cette espèce d'aveuglement qu'ont pour les choses théâ-

trales les personnes qui ne sont pas réellement avouées par la Muse comique? Je ne citerai point ceux de nos Auteurs qui laissent passer devant eux dans la société des choses naturelles, pour ne recueillir que deux ou trois mots à la mode, & quelques tournures de phrase dont on se moquera bientôt; ceux qui ne voient rien de pittoresque dans les hommes tels qu'ils sont, & s'en forment d'imaginaires; ceux qui ne remarquent aucune situation plaisante dans le cours de la vie humaine, dans le train du monde, & voient tout du côté noir ou larmoyant : c'est encore *Scarron* qui va nous servir de preuve convaincante. Nous n'avons qu'à nous rappeller les morceaux de ses romans d'après lesquels *Moliere* a fait la reconnoissance de *Pourceaugnac* & d'*Eraste*, la brouillerie & le raccommodement de *Mariane* & de *Valere* dans l'*Imposteur*; le trait d'hypocrisie employé par *Tartuse* pour repousser l'accusation de *Damis* : ces différentes scènes ne sont-elles pas en entier dans *les Hypocrites*, & *Ne pas croire ce qu'on voit?* n'y sont-elles pas presque dialoguées? ne sont-elles pas sublimes pour la comédie? Pourquoi *Scarron*, qui en étoit possesseur avant *Moliere*, n'a-t-il pas eu l'art d'en tirer le même parti? Pourquoi ne les a-t-il pas insérées dans ses pièces de théâtre? Pourquoi dans tous ses drames n'avons-nous pas une seule scène qui vaille la vingtième partie de celles qu'il a abandonnées? Nous l'avons déja dit; parce qu'il n'étoit pas né pour la comédie; qu'il ne connoissoit pas ce qui doit faire effet sur le théâtre; qu'il n'étoit pas doué de ce génie vraiment comique; sans

ſans lequel un Auteur ne peut imiter ni créer, puiſque bien imiter c'eſt créer, & créer c'eſt bien imiter.

Pour faire ſentir la différence qu'il peut y avoir d'un imitateur à un autre, oppoſons encore à *Moliere* comme à la fin du premier volume, l'Auteur qui le ſuit de plus près.

CHAPITRE DERNIER.

REGNARD *imitateur comparé avec la Bruyere, Plaute, & Moliere.*

REGNARD eſt après *Moliere* l'Auteur comique le plus généralement eſtimé; il faut donc, ſi ce que nous venons de dire eſt vrai, qu'il ſoit après *Moliere* celui qui a le plus imité ſes prédéceſſeurs; auſſi eſt-ce la vérité même. Nous pouvons encore faire remarquer que ſes pièces intitulées, *le Bal*, *le Carnaval de Veniſe*, *les Vendanges* ſont entièrement à lui, & qu'elles ſont ignorées; tandis que toutes ſes autres comédies, qui fourmillent d'imitations, ſont repréſentées journellement. Nous allons faire connoître les larcins les plus ſenſibles; nous verrons en même-tems s'ils ſont de bonne priſe, & on prononcera enſuite ſur le titre qu'ils lui méritent.

LE JOUEUR, *en cinq actes & en vers.*

J'ai déja dit ailleurs qu'on accuſe l'Auteur

d'avoir pris ce sujet à son ami *Dufresny* qui lui avoit confié son Chevalier Joueur. Si *Regnard* mérite le reproche, il n'est ni imitateur ni traducteur, ni copiste, il seroit même heureux qu'on ne lui donnât que le nom de plagiaire; son esprit & son cœur sont également coupables.

LE DISTRAIT, *en cinq actes, en vers.*

Cette pièce fut représentée quatre fois dans sa nouveauté. Ce ne fut que trente-quatre ans après, & pendant l'été, que les Comédiens oserent hasarder de la reprendre; elle eut alors du succès. L'Abbé *Pellegrin* dit dans un Mercure de ce temps-là « qu'on la revit à la re-» prise comme une farce pleine de gaieté, au » lieu que l'Auteur l'avoit donnée comme une » comédie dans les formes ». Le principal personnage est tout tracé dans *les caractères de la Bruyere.*

LA BRUYERE.

Ménalque descend son escalier, ouvre la porte pour sortir.... Il voit que ses bas sont rabattus sur ses talons....

LE DISTRAIT.

Léandre en arrivant sur la scène a, comme *Ménalque*, un bas déroulé; il marche sur le théâtre en rêvant.

LA BRUYERE.

Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre. *On lui perd tout, on lui égare tout.* Il demande ses gants qu'il a dans ses mains.

LE DISTRAIT.

LÉANDRE.

Carlin, va me chercher mon épée & mes gants.

CARLIN.

. . . .
Je ne trouve, Monsieur, ni les gants ni l'épée.

LÉANDRE.

Tu ne les trouves point! Voilà comme tu fais!
Ce qu'on te voit chercher ne se trouve jamais.

CARLIN *s'apperçoit que Léandre a ses gants & son épée.*

Dormez-vous? Veillez-vous? . . . . . .
. . . . Ah! la belle équipée!
Hé! sont-ce là vos gants? Est-ce là votre épée?

LA BRUYERE.

Il se marie le matin, l'oublie le soir, & découche la nuit de ses noces.

LE DISTRAIT.

LÉANDRE, *venant d'obtenir la main de Clarice.*

Toi, Carlin, à l'instant, prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, & partir au plutôt.

CARLIN.

Laissez votre oncle en paix. Quel diable de langage!
Vous devez cette nuit faire un autre voyage.
Vous n'y songez donc plus? vous êtes marié.

LEANDRE.

Tu m'en fais souvenir; je l'avois oublié.

LA BRUYERE.

Il se promène sur l'eau, & il demande quelle heure il est; on lui présente une montre; à peine l'a-t-il reçue, que ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse.

LE DISTRAIT.

Léandre a donné ordre à *Carlin* d'aller reprendre sa montre chez l'horloger & de lui apporter du tabac; *Carlin* exécute ses ordres. *Léandre* prend la montre & le tabac des mains de son valet, goûte le tabac, le trouve détestable, veut le jetter, & jette la montre.

CARLIN.

La montre ! Ah ! voilà bien pour la faire sonner !
Quelle distraction, Monsieur, est donc la vôtre ?

LEANDRE.

Oh ! je n'y songeois pas; j'ai jetté l'un pour l'autre.

LA BRUYERE.

Il se trouve par hasard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort : cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, & ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre, qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Ménalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là ?*

LE DISTRAIT.

Le Chevalier veut persuader à *Léandre* de ne point épouser sa sœur.

LE CHEVALIER.

Je fais que vous voulez devenir mon beau-frere :
C'eſt fort bien fait à vous. Ma fœur a de quoi plaire :
Elle eſt riche en vertu. Pour en argent comptant,
Je crois, fans la flatter, qu'elle ne l'eſt pas tant.
Quand mon pere mourut, il nous laiſſa pour vivre
Ses dettes à payer & fa manière à fuivre :
C'eſt, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce pere-là ?

LA BRUYERE.

La chofe dont il parle eſt rarement celle à laquelle il penfe : auffi ne parle-t-il guère conféquemment & avec fuite : où il dit *non*, fouvent il faut dire *oui* ; & où il dit *oui*, croyez qu'il veut dire *non*. Il a les yeux fort ouverts ; mais il ne s'en fert point, il ne regarde ni vous ni perfonne, ni rien qui foit au monde. Jamais auffi il n'eſt avec ceux avec qui il paroît être. Il appelle férieufement fon laquais *monfieur*, & fon ami, il l'appelle *la Verdure*.

LE DISTRAIT.

ACTE II. SCÈNE I.

CARLIN.

. . . .
C'eſt un homme étonnant, & rare en fon efpèce :
Il rêve fort à rien, il s'égare fans ceffe ;
Il cherche ; il trouve, il brouille, il regarde fans voir :
Quand on lui parle blanc, foudain il répond noir.
Il vous dit non pour oui ; oui pour non : il appelle
Une femme, Monfieur ; & moi, Mademoifelle.

La diſtraction peut à la vérité s'annoncer

par les traits les plus forts ; mais lorsqu'ils sont trop multipliés, ce n'est plus la distraction qui les produit, ils sont enfantés par un cerveau tout-à-fait dérangé. La distraction dégénere en folie.

Aussi *la Bruyere* a-t-il senti qu'en accumulant beaucoup de traits de distraction sur *Ménalque*, il ne faisoit pas un portrait naturel; & il a dit : « C'est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distraction : » ils ne sauroient être en trop grand nombre » s'ils sont agréables ; car les goûts étant différents, on a à choisir «.

La Bruyere a raison, & il a vu la chose en grand homme. Une suite de distractions plaisantes peut amuser dans un ouvrage où il suffit de coudre les différents traits l'un à la suite de l'autre sans fixer la durée du temps qui les vit naître ; mais dans une comédie où ils doivent tous arriver dans l'espace de vingt-quatre heures, où ils doivent tenir l'un à l'autre, s'enchaîner naturellement & produire des effets toujours plus comiques & plus naturels, le cas est bien différent. Comment *Regnard* a-t-il donc pu imaginer d'établir l'intrigue d'une pièce sur un caractère qui, tout différent des autres & de ce qu'il faut pour la comédie, devient invraisemblable quand on presse & qu'on multiplie ses développemens.

LE RETOUR IMPRÉVU,

Comédie en un acte, en prose.

Le sujet de cette pièce est tiré de *la Mos-*

tellaria de *Plaute*, qui l'avoit imitée de *Ménandre*. *Pierre de Larivey*, dans sa comédie intitulée *les Esprits*, & *Montfleury*, dans le premier acte du *Comédien poëte*, en avoient fait usage avant *Regnard*. Nous ne mettrons ce dernier qu'à côté de *Plaute*.

Parallele des deux Pièces.

LE RETOUR.

Géronte est allé en Espagne pour les affaires de son commerce; son fils *Clitandre* resto à Paris, où pour se consoler de l'absence de son pere, il devient épris de *Lucile*, & dépense des sommes considérables avec elle.

LA MOSTELLAIRE.

Theuropide, marchand d'Athènes, est forcé d'aller en Egypte. Pendant son voyage, Philolaque son fils devient éperduement amoureux d'une musicienne, qu'il achète & qu'il entretient à grands frais.

LE RETOUR.

Le Marquis, homme unique pour apprendre à un enfant de famille l'art de se ruiner, & la jeune *Cidalise*, aident *Clitandre* à manger son bien.

LA MOSTELLAIRE.

Philolaque veut dépenser son argent en bonne compagnie : il associe à ses débauches Callidame & Delphis.

LE RETOUR.

Clitandre emprunte deux mille écus d'un usurier, à gros intérêt.

LA MOSTELLAIRE.

Philolaque prend chez un usurier quarante mines, à un & demi pour cent d'intérêt.

LE RETOUR.

Clitandre, *Lucile*, *le Marquis* & *Cidalise* sont à table dans la maison de *Géronte*, quand le bon vieillard arrive, & jette dans un grand embarras *Merlin*, le digne valet de *Clitandre*, qui fait mille fausses caresses à *Géronte*, & l'empêche d'entrer dans sa maison en lui persuadant qu'il y a des lutins qui donnent des camouflets très-puants.

LA MOSTELLAIRE.

Theuropide arrive d'Egypte, & veut entrer chez lui. *Tranion* se récrie sur cette témérité : il lui dit qu'on a jadis assassiné un homme dans sa maison, & que l'ame du mort s'en est emparée.

LE RETOUR.

L'usurier chez lequel *Clitandre* a pris deux mille écus, demande cette somme à *Merlin* en présence de *Géronte* : il lui dit qu'il vient d'obtenir sentence par corps, & qu'il fera coffrer son maître incessamment. *Géronte*, surpris, veut savoir à quel propos *Clitandre* a

fait cet emprunt : il est fort en colere. *Merlin* l'appaise en lui persuadant que son fils s'est servi de cette somme pour achever de payer une fort belle maison dont il a fait emplette en accumulant ses épargnes. Alors *Géronte*, aussi content qu'il étoit irrité, se loue d'avoir un fils qui lui ressemble par l'économie, répond de la dette à l'usurier, & promet de le satisfaire dans peu.

LA MOSTELLAIRE.

L'Usurier demande à *Tranion* si son maître ne veut pas lui payer au moins l'intérêt de la somme qu'il lui doit. *Theuropide* est présent ; c'est ce qui redouble l'embarras de l'esclave. Il calme son vieux Patron, en lui faisant croire que son fils a fait emplette d'une maison : *Theuropide*, enchanté, promet de payer.

LE RETOUR.

Géronte veut voir la maison achetée par son fils, *Merlin* lui dit que c'est celle de *Mad. Bertrand*. *Géronte* forme le dessein d'y faire porter tout de suite ses ballots. Autre embarras de *Merlin*, qui exhorte son vieux maître à ne point parler de la vente de la maison à *Madame Bertrand*, parce qu'elle est devenue folle, & que ses parents vont la faire renfermer. Dans ce temps-là *Madame Bertrand* arrive ; *Merlin* persuade à la bonne vieille, que *Géronte* est devenu fou, & les deux vieillards se plaignent mutuellement. Tout cela est pris de *Plaute*, mais de deux pièces différentes.

LA MOSTELLAIRE.

Theuropide demande où est la maison achetée par son fils. On lui en montre une fort belle; il desire en voir les appartemens. *Tranion*, fort embarrassé, persuade au propriétaire que *Theuropide* veut faire bâtir une maison sur le modèle de la sienne, & le prie de permettre qu'il la visite. Le voisin y consent avec grand plaisir. L'esclave revient vers son maître, lui dit que son voisin est très-chagrin d'avoir vendu sa maison à si bon marché; que son désespoir redouble toutes les fois qu'on lui en parle, le prie en conséquence de ménager la sensibilité du vendeur, & de ne pas lui rappeller ce qui l'afflige.

LES CAPTIFS.

Philocrate & son esclave Tindare tombent dans l'esclavage, & sont achetés par Hégion, qui permet à l'un d'eux de partir pour aller dans leur pays chercher leur rançon, tandis que l'autre demeurera pour ôtage. Son intérêt veut qu'il retienne le maître. Alors Tindare se sacrifie pour son Patron, prend son nom, & le laisse partir comme s'il étoit réellement l'esclave. Bientôt après, Aristophonte veut lui soutenir qu'il n'est point Tindare. Hégion est alarmé; mais le généreux esclave lui persuade pendant quelque temps que son accusateur est frénétique, & qu'il ne sait ce qu'il dit quand son accès le prend.

Regnard a fort bien fait de marier les deux idées de *Plaute* : mais par quelle raison a-t-il négligé un bout de scène fort plaisant dans *la Mostellaire*, & qui alloit si bien à son sujet? Le voici.

LA MOSTELLAIRE.

(Les deux Vieillards & Tranion visitent la maison.)

THEUROPIDE.

Plus j'examine l'édifice, plus je le trouve à mon gré.

TRANION.

Voyez-vous cette peinture, où une corneille se moque agréablement de deux vautours ? La corneille se tient sur ses pieds, comme pour épier & prendre bien son temps ; elle mord tour à tour les deux oiseaux de proie. Je vous prie, regardez de mon côté, afin que la corneille vous paroisse dans son vrai point de vue. La voyez-vous dans l'attitude que je vous ai dit ?

THEUROPIDE.

Ma foi, je ne vois point ici de corneille.

TRANION.

Hé bien, tournez la tête, & regardez, s'il vous plaît, de votre côté : puisque vous ne pouvez appercevoir la corneille, éprouvez un peu si, en vous tournant, vous ne découvrirez point les deux vautours.

THEUROPIDE.

Si tu veux que je te parle franchement, & pour finir notre contestation, je te déclare que je ne vois ici aucun oiseau peint.

TRANION.

Eh bien, je vous le pardonne : la vieillesse vous empêche de bien distinguer les objets.

Il me semble que *Merlin* imitant son confrère en fourberie, se peignant, à son exemple, comme un fin renard qui se moque d'un vieux hibou & d'une vieille chouette, le di-

ſant à *Géronte* & à *Madame Bertrand*, les exhortant à ſe tourner de ſon côté pour mieux voir l'animal malin : il me ſemble, dis-je, que *Merlin* dans une pareille ſituation auroit été très-comique. Si vous en exceptez cette différence, qui n'eſt pas à l'avantage de *Regnard*, les deux pièces ſont les mêmes pour le fond du ſujet, les caractères, les moyens & l'intrigue. Mais s'il n'eſt pas naturel qu'une ame ſe ſoit emparée d'une maiſon, il eſt auſſi peu naturel que les diables en aient pris poſſeſſion. S'il n'eſt pas dans la nature que *Theuropide* puiſſe ajouter foi à un menſonge ſi groſſier, il eſt tout auſſi peu naturel que *Géronte* puiſſe en être la dupe. Voilà donc *Regnard* qui, loin d'embellir un ſujet étranger, en le tranſportant ſur notre ſcène, loin de le dégager de ce qui bleſſe le beau naturel, comme un habile imitateur doit faire, nous a tout uniment rendu ſes beautés & ſes défauts, avec la différence que de cinq actes en vers il n'en a fait qu'un en proſe. Nous ne dirons point que *Regnard* a imité *la Moſtellaire* de *Plaute* dans ſon *Retour imprévu*, nous dirons avec plus de raiſon qu'il nous a donné un extrait de *la Moſtellaire.*

LES FOLIES AMOUREUSES,

En vers, en trois actes.

La tournure tout-à-fait italienne de cette pièce, fait ſoupçonner aux connoiſſeurs qu'elle eſt tirée du Théâtre Italien. « Il ſuffiroit, di-
» ſent MM. Parfait, pour tranſporter cette

» pièce sur la scène italienne, de changer les » noms des acteurs, & les caractères se trou- » veroient conformes. *Albert* ne le cède pas » en imbécillité au *Docteur*, & *Crispin* est » bien aussi balourd qu'*Arlequin*. Le meilleur » rôle est celui *d'Agathe* : elle forme l'intri- » gue & le nœud de la pièce ; ses ruses sont, » à la vérité, un peu grossières. Le dénoue- » ment ressemble totalement à ceux des farces » italiennes que l'on jouoit autrefois sur le » théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Le sujet » est très mince, & tout-à-fait usé : on peut » dire que *M. Regnard* ne s'est tiré d'affaire » qu'au moyen de certains traits plaisants, & » par les jeux comiques de cette pièce ».

La finta Pazza, *la feinte Folle*, jouée à Paris par l'ancienne Troupe Italienne, pourroit avoir fourni le sujet & les lazzis des *Folies amoureuses*, où nous voyons *Agathe* feindre d'être folle, pour échapper à son tuteur *Albert*, & paroître en vieille, en musicienne Italienne, en Officier. Il seroit injuste, puisque nous n'avons pu trouver le canevas italien, de lui donner toutes les bonnes plaisanteries & tous les défauts qui sont chez l'Auteur François. Concluons cependant que si *Regnard* n'a point pris chez l'étranger l'intrigue & les caractères peu vraisemblables de sa pièce, il n'en est que plus coupable d'avoir imaginé des choses tout-à-fait conrre la nature. Nous nous garderons bien d'éplucher sérieusement cette espèce de farce très-plaisante mais dénuée de toute vraisemblance. *Albert*, qu'on ne nous peint pas comme un homme échappé des petites-maisons, peut-il se persuader que *Crispin*, un malheu-

reux réduit au métier de valet, guérisse les folies les plus enracinées avec trois mots que lui apprit jadis un Juif? *Albert* n'auroit-il pas réellement besoin qu'on éprouvât sur lui l'efficacité des mots magiques (1)?

LES MENECHMES ou LES JUMEAUX,

en cinq actes, en vers.

Extrait des Ménechmes de Plaute.

AVANT-SCENE.

Menechme, marchand Sicilien, eut un fils nommé Moschus, qu'il maria fort jeune, & de qui naquirent deux jumeaux tout-à-fait ressemblants. L'on nomma l'un Menechme, & l'autre Sosicle. Ces enfants avoient déja sept ans quand Moschus s'embarque avec le petit Menechme. Il arrive à Tarente, pendant qu'on y célébroit les fêtes de Bacchus, perd son fils dans la foule, meurt de chagrin. Le vieux Menechme apprend cette triste nouvelle, pleure son fils, son petit-fils, & fait prendre le nom de Menechme à Sosicle. Celui-ci devient grand; il forme le dessein de voyager, débarque à Epidaure avec un esclave. C'étoit-là que le destin l'attendoit pour lui faire retrouver ce frere jadis égaré dans la foule, qu'un marchand d'Epidaure avoit pris avec lui, qu'il avoit adopté depuis, & marié.

---

(1) Une Noble Vénitienne, nommée *Catharina Corner*, fit jouer à Venise, en 1766, une comédie dans laquelle l'héroïne de la pièce, appellée *Elise*, faisoit mille folies pour se conserver au commis de son pere, dont elle étoit amoureuse, & pour rebuter un Colonel auquel on l'avoit promise. *Elise* danse, chante, fait l'exercice devant le Colonel, qui est peint comme un poltron: il a peur & prend la fuite. Cette comédie ressemble à *la fausse Agnès* & à *la finta Pazza*.

ACTION.

Menechme le perdu eſt perſécuté par l'humeur jalouſe de ſa femme. La dame n'a pas tout-à-fait tort, puiſque ſon mari a une maîtreſſe en ville, qu'il comble de bienfaits. Il vole à ſa femme une robe magnifique, va la porter à ſa nymphe, & lui promet de venir dîner avec elle. Le cuiſinier de la courtiſanne va faire les proviſions, revient, trouve Menechme Soſicle, le prend pour le convive, l'exhorte à s'aller repoſer chez ſa maîtreſſe, en attendant le dîner, & lui vante l'amour de la nymphe. Menechme Soſicle eſt ſurpris de s'entendre appeller par ſon nom. Son eſclave Maſſénion lui dit que la choſe n'a rien de ſurprenant, parce que les courtiſannes envoient ordinairement au port des émiſſaires pour s'informer du nom, de l'hiſtoire, de la fortune de toutes les perſonnes qui arrivent, & les faire tomber enſuite plus aiſément dans leurs filets. Il l'exhorte à fuir le piege, quand la courtiſanne vient elle-même prier Menechme Soſicle d'entrer. Il la trouve jolie, il cede à ſes inſtances; mais, crainte d'être ſa dupe, il remet ſa bourſe à ſon fidele eſclave, & revient bientôt ſur la ſcène en riant de ſon bonheur. Une jolie femme l'invite à dîner, le comble de faveurs, prétend avoir reçu de lui une robe magnifique, & la lui confie, en le priant de la faire remettre à neuf. Il ſe promet bien de ne la pas rendre, quand il rencontre le paraſite de ſon frere: celui-ci, très-piqué qu'on ait dîné chez la courtiſanne ſans lui, a découvert à la femme de Menechme perdu le vol de la robe, & l'uſage auquel elle étoit deſtinée. La femme ſort furieuſe, trouve préciſément ſon beau-frere avec la robe ſous le bras, le prend pour ſon mari, l'accable de reproches. Le beau-frere la croit folle, & ſort: il eſt remplacé par le mari, qui n'eſt pas médiocrement ſurpris de voir ſa femme inſtruite de ſes infidélités & du vol de la robe; il va chez la courtiſanne pour la prier de lui rendre cette maudite robe, dont la perte irrite ſon épouſe, & lui promet de lui en donner une plus belle. On lui ſoutient qu'on la lui a re-

mise; il le nie. On le met à la porte. Pendant ce temps, la femme de Menechme perdu va faire part de ses malheurs à son pere : le bonhomme tâche de l'appaiser, & vient avec elle pour entendre les raisons du mari. Ils trouvent le frere qui se moque de leurs reproches, & les maltraite si bien en protestant de ne pas les connoître, qu'il passe pour fou dans leur esprit, & qu'ils projettent de le mettre entre les mains d'un Médecin (1). Ils ordonnent à quatre fouetteurs de l'enlever : les fouetteurs exécutent l'ordre, mais c'est sur l'autre Menechme, fort étonné de se voir maltraiter par ses esclaves. Heureusement pour lui le valet de son frere survient, le prend pour son maître, le délivre & lui demande la liberté, que Menechme perdu lui accorde sans peine ; aussi agit-il avec son véritable patron, comme s'il étoit libre ; il soutient qu'il vient d'être affranchi par lui. Tout est dans le désordre, tous les acteurs s'accusent mutuellement de folie, quand les jumeaux se rencontrent : l'un croit voir marcher son miroir : ils détaillent leur histoire, se reconnoissent, & la robe revient à la femme.

Quelle différence de l'intrigue produite par cette seule robe qui va, vient, circule, passe de main en main pendant toute la piece, anime les caractères, fait naître les incidents, & les multiplie sans le secours d'aucun autre ressort ; quelle différence, dis-je, avec la fable française mal digérée, mal construite, où une malle, des lettres, une donation, une promesse de mariage, un portrait, ne suffisent pas pour soutenir une action, où l'Auteur a besoin d'appeller

(1) Le Médecin demande à Menechme s'il dort, s'il mange, s'il rêve, & trouve dans toutes ses réponses des preuves de folie. *Moliere* n'auroit-il pas eu cette scène présente, en composant la scène où *Pourceaugnac* est entre les mains des Médecins ? Il y a à parier.

peller les épisodes à son secours, & dans laquelle il blesse continuellement la vérité !

L'avant-scène de la pièce latine est d'abord plus naturelle que la française. Un enfant de sept ans perdu outre mer, transplanté dans un pays lointain, ne sauroit donner de ses nouvelles à sa famille, & l'on peut facilement le croire mort chez lui, sur-tout lorsqu'on apprend qu'il s'est égaré dans une ville qui lui est tout-à-fait inconnue, & que son pere a fait inutilement les plus grandes recherches pour le trouver. Mais *le Chevalier Menechme*, qui n'a point quitté la France, & qui n'est parti de la maison paternelle qu'en âge de servir, comment a-t-il pu faire pour ne pas écrire chez lui, ne fût-ce que pour demander de l'argent, dont les militaires ont grand besoin ? Comment, malgré son silence, sa famille a-t-elle pu le croire mort ? Il sert, il a même un grade distingué, puisque M. *Coquelet* a fourni des habits pour son régiment. Il étoit si facile de savoir la vérité ! Toute communication a-t-elle été interrompue entre Paris & la Bretagne son pays natal ? L'Auteur auroit dû faire mettre, par méprise, le *Chevalier* sur la liste des Officiers tués à l'armée.

Outre le louche qu'une avant-scène forcée jette ordinairement dans l'action, on peut voir que les événements de la pièce française sont sans aucun rapport entr'eux & faux en eux-mêmes. Commençons par le premier, celui qui donne naissance à tous les autres. Un valet, qui doit distinguer la malle de son maître à cent pas de lui, en prend une autre, parce qu'il voit sur le dos cette adresse : *A Monsieur Menechme, à*

présent à Paris. Ne doit-il pas croire tout de suite qu'on a mis la même adresse sur une autre malle ? Ne doit-il pas craindre quelque fourberie ? Son maître ne lui a-t-il jamais parlé de son frere, & ne doit-il pas imaginer que la malle appartient à ce dernier ? On trouve dans cette malle des lettres, par lesquelles *le Chevalier* apprend que son frere hérite de soixante mille écus qu'un oncle lui laisse, & qu'il vient à Paris pour toucher cette somme déposée chez *un honnête Notaire*, nommé *Robertin* : là-dessus il forme le projet de s'emparer de cet argent, & réussit. Est-il naturel que la donation ait été faite à un *Menechme* quelconque ? Les noms de baptême, les qualités du légataire, ne sont-ils pas sur l'acte public ? Est-il dans la nature que *le Chevalier* ait cru réellement pouvoir venir à bout d'une fripponnerie qui ne sauroit réussir selon toutes les apparences ? Est-il naturel que le Notaire ait été sa dupe ?

Le valet du *Chevalier* s'empare de *Menechme*, lui offre ses services. Est-il naturel que *Menechme*, bourru, soupçonneux, indisposé contre tout ce qu'il voit à Paris, se confie à un drôle qu'il ne connut jamais, & dont personne ne lui répond ? Un Gascon, à qui *le Chevalier* doit cent louis, vient les demander à *Menechme* l'épée à la main ; celui-ci les donne bonnement. Est-il naturel que, croyant le Marquis un frippon, il craigne ses violences en plein jour & dans la rue ?

A tous ces événements amenés par force, enchaînés par l'invraisemblance même, il suffit d'opposer la vérité des incidents amenés naturellement par la robe volée, l'unique mobile

de tout, & qui, chose bien extraordinaire, met elle seule tous les personnages dans une situation propre à dévoiler leurs véritables caractères. Elle met en jeu la fausseté & l'avarice de la *Courtisane*, le penchant que les deux *Menechmes* ont pour les plaisirs, la gloutonnerie du *Parasite*, les emportements d'une femme cruellement sacrifiée à sa rivale, la patience d'un vieillard qui veut maintenir la paix entre sa fille & son gendre. Tous ces divers caractères, se soutiennent d'un bout à l'autre dans toute leur vérité; au lieu que ceux de la pièce française, ne tenant à rien, & faux en eux-mêmes, se démentent continuellement. Est-il naturel qu'*Araminte*, qui entretient visiblement *le Chevalier*, qui a tout fait pendant la pièce pour se le conserver, & qui est nantie d'une bonne promesse, consente tout d'un coup à le céder à sa nièce? Est-il naturel que *Démophon* prétende cajoler sa sœur, & l'engager à donner son bien à sa nièce, en lui disant sans cesse qu'elle est vieille? Est-il naturel que le *Menechme* brutal s'humanise tout-à-coup jusqu'au point d'épouser une vieille folle qu'il hait, & cela pour avoir la moitié de la somme que son frere lui vole? Supposons-le pour un instant stupide au point de croire que son frere a part à la donation: peut-il l'être assez pour se figurer que le *Chevalier* lui fait grace en lui donnant la moitié du legs, & pour se croire obligé de reconnoître cette générosité en épousant une *beauté délabrée*, dont les appas lui ont paru *très-dérangés?* Il est des invraisemblances encore plus choquantes dans cette pièce; mais je les ai citées ailleurs.

Je ne comprends pas comment *Regnard* a pu s'écarter si fort de la nature en imitant une pièce qui a beaucoup de ressemblance avec nos mœurs, & ne les peint que trop fidellement. Les époux qui privent leurs femmes de leurs bijoux pour les donner à des courtisanes, & les jeunes gens qui excroquent ces créatures, sont malheureusement assez communs parmi nous. « *Regnard* ne pouvoit, me dira-t-on, » mettre des choses si scandaleuses sur la scè- » ne ». A la bonne heure : mais puisque la décence lui a fait abandonner un plan excellent pour nous en présenter un mauvais, il devoit du moins le remplir avec des personnages honnêtes (1).

Comment *Boileau*, à qui les *Menechmes* Français sont dédiés ; *Boileau*, le grand partisan des anciens, lui qui trouvoit l'*Amphitrion* de *Plaute* supérieur à celui de *Moliere*, lui que *Regnard* avoit consulté vraisemblablement avant de livrer sa pièce au public ; enfin, comment *Boileau*, le meilleur des critiques lorsqu'il n'étoit pas guidé par la passion, n'a-t-il pas averti l'Auteur de la mal-adresse avec laquelle il habille les *Menechmes* latins à la française ? Comment a-t-il pu sur-tout lui laisser ignorer qu'en ne

(1) Nous avons comparé dans le second volume la philosophie de *Regnard* à celle de *Moliere* : nous y avons suffisamment prouvé que toutes les pièces de *Regnard* sont scandaleuses, & que, s'il est philosophe, c'est un philosophe très-dangereux.

Nous avons dans le nouveau Théâtre Italien une pièce en vers, intitulée : *Les deux Arlequins*, qui, pour le plan, se rapproche beaucoup de *Plaute*, & laisse bien loin d'elle les *Ménechmes* de *Regnard*.

faisant point partager alternativement aux deux jumeaux les bonnes & les mauvaises aventures, comme dans l'ouvrage latin, il enlevoit à sa pièce le mérite si rare de paroître conduite par le hasard; qu'il donnoit une marche contrainte à l'intrigue, & qu'il rendoit ses premiers personnages très-monotones? *Boileau* vivoit dans un temps où l'on regardoit encore une dédicace comme un hommage flatteur: le plaisir de voir son nom à la tête d'une Epître, l'auroit-il aveuglé sur les défauts de l'ouvrage? Ce n'est pas en se comportant ainsi que le Satyrique Français imitoit *Horace* & *Juvenal*.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL,

en cinq actes, & en vers.

Personne n'ignore quelle est l'intrigue du *Légataire :* on sait que *Géronte* veut d'abord épouser *Isabelle*, & qu'il la cede ensuite à son neveu *Eraste*; qu'il a résolu de faire un testament, dans lequel il veut donner vingt mille écus à deux parents Normands, & laisser le reste de son bien à *Eraste;* mais qu'il se décide ensuite à faire *Eraste* unique Légataire, parce que *Crispin* a su l'indisposer contre les autres, en jouant leur personnage & en lui disant des impertinences atroces. On sait encore que *Géronte* tombe en léthargie au moment où il a mandé le Notaire; que *Crispin* se jette dans un fauteuil avec tout l'attirail d'un malade à l'agonie, & dicte un testament par lequel il laisse à son maître *Eraste* tous les biens de *Géronte*, à l'exception d'une rente de quinze cents francs

qu'il se legue, & d'un présent qu'il fait à *Lisette*. Les deux scènes dans lesquelles *Crispin* joue successivement les personnages du neveu & de la nièce, pour les faire haïr de *Géronte*, sont dans mille pièces italiennes. Quant au fond de la comédie, *Regnard* n'a fait que mettre en action une aventure arrivée dans le Languedoc. La voici.

Histoire véritable.

Un gentilhomme campagnard étoit à toute extrémité; il envoie chercher un Notaire dans une ville voisine pour écrire le testament qu'il veut faire en faveur de la femme la plus vertueuse, la plus fidelle. Mais, hélas! dépêché un peu trop vîte par un Médecin fort expéditif, il prend congé de la compagnie avant d'avoir dicté ses dernières volontés. La veuve jette les hauts cris, quand le précepteur de ses enfans, qui l'avoit aidée dans le particulier à soutenir publiquement le caractère de prude, & qui l'avoit souvent consolée des infirmités de son mari, trouve le secret de la consoler encore de sa mort précipitée. Il enlève le défunt, le transporte dans un autre lit, se met à sa place, attend le Garde-note, avec les rideaux bien fermés, &, d'une voix mourante, dicte un testament, par lequel il laisse unique légataire sa chère épouse. Ce titre convenoit à la Dame, à quelques formalités près.

On ne dit pas si le Précepteur eut soin de se faire quelques legs, ou s'il crut connoître assez bien le cœur de la dame pour se fier à sa reconnoissance. Quoi qu'il en soit, *Crispin*, se léguant une somme, est très-plaisant, & c'est peut-être le seul trait naturel qui soit dans la pièce.

Nous avons exhorté, dans le premier volume de cet ouvrage, les Auteurs naissants à

saisir tout ce qui se présenteroit devant eux sous un aspect comique; mais nous avons eu soin de leur dire en même temps que les aventures arrivées dans la société perdent souvent leur plus grand mérite lorsqu'on les transplante sur le théâtre. Voici le premier exemple qui se présente, ne le négligeons point. L'aventure que je viens de rapporter est très-vraisemblable dans toutes ses circonstances; il est même à parier que dans les campagnes elle se renouvelle souvent, parce qu'une telle fourberie peut s'exécuter avec beaucoup de facilité : cependant, transportée sur la scène, le principe de l'action manque de vraisemblance. Figurons-nous la chambre d'un malade : le testateur est au fond d'une alcove obscure, enveloppé dans ses draps; les rideaux de son lit bien fermés, ou seulement entr'ouverts pour la forme, achevent de le cacher aux regards trop scrupuleux du Notaire & des témoins sur-tout. Mais comment *Crispin*, rubicond, vermeil, dans la fleur de son âge, assis tout uniment dans un fauteuil au milieu d'une chambre, peut-il être cru le vieillard, le moribond *Géronte?* « Le » fourbe a pris ses précautions, va-t-on s'é-» crier ».

CRISPIN, *à Eraste.*

Vous, Monsieur, s'il vous plaît, fermez porte & fenêtre;
Un éclat indiscret peut me faire connoître.
. . . .
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

C'est très-bien; mais si la chambre est trop obscure, les Notaires n'y verront goutte pour

écrire le testament; si l'on apporte des bougies, leur clarté doit trahir *Crispin.* — Vous êtes aussi trop sévere, me dira-t-on. Les deux Notaires ont la vue basse; d'ailleurs il est très-possible que les Notaires ne connoissent pas *Géronte*, ils peuvent fort bien ignorer s'il est jeune ou vieux. — Il falloit du moins pour cela, que *Regnard* ne les prît pas dans le voisinage du vieillard.

LISETTE, *à Crispin.*

Je n'ai pas eu le temps d'aller chez les Notaires.
Toi, qui m'as si long-temps parlé de tes affaires,
Va vîte, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin.
L'un s'appelle Gaspard, & demeure à ce coin;
Et l'autre, un peu plus bas, & se nomme Scrupule.

— Ils logeoient dans le quartier depuis peu. — A merveille! Mais l'un des Notaires, ayant une fois pris *Crispin* pour *Géronte*, peut-il une heure après prendre ce même *Géronte* pour l'homme qu'il a vu dans son fauteuil à bras?

Ne nous acharnons pas à recueillir, à combattre les invraisemblances d'un Auteur qui ne se piqua jamais de se rapprocher de la nature, & qui semble ne s'être appliqué dans tous ses ouvrages qu'à faire rire, n'importe par quel moyen. Puisque ce fût là son unique but, rions, avec la multitude, de ses quolibets, de ses jeux de mots : mais rions de lui-même avec les gens de goût, quand, par exemple, dans *Démocrite amoureux* il prévoit que le rôle d'*Agelas*, Roi d'Athènes, fera

joué par un petit maître Français jaloux de sa frisure.

ACTE III. SCÈNE II.

THALER, AGÉLAS.

THALER.

C'est trop de faveur;
Sire, mettez dessus.

AGÉLAS.

Parlez.

THALER.

C'est votre honneur.

AGÉLAS.

Poursuivez. Quel sujet?....

THALER.

Je ne veux point poursuivre,
Si vous n'êtes couvert; je savons un peu vivre.

AGELAS.

Je suis en cet état pour ma commodité.

Rions de lui lorsqu'il fait revivre à Athènes l'état monarchique, éteint plus de sept cents ans avant *Démocrite.* Rions sur-tout de lui lorsque, dans le même-temps & dans la même ville, *Strabon* parle de clochers.

Et la nuit, quand la lune allume sa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au sommet des rochers,
Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers.

Le Curé de *Fontenelle* (1), qui voit des clochers dans la lune, n'auroit pas mieux dit.

---

(1) Dans *les Mondes.*

REGNARD *imitateur de Moliere.*

Regnard a imité de *Moliere.* Un prologue ; des détails, des scènes, des caractères, des dénouements. On se doute bien qu'il n'a pas jouté plus heureusement avec lui qu'avec *Plaute :*

Imitateur de Moliere dans les Prologues.

Regnard, pour composer le prologue des *Ménechmes*, a pris l'idée du prologue d'*Amphitrion.* Que dis-je l'idée ! Chez *Regnard*, *Apollon* & *Mercure* s'entretenant de leurs divers emplois, se plaignant des fatigues qu'ils sont forcés d'essuyer, & passant en revue les galanteries de *Jupiter*, répetent en gros la conversation que la *Nuit* & *les Messagers des Dieux*, ont dans le prologue de l'*Amphitrion* Français. Ramassons quelques traits épars.

PROLOGUE DES MÉNECHMES.

MERCURE.

Honneur au Seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah ! Dieu vous gard', Seigneur Mercure.
Par quelle agréable aventure
Vous voit-on au Sacré Vallon ?

MERCURE.

Vous savez, grand Dieu du Parnasse,
Que je ne me tiens guère en place.
J'ai tant de différens emplois,
Du couchant jusqu'aux lieux où l'aurore étincelle,
Que ce n'est pas chose nouvelle
De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras droit du grand Dieu du tonnerre:
Votre peine est utile aux hommes comme aux Dieux;
Et c'est par vos soins que la Terre
Entretient quelquefois commerce avec les Cieux.

MERCURE.

Ce travail me lasse & m'ennuie,
Lorsque je vois tant de Dieux fainéans,
Qui ne songent là-haut qu'à respirer l'encens,
Et qu'à se gorger d'ambroisie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop pénible emploi.
S'il vous falloit donc, comme moi,
Eclairer la machine ronde,
Rendre la nature féconde,
Mener quatre chevaux quinteux,
Risquer de tomber avec eux
Et de faire un bûcher du monde;
Dans ce métier pénible & dangereux,
Vous auriez sujet de vous plaindre.
Depuis que l'Univers est sorti du chaos,
Ai-je encor trouvé, moi, quelque jour de repos?
Quoi qu'il en soit, parlons sans feindre;
A vous servir je serai diligent.
Le Seigneur Jupiter, dont vous êtes l'agent,
Honnête ou non, c'est dont fort peu je m'embarrasse,
Pour goûter des plaisirs nouveaux,
A quelque Nymphe du Parnasse
Voudroit-il en dire deux mots?

MERCURE.

Vos Muses, ailleurs destinées,
Sont pour lui par trop surannées.

. . . .

APOLLON.

Quelle est donc la raison nouvelle,

Qui près d'Apollon vous appelle ?

. . . . :

Entre tant de métiers mis dans votre apanage,
Qui pourroient fatiguer quatre Dieux comme vous.
C'est celui de porter, je crois, les billets doux,
Qui vous occupe davantage.

. . . . :

MERCURE.

Finissons là-dessus.
Entre des Dieux tels que nous sommes.
Il ne faut pas de longs discours.
Laissons les complimens aux hommes,
Ils en font les dupes toujours.

PROLOGUE D'AMPHITRION.

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter.
Il est certain secours que de vous on desire;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

. . . . :

Ah! ah! c'est vous, Seigneur Mercure!
Qui vous eût deviné là dans cette posture ?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y songez pas:
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las ?

MERCURE.

Les Dieux sont-ils de fer ?

LA NUIT.

Non, mais il faut ſans ceſſe
Garder le *decorum* de la Divinité.
Il eſt de certains mots dont l'uſage rabaiſſe
Cette ſublime qualité ;
Et que, pour leur indignité,
Il eſt bon qu'aux hommes on laiſſe.

MERCURE.

A votre aiſe vous en parlez,
Et vous avez, la Belle, une chaiſe roulante,
Où, par deux bons chevaux, en Dame nônchalante ;
Vous vous faites traîner par-tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'eſt pas de même ;
Et je ne puis vouloir, dans mon deſtin fatal,
Aux Poëtes aſſez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuſte loi,
Dont on veut maintenir l'uſage,
A chaque Dieu, dans ſon emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laiſſer à pied, moi,
Comme un meſſager de village.
. . . .

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?
Les Poëtes font à leur guiſe :
Ce n'eſt pas la ſeule ſottiſe
Qu'on voit faire à ces Meſſieurs-là.
. . . .
Laiſſons cela, Seigneur Mercure,
Et ſachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'eſt Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui de votre manteau veut la faveur obſcure
Pour certaine douce aventure

Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles:
Bien souvent pour la Terre il néglige les Cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce Maître des Dieux
Aime à s'humaniser pour des Beautés mortelles.

. . . .

LA NUIT.

J'admire Jupiter; & je ne comprends pas
Tous les déguisemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par-là toutes sortes d'états;
Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête.

. . . .

LA NUIT.

Sur de pareilles matières
Vous en savez plus que moi;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé! là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas si renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à sentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laissons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous sommes;
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous disant nos vérités.

Quel a donc été le but de *Regnard* en pre-

nant les idées de *Moliere ?* A-t-il espéré les mieux rendre ? A-t-il cru les rajeunir par un coloris plus frais, plus brillant ? S'est-il figuré que là copie effaceroit l'original ? N'a-t-il pas senti que le prologue d'*Amphitrion* tient à la pièce, qu'on ne peut guère la représenter sans lui, & que le sien bien au contraire n'a pas le moindre rapport avec les *Ménechmes* ? Aussi n'a-t-il été joué qu'une seule fois.

Imitateur de Moliere dans les Détails.

Dans *le Joueur* de *Regnard*, *Toutabas*, maître de trictrac, veut donner leçon à *Géronte* qu'il prend pour *Valere*, lui vante les avantages de son art, & finit par dire :

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

Ce trait seul vaut toute la scène, parce qu'il peint le peu de valeur de l'art par là misere de celui qui le montre. Mais il est pris dans *les Fâcheux* de *Moliere*, *Acte III. Scne III. Ormin* prie *Erafte* d'appuyer un projet de son invention, qui doit augmenter de quatre cents millions les revenus du Roi, & finit par lui demander *deux pistoles à reprendre sur le droit d'avis. Ormin*, voulant enrichir un Monarque, est bien plus comique que *Toutabas*, dont l'ambition se borne à faire la fortune de quelques particuliers. *Regnard* affoiblit donc l'idée de *Moliere.* D'ailleurs *Ormin* est, par le genre de sa folie, digne que *Thalie* sévisse contre lui : *Toutabas* est un fripon digne des châtimens de la Justice. L'un mérite de figurer sur la scène, & l'autre en Grève.

Dans la *Princesse d'Elide*, de *Moliere*, *Moron* promet au Prince *Euriale* de servir l'amour qu'il ressent pour la Princesse, & lui dit :

Laissez-moi doucement conduire cette trame.
Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme :
Vous êtes né mon Prince, & quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.
Ma mere, dans son temps, passoit pour assez belle,
Et naturellement n'étoit pas fort cruelle :
Feu votre pere alors, ce Prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux ;
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appelloit mon pere,
A cause qu'il étoit le mari de ma mere,
Comptoit pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
Que le Prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que, durant ce temps, il avoit l'avantage
De se voir saluer de tous ceux du village.

Dans le *Légataire*, *Crispin* prétend avoir des droits sur la succession de M. *Géronte* ; & voici ses raisons :

J'en pourrois bien aussi tirer ma quote-part.
Je suis un peu parent, je tiens à la famille.

LISETTE.

Toi ?

CRISPIN.

Ma première femme étoit assez gentille,
Une Bretonne vive, & coquette sur-tour,
Qu'Eraste, que je sers, trouvoit fort à son goût :
Je crois, comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes ;
Et de Monsieur Géronte il s'en faudroit bien peu
Que par-là je ne fusse un arrière-neveu.

Moron est un bouffon qui plaisante agréablement

blement sur une idée folle qu'il ne fait même qu'indiquer : *Crispin* est un lâche qui s'étend sur sa burlesque généalogie, qui la détaille, qui approfondit son déshonneur, qui a la bassesse de vouloir en profiter ; & tout cela en présence d'une femme qu'il veut épouser, & qu'il semble exhorter par ses discours à multiplier le nombre de ses alliés.

Nous ne rapporterons pas tous les petits détails que *Regnard* a pris de *Moliere*, & nous finirons par une tirade du *Misanthrope*, qu'il a transplantée dans *le Joueur*.

LE MISANTHROPE.

ACASTE.

Parbleu, je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, & sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont sur-tout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas ;
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse & gaillarde manière.
Pour de l'esprit j'en ai sans doute, & du bon goût
A juger sans étude, & raisonner de tout ;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre ;
Y décider en chef & faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des *ah*.
Je suis assez adroit ; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles sur-tout, & la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.

Je me vois dans l'estime, autant qu'on y puisse être;
Fort aimé du beau sexe, & bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je crois
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

LE JOUEUR.

LE MARQUIS, *seul.*

Hé bien! Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite:
Tu dois être content de toi par tout pays:
On le seroit à moins. Allons, saute, Marquis.
Quel bonheur est le tien! Le Ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours la plus douce influence;
Tu fus, je crois, pêtri par les mains de l'Amour:
N'es-tu pas fait à peindre? Est-il homme à la Cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine?
Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis:
Que te manque-t-il donc? Allons, saute, Marquis.
La nature, le ciel, l'amour & la fortune,
De tes prospérités font leur cause commune:
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits,
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais.
Les yeux à fleur de tête, & les dents assez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu des cruelles?
Près du sexe tu vins, tu vis & tu vainquis:
Que ton sort est heureux! Allons, saute, Marquis.

Nous voyons dans ces deux couplets les mêmes mots, les mêmes idées; les deux personnages y ont les mêmes prétentions, la même fatuité; tous les deux vantent la beauté de leurs dents, de leur jambe, la finesse de leur taille, la délicatesse de leur goût & de leur esprit, leur talent singulier pour séduire les femmes; tous les deux concluent qu'avec leur

mérite on peut être content de soi dans tous les pays. Enfin *Regnard*, à moins d'avoir copié exactement la tirade de *Moliere*, ne pouvoit faire rien de plus ressemblant. Cependant on reconnoîtra toujours dans le portrait qu'*Acaste* fait de lui-même, l'élégante fatuité des petits-maîtres de Cour; ce tableau, copié d'après la nature même, pourra servir à les corriger : au lieu qu'on ne verra jamais dans le délire du *Marquis* sauteur, qu'une extravagance sans modèle, & qui par conséquent n'est bonne à rien. Oublions pour un moment que le *Joueur* ait été représenté trente ans après *le Misanthrope*, & jugeons des deux héros par leur ton; nous croirons le cadet bien plus voisin de la barbarie que son aîné; ou, si nous nous souvenons de la date des deux pièces, tout l'honneur que nous puissions faire à *Regnard*, est d'imaginer qu'il a voulu parodier son prédécesseur.

Imitateur de Moliere dans les Scènes.

L'AVARE.

Valere rit des coups qu'on a donnés à *Maître Jacques*. Celui-ci se fâche : *Valere* feint de le craindre, & recule quelques pas. *Maître Jacques* croit réellement que *Valere* a peur, & veut *le frotter un peu; Valere* le *rosse*.

LE JOUEUR.

Le Marquis se persuade que *Valere* est un poltron, & il le menace. Un instant après, il croit s'appercevoir du contraire : il file doux,

il tremble, & il s'écrie qu'il est blessé, dès que *Valere* porte la main sur la garde de son épée.

On ne peut disconvenir que ces deux scenes ne soient tout-à-fait semblables par le fond. Celle de *Regnard* est plaisante, mais celle de *Moliere* est comique, parce qu'elle a le mérite de servir à la pièce. Les coups de bâton que *Maître Jacques* reçoit de l'*Intendant*, amènent une infinité d'incidens : la scène de *Regnard* ne sert qu'à peindre un mêlange confus de poltronnerie, d'extravagance & d'invraisemblance.

LE FESTIN DE PIERRE.

M. *Dimanche* marchand drapier, vient chez *Don Juan* dans l'intention de lui demander de l'argent ; mais *Don Juan* fait tant de politesses à son créancier, lui demande si amicalement des nouvelles de sa femme, de sa fille, de son fils, de son petit chien, qu'il ne lui donne pas le temps de parler de la dette & qu'il le renvoie content.

LE JOUEUR.

Le tailleur & la seliere de *Valere* veulent absolument être payés de ce qu'il leur doit, Madame *Adam* veut marier sa fille, le tailleur a sa femme qui est sur le point d'accoucher, *Hector* leur cherche dispute, il reproche au dernier de coudre mal, & de faire des enfans quand il devroit faire des habits, ce qui fait rire. Mais le croquis informe de *Regnard* ne seroit passable qu'autant qu'on ne connoîtroit

pas le morceau ſublime qu'il a copié. Comment a-t-il oſé expoſer ſur le même théâtre, la copie la plus foible à côté de l'original le plus parfait. Il en eſt ainſi de la ſcène de *Cliſtorel* dans *le Légataire*, qui eſt tout-à-fait calquée ſur celle de *Purgon* dans *le Malade imaginaire ;* elles ſont trop longues & trop connues pour être rapportées.

Imitateur de Moliere dans les Caractères.

MOLIERE. L'Avare.

L'avare *Harpagon* prête à uſure, il a des courtiers à ſon ſervice.

REGNARD. La Sérénade.

L'avare M. *Griffon* eſt uſurier, il trafique avec des courtiers ; mais il dépenſe de l'argent pour faire donner une ſérénade à ſa maîtreſſe : ce trait ſeul, qui jure avec ſon caractère, le place bien loin de ſon modele.

MOLIERE. Les Femmes savantes.

Béliſe croit tous les hommes épris de ſes charmes.

REGNARD. Le Joueur.

La Comteſſe ſe perſuade que tout le monde l'aime ; mais elle a quelque ſujet de le croire, puiſque *le Marquis* lui fait ſa cour publiquement, & que le *Joueur* lui a fait ſans doute

quelque déclaration dans le besoin urgent; il dit lui-même, *en ce cas je pourrois rabattre sur la veuve la Comtesse sa sœur* : & cette différence seule la rend bien moins comique que *Bélise*, à qui *Clitandre* est obligé de dire, *je veux être pendu si je vous aime*, sans qu'elle soit détrompée.

Imitateur de Moliere dans les Dénouemens.

MOLIERE. Les Femmes savantes.

Philaminte veut marier sa fille *Henriette* avec *Trissotin*; *Chrisale* veut la donner à *Clitandre*. *Henriette* & *Clitandre*, qui s'aiment, sont au désespoir. Le public partage leur chagrin. On n'espère point de le voir cesser, quand *Ariste* apporte des lettres qui font croire à *Trissotin* qu'*Henriette* n'a plus de bien : alors son amour s'envole : celui de *Clitandre* augmente par l'espoir de contribuer tout seul au bonheur de ce qu'il aime, & de sa famille. *Henriette* d'un autre côté refuse la main de *Clitandre*, quand elle craint de lui être à charge, & ne consent à l'épouser, que lorsqu'*Ariste* déclare avoir donné de fausses nouvelles pour éprouver *Trissotin*. *Philaminte*, indignée contre son héros, couronne les vœux de son rival.

REGNARD. Le Distrait.

Madame Grognac, nantie d'un dédit, veut absolument que *Léandre* épouse sa fille *Isabelle* : ce mariage n'arrange ni *Isabelle* qui aime *le Chevalier*, ni *Léandre* qui est épris

de *Clarice*. *Carlin* entreprend de le rompre, & y réussit par le secours d'une fausse nouvelle qu'il vient apporter : il annonce que l'oncle de *Léandre* est mort & ne lui a pas laissé de quoi porter le *deuil*. *Madame Grognac* change tout de suite d'avis, & donne sa fille au *Chevalier*.

Dans ces deux dénouements une fausse nouvelle fait rompre un mariage mal assorti pour en cimenter un autre desiré par la plupart des personnages. Il est clair que les deux ressorts se ressemblent, & que les deux Auteurs se sont proposé le même but en les composant : mais dans *Moliere* la fausse nouvelle est apportée par un homme qui tient à l'action, & dans *Regnard* par un personnage subalterne & inutile ; chez *Moliere* elle sert à faire ressortir les principaux personnages, & chez *Regnard* à les mettre en contradiction avec eux-mêmes. Remarquons encore que *Moliere* a évité un défaut commun à *Regnard* & à presque tous les Auteurs comiques, ils amenent deux rivaux sur la scène & ne s'occupent que du soin d'en congédier un, comme si sa fuite seule devoit tout-à-coup décider le sort de l'autre & lui rendre favorables les personnes qui lui sont les plus contraires. Dans *les Femmes Savantes* lorsque *Trissotin* croit *Henriette* sans bien & qu'il se retire, *Clitandre* aussi généreux que l'autre est lâchement intéressé, offre de réparer le mauvais destin de toute la famille, & ce bon procédé réunit sur lui tous les suffrages. Voilà comment les égards, la délicatesse du cœur, le goût, la finesse, les respects de bien-

séance, la vraisemblance & l'économie théatrale concourent à mettre *Moliere*, pour les dénouemens, comme pour toutes les autres parties du Drame, au-dessus de tous les Comiques.

MOLIERE. L'AVARE.

Harpagon cède sa maîtresse, & couronne les amours de ses deux enfans, à condition qu'on lui rendra sa chère cassette qu'on lui a volée.

REGNARD. LES MENECHMES.

Menechme cède *Isabelle* à son frère *le Chevalier*, & il épouse la vieille *Araminte* pour avoir la moitié des billets que son frère lui enlève.

LE LÉGATAIRE.

Géronte cède *Isabelle*, dont il a été amoureux, à son neveu *Eraste*, à condition qu'on lui rendra le porte-feuille qu'on lui a volé.

LA SÉRÉNADE.

Monsieur Grison, amoureux de *Léonor*, permet que *Valere* son fils l'épouse dans l'espoir de rattrapper un collier de quatre mille écus qu'on lui a dérobé.

LE RETOUR IMPRÉVU.

Géronte consent au mariage de *Clitandre* son

fils avec *Lucile*, à condition qu'on lui rendra un ſac de cuir plein d'argent qu'on lui a pris.

Aucun de ces dénouements ne vaut celui de *Moliere*. Je ſuis toujours dans le plus grand étonnement qu'un homme d'eſprit ait pu ſe déterminer à répéter, à retourner dans quatre pièces différentes, un dénouement pris chez un autre Auteur ? & quel Auteur encore !

On peut ſans contredit s'emparer de l'idée d'un autre, quand il a travaillé dans une langue étrangère, ou quand ſon ouvrage a tout-à-fait vieilli. Si l'on puiſe quelquefois chez un compatriote & chez un contemporain, c'eſt lorſque ſes productions, reconnues pour mauvaiſes, laiſſent cependant entrevoir quelque beauté qu'il eſt bon d'enlever à l'oubli. Mais *Regnard* pillant *Moliere* le maître de ſon art, quand il eſt à peine dans le tombeau ; *Regnard* voulant s'approprier les traits frappants des chefs-d'œuvre qu'on repréſente journellement, & qu'on repréſentera toujours, à moins que le goût ne retombe tout-à-fait dans la barbarie ; *Regnard*, dis-je, s'expoſant à être comparé tous les jours à *Moliere*, me paroît ou bien inconſéquent ou bien préſomptueux. Peut-être pourrions-nous l'accuſer de plagiat, puiſqu'on reconnoît le plagiaire au ſoin qu'il prend d'étayer la ſtérilité de ſon imagination & de ſon génie, en tranſportant dans ſes ouvrages les idées des grands maîtres, ſans avoir l'art de déguiſer ſes larcins & de les embellir.

On a remarqué ſans doute que j'ai ſouvent comparé *Regnard* à *Moliere* ; que je n'ai point diſſimulé combien il lui eſt inférieur. Mon deſſein n'a pas été de diminuer la réputation

dont il jouit. Je crois lui avoir rendu tout ce qu'on lui doit, en disant qu'il est le premier Comique après *Moliere.* J'ai voulu donner de l'émulation à nos Comiques naissans, j'ai voulu animer leur ambition : désespérant de pouvoir atteindre à la gloire de *Moliere*, ils pourroient se refroidir, s'ils voyoient encore dans *Regnard* un rival invincible. J'ai mesuré l'intervale immense qui sépare le Maître de la Scène Française de tous ceux qui lui ont succédé, & de *Regnard* lui-même : c'est aux Auteurs modernes à s'y former un empire ; mais, je le répète : on ne détrônera pas l'Auteur du *Tartufe.* La Nature avare ne donne pas deux hommes de son espèce ; & quand il naîtroit aujourd'hui un mortel doué du même génie, il ne pourroit se flatter d'atteindre à la même hauteur. Mille circonstances ont trop bien concouru à développer *Moliere* tout entier.

Moliere a trouvé dans tous les ordres & dans tous les états, des sujets riches & fertiles : la Société avoit encore des originaux, une éducation trop uniforme ne donnoit pas le même masque à tous les hommes, & un vernis d'agrément à tous les vices.

On moissonnoit jadis où l'on glane aujourd'hui.

Moliere étoit Chef de Troupe : sans l'autorité qu'il avoit sur les Comédiens, auroit-il fait jouer le *Misanthrope* qu'ils trouvoient détestable ? Quand *l'Avare*, *les Femmes Savantes*, & presque toutes ses meilleures pièces sont tombées aux premières représentations, auroit-il été le maître de les faire reprendre ?

Moliere avoit les Protecteurs les plus puissants: quel autre que *Moliere* auroit obtenu trois ordres consécutifs pour faire jouer le *Tartuse* malgré les personnes qu'il y démasquoit ? Enfin, le génie de *Moliere* fut secondé par le génie de Louis XIV.

Voilà mes Réflexions: j'ai cru qu'elles pourroient être utiles; j'ai cru que les jeunes Auteurs, profitant de mes recherches, & partant, pour ainsi dire, du point où je finis, auroient le temps de porter leurs combinaisons plus loin; je ne me flatte pas d'avoir tout vu, tout approfondi; le Théâtre est un livre immense, fermé, après les premières pages, pour la médiocrité, & sans cesse ouvert pour le génie.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre : *De l'Art de la Comédie*, par M. DE CAILHAVA, *ſeconde édition.* Cet Ouvrage, déjà connu très-avantageuſement du Public, acquiert aujourd'hui un nouveau mérite : je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 21 Février 1786.

DE SANCY.

Le Privilège ſe trouve à la fin des Œuvres de Théâtre *du même Auteur.*





